

CHRISTELLE FILLION

Sous  
l'emprise  
de l'hiver

**RB** DYSTOPIE M/F

- [Titre](#)
- [Mentions légales](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Trois ans plus tard](#)
- [Remerciements](#)

**Christelle Fillion**

Sous l'emprise de l'hiver

Reines-Beaux

# **Pour la présente édition © Reines-Beaux 2020**

Reines-Beaux est un label des éditions Bookmark

dirigé par Terry Milien

Copyright © Christelle Fillion 2020

Maquette : Scarlette Victoire

Illustration de couverture : MoorBooks Design

Suivi éditorial : Audrey Lancien

Corrections : Relis-tes-ratures

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, lieux et événements décrits dans ce récit proviennent de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes, des lieux ou des événements existants ou ayant existé est entièrement fortuite.

Tous droits réservés. Cette œuvre ne peut être reproduite, de quelque manière que ce soit, partiellement ou dans sa totalité, sans l'accord écrit de la maison d'édition, à l'exception d'extraits et citations dans le cadre d'articles de critique.

Avertissement sur le contenu : cette œuvre dépeint des scènes d'intimité entre

deux personnes de même sexe ou non et un langage adulte. Elle vise donc un public averti et ne convient pas aux mineurs. La maison d'édition décline toute responsabilité pour le cas où vos fichiers seraient lus par un public trop jeune.

ISBN numérique : 9791038109438

ISBN broché : 9791038110700

[www.editionsbookmark.com](http://www.editionsbookmark.com)

# Chapitre 1

Allez savoir comment, tout est parti en vrille. Avons-nous baissé la garde un peu trop vite ? Nous attendions tellement de cet accord commercial avec l'Enclave. Plus qu'une simple trêve, il s'agissait d'une réelle entente, telle qu'il n'en existe plus depuis la construction du mur. D'ordinaire, les liens que nous entretenons avec les Crawlers se restreignent aux échanges sans lesquels nous ne pourrions pas subvenir aux besoins de la population, d'un côté comme de l'autre. Nous troquons du sel et des plantes médicinales contre l'énergie issue de leurs centrales nucléaires et hydroélectriques. Évidemment, les frictions persistent, se soldant par des attentats sanglants dès lors que les tensions s'intensifient, mais nous avons évité jusque-là qu'une guerre, identique à celle qui avait engendré l'exil de mon peuple, n'éclate à nouveau. J'espérais que les rancœurs s'apaisent, que nous puissions travailler ensemble dans un but commun. Néanmoins, l'air saturé de soufre me rappelle que nous jouons à tort avec le feu.

Le deal semblait tellement simple pourtant. Les Crawlers nous fournissaient de l'énergie en plus grande quantité afin d'assurer le bon fonctionnement de nos usines de traitement des eaux usées, en échange de quoi nous leur cédions une partie de notre mine de sel. Une ancienne galerie jusqu'alors condamnée par mesure de sécurité. Je revois mon père en pleine négociation avec cet émissaire de l'Enclave, outrageusement pédant dans son bel uniforme. Condescendant à souhait. Alors que ce dernier se vantait de posséder le matériel et la technologie nécessaires à l'exploitation du tunnel, je percevais le mépris dans son regard tandis qu'il jugeait les Maloniens faibles, malhabiles, et indolents. Gaspiller nos ressources par peur d'un hypothétique éboulement ou d'un glissement de terrain le sidérait. Pour autant, mon père a ravalé son orgueil et accepté de réfléchir aux nouveaux accords commerciaux proposés par leur monarchie.

De ce jour devait naître de nouveaux liens, des interactions plus amicales,

basées sur un système d'échanges gagnant-gagnant. Une idée qui venait d'eux, pas de nous. Alors pourquoi ne récoltons-nous que cendres et douleur ? À quoi bon solliciter notre bon vouloir et notre coopération pour nous poignarder dans le dos à la première occasion ? Comment pourrais-je expliquer un tel comportement, cette haine si tenace à notre égard ? La seule coordinatrice réchappée de ce carnage se mure dans un silence monacal. Incapable de prononcer le moindre mot tant l'horreur demeure tenace dans son esprit, Noëlie se terre au fond de son petit corps frêle, abîmé, carbonisé sur plus d'un tiers de sa surface. Une gamine d'à peine quinze ans, brisée à vie en une fraction de seconde. Nous savons néanmoins une chose d'après ses hochements de tête saccadés : il ne s'agissait pas d'un accident.

Sous le ciel grisâtre de cette fin d'après-midi, je déambule tel un spectre annonciateur de mort tandis que les oiseaux de proie planent au-dessus de la carrière. Le sol, jalonné de membres épars, laisse une bouillie épaisse de chair et d'hémoglobine coagulée sous les semelles de mes rangers. Ma progression s'effectue avec lenteur, fendant la brume qui m'arrive à mi-cuisses et se condense pour former une épaisse couche pareille à la neige. Pas évident de discerner le pourpre du bleu prusse sous cet épais voile mortuaire. Flexion des genoux. Mes mains fouillent au hasard et je frôle du bout des doigts la surface humide et froide de la zone de quarantaine. J'entends Jade d'ici me dire que je devrais mettre des gants, cependant je ne redoute ni les entailles ni le tétanos. Le Grand Hiver me possède un peu plus chaque jour. Je le sens aussi nettement que la certitude de ne pas pouvoir lui échapper. À cette heure, la crasse indéfinissable incrustée sous mes ongles, ce mélange de terre, de sang et d'excréments, me dérange davantage.

Les gyrophares des ambulances me paraissent lointains. Leur lumière bleu pâle semble se diluer à mesure que les particules de poussière en suspension se condensent. Les diodes tournoient en silence, exécutent leur ballet macabre sous le regard vide de mes camarades que je sais lasses, abattues par la perte des nôtres. Je connaissais chacune de ces valeureuses alliées qui aujourd'hui ne constituent qu'un entrelacs charnel de coquilles vides. Elles attendent patiemment que nous venions les ramasser, les extraire de ce tombeau à ciel ouvert. Heureux les hommes de notre clan. Ces mâles si rares et tellement précieux qu'ils demeurent exemptés de toute activité susceptible de nuire à leur santé, échappant ainsi au destin funeste réservé aux guerrières.

Jade se tient accroupie à quelques pas derrière moi. D'elle je ne perçois que son buste qui émerge de la brume et sa main fébrile qui tient la seringue. Elle s'apprête à administrer une dose létale à un Crawler agonisant. Mérite-t-il seulement la paix, la promesse d'une mort rapide et indolore ? La pointe de l'aiguille me fait un clin d'œil en réfractant la lumière avant de plonger sous la couche blanchâtre impénétrable qui nous enveloppe tel un linceul. Mon amie se redresse, lève un bras en direction des brancardières, puis me rejoint. S'essuyant les mains sur sa combinaison maculée, elle tente un sourire maladroit. Comme moi, elle se voudrait réconfortante sans pour autant trouver les mots. La réalité nous fige dans le temps et l'espace par sa nature sordide et implacable.

Je redoute le moment où je devrais rendre des comptes, dénombrer nos morts et prévenir les familles. Ma position au sein du clan m'astreint à certaines obligations et responsabilités dont je me passerais bien si mon père ne comptait pas sur moi en me considérant comme le prolongement de son bras. Je suis ses jambes et ses yeux depuis que leur usage échappe à sa volonté. Mais alors que mon regard scrute les alentours, je me sens impuissante, inutile, écœurée à l'idée d'écrire le rapport que tous attendent de pied ferme depuis l'envoi du signal de détresse par Noëlie. Mon père a probablement déjà lancé un appel aux Clans Unifiés de Malone afin de déclencher une cellule de crise sans précédent. De mes observations sur le terrain, retranscrites en toute impartialité, découleront les sanctions disciplinaires dirigées contre l'Enclave, et à en juger par l'ampleur de la catastrophe, je redoute qu'une guerre sanglante n'éclate entre les Crawlers et les Maloniens.

Côte à côte, Jade et moi avançons à tâtons en nous tenant par le bras lorsque mon pied bute sur quelque chose. Ma coéquipière me retient in extremis pour m'éviter de finir à plat ventre. Nous nous agenouillons au-dessus du corps d'un Crawler de corpulence moyenne, ou plutôt, de ce qu'il en reste. Ses membres inférieurs, arrachés dans le souffle de l'explosion, manquent à l'appel. Quand bien même je tente de faire abstraction de l'abdomen suintant, un reflux de bile ne demande qu'à jaillir à l'air libre. Focus. Je redirige mon attention sur la goupille clip qui orne son annulaire. Le bougre ne s'attendait probablement pas à une réaction en chaîne aussi violente. D'après les premières constatations de nos expertes, la grenade aurait atteint le plastic dissimulé à l'intérieur des réserves alimentaires. Puis la déflagration aurait à



son tour embrasé les réservoirs à essence de deux des véhicules de l'Enclave stationnés à proximité.

Portant le pli intérieur de mon coude vers mon nez pour atténuer l'odeur de putréfaction, je reporte mon attention sur la veste de notre ennemi. N'allez pas vous imaginer que les Crawlers m'obsèdent, mais je connais leurs codes vestimentaires dans leurs moindres détails, et il se trouve que leurs manches arborent systématiquement un ensemble de motifs géométriques brodés au fil d'or. Quant aux boutons, chacun d'eux fait référence à l'un des douze grades délivrés par le corps militaire, représentés par des symboles bien distincts. Or, lorsque je balaye du pouce la suie qui recouvre la surface dorée des boutons encore pendus à l'uniforme du défunt, je m'étonne de ne découvrir aucun motif. Leur partie bombée demeure lisse, vierge de tout ornement. Pourquoi l'uniforme de cet homme ne ressemble en rien à ceux de ses pairs ? En observant le tissu de plus près, il paraît également de moindre qualité que d'ordinaire.

— Jade, demandé-je en pivotant vers elle. Tu ne trouves rien de bizarre chez cet homme ?

L'intéressée lève les yeux vers moi, m'éblouissant au passage avec sa frontale.

— Par bizarre, tu veux dire qu'il manque des morceaux ?

— Non, regarde plus attentivement. Son vêtement semble différent de celui des autres, répliqué-je aussitôt.

Le scepticisme que je lis sur son visage me conforte dans l'idée qu'elle ne remarque rien d'anormal. Ce qu'elle voit se résume à un cadavre avec les tripes à l'air, point barre. Après ce qu'il vient de se passer aujourd'hui, je dois me faire des films à force de vouloir trouver une explication à tout. Rien ne sert de décortiquer la scène pour essayer de reconstituer l'histoire. De la même façon, cogiter sur le pourquoi du comment nous finissons toujours par nous entretuer demeure chronophage et inutile.

— Laisse tomber, dis-je simplement. Ce doit être la fatigue.

— Tiens bon, Éris, m’encourage Jade, pleine de tendresse. L’équipe de nuit ne va pas tarder à prendre la relève.

— Tu as raison, faisons au mieux en attendant les renforts.

Sur ce, je fais taire mon cerveau détraqué, me remets à l’ouvrage et débouche dix minutes plus tard sur une vieille souche calcinée. Là, je manque de m’étrangler lorsque des doigts – en tout cas, ce qui y ressemble –, se resserrent autour de ma cheville. Je m’empresse de tourner la manivelle de ma lampe dynamo pour raviver le faisceau qui décline et le dirige vers ma jambe. Malgré l’air dense et opaque qui nous entoure, je devine à quel camp appartient cette large main poisseuse, ainsi que ce visage masculin tourné vers le sol. Je me rapproche encore jusqu’à apercevoir les contours de sa mâchoire anguleuse. Même si le pouls bat faiblement, il palpète dans le cou étonnamment chaud du Crawler. Tandis que je me démène pour le mettre sur le dos, un gémissement se fait entendre. J’aperçois alors un deuxième survivant, à moitié enseveli sous la masse de muscles que j’essaie de dégager avec les moyens du bord, en pure perte.

— Jade, par ici !

M’égosillant plus que nécessaire, cette dernière rapplique en catastrophe.

— Des survivantes ? s’enquiert-elle avec espoir.

— Des survivants plutôt, rectifié-je en grinçant des dents.

Évidemment, je viens de lui casser le moral. Elle fait néanmoins l’impasse et relève ses manches comme une vraie sainte. Pour elle, la vie demeure précieuse. D’où ses excellentes aptitudes en tant qu’infirmière et sa détermination à sauver tout le monde sans exception, amis comme ennemis.

Bras tendus, Jade agite son bâton fluorescent en direction des auxiliaires les plus proches en espérant que son signal leur parvienne malgré la purée de pois qui nous entoure. En attendant l’arrivée de renforts, nous extrayons des décombres une large planche de bois en guise de brancard de fortune. Ce n’est qu’au prix d’un effort considérable que nous parvenons à hisser les deux Crawlers inconscients. Le plus jeune s’avère léger en comparaison de

son coéquipier dont la masse musculaire me paraît irréaliste. À en juger par le nombre important de mâles qui constitue la population de l'Enclave, nos ennemis semblent échapper au fléau qui menace mon peuple d'extinction. Ils possèdent de surcroît des traits masculins bien plus prononcés que ceux des Maloniens. Des caractéristiques physiques qui perturberaient n'importe quelle fille accoutumée aux androgynes de son entourage. Jade quant à elle étudie avec minutie les blessures de nos miraculés, soulevant prudemment leurs vêtements pour mettre à nu les ecchymoses, brûlures et entailles qui lui arrachent quelques grimaces.

— Si tu veux mon avis, me dit-elle en fronçant les sourcils, le gros baraqué a utilisé son propre corps comme bouclier pour protéger le plus jeune. Bizarrement, il n'a rien de plus qu'une grosse bosse sur le crâne. Je ne peux pas en dire autant du même dont les brûlures recouvrent une grande partie du buste, mais ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus. Tu vois l'entaille qui descend le long de l'aîne ?

Je me contente de hocher la tête devant cette vision écœurante. Si j'ouvre la bouche, mon dernier repas risque de finir sur mes rangiers.

— La plaie suppure, ajoute Jade avec indifférence. Elle ne présente aucun risque d'hémorragie, mais nous devons traiter l'infection avant que le gosse n'écope d'une septicémie.

Merveilleux ! Au moins, ils ne vont pas se vider de leur sang devant moi, pensé-je en attendant de pouvoir charrier les blessés jusqu'à l'ambulance. Je commence à me détendre un peu, mais au moment où la coordinatrice se pointe pour nous prêter main-forte, mon cœur bondit comme un diable dans ma cage thoracique. En réalité, je remarque à cet instant un léger détail qui jusqu'alors m'avait échappé. Vite, je retire la chevalière que porte le plus jeune des deux hommes et la glisse dans ma poche avant de faire volte-face.

— Désolée, fausse alerte, dis-je à la nouvelle venue, en ayant l'air à la fois navrée et crédible.

Mon cœur bat à tout rompre. Pourtant, je ne peux me permettre de laisser transparaître mon agitation. Derrière le Crawler boueux allongé à mes pieds se cache en réalité l'héritier du monarque Frédérique Defender, et si nos

forces de police l'apprennent, je doute que nous puissions trouver une échappatoire au conflit qui nous pend au nez. J'admire le courage et la détermination zélée de nos coordinatrices. Vraiment. Pour autant, permettez-moi de ne pas adhérer à leurs interrogatoires musclés et aux révélations douteuses extirpées sous la menace. Torturer cet homme ne nous attirera que la vindicte d'un père à la tête d'une frappe de force supérieure à celle des Clans Unifiés de Malone.

— Ne comptiez-vous pas transporter ces personnes à l'infirmerie ? insiste la femme en pourpre.

Elle pointe la planche de son long doigt ganté d'un blanc éclatant. La brume me semble une aubaine tout compte fait. De là où elle se tient, elle ne distingue qu'une masse informe et inerte. Mon mensonge passe donc totalement inaperçu lorsque je lui explique comment ces deux âmes du camp adverse, que nous pensions pouvoir sauver, viennent de succomber à leurs blessures. Certes, je n'éprouve aucune fierté à mentir à une représentante des forces de l'ordre, mais ma volonté de protéger notre seule monnaie d'échange m'y contraint, et grâce au ciel, elle avale mon histoire.

— Finissez de quadriller cette section et rentrez chez vous, les filles, nous conseille-t-elle avec bienveillance. Vous semblez épuisées.

— Bien, madame ! acquiescé-je.

Je me retourne discrètement vers ma coéquipière en croisant les doigts pour qu'elle ne torpille pas mes plans. À mon plus grand soulagement, elle se contente de hocher la tête sans piper mot tandis que la coordinatrice tourne les talons en rajustant son béret.

Je souffle à fond pour libérer mes poumons de l'air qui les oppressait, même si je sais que mon amie me dévisage, déboussolée par ce revirement de situation.

— Qu'est-ce qui te prend, Éris ? me demande-t-elle, abasourdie. Pourquoi tu baratines une coordinatrice ? Je croyais que tu voulais sauver ces hommes autant que les nôtres !

Malgré la légitimité de ses reproches qui me font l'effet d'un coup de poing, je sors la chevalière de ma poche et la lui tend. Mouvement de recul de sa part.

— L'insigne royal nous indique que derrière ce gamin crasseux se cache le prince de l'Enclave. Si les coordinatrices mettent la main sur lui, je n'ose pas imaginer le sort qu'elles lui réserveront. Nous ne pouvons pas le remettre aux autorités. Je ne veux pas qu'il soit torturé, et encore moins que le monarque se serve de cette excuse pour lancer des représailles et décimer notre peuple.

— Je comprends ce que tu ressens, me répond Jade, les yeux rivés sur la bague. L'idée qu'il subisse un interrogatoire ne me réjouit pas non plus, mais que veux-tu faire de lui ? De ces deux-là, je veux dire.

— Il y a un endroit sûr où tu trouveras un kit de premiers soins. Et si le matériel manque, nous pourrons toujours...

— Chut ! me coupe-t-elle brusquement. Tu n'as rien entendu ?

Hormis le sifflement du vent, je ne vois pas bien ce que je pourrais entendre. J'obéis malgré tout et me tais, conformément à ses exigences. Les ambulancières et les coordinatrices rentrent au bercail et nous ferions bien de les imiter avant que la relève n'intervienne. Quitte à ramener deux Crawlers à la maison, autant agir en toute discrétion.

Je m'apprête à rompre le silence pour gratifier mon amie de ma super idée, quand je la vois chercher au hasard parmi les monticules de gravats. Un soupir s'élève : le mien.

— Reviens maintenant, la hélé-je. Nous devons rentrer !

Mon amie continue de farfouiller en m'ignorant. Plus têtue qu'elle, tu meurs !

— Je l'ai trouvé ! hurle-t-elle en m'arrachant un sursaut. Ramène tes fesses, ma grande !

Là tout de suite, j'hésite entre lui mettre une rouste pour avoir failli me tuer d'une crise cardiaque, ou pour avoir osé m'appeler « ma grande ». J'ai

horreur de ce sobriquet ! Oui, ma taille me complexe, et alors ? Personne n'est parfait à ce que je sais...

Je passe l'éponge et m'enfonce dans la boue pour dégager le miraculé. Nous comptons jusqu'à trois, puis tirons d'un coup sec. L'instant d'après, je me retrouve allongée sur le dos en pleine bouillasse. Le Crawler est couché sur moi, étendu de tout son long tandis que sa barbe épaisse et ses cheveux mi-longs me chatouillent le cou. Pire, sa main droite finit sur ma poitrine. Même comateux, les hommes restent des pervers ! pesté-je intérieurement. Je me sens soudain gênée par cette promiscuité. Puisqu'il est dans les vapes, comment pourrais-je lui tenir rigueur de ce manque de bienséance ? Il ne se souviendra de rien de toute manière. S'il arrive à survivre, parce que dans son état, il va lui falloir un miracle pour passer la nuit.

Alors que j'appose mes deux mains sur ses épaules pour tenter de le faire rouler sur le côté et me dégager, une onde de choc se propage à l'intérieur de moi. La vague de chaleur me happe, m'enivre l'espace d'un instant, me désoriente, mais la voix de Jade s'élève pour me rappeler à l'ordre. Mon cerveau reconnecte. Vite, je me relève avec le peu de dignité qu'il me reste, intimant au passage ma coéquipière de ne pas se payer ma tête sous peine de lourdes représailles. Elle s'efforce de dissimuler son amusement, pourtant elle ne berne personne. Je connais son côté espiègle et moqueur. Raison pour laquelle je ne peux pas m'empêcher de l'aimer autant.

Pour faire court, voilà cinq heures que je me démène pour trouver des survivantes et je tombe sur un nid de rescapés ennemis, dont l'un d'eux ne trouve rien de mieux à faire que de finir dans mes bras – non pas que la sensation ait été désagréable. Les jambes en coton, je sens que mon dos menace de s'effriter et qu'une bonne douche chaude ne serait pas de trop pour me décrocher de la tête aux pieds. Pour couronner le tout, je m'apprête à mentir à mon père. Et à mon clan, accessoirement. Embarquer Jade dans ma galère n'est que pure folie, j'en conviens. Existe-t-il une meilleure option ? À mes yeux, elle représente cette sœur à qui je confierais ma vie les yeux bandés, la seule sur qui je puisse réellement compter. Alors je prends le risque en sachant que personne ne s'occupera mieux qu'elle des hommes que nous décidons de charger à l'arrière du pick-up après le départ des coordinatrices et des ambulancières. Rapatrier les deux premiers Crawlers ne

constitue pas une mince affaire, loin de là. La boue freine notre progression, tandis que nous tirons à bout de bras la planche en bois, trop rigide et trop lourde.

— Nous aurions mieux fait de n'en charger qu'un seul à la fois ! glapis-je dans l'effort.

— Pour se taper trois allers-retours ? Même pas en rêve. Tais-toi et avance !

Pragmatique, Jade dit vrai. Puisque la demi-portion et l'armoire à glace tiennent à deux sur cette fichue planche, autant en profiter pour limiter les déplacements. Déjà, nos bras endoloris menacent de flancher alors que nous hissons la montagne de muscles dans le véhicule. La tête du bonhomme heurte le plancher lorsque Jade, incapable de réajuster sa prise à temps, laisse son patient lui filer entre les doigts.

— Merde alors !

Je pouffe face à son air déconfit, mais lui rappelle qu'il nous reste encore deux boulets à remorquer avant de pouvoir rentrer. Nous nous activons, les membres douloureux et la nuque de plus en plus raide. La crevette rejoint son frère d'armes à l'arrière du pick-up. Quant au dernier Crawler, son déplacement nous demande une attention toute particulière en raison de sa blessure au thorax. La prudence reste de mise afin de ne pas empirer son état. Fiévreux, il remue les lèvres dans son sommeil. Quand bien même mon amie m'assure qu'il ne risque pas de reprendre connaissance dans l'immédiat, je ne peux m'empêcher de scruter ses expressions faciales, à l'affût du moindre mouvement suspect. Malgré mes craintes, il ne bronche pas, se laissant manipuler comme une vulgaire marionnette désarticulée.

Le moteur ronfle. Il sait qu'une longue route nous attend. Les bandes d'asphalte éclairées par les phares au xénon défilent tandis que je fais tourner la chevalière entre mes doigts. La radio ne diffuse plus rien depuis longtemps, mais j'aime écouter les grésillements qu'elle émet parce qu'ils m'aident à me concentrer.

— Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ? me demande ma copilote en pointant du menton les trois rescapés.

Coup d'œil dans le rétroviseur. Bien sûr que l'idée n'est pas géniale. Je dirais même qu'il s'agit de la pire que j'ai eu à prendre du haut de mes vingt-six ans. Pourtant, quelque chose me pousse à refuser la réalité telle qu'elle nous apparaît à cet instant.

— Je ne peux pas t'expliquer pourquoi, dis-je, mais...je sens que quelque chose ne colle pas. Les Crawlers n'avaient aucun intérêt à saboter l'alliance conclue avec notre clan. L'exploitation minière leur aurait permis de...

— Éris, m'interrompt Jade en se pinçant les lèvres. Moi aussi ça me rend malade de voir tous ces corps en charpie, mais nous savons toutes les deux combien les gens de l'Enclave nous haïssent. Les Crawlers sont capables du pire, y compris de se sacrifier pour nous atteindre. Leurs soldats ne constituent rien d'autre que de la chair à canon, de regrettables dommages collatéraux.

— OK d'accord, tu marques un point, admetts-je. Sauf que tu oublies le prince. Le monarque n'offrirait pas son seul héritier en sacrifice.

— Si son but est de déclencher une guerre, crois-moi, il en est capable. Qui plus est, n'oublie pas qu'il a également une fille. Rien ne l'empêche de la favoriser pour la succession.

Mes doigts se resserrent sur le volant. Crawler ou pas, un père ne condamne pas son unique fils à une mort certaine. Par ailleurs, j'ai beau évaluer la situation sous toutes les coutures, je ne vois pas quelle raison pousserait le monarque à rompre un accord commercial dont il est lui-même à l'initiative. Je sais que mes actes peuvent sembler incompréhensibles, voire répréhensibles. Honte à la fille d'un patriarche qui tend la main aux hommes responsables de la mort de ses semblables ! Jetez-moi la pierre si votre cœur vous l'ordonne, mais sachez que quoi qu'il advienne, je refuse de restreindre notre seule issue possible à un affrontement aussi meurtrier que connurent jadis nos ancêtres.



## Chapitre 2

Les coordinatrices sont parties très tôt ce matin après délibération du Conseil des Douze pour informer la population des nouveaux plans de restriction. Imaginez-les, déferler avec leurs longues vestes et leurs bérets assortis, telle une vague pourpre inondant nos contrées. En tant que représentantes de l'ordre et émissaires au service des patriarches, elles se portent garantes du respect de nos lois, tout en veillant à la pérennité et à la sécurité de notre peuple. Pour moi, elles ressemblent aux rouages d'un mécanisme bien huilé.

Les Clans Unifiés de Malone ayant voté à l'unanimité pour la suspension des échanges avec l'Enclave jusqu'à nouvel ordre, la consommation en énergie des foyers se verra diminuée. De façon drastique d'après ce que j'ai cru comprendre. Jusque-là, nous n'avions pas à nous soucier d'un manque d'énergie dans la mesure où les Crawlers nous approvisionnaient régulièrement. L'explosion à la mine nous confronte à une situation inédite, un statu quo dont nul ne peut prédire l'issue. Mon père ne supporte pas de priver les familles de leur confort de vie, pourtant chaque litre d'essence, la moindre pile au lithium constituent des biens précieux sur lesquels nous ne pouvons pas faire l'impasse. Nous avons besoin de toutes les énergies disponibles pour renforcer la sécurité sur l'ensemble des territoires. Point positif : nous irons nous coucher plus tôt pour économiser les watts. Mea culpa, je ne devrais pas plaisanter. La situation n'a rien de drôle, mais si nous ne pouvons pas en rire, que nous reste-t-il ? Le désespoir ? La seule chose dont je rêve dans l'immédiat ressemble à un hamburger tellement énorme que je m'en ferais exploser l'estomac.

Côté alimentation, admettons-le, nous n'avons pas à nous plaindre. Nos productions agricoles et fermières permettent à elles seules de sustenter l'ensemble des foyers appartenant à notre communauté. Ce à quoi se rajoute l'apport non négligeable des Nordiens dont une partie de la production agroalimentaire termine directement dans nos assiettes. À l'instar de

l'Enclave, ils se fournissent en sel dans nos mines, et nous expédient en retour, par conteneurs hermétiques, les nuggets de poulet, muffins, sodas et autres sucreries fabuleuses. N'en déplaise à Jade qui me harcèle pour me forcer à manger plus sainement. En revanche, si j'apprécie cet aspect économique fondé sur le libre échange entre nos deux peuples, nos gardiens de la paix, comme nous aimons les qualifier, s'insinuent parfois dans les affaires internes sous prétexte de vouloir éviter les frictions entre l'Enclave et les Clans Unifiés de Malone. Ils resteront à jamais cette puissante nation dont se souviendra l'Histoire, pour son rôle d'arbitre après l'assassinat de la Princesse d'Émeraude, mais à mon sens, leur omniprésence n'est rien d'autre que le reflet de leur volonté de nous asservir. Loin de satisfaire mon appétit, je décide de retourner directement dans mes appartements après avoir déposé des hortensias au pied du columbarium. Dans notre clan, nous brûlons nos morts, à l'exception des personnalités dignes de reposer à la Maison de l'Aude, sanctuaire sacré dans lequel nous conservons leurs corps. Au-delà du côté pratique, la crémation nous paraît plus hygiénique. Néanmoins, en voyant toutes ces femmes réduites à de minuscules urnes en métal inoxydable, je comprends qu'au bout du compte, nous retournons toutes à la poussière. Le temps pour pleurer nos amies me manque, les vivants n'attendent pas. Je presse le pas tandis qu'une certaine excitation m'envahit malgré moi. S'agit-il du danger ? De l'impatience d'essayer de découvrir pourquoi les Crawlers nous ont attaquées, ou tout simplement le fait de me confronter pour la première fois à un de nos ennemis jurés ? Enfin, un qui respire encore.

Parler d'eux ou de leur culture provoque toujours un malaise au sein de notre communauté. Comprenez bien. Mon peuple endosse encore aujourd'hui un lourd fardeau, un passé houleux, pour ne pas dire honteux. Il fut un temps où Crawlers et Maloniens coexistaient sans heurt, œuvrant main dans la main au sein d'une société prospère, épargnée de toute situation conflictuelle. Mon père n'aime pas ressasser le passé. Pourtant nous ne pouvons pas le nier, la Princesse d'Émeraude a été assassinée par l'un des nôtres, et à plus forte raison, par son amant Rodrick Malone-Meiji. Alors que ce dernier refusait d'abandonner sa bien-aimée Élisabeth Malone-Bara dans les bras de l'héritier au trône de l'époque, Henri Crawl, il attenta aux jours de la demoiselle avant de mettre fin à sa propre existence. Dans sa lettre d'adieux qu'il adressa à la famille Crawl, il affirma sans détour ne pas pouvoir se résoudre à laisser la

femme qu'il aimait être souillée par l'un de leurs congénères, pour reprendre sa propre expression. Par son acte désespéré, il déclencha la colère de la puissante famille Crawl. De nombreuses querelles alimentées par la rancune éclatèrent d'un côté comme de l'autre, envoyant dans la tombe de pauvres innocents, femmes et enfants y compris. Les deux familles se déchirèrent jusqu'à ce que les Nordiens interviennent pour mettre fin à cette guerre civile insensée. Puisque la première pierre avait été jetée par un Malonien, son peuple subirait l'exil. Un départ de la capitale qui s'accompagna de l'instauration d'un nouveau calendrier censé purifier la nation de ses péchés en remettant les compteurs à zéro. Sa mise en place marqua le point de rupture entre l'année 2309 de l'Ancien Temps, et une nouvelle ère que nous espérons salvatrice.

Sur décret du patriarche Anadiel, les livres d'Histoire ont brûlé le trente-cinquième jour de l'an deux du nouveau calendrier. Évidemment, certains érudits se dressèrent contre ce décret dans le but de sauvegarder notre patrimoine au péril de leurs vies. Les quelques ouvrages rescapés du bûcher demeurent aujourd'hui sous bonne garde et sous scellés. Seuls les patriarches peuvent se voir octroyer un droit d'accès, dont mon père qui ne manque pas de me faire profiter de son savoir. Sur les bancs de l'école, nous apprenons la méfiance et la haine envers l'Enclave qui constitue le sanctuaire des Crawlers. Pourquoi tant de ressentiments ? Personne ne s'encombre de ce genre d'explications pendant que l'éducation malonienne nous assomme à coups de « Laissez-les, mes sœurs ! ».

Pour ma part, j'aimerais comprendre, entrer dans la tête de ces soi-disant démons qui ne cesseront jamais de nous tourmenter pour les péchés commis par nos ancêtres. Afin d'en apprendre davantage sur eux, je ne rechigne pas à me faufiler en douce à la morgue avant l'incinération des corps. Comment croyez-vous que j'en sais autant sur leur code vestimentaire ? La qualité et la finesse des étoffes trahissent leur intérêt pour l'apparat, l'importance des distinctions militaires, et la fierté qu'ils éprouvent à servir l'Enclave. Leurs vêtements confectionnés avec minutie les dépeignent comme un peuple raffiné, contrairement à ce que nous enseignent nos professeurs. Il m'arrive de trouver dans leurs effets personnels de merveilleux bijoux, des montres sophistiquées, ou encore quelques mots doux couchés sur papier, des photographies froissées à l'intérieur de leurs poches. Ils nous ressemblent à

bien des égards, quand bien même les têtes pensantes de notre clan tentent de nous faire croire le contraire. Qu'importe la théorie, bientôt je me ferai ma propre opinion les concernant.

La bâtisse en brique rouge de quatre étages dans laquelle j'ai élu domicile servait auparavant à l'usinage d'aéronefs. L'épaisseur des murs me permettrait d'égorger un cochon en pleine nuit sans réveiller les voisins. Non pas que je veuille trucider une petite chose sans défense ou quelque chose de similaire ; je serais plus encline à m'époumoner sur les chansons de l'Ancien Temps, quitte à crever un tympan à mon pauvre animal de compagnie. Les résidents ignorent, outre mes goûts musicaux un peu particuliers – ringards si vous préférez –, l'existence d'un sous-sol aménagé. Mon père et moi-même avons travaillé d'arrache-pied pour rassembler l'équipement et les matières premières me permettant de mener à bien mes expériences en toute tranquillité. Le jour, j'endosse mon rôle de fille modèle comme l'exige la bienséance, me portant volontaire pour aller sur le terrain à la place du patriarche dont la mobilité plus que réduite le restreint à sa chambre d'hôpital. En tant que descendante de patriarche, je me dois de montrer l'exemple, de rester à l'écoute des miens, quand bien même je ne possède aucun pouvoir décisionnaire. La nuit, je deviens cette biologiste déterminée, persuadée de pouvoir percer à jour le mystère du Grand Hiver qui nous ronge mon père et moi, comme beaucoup d'autres Maloniens. C'est notre secret, à nous deux. En revanche, mon père ne sait rien des modifications apportées a posteriori. Si je lui parlais des cellules, il verrait rouge, et j'aimerais autant éviter de faire monter sa pression artérielle ! Même moi, je trouvais l'idée d'équiper mon laboratoire clandestin assez ridicule au départ, mais finalement, je vais pouvoir mettre mon plan à exécution. Autrement dit, tailler la bavette à un Crawler et lui prélever quelques échantillons dans la foulée. Petite rectification : demander à Jade de remplir les tubes d'hémoglobine pendant que je fermerai les yeux en raison de ma phobie des aiguilles. Puisque les Crawlers semblent plus résistants que les hommes de notre clan, et plus à même de procréer des mâles, pourquoi ne pas rechercher dans leur organisme la présence d'une protéine, anticorps ou tout autre élément expliquant cette différence avec les Maloniens ? Pour en revenir à nos moutons, six personnes connaissent à présent l'existence de mon sous-sol en comptant mon infirmière préférée et les trois Crawlers que je lui ai refourgués en mon absence. Alors que j'enfonce la clé dans la serrure de

l'appartement, une boule se forme au creux de mon ventre. Était-ce bien judicieux de la laisser en compagnie des deux molosses et de la demi-portion pendant plus de seize heures d'affilé ? Le prince ne m'inquiète pas outre mesure, il ressemble à une crevette tout aussi chochette que les hommes de notre clan. Pour ce qui est des deux autres en revanche...

Soudain turlupinée par le devenir de ma coéquipière à qui j'ai remis un double des clés de mon appartement ainsi que celui du sous-sol en toute quiétude, je me précipite en direction de la trappe disposée au centre du salon, je bascule le panneau de bois déjà déverrouillé pour dégager l'ouverture et dévale l'escalier en bois d'un pied aussi léger que celui d'un mammoth au pas de course. Avec le bol que j'ai, je loupe la dernière marche dans la précipitation et bascule en avant, tête la première.

— Tout va bien, Éris ? me demande Jade en accourant vers moi.

Dieu soit loué, mon acolyte arrive à mon niveau en un seul morceau. Elle s'enquiert de mon état de façon tellement mignonne que je la prends dans mes bras. Reculant aussitôt pour la laisser respirer, je lui présente mes excuses avec un sourire en coin :

— Désolée, c'était plus fort que moi.

Malgré la lumière en contre-jour, je perçois chez mon amie une moue boudeuse. Un bref coup d'œil derrière elle me permet de discerner le faciès grimaçant du Crawler qui nous fixe méchamment depuis sa cellule. Sa détention ne le ravit pas à en juger par le regard assassin qu'il m'adresse en silence. M'entraînant vers l'espace de travail comprenant mon bureau d'étude – un établi recouvert de boîtes de pétri et de tubes à essais – et mon imposant chromatographe, Jade me tend la chevalière. Sans plus de cérémonie, elle m'annonce la mauvaise nouvelle.

— Les blessures du prince étaient plus importantes que nous le pensions. Après les reins, son cœur a lâché. Il n'y avait plus aucun espoir. Pour ce qui est du corps, je l'ai simplement déposé dans un caisson hermétique en attendant de pouvoir faire mieux. Si quelqu'un venait à descendre...

— Personne ne connaît cet endroit, répliqué-je. Tout ce qui se passe dans ce

sous-sol reste ici.

— J'espère bien, parce que je me vois mal expliquer la présence des deux grizzlis.

— Dis-moi plutôt comment se porte celui que tu as trouvé sous les gravats, demandé-je.

— Lui ça va, me répond-elle, un brin exaspérée par mon apparente insouciance. Le pronostic vital n'est plus engagé, mais il n'a toujours pas repris connaissance. Entre le décès du prince et lui, je n'ai pas eu le temps de nettoyer les blessures du troisième. Si tu veux lui poser des questions, c'est le moment ou jamais.

Sur ce, Jade se dirige vers l'armoire à pharmacie pour en sortir une paire de gants stériles, du fil, une aiguille, du désinfectant, et tout un tas d'instruments probablement très utiles dont je préfère pourtant ignorer la fonction. Les actes médicaux pratiqués sur les vivants n'ont jamais été mon dada. Je me contente de la suivre jusqu'au chevet du Crawler en espérant ne pas tourner de l'œil à la vue du sang. Il ne semble pas très enthousiaste à notre approche. Compréhensible. À sa place, me retrouver sanglée à une table d'autopsie en attendant qu'on vienne m'examiner ne me ferait pas sauter de joie non plus..

Couteau de chasse en main et surtout, bien en évidence, je m'approche de lui pendant que Jade s'active à panser ses blessures. Au passage, j'en profite pour vérifier la solidité de ses liens. Trouillard, moi ? Disons que je préfère la prudence à la témérité aveugle. Après tout, je n'ai pas tous les jours devant moi un homme qui à vue de nez, pèse une fois et demi mon poids. La musculature particulièrement développée de son torse m'impressionne, et pour tout vous dire, même allongé il me paraît immense. Il n'y a qu'à regarder ses pieds qui dépassent de la table.

Avec la dégénérescence qui frappe les Clans Unifiés de Malone, l'espérance de vie diminue à chaque décennie. Les septuagénaires tels que mon père demeurent des exceptions, et à l'instar de tout ce qui se raréfie, ils se retrouvent menacés d'extinction. Quant aux naissances d'enfants de sexe masculin, elles déclinent encore et toujours, n'arrangeant en rien la situation. Les garçons devenus précieux, nous les chouchoutons, les exemptons du

service militaire de même que nous leur épargnons les tâches ingrates ou jugées trop physiques. Bref, ils ne font plus rien. Passez-moi l'expression, mais ces androgynes atteignant rarement plus d'un mètre soixante ne sont que des chiffes molles. Couards et mauviettes par-dessus le marché, ils ne constituent de mon point de vue que des réservoirs de sperme maintenu à trente-sept degrés Celsius toute l'année. Grâce au ciel, toutes les femmes ne pensent pas comme moi.

Chassant de mon esprit les pensées perturbatrices mettant à mal ma concentration, je m'éclaircis la voix pour me jeter à l'eau.

— Je m'appelle Éris, dis-je en m'adressant au Crawler. Quel est votre nom ?

L'absence de réponse était à prévoir. J'y mets du mien, le fixe méchamment tout en jouant avec mon couteau pour lui montrer qui commande, et tâche de lui faire comprendre que la vérité m'intéresse au plus haut point, qu'importe la manière dont je pourrais l'obtenir. Après mon petit speech d'encouragements – de menaces –, je retente ma chance, acerbe :

— Donnez-moi votre nom.

Rien. Il refuse de répondre. Il n'a pas ouvert la bouche depuis mon arrivée de toute façon. Il prend sur lui pour rester de marbre pendant que Jade triture ses blessures. Pas un mot, pas même une légère protestation ne sort de sa gorge quand elle retire les corps étrangers des plaies qu'elle gratte au scalpel. Sans anesthésie, évidemment. Le bougre se contente de me fixer avec calme. Apparemment, je suis le cadet de ses soucis. Dois-je lui rappeler que le couteau en ma possession lui sectionnerait volontiers la jugulaire ? Ne comprend-il pas que des liens l'entravent lui et pas moi ?

De tous les Crawlers que je pouvais secourir, pourquoi fallait-il que je tombe sur le plus crétin d'entre eux ? Quoi qu'en l'observant plus attentivement, je perçois chez lui une lueur de défi. À croire qu'il me teste pour savoir combien de temps je pourrais le regarder dans le blanc des yeux sans avoir envie de lui coller une droite, et pour tout vous avouer, je n'excelle pas à ce jeu-là. Mes poings me démangent déjà, m'obligeant à m'éloigner l'air de rien et respirer un bon coup histoire de ne pas lui montrer mon agacement. Si j'ai raison, son impassibilité me prouve son intelligence. Si j'ai tort, je perds mon

temps. Or, rien ne me ferait moins plaisir que de trahir les miens en vain.

Du coin de l'œil, j'aperçois mon acolyte qui se frotte énergiquement les mains jusqu'aux avant-bras tandis que des filets de sang ruissèlent dans l'évier. Elle passe ses instruments à l'alcool, les range à leur place respective dans sa trousse en cuir, puis vérifie les stocks. Avec nos trois bras cassés, du moins, les deux qu'il nous reste, je vois bien que nos ressources diminuent. Un peu comme mon moral, ce qui n'échappe pas à la demoiselle.

— Si ça peut te rassurer, il n'a pas été plus loquace avec moi, m'avoue-t-elle. Peut-être que son frère se montrera plus coopératif une fois réveillé.

Alors que l'information parvient à mon cerveau, je demande :

— Puisque tu n'as eu aucun échange avec eux, comment peux-tu savoir qu'ils sont frères ?

Pour toute réponse, elle me sourit, m'attire vers la seconde cellule, puis écarte le rideau qui dissimule le blessé. Notre patient comateux apparaît alors devant moi, étendu dans un lit d'hôpital qui me paraît trop court et trop étroit. À cet instant, je comprends. Des jumeaux ! Je m'approche du lit sans bruit de peur qu'il se réveille brusquement. Débarrassé de sa barbe et tondu de près, le second Crawler ressemble comme deux gouttes d'eau au premier, à un détail près sur lequel je n'arrive pas à mettre la main. La différence qui existe entre eux m'échappe, mais mes sens ne me trompent pas. Je fais un pas de plus vers le lit de notre patient. L'épaisse couche de boue et de sang séché a fait place à une peau pâle, presque diaphane, contrastant avec les mèches brunes encadrant son visage aux traits réguliers, francs, parfaits. Sa mâchoire ainsi mise à nue m'apparaît plus féroce, et ses lèvres sur lesquelles s'attarde mon regard, plus charnues. Je devine sa morphologie sous les draps blancs qui recouvrent l'ensemble de son corps à l'exception de ses larges épaules et de ses bras puissants. Je rêve ou monsieur n'est pas attaché ?

— Jade, tu ne penses pas qu'il faudrait...

Tandis que mon acolyte soulève le drap, je la soupçonne de lire dans mes pensées. Une large sangle cadencée entrave le bonhomme au niveau de la taille et deux paires de menottes emprisonnent ses chevilles. Allez savoir où



mon amie a déniché un truc pareil alors qu'elle avait tout juste le temps de chiper des poches de morphine au grand hôpital. Une vraie magicienne ! Sans perdre un instant, elle m'indique comment changer le pansement toutes les quatre heures, et la bonne pratique à suivre pour nettoyer la plaie à l'aide de l'antiseptique à l'iode qu'elle désigne du menton. Par réflexe, je mordille ma lèvre inférieure en appréhendant par anticipation l'instant où je devrais prodiguer moi-même les soins au blessé. Coup d'œil vers le chariot roulant. Sur la bouteille en plastique rouge et les compresses stériles. Pas d'ustensile coupant ni seringue, me voilà rassurée. Jade pose une nouvelle perfusion pour administrer à notre patient un cocktail alliant compléments alimentaires et tranquillisant, avant de m'aider à pousser le lit roulant à l'intérieur de la seconde cellule qui jouxte la première. Son jumeau tourne la tête dans notre direction, ne manquant pas de serrer les dents. Il paraît stoïque, mais je le devine inquiet, frustré de ne pas pouvoir intervenir ou quémander des nouvelles de son frère inconscient dans la mesure où il se mure dans un silence impénétrable. Je ne tente rien, pas même la moindre parole pour le rassurer.

Je vérifie une dernière fois que nos otages soient hors d'état de nuire et raccompagne Jade jusqu'à la sortie.

— Merci pour tout, dis-je. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans ton aide.

— Je suis là pour ça. Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi.

— Sans faute. Maintenant va te reposer. Tu les as veillés toute la nuit, tu dois être épuisée.

Hochement de tête de sa part. Je la regarde s'éloigner avant de fermer la porte à double tour derrière moi. Le canapé me tend les bras, j'accepte sa proposition indécente. Tant pis pour les recherches, mes cultures attendront. Pour ce que ça change... J'ai tout essayé, toutes les souches, tous les réactifs possibles et imaginables. Pourtant, rien ne semble pouvoir annihiler le mal qui me dévore lentement au quotidien. La comparaison de tissus sains et infectés ne me permettant pas de mettre en évidence un quelconque agent pathogène responsable du fléau, comment pourrais-je le combattre ? Pour ma défense, le grand hôpital n'a pas avancé plus que moi dans ce domaine, avec autant de résultats négatifs que de retours à la case départ. Les chercheurs ne

comptent plus le nombre de ponctions de moelle réalisées juste avant la cristallisation, cet instant fatidique au cours duquel les tissus se rigidifient assez pour briser la pointe des trocarts. Nos semblables se changent en pierre sous nos yeux tandis que nous assistons à leur trépas, impuissants. Avec mes deux prisonniers Crawlers, je vais enfin pouvoir pousser les recherches plus loin en comparant le fonctionnement de leur organisme au nôtre. Encore une idée que l'infirmière en chef avait qualifiée d'absurde devant le Conseil des Douze, me faisant ainsi passer pour une gourde, avant de mettre un terme au colloque.

Je me sens lasse, à bout de nerfs et de fatigue. Ne rien laisser paraître de mes angoisses m'épuise, me tue à petit feu. Frigorifiée, je réprime un frisson, tire la couverture sous mon menton, puis ferme les yeux. Les Clans Unifiés de Malone connaîtront-ils le même destin tragique que le peuple de la mythique Atlantide ? Peut-être méritons-nous notre sort. De quel droit existons-nous encore alors que notre principale préoccupation demeure la guerre ? Avons-nous seulement un jour admis la possibilité d'une trêve durable avec nos voisins Crawlers ? À force de nous haïr les uns les autres, nous finirons par nous dégoûter de nous-mêmes. Et puis merde à la fin, pourquoi nous détestons-nous autant ? Quelqu'un s'en souvient-il encore ?

Malgré le chaos qui m'entoure, je me sens soudain sereine. Est-ce parce que Tokki vient de bondir sur le canapé pour venir se blottir contre moi ? Je le sens remuer. Il s'étire et pousse un bâillement étrange qui laisse apparaître les longs poils recouvrant son ventre d'un blanc lumineux. Il se recroqueville sur lui-même. Roulé en boule, on dirait un pompon bleu nuit, doux et touffu, duquel émergent deux grandes oreilles pointues dont la face interne est recouverte d'un duvet légèrement rosé. N'allez pas croire que Tokki appartient à une espèce de lapin. Pourvu d'une queue démesurée, il arbore surtout deux canines impressionnantes. Loin d'adopter un régime alimentaire herbivore, cette boule de poils me dévorerait sûrement toute crue si je ne partageais pas ma ration de viande avec elle. Il a beau tenir dans ma main, cet animal reste vorace. Croyez-moi, mieux vaut ne pas parier contre ce carnassier dont les yeux me rappellent deux sphères d'onyx poli.

Pour la petite histoire, notre rencontre tient du hasard : une simple chute dans la rivière alors que je m'apprêtais à empaler une sandre au bout de mon

harpon. Sans les courants pour me conduire à des kilomètres en aval de notre village, je ne serais jamais tombée sur cette créature mystérieuse. Je l'ai recueillie pour soigner sa patte cassée et l'ai nourrie avant de passer au crible le moindre détail de sa morphologie pouvant me permettre son identification. Verdict ? Mes encyclopédies de sciences naturelles sont formelles : son espèce n'a pas encore été répertoriée et ne le sera certainement pas grâce à moi. Malgré mon âme de scientifique, je n'infligerai pas à Tokki une vivisection en bonne et due forme. J'espère seulement qu'il existe d'autres créatures comme lui afin qu'il ne finisse pas seul ad vitam aeternam.

## Chapitre 3

La sonnette de l'entrée m'arrache des bras de Morphée en sursaut tandis que mon pauvre cœur malmené se met à battre la chamade. Froussard, Tokki détaille sans demander son reste. La pénombre dans laquelle baigne l'appartement m'indique que le soleil est bas. La petite aiguille de l'horloge pointant sur le huit confirme mes doutes. Je pourrais ignorer mon visiteur. J'en crève d'envie, mais à cette heure avancée de la journée, c'est peut-être important. M'extirpant péniblement du canapé, je masse mes membres engourdis, pareille à une vieille momie desséchée qui quitterait son sarcophage après des millénaires de torpeur. Traînant la patte jusqu'à la porte, je n'ai pas le réflexe de regarder à travers le judas avant d'ouvrir. Grossière erreur. Riley, mon soupirant un peu trop collant, ne manque pas d'afficher un large sourire à l'instant même où j'apparais dans l'encadrement. Depuis combien de temps me conte-t-il fleurette pour me passer la bague au doigt ? Aucune idée, mais mettre fin à cette mascarade me démange autant qu'une vilaine varicelle. Et dire qu'il pourrait bien accéder au titre de patriarche au décès de mon père... Faute de ne pas avoir engendré d'héritier mâle, le Conseil des Douze se voit contraint de trouver à Djézael un successeur parmi les hommes les plus riches et les mieux portants du clan Malone-Edeüs, catapultant ainsi Riley en tête de liste.

Je n'ai pas le loisir de me fustiger pour ma bêtise qu'il se hisse déjà sur la pointe des pieds pour embrasser ma joue avant d'entrer sans ma permission. Il faut croire qu'il s'en cogne, tout comme je me passerais bien de ce bouquet de lys qu'il dépose dans mes bras. Des fleurs, quelle charmante attention ! À choisir, j'aurais préféré des antiémétiques parce que la vue qu'il m'offre me donne la nausée. Désolée, c'est physique ! La présence de ce nain de jardin m'insupporte.

L'importun se laisse tomber dans mon canapé. Bonne idée. Assis, personne ne se douterait qu'il mesure une bonne tête de moins que moi. OK, j'exagère

un peu – à peine. Il se cale confortablement, écartant au passage un coussin jaune canari à l’effigie de Bob l’éponge, sourcil gauche arqué. Mon intérêt pour la culture de l’Ancien Temps le dépasse, de même qu’il trouve ridicule – sans pour autant l’avouer ouvertement – ma manie d’accumuler les babioles de cette époque révolue. Cet inculte ne ferait même pas la différence entre Hello Kitty et Marie dans « Les Aristochats » ! Bref, passons. Là tout de suite, il me faut un vase pour ces fichues fleurs dont l’odeur commence déjà à me titiller.

— Merci beaucoup pour le bouquet, il est vraiment splendide !

À la seconde où ce pieux mensonge franchit mes lèvres, Riley réplique avec ses yeux de merlan frit :

— Je me suis dit que tu aurais besoin de douceur vu la situation. Est-ce que tout va bien, tu tiens le coup ? J’ai appris que tu avais assisté aux délibérations pour leur faire un état des lieux sur l’incident.

L’incident ? Ai-je bien entendu ? Des dizaines des nôtres sont tombées et il me parle d’incident ? J’essaye d’étouffer la voix qui m’ordonne de l’étriper et me dis que la faute incombe à sa maladresse. Intellectuellement limité, il ne trouve pas les mots adéquats. Admettons. Je bats des cils, sourire forcé. Il n’y voit que du feu. Je dépose le tout sur la table de la kitchenette avant de me joindre à lui, le pas traînant.

— Tout va bien, ne t’inquiète pas, dis-je enfin en desserrant les dents. Rien ne t’obligeait à venir jusqu’ici.

Ma voix se veut trop douce, il ne comprend pas le sous-entendu. Pire, il entortille ses longs doigts rachitiques et moites dans les miens tandis que je refoule mon dégoût.

— Venir ici me fait plaisir, avoue-t-il en m’écrasant les phalanges. Je serai toujours là pour toi, j’espère que tu le sais.

Comment pourrais-je l’ignorer ? Il ne cesse de me rebattre les oreilles avec ses projets de mariage, me couvre de cadeaux que je n’ose pas refuser par peur de le blesser. Plus j’attends et plus son insistance grandit. Cercle

vicieux. Prise au piège, j'ignore comment me dépêtrer de cette situation. Comment lui expliquer l'absence totale de réciprocité des sentiments qu'il nourrit à mon égard ? Jade me répète constamment qu'avec un chic type, gentil et attentionné comme lui, la différence de taille importe peu en position horizontale. Je réprime un nouveau frisson, de dégoût cette fois. Partager la couche de Riley ? Impossible ! Du moins, pas tant que je respirerais.

Pressée de clore une discussion à peine entamée, je me lève et me dirige vers la kitchenette en proposant du café à mon invité. Celui-ci décline d'un mouvement maniéré. À la place, il me demande si je ne trouverais pas à tout hasard une infusion dans mon placard. Je me doutais bien que le café noir ne convenait pas à son palais délicat. Néanmoins, de là à ce qu'il me réclame une mixture de grand-mère ! Je farfouille quand même, écartant les boîtes de thé en vrac qui se superposent et s'agencent à la perfection. S'il y a bien une chose pour laquelle j'ai un don, c'est l'empilage. Eh ouais, appelez-moi Miss Tetris ! Le jeu paraît un peu débile au premier abord je vous l'accorde, mais il s'avère tellement addictif ! Au même titre que les courses de Mario Kart d'ailleurs. Combien d'heures supplémentaires ai-je torpillé, coiffée de mon casque à réalité virtuelle, je ne saurais vous le dire. En revanche, je peux vous affirmer sans l'ombre d'un doute que dans l'Ancien Temps, une étiquette de geek me siérait comme un gant. Malheureusement, avec le plan de restriction énergétique mis en place ce matin par les coordinatrices, me voilà bonne pour une cure de désintoxication à durée indéterminée. La guigne !

La tisane au tilleul sur laquelle je mets la main me reconnecte à la réalité. Versant l'eau bouillante dans la tasse, j'attends que le sachet infuse, le retire et le presse entre mes doigts telle une éponge avant de grimacer. Je ne m'attendais pas au côté gluant de la chose. Sérieux, comment peut-on boire ça ?

Assis le dos bien droit, Riley m'attend sagement. Il n'a pas bougé d'un poil, et je ne dis pas ça parce qu'il est imberbe... Il me semble tendu, inquiet, voire fiévreux. Je pose la tasse fumante sur la table basse devant lui, puis me rassois à ses côtés en lui demandant par pure politesse :

— Est-ce que tu te sens bien ?

L'intéressé se tourne vers moi, un air grave figé sur sa face de poupon. À voir

sa tête, j'ai l'impression qu'il s'apprête à me faire part d'une terrible révélation.

— Ton père m'inquiète, Éris. Sa santé se dégrade.

Je manque de pouffer face à la naïveté de mon invité. Mon père, malade ? Jusque-là je n'apprends rien, ce n'est pas un scoop. Même un aveugle comprendrait qu'il ne lui reste qu'un ou deux ans tout au plus. J'ai vu le mal ronger ses jambes l'une après l'autre avant que les infirmières ne les amputent toutes deux pour limiter sa progression. Après les membres locomoteurs, le bras gauche était à son tour tombé. Le droit conserve sa validité, quand bien même l'amplitude des mouvements diminue à mesure que les tissus se rigidifient. Quant aux yeux de mon père, ils ont perdu leur couleur et leur fonction depuis déjà longtemps. Sept longues années durant lesquelles les traits de mon visage s'effaçaient inexorablement de sa mémoire. Il oublie petit à petit la gamine qui riait de ses frasques, de même qu'il ne peut qu'imaginer à travers un toucher hasardeux, la jeune femme que je suis devenue. Je peux témoigner des ravages du Grand Hiver, de son œuvre qui fatalement vous pétrifie. Mon père s'affaiblit de jour en jour, je ne le sais que trop bien. Au point que j'ignore comment aborder la question des rescapés planqués dans mon sous-sol. En tant que patriarche respecté et aimé des siens, il ne doit rien ignorer des actes de ses sujets, et encore moins des miens, aussi insensés soient-ils.

— Marions-nous le mois prochain ! lâche soudain le nain de jardin. Je t'aime et je tiens à ce que ton père bénisse le jour de notre union.

Qu'il me fasse sa demande là, de but en blanc, me fait l'effet d'une bombe qui m'explose en pleine figure.

— Riley, je t'en prie, ressaisis-toi, le rabroué-je avec fermeté. Je ne t'épouserai pas.

— Je comprends, cette décision doit te paraître précipitée, mais tu verras, nous serons heureux. Je prendrai soin de toi.

— Ce n'est pas possible, tu m'entends ? insisté-je afin de ne lui laisser aucune ouverture. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

Un ange passe. Riley ne dit rien, pourtant je le sais blessé. Jamais le doute ne s'était insinué en lui. Il croit en notre avenir avec une sincérité que je dois bien lui reconnaître, et tandis que ses lettres à l'eau de rose s'accumulent dans le tiroir de ma commode, je reste passive. Je ne fais rien pour l'empêcher de voir en moi une potentielle épouse. Sauf que voilà, je ne veux pas devenir la troisième femme d'un homme qui, à peine m'aura-t-il mise dans son lit, partira à la conquête de la prochaine. Si les Clans Unifiés de Malone autorisent la polygamie pour pallier la baisse du taux de natalité, rien ne m'oblige à cautionner. Je ne me sens investie d'aucun devoir de reproduction. Si je dois engendrer des enfants atteints du Grand Hiver, laissez tomber ! Rien ne vaut la peine de souffrir à ce point. Aucun signe visible ne se manifeste. Pas de réseaux sanguins violacés ne se profilent à l'horizon ; néanmoins mon corps se fige de l'intérieur, chacun de mes membres s'engourdit sous l'effet de cette vague polaire, aussi mortelle qu'un vent glacial venu de Sibérie. Cette maladie sourde et invisible me condamne à appréhender la moindre faiblesse tout en claquant des dents en permanence. La chute de l'histoire, je la connais. Ce sera la mienne. Un saut de l'ange du haut d'une falaise, suivi d'un impact au sol tellement violent qu'une spatule ne sera pas superflue pour décoller mes restes éparpillés. Je ne laisserai aucune infirmière me découper en morceaux à la manière dont elles dépècent mon père année après année. Hors de question !

Je tente de briser le silence :

— Écoute, Riley, balbutié-je.

Que voulais-je dire déjà ? Dans un moment pareil, je m'attendais à me montrer proluxe en déballant tout ce qui me sortirait par la tête, mais rien ne vient. Ne reste qu'un trou noir, un néant de solitude, et mon interlocuteur ne m'aide pas. Il me laisse patauger, couler à pic et me noyer dans un océan de remords. Au moment où je ne m'y attends pas, il laisse glisser une main dans mes cheveux. Ce contact me dégoûte. Je prends sur moi malgré tout, je lui dois bien ça.

— Tu n'as pas besoin de me répondre maintenant, tente-t-il de me rassurer avec tendresse. J'attendrai le temps qu'il faudra.

Ma culpabilité crie plus fort que mon envie de répliquer, alors encore une



fois, je me tais en le laissant se bercer d'illusions pendant que les miennes volent en éclats. Je pensais bêtement qu'il se laisserait. Pensez-vous ! Il s'accroche contre vents et marées depuis des années. Imaginez, une moule agrippée à son rocher. Cette sangsue transie d'amour serait bien capable de me harceler tant et plus pour m'avoir à l'usure. En règle générale, Riley finit toujours par obtenir ce qu'il désire. Il regorge de patience, d'ambition, et contrairement à moi, il a la vie devant lui.

Il se lève sans un mot, pose un dernier baiser sur ma joue avant de disparaître avec les dernières lueurs du jour. De l'extérieur, je dois ressembler à une godiche à rester plantée au milieu du salon, les bras ballants. Que voulez-vous que je vous dise ? Je me sens larguée. Épouser cet homme demeure impensable. Pourtant, un mauvais karma m'attend au tournant, comme si esquiver cette fatalité s'avérait impossible. Des conseils, voilà ce qu'il me faut ! Nul besoin de chercher bien longtemps pour savoir à qui je vais les demander.

Je descends au sous-sol, change les bandages de Numéro Deux et vérifie qu'il respire encore. La manière dont son torse se soulève à chaque inspiration en atteste. Quant à Numéro Un, il garde les yeux grands ouverts malgré la fatigue contre laquelle je le vois lutter, sans se douter un instant que je m'apprête à lui rendre service. En quelque sorte. Tout en lui tournant le dos, j'ouvre le placard à pharmacie pour en sortir un flacon de Soporipsis préparé par mes soins. À chacune de mes allées et venues à la rivière, j'en profite pour cueillir ces petites fleurs blanches aux longues tiges argentées. Une fois séchées, dissoutes dans l'alcool, puis distillées, aucun insomniaque ne leur résiste. Trempant la pointe d'une fléchette dans la solution, j'arme le lanceur. Demi-tour, cible humaine en visuel. Je tire, en plein dans le mille ! Numéro Un me regarde ahuri avant de tomber comme une souche, la fléchette plantée dans le cou. Il n'appréciera sûrement ni la farce, ni le mal de crâne à son réveil, mais comme disait toujours ma mère, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Replaçant le flacon à sa place, je m'introduis dans sa cellule. Étant donné le poids du bonhomme, je ne me faisais aucune illusion quant à ma capacité de le hisser dans son lit de camp. Je ne peux pas non plus me résoudre à le laisser dormir à même le sol, sans couverture ni oreiller. Certes, concernant le

fait de le retenir prisonnier dans une cage de trois mètres carrés, je plaide coupable. Néanmoins, je ne me qualifierais pas de garce sans cœur. Enfin, je crois...

La clé grince à nouveau en tournant dans la serrure. Numéro Un n'en a cure, il dort comme un bébé. Sa respiration lente et profonde contraste avec celle de son frère, plus laborieuse. Je prie pour que ce dernier ne s'étouffe pas pendant mon absence. D'une, j'aurais l'impression de lui avoir sauvé les fesses pour rien, et de deux, je ne le souhaite pas, tout simplement. Quant à m'attarder sur le pourquoi du comment, je suis bien aise de ne pas avoir à me justifier. Je remonte les marches en bois deux à deux, et tandis qu'elles craquent sous mon poids, je me dis qu'un régime m'éviterait sûrement de passer au travers. Promis, dès demain, j'arrête les barres chocolatées exportées par les Nordiens au petit déjeuner. L'index posé sur l'interrupteur, je jette un dernier coup d'œil en contrebas.

— Bonne nuit les jumeaux, chuchoté-je à leur attention avant l'extinction des feux.

Je referme la trappe du sous-sol, puis replace soigneusement le tapis qui en occulte l'accès. Seule dans la pénombre de mon salon, le parfum entêtant des lys me rappelle celui qui me les a offertes. Mes peurs reviennent à la charge, me frappant d'images toutes plus horribles les unes que les autres. Moi, dans l'église aux côtés de Riley. Nue sous les draps, en dessous de ce nain transpirant. À la maternité, poussant comme une aliénée pour expulser sa progéniture hors de mon ventre. J'ai envie de vomir, besoin d'air, de frais, d'embrasser la nuit pour m'y fondre et disparaître. Alors je fuis cet appartement dans lequel je me sens étouffer. Tandis que l'air extérieur parvient à s'infiltrer dans mes poumons, je cours aussi vite que mes jambes me le permettent vers le seul homme de ma vie.

## Chapitre 4

Les ruelles désertiques se meurent sous le joug du couvre-feu instauré par les coordinatrices depuis plus d'une heure. L'absence d'éclairage public et de passants en témoigne. Pas un chat, pas une brise ne vient troubler l'état léthargique de cette multitude d'habitations construites les unes à côté des autres, jouant des coudes pour rentabiliser l'espace dans un enchevêtrement toujours plus complexe et fourni. Plutôt paradoxal d'ailleurs, pour une population qui décline... Sur les balcons et les toits-terrasses, les draps étendus pendent comme des spectres endormis, immobiles.

Je passe devant la boutique de monsieur Carrel – Jarl pour les habitués –, en bavant malgré moi sur les curiosités entreposées dans sa vitrine. Évidemment, dans l'obscurité je ne perçois d'elles que des formes aux contours approximatifs. Malgré cela, je reconnais aisément l'une d'entre elles, petite et carrée. Autrefois, ce jeu s'appelait rubik's cube. Le but étant que chacune des faces arbore une seule et même couleur. Obnubilé par ce casse-tête venu d'une autre époque, Jarl a tourné ce bidule en tous sens pendant trois jours entiers. Il fallait le voir esquisser une moue boudeuse et regarder par-dessus ses lunettes rondes tout en rouspétant, quitte à laisser échapper quelques expressions peu glorieuses, mais oh combien distrayantes ! Au bout du compte, il a préféré mettre l'objet en vente avant de « péter une durite » selon ses propres mots. Raison pour laquelle je désire encore plus cet objet. Et je l'aurais, dès que j'aurais trouvé quelque chose à troquer. À la fenêtre du premier étage, je perçois des ombres projetées sur le mur du fond, dansant au gré d'une flamme vacillante. Jarl essaye-t-il un nouveau gadget ? Si vous saviez comme je l'envie !

Sa boutique est truffée de petites merveilles tout droit venues de l'Ancien Temps. Une vraie mine d'or ! Du fait de son expérience en la matière, Jarl constitue une sorte de précepteur pour moi. Il me transmet des connaissances dépassant largement celles que je pourrais obtenir via le cursus scolaire

classique. Saviez-vous que, bien avant l'instauration du nouveau calendrier, les habitants qui occupaient les terres où nous vivons actuellement – Crawler y compris –, s'appelaient des Américains ? Il paraît même que ce vaste territoire se divisait en États plus ou moins indépendants, mais dont la gérance revenait à un seul et même individu portant le titre de « président » ! Des hommes uniquement si je me souviens bien. Personnellement, je trouve cette théorie plutôt difficile à avaler. Comment ce personnage, même très intelligent, emblématique et apprécié de ses sujets, pouvait-il régner en maître sur une multitude, un peuple qui se voulait légion ? Cette anecdote, par son côté farfelu, me rappelle l'histoire de la statue érigée à Liberty Island. Une île insignifiante qui n'existe plus aujourd'hui. Jarl voulait absolument me convaincre du fait que les touristes se pressaient de grimper à l'intérieur de sa tête pour y manger. Sans vouloir me montrer vexante, je crois surtout que ce jour-là, il s'était fait plaisir en tirant un peu trop fort sur le pétard...

Les cris qui proviennent de l'appartement 304 me sortent de ma réflexion. Je presse le pas. Ses résidents, connus de tous dans le quartier, ne bénéficient pas vraiment d'une sainte réputation. Le mari, un beuglard ignare et alcoolique invétéré, doit posséder un foie aussi ratatiné que le cerveau de son rejeton pour ne citer que cet organe. Les doctresses ayant qualifié le fils de concepteur immature, je n'ose imaginer l'état de ses testicules. Quant à la mère, elle reste cloîtrée dans leur trois-pièces miteux, à l'abri de la lumière et des regards, telle une recluse consacrant son temps au repentir. Pour quel péché ? Avoir conçu un mâle stérile ne constitue pas un crime ! Du moins, pas encore.

À l'angle que forment le café Calliope et son monstrueux alambic en cuivre habillé de reflets irisés, je bifurque à gauche. Je pourrais déambuler à travers la ville les yeux bandés, car je la connais dans ses moindres détails, à sa surface comme en dessous. Si je n'irais pas jusqu'à dire que j'apprécie mes balades dans les égouts, ces derniers s'avèrent utiles pour pénétrer en catimini dans le grand hôpital. Puisque mon père jouit du statut de patriarche, les visites restent rares, voire exceptionnelles. Notre clan se doit en effet de préserver sa santé fragile en évitant de le solliciter pour des broutilles telles que les querelles de voisinage, les quotas de naissances, les ravitaillements des clans voisins en sel, et j'en passe. Néanmoins, à force de le ménager, mon peuple condamne mon père à la solitude et à l'ennui. Voilà pourquoi je mets

un point d'honneur à lui rendre visite au moins une fois par semaine pour le stimuler et lui éviter de devenir sénile prématurément. Voyez dans mes actes de rébellion un service rendu à la communauté.

Hormis les vigies occupées à faire le pied de grue en haut des marches de l'édifice, personne ne traîne dehors. À part moi, bien entendu, car qui voudrait prendre le risque de finir en cellule en enfreignant le couvre-feu ? Un escalier biscornu, dont les marches effritées en partie me rassurent moyennement, permet d'accéder à un tunnel souterrain. Les courants d'air s'y engouffrent et me glacent le sang. Sans parler de l'humidité. J'enfonce mes mains dans les poches de mon jean, sautille pour me réchauffer et mobiliser mes orteils engourdis. Malgré mes efforts, mon squelette s'ankylose à mesure que les entrailles de la Terre m'avalent dans leur noirceur. Les conduits se rétrécissent au niveau des bifurcations, m'obligeant à progresser le dos voûté sur quelques mètres. Voilà ce qu'il en coûte de mesurer un mètre quatre-vingt. À ma place, ce nain de Riley ne se plierait pas en deux pour éviter de se cogner la tête. D'un autre côté, ce petit bourge précieux ne supporterait pas l'odeur nauséabonde des eaux usées. Mon avancée se veut lente et difficile, mais après ce qui me semble durer une éternité, le panneau Issue de secours suspendu au-dessus d'une minuscule porte en tôle m'indique que j'arrive à destination.

En mode ninja un peu rouillé, je m'extrais de l'étroit cagibi qui sert à entreposer les produits ménagers et me faufile d'un couloir à un autre en évitant le personnel soignant jusqu'à la chambre de mon père. Je trouve la porte ouverte et entre sans bruit avec une facilité déconcertante, remettant ainsi le crochetage de serrure à plus tard. J'abandonne mes rangers à l'entrée, râle intérieurement à cause de cet orteil qui a passé la tête à travers le trou dans ma chaussette droite, dépose mon imperméable sur le porte-manteau, puis me dirige à pas feutrés vers le lit. Alors que je m'apprête à dire « Bouh ! », je me fais devancer.

— Viens t'asseoir près de moi, Éris.

Mon père rit en m'entendant marmonner comme une grincheuse. Je traîne des pieds.

— Comment as-tu deviné cette fois ? Je n'ai pas fait le moindre bruit !

m'exclamé-je, interloquée. Allez dis-moi, qu'est ce qui m'a trahi ?

— Je savais que tu viendrais, tout simplement. Viens t'asseoir près de moi, Éris, répète-t-il d'une voix théâtrale. Voilà une heure que je t'attends en répétant mon texte en boucle, et pour tout te dire, je commençais à avoir soif.

J'éclate de rire à mon tour en tendant le bras vers le verre vide posé sur la tablette à côté du lit.

— Esther ne te laisse-t-elle pas un peu d'eau avant de partir, d'habitude ? demandé-je, étonnée par l'étourderie de l'aide-soignante d'ordinaire méticuleuse.

— J'ai eu droit à sa remplaçante aujourd'hui.

Le long soupir que pousse mon père est sans équivoque. Le joyeux farceur se languit déjà de sa bien-aimée Esther, quand bien même il ne l'admettra pas par égard pour ma mère biologique. Portant le verre à ses lèvres, je lui demande :

— Comment as-tu su que je viendrais ?

— Riley m'a rendu visite pour me demander ta main.

Tellement vieux jeu ! Ce ringard de nabot ne perd rien pour attendre, pensé-je, mécontente. Un brin soucieuse, je me permets d'insister, non sans clore la question par une pointe d'ironie :

— Et que lui as-tu répondu, à ce charmant Riley ?

— Que je ne m'opposerais pas à la décision que prendrait ma fille, qu'elle accepte ou qu'elle refuse la demande en mariage.

Mon cœur s'envole, mes craintes se dissipent. Je me doutais bien que je pouvais compter sur mon père pour ne pas prendre de décision à ma place. Malgré l'étiquette que je me dois de respecter, il ne m'impose rien qui pourrait aller à l'encontre de mes convictions. Il accepte ma différence, mon besoin de solitude, les expériences secrètes que je mène dans mon laboratoire, mes passages officieux à la morgue, et enfin, mon aversion pour

la polygamie. Malgré le fait qu'il ait lui-même épousé cinq femmes. Évidemment, avec autant d'épouses je ne suis pas fille unique, loin de là. Mes onze sœurs aînées vaquent aujourd'hui à leurs occupations aux côtés de leurs époux, me laissant seule avec ce père duquel je profite à la moindre occasion. Les heures que nous passons ensemble m'apaisent, me comblent d'une joie sans égale. Jamais il ne s'est montré distant avec moi, pas même après ce matin d'automne, marqué au fer rouge dans ma mémoire.

Je me souviens avoir préparé le plateau déjeuner pour faire une surprise à mes parents, gravi les escaliers menant à la chambre, et abaissé le loquet avec le coude. Lorsque j'ai poussé la porte du pied pour entrer, je suis restée paralysée sur le seuil, tandis que mon père se frappait la poitrine en pleurant sa défunte épouse. Ma mère, Isobelle, souffrait du Grand Hiver. Un fait que je n'ignorais pas à cette époque parce qu'elle se plaignait du froid en permanence, grelottant malgré les bûches précipitées dans la gueule de l'âtre crépitant. Je consacrais également la plupart de mon temps à écouter aux portes. La maladie demeura silencieuse, sans aucun symptôme, avant de connaître une progression tellement fulgurante qu'une seule nuit suffit à changer maman en une statue de pierre.

Depuis, mon père refuse tout nouvel engagement, faisant d'Isobelle la préférée et la dernière de ses épouses. Lorsque sa vue le lui permettait encore, me voir la lui rappelait, ravivant la douleur de son absence, de ce creux au fond de la poitrine qui ne se comblera jamais. Il retrouvait en moi des fragments de celle qu'il aimait pour son côté indomptable, ses cheveux d'argent, sa peau d'ivoire et ses yeux d'un bleu hypnotique. Autant de caractères physiques dont je ne peux que m'enorgueillir pour l'attrait qu'ils suscitent. Pour tout vous avouer, monsieur Carrel m'a dit un jour « tu feras tourner bien plus de têtes que Robespierre n'en a coupé. ». Bien qu'ignorant l'identité de ce fameux Robespierre, j'imagine qu'il devait être vraiment très spécial.

Je balaye de mon esprit le souvenir douloureux de sa brutale disparition avant de m'allonger auprès de mon père en prenant soin de ne pas arracher le cathéter fiché dans sa main. L'œdème à son bras semble légèrement décongestionné par rapport à ma dernière visite, même si je ne peux m'empêcher d'avoir mal pour lui. Il souffre le martyr sans rien laisser

paraître, jouant les gros durs comme ce roc sur lequel je pose ma tête. Soucieuse de ne plus penser à Riley, à Numéro Un et Numéro Deux, ou encore aux comptes que j'aurais à rendre tôt ou tard pour ma conduite, j'opte pour un caprice :

— Raconte-moi l'histoire de l'alchimiste.

— Encore ? Tu l'as déjà entendue autant de fois qu'il y a d'étoiles dans le ciel !

— S'il te plaît, supplié-je.

Je ne le vois pas, pourtant je sais que mon père sourit. Il se dit sûrement qu'il n'aurait pas dû faire preuve d'autant de laxisme envers moi tout au long de mon enfance. Il ne me refusait jamais rien, pas plus qu'aujourd'hui d'ailleurs. Alors l'histoire commence tandis que je ferme les yeux pour me laisser bercer par le son de sa voix grave et profonde.

— Il y a bien longtemps, vivait un couple impérial extrêmement riche et puissant dont le fils souffrait d'une maladie du sang. Pour soigner ce mal qui mettait en déroute tous les médecins de la cour, Nicolas et Alexandra firent appel à un sorcier du nom de Grigori Raspoutine. L'homme, outre ses pouvoirs surnaturels, possédait le don d'émouvoir les femmes, de les séduire et s'adonner avec elles aux plaisirs de la chair. C'est ainsi qu'Alexandra mit au monde un second fils en secret. L'enfant baptisé Evgeny fut envoyé dans une famille paysanne, loin des oreilles indiscretes et des conspirations fomentées contre la monarchie. Malgré l'amour dont il jouissait, l'enfant ressentait comme un vide dans son cœur, un manque affectif incompréhensible. Il se replia sur lui-même au point qu'à la mort de ses parents adoptifs, il se retrouva seul, sans véritable passé, sans femme ni ami, et sans avenir. Un soir de décembre, tandis qu'il regardait s'écouler les eaux noires de la Néva, un orbe vaporeux jaillit des profondeurs. Animée d'une voix d'outre-tombe, la sphère lui ordonna de se défaire de ses vêtements pour venir à elle au milieu du fleuve. Loin de craindre cette étrange apparition, Evgeny s'exécuta, mu par une force invisible le poussant vers elle. Cette nuit-là, alors qu'il s'apprêtait à entrer dans sa vingtième année, il reçut sans le savoir les dons de son père biologique, le sorcier Raspoutine.



Les paupières closes, je me rends compte que je suis suspendue aux lèvres de mon père. Bizarrement, il se tait. J'entends les crépitements de ses poumons, les sifflements de sa respiration saccadée.

— Tu as du mal à respirer ? demandé-je, inquiète. Je vais chercher ton masque à oxygène.

— Tout va bien, m'assure-t-il en me caressant les cheveux. Je pensais que tu dormais, je ne voulais pas te réveiller.

— Dis plutôt que tu espérais esquiver la fin de l'histoire, mais puisque je pète la forme, tu vas devoir continuer.

— À vos ordres, mademoiselle, me taquine-t-il avant de subir une quinte de toux rauque.

Je lui tends le verre d'eau dont il ne prend qu'une gorgée avant de poursuivre.

— Conscient des pouvoirs qu'il venait d'acquérir, Evgeny se plongea corps et âme dans l'étude de la magie sous toutes ses formes, de la plus pieuse à la plus malfaisante. Un jour, il découvrit un grimoire ancien relatant l'existence de petits êtres extraordinaires. L'alchimie apparut à Evgeny comme une évidence. La discipline devint rapidement son fer de lance, si bien qu'une année plus tard, il mit au point la première espèce viable de chimères. Il engendra des créatures fabuleuses à foison et façonna de nouveaux matériaux en modifiant la structure atomique de la matière. L'histoire raconte qu'il modela un homoncule à partir des eaux de la Néva pour l'arracher à la solitude dont il souffrait chaque jour un peu plus. De taille moyenne, le corps de cet homoncule, pourvu des attributs féminin et masculin, se trouvait surplombé de deux têtes, chacune renfermant en elle une conscience indépendante. La première tête arborait le visage d'une ravissante jeune fille qu'Evgeny baptisa « Femme ». La seconde, celle d'un jeune homme tout aussi parfait, « Homme ». Les premiers temps se passèrent sans heurt, mais bientôt, Femme se sentit attirée par le magnétisme et la sensualité de son créateur. La fascination qu'elle éprouvait à son égard était telle qu'elle ne supportait plus de le partager avec son frère qu'elle considéra dès lors comme un corps étranger. Dans un acte désespéré, elle tenta de décapiter Homme pendant son sommeil. La douleur qu'elle lui infligea se répercuta en elle et lui

fit perdre connaissance.

L'incident contraignit Evgeny à faire preuve d'honnêteté avec l'homoncule, à avouer qu'en dépit de tout l'amour qu'il portait à Homme, il chérissait Femme davantage. Que faire face à ce cruel dilemme ?

— L'alchimiste sépara l'homoncule en deux, dis-je telle une élève assidue. C'est trop triste quand même. J'aurais voulu qu'ils vivent heureux tous les trois comme dans un vrai conte !

— C'est toi qui a insisté pour entendre cette histoire, me fait remarquer mon père. Alors tais-toi et écoute !

Et toc, mouchée ! Je reconnais bien là l'implacable patriarche Djézael. Pas étonnant que cet homme incarne la pierre angulaire du clan Malone-Edeüs.

Ajustant sa position pour dégager ses bronches, il inspire profondément, ou du moins, il essaye. Un rôle caverneux résonne, puis il reprend.

— Une fois la séparation effective, Homme fit ses adieux à Evgeny et à Femme pour lesquels il ne garda pas la moindre rancœur. Son départ s'avérait cependant inévitable dans la mesure où il ne se voyait pas vivre auprès des amants. Pendant que son créateur et Femme vivaient pleinement leur amour, Homme voyagea des semaines, des mois, puis des années avant de trouver un port d'attache. Si la postérité oublia le nom de celle qui lui inspira la passion, chacun sait que les enfants nés de leur union possédaient des capacités innées qualifiées de mystiques. Ces derniers bénéficièrent des mêmes pouvoirs surnaturels dont héritèrent les enfants d'Evgeny et de Femme. Les facultés des homoncules se transmirent ainsi de génération en génération, au sein de deux grandes familles vouées à se retrouver un jour pour régner ensemble sur le monde. D'ici là, Éris, tu auras fait de beaux rêves, parce qu'il est temps de dormir.

Je rouvre les yeux en sachant pertinemment qu'il est vain d'espérer entrevoir quoi que ce soit dans le noir. La seule source d'éclairage provient des diodes de la console médicale qui ne cessent de clignoter à me rendre dingue. Je ne distingue strictement rien, mais je m'en fiche. J'ai l'impression qu'en gardant les yeux grands ouverts, je pourrais mieux appréhender les réactions de mon

père. Parce que là, c'est le moment de vider mon sac.

— Papa, l'interpellé-je doucement en m'objurguant intérieurement de ne pas me raviser à la dernière minute. Je dois te parler de quelque chose.

Silence. Je devine mon père en train de tourner la tête dans ma direction, alors je prends mon courage à deux mains et me lance :

— Il y a deux Crawlers enfermés dans mon sous-sol.

Voilà c'est dit, advienne que pourra.

## Chapitre 5

Après avoir parlé à cœur ouvert et reçu l'accord de mon père pour poursuivre mes investigations clandestines, je le quitte aux aurores afin d'échapper aux réprimandes de Junon. De toutes les infirmières que vous pourriez croiser à l'hôpital, s'il y en a bien une qu'il faut éviter, c'est elle. Les cheveux gris tirant sur le jaune, les chicots de travers, des cernes jusqu'au menton – en galoche, s'il vous plaît –, cette femme, aussi gracieuse qu'une porte de prison, me révulse. J'allongerais la liste avec plaisir, mais vous l'aurez compris, Junon est à l'image de son prénom : épouvantable ! Et je ne dis pas ça par rancune. Plusieurs fois, elle m'a attrapée dans les couloirs dans le but de me signifier que mon comportement manquait de maturité, qu'en raison de son état de santé, Djézael avait besoin de repos, et certainement pas de la présence d'un élément perturbateur tel que moi.

Junon peut se vanter de son statut d'infirmière en chef auprès du patriarche, je ne ramperais pas à ses pieds tel un cafard. En réalité, que quelqu'un lui tienne tête l'insupporte. Lorsque je me suis opposée à l'amputation du bras droit de mon père, elle a cru que j'essayais de saper son autorité, de la discréditer auprès de ses consœurs. Loin de moi l'idée de marcher sur ses plates-bandes. La santé de notre leader a toujours constitué ma priorité et elle le restera, quand bien même il me faudrait affronter l'hôpital tout entier. Excepté Esther bien sûre. Elle, je l'adore.

D'ailleurs, alors que je m'apprête à me faufiler en douce dans le cagibi par lequel je suis venue, je la vois se diriger dans ma direction. Je me stoppe brusquement. Tandis que je me planque à la hâte derrière un chariot roulant dégoulinant de draps souillés, je l'entends vaguement demander à la jeune fille qui l'accompagne de lui rapporter un je-ne-sais-quoi qu'elle aurait oublié dans la salle commune. Une fois l'assistante partie, je sors de ma cachette de fortune. Mon ange gardien m'adresse un clin d'œil complice. Je lui retourne mon plus beau sourire et m'éclipse, ni vue ni connue.

Sur le chemin du retour, la chance m'abandonne. Coup du sort, incantation vaudou, mauvais œil, appelez ça comme vous voudrez, il n'empêche que Riley se retrouve une fois de plus sur ma route. Tandis qu'il referme la porte vitrée de l'échoppe, nos regards se croisent. Il me dévisage – me dévore du regard plus exactement –, en oubliant un instant sa seconde épouse qui se tient à ses côtés, les bras chargés d'un lourd panier de fruits et légumes surmontés de quelques pièces de boucher fraîchement découpées. Quand bien même elle me fait penser à une mule accompagnée de son bourriquet, mon embarras m'empêche d'en rire. Que pense-t-elle de moi ? Me considère-t-elle comme une rivale ? Une insolente trop imbue de sa petite personne pour s'intéresser un tant soit peu à son merveilleux mari ? Connaît-elle seulement les sentiments et les intentions de Riley à mon égard ?

Une bourrasque de vent soulève la poussière, entraînant dans son souffle l'écriteau suspendu au porte-enseigne de l'échoppe. Le cochon aux fesses roses sculpté dans un panneau de bois se balance avec sa queue en tire-bouchon, ignorant le grondement d'un orage en approche. L'air lourd et dense se charge d'électricité. Avec la même intensité, les tensions sexuelles émanant du nain de jardin croissent. Je ne suis pas née de la dernière pluie. Riley ne me presse pas à nous unir uniquement pour enfiler des perles, comme en témoigne la bosse indécente qui enfle en ce moment même dans son pantalon.

— Nous ferions bien de nous dépêcher avant de prendre le déluge sur la tête, conseillé-je au couple.

Tout en hochant la tête en guise d'au revoir, je file hors de leur portée, à toute allure. La pluie me fournit une excuse et Riley le sait. Il pourra nier autant qu'il voudra, je reste convaincue qu'il sait au fond de lui que la présence de ses épouses m'incommode. Plus encore que ses érections inopinées que je me fais un plaisir de balayer de mon esprit.

De retour à mon appartement, je descends directement au sous-sol et retrouve Jade qui prodigue des soins à Numéro Deux. J'essaie d'ignorer le traître qui se love contre lui pour bénéficier de sa chaleur, mais cette boule de poils éhontée se permet de ronfler. Vas-y, Tokki, profite. Tu feras moins le mariolle quand le Crawler essayera de te dépecer à son réveil... Dire que je prends soin de cette bestiole en partageant mes propres rations de nourriture ! Vexée

par les infidélités de mon compagnon, je focalise mon attention sur le travail minutieux de mon acolyte.

Elle remplace les pansements de la veille par des bandes de gaze imbibées d'une solution cicatrisante, tandis que coulent goutte à goutte les antibiotiques et compléments alimentaires administrés en intraveineuse. Le Crawler a connu des jours meilleurs. Néanmoins, d'après Jade, il pourrait se réveiller d'un instant à l'autre. Du coup, au cas où il apprécierait moyennement de se retrouver en cage, mon aiguillon à bétail ne me quitte plus. Pendue à ma ceinture, mon arme de dissuasion me rassure autant qu'elle m'effraie, car une décharge, même minime, pourrait tuer mon prisonnier sur-le-champ.

— La fièvre du comateux redescend lentement. Je te laisse les comprimés de son frère sur la table, me dit mon amie en sortant des tubes en plastique teinté de sa besace. Un blanc trois fois par jour, un bleu pendant le repas de midi, et un jaune le soir. Tu veux que je te le note ?

— Je devrais m'en sortir. Sauf s'il refuse de les avaler, ajouté-je en dévisageant Numéro Un.

Jade s'approche de sa cellule pour le toiser à son tour d'un regard noir.

— Si Monsieur refuse d'obtempérer, nous pourrions toujours le droguer et lui coller une perfusion à son insu.

Le Crawler reçoit l'avertissement de mon amie avec une totale indifférence. Il n'affiche pas la moindre réaction, ne dit rien. Il écoute et observe. Cloîtré dans son silence, ses lèvres restent scellées et son visage impassible, tandis que de mon côté je bouillonne. Même si mon père m'accorde sa confiance et approuve mes méthodes, des milliers de questions se bousculent dans ma tête.

Je m'apprête à secouer un peu Numéro Un quand Jade me fait savoir que la clinique la réclame. La raccompagner jusqu'à la porte me permet de m'éloigner du sous-sol. Je dois réfléchir avant d'agir avec imprudence en tombant dans le piège du Crawler. Il cherche à me déstabiliser, mais je n'entrerai pas dans son jeu, et encore moins dans sa cellule pour lui faire tâter de mon aiguillon. Si j'entre, la partie se termine. Game over. Même avec

l'arsenal des Coalitions du Nord, je ne ferais pas le poids face à lui. Malgré sa carrure imposante, j'ai vu sa façon de se déplacer dans sa cellule : légère, souple et furtive. Un véritable tueur. Peut-être aurait-il mieux valu le laisser attaché, car un claquement de doigts et clac, ou plutôt crac, adieu mes cervicales chéries. Franchir les barreaux qui me séparent de lui demeure exclu. Néanmoins, je n'ai pas dit mon dernier mot. À partir de maintenant, la guerre psychologique commence.

Trois heures plus tard, les effluves de porc au caramel emplissent mon laboratoire. Grâce à mon père, j'ai appris à faire mijoter quelques plats en améliorant mes recettes au fil du temps. L'heure du repas représentait un moyen pour lui et moi de nous retrouver, parler de tout et de rien, de cet avenir qui à ce moment-là me paraissait moins sombre et incertain. Djézael, patriarche du clan Malone-Edeüs, outre le fervent partisan pour la paix, représente ce père qui me racontait des histoires extraordinaires parmi lesquelles je ne saurais différencier les mythes des témoignages historiques. Si manger me remplissait la panse, l'écouter nourrissait mon imagination. Il me narrait comment deux grandes familles prospères avaient presque réussi à s'entretuer, reprenait en détail les événements ayant abouti à l'exode des Maloniens, à la construction du mur ceignant aujourd'hui l'Enclave, ou encore le rôle d'arbitre endossé par les Coalitions du Nord. Celles-là mêmes à cause de qui les ondes radios restent silencieuses. Les Nordiens légitiment leurs actes en prétendant agir dans notre intérêt, pour nous préserver des flux d'informations erronés, des esprits subversifs mal intentionnés et de la propagande.

Pour l'heure, ces despotes m'importent peu, car devant moi se dresse Numéro Un, les yeux rivés sur mes gestes, qui je l'espère, ne trahissent pas mes angoisses.

— Reculez, lui ordonné-je, une assiette fumante à la main.

Contre toute attente, il s'exécute, docile. J'ouvre le passe-plat, pousse l'assiette et les deux comprimés à l'intérieur de la cellule, puis referme aussitôt. En guise de couverts, je joins une cuillère à soupe dont le Crawler s'empare avec avidité, non sans arquer un sourcil. Alors quoi, il s'attendait à un couteau et une fourchette ? Eh non mon gars, je ne suis pas assez idiot pour te filer un truc pointu !

Il déguste sa portion, assez grande pour lui mettre l'eau à la bouche, mais bien trop petite pour le sustenter. L'effet escompté de la manœuvre ne se fait pas attendre longtemps. Tandis que je racle mon assiette en poussant des soupirs de satisfaction, juste pour l'emmerder, je le vois hésiter, lorgner sur la gamelle posée sur la table. J'attends sagement, et alors qu'il me tend son assiette en pointant la gamelle du menton pour me signifier qu'il en veut encore, je le cueille. Faisant mine de bien vouloir accéder à sa requête je singe l'ingénue :

— Vous voulez que je vous resserve ?

Hochement de tête. Numéro Un pose son assiette sur le passe-plat que je récupère et remplis à nouveau. Le voir saliver me conforte dans l'idée que même s'il joue les gros durs, il n'en reste pas moins affamé. Je prends plaisir à éprouver sa patience, tends le bras dans sa direction, et me rétracte au dernier moment.

— Êtes-vous certain d'en vouloir un peu plus ? Je n'ai rien entendu, dis-je en toute innocence. Un s'il vous plaît serait de rigueur, il me semble.

Le Crawler me fait une démonstration de virilité. Mâchoires crispées, torse bombé, regard de tueur, il m'offre la totale ! La cuillère à soupe plonge au milieu des grains de riz en sauce avant de finir dans ma bouche.

— Hum, délicieux ! m'exclamé-je avec exubérance. Et sinon, vous n'avez toujours rien à me dire ?

Pour toute réponse, il envoie valser avec rage son gobelet en plastique à travers la cellule. Lorsque ce dernier percute les barreaux, je reçois son contenu en pleine poire et m'estime chanceuse qu'il ne s'agisse pas du pot de chambre.

— Faites comme vous voudrez, je m'en cogne, lui signifié-je en m'essuyant calmement. Après tout, vous avez le droit de crever la dalle.

Retournant à mes occupations, je me retiens de sourire. Ne vous y trompez pas, je savoure ma victoire qui me laisse un goût doux et sucré sur la langue.



La prochaine étape s'apprête à débiter quand Numéro Deux fait des siennes. Merde, il convulse ! Est-ce une feinte ? Une tentative d'évasion désespérée ? Tokki couine, chose qu'il n'avait jamais faite jusque-là, et Dieu merci, parce les bruits qui proviennent de sa gorge sont effrayants. Assis sur le torse du malade, il ressemble à une banshee venue annoncer une mort violente. Balayant toute forme d'hésitation, j'ouvre la grille, fonce et me penche au-dessus de Numéro Deux qui m'apparaît comme un poêle carburant à plein régime. Bouillant, il transpire à grosses gouttes.

Les poings crispés sur les barreaux, son jumeau nous fixe. En silence, cela va sans dire. Dans la crainte que je lis dans ses yeux, j'entrevois la douleur, la peur et un amour fraternel sans borne. Je perçois ensuite la menace qu'il m'adresse : « Si tu laisses mourir mon frère, je te tue ! ». Message reçu cinq sur cinq, sauf que, comment dire... je ne possède pas les compétences d'une infirmière, et la seule qui pourrait me venir en aide a déserté.

Je cours vers l'évier pour remplir une bassine d'eau froide dans laquelle je précipite la glace extraite des parois du congélateur. Oui je sais, je devais le dégivrer il y a plus d'une semaine, mais une chose en entraînant une autre... Point positif, ma fainéantise me laisse de quoi rafraichir Monsieur Tout-feu-tout-flammes. Je m'agenouille à ses côtés après avoir déposé mon aiguillon à bétail un peu plus loin. Manipuler à la fois du courant électrique et son conducteur ne me paraît pas très judicieux. Plongeant la serviette dans la bassine, je l'essore à peine avant de la poser sur son front. Je redescends lentement vers son cou, puis sous sa nuque en m'aidant de ma main libre pour lui relever la tête.

— Tout va bien, soufflé-je à son oreille.

Je ne sais même pas pourquoi je dis ça. La respiration rapide de Numéro Deux me stresse tellement que je me retrouve en proie à des syndromes typiquement parkinsoniens. Mes tremblements s'intensifient lorsque je me résous à déboutonner sa chemise. J'écarte les pans pour mettre à nu son torse. L'eau de la serviette qui dégorge s'écoule le long de ses pectoraux jusqu'aux sillons formés par ses abdominaux. Mon regard s'attarde malgré moi sur ce fascinant spectacle. Une faiblesse pour laquelle je me presse de me flageller. Ressaisis-toi ma fille, il s'agit d'un Crawler. Un Crawler, bon sang !

Mes pensées se tarissent brusquement lorsque Numéro Deux m'empoigne avec fermeté à la gorge en arrachant sa perfusion. La compression ne laisse plus à mon cerveau assez d'oxygène pour me permettre d'élaborer un semblant de raisonnement. Face au danger, mon système limbique prend le relais pour me pousser à fuir. Action, réaction. Mon poing s'abat sur sa tempe. La demi-seconde d'étourdissement que je lui inflige me permet de faire volte-face.

Dans l'idée, je comptais attraper mon aiguillon pour le retourner contre mon assaillant et le mettre ainsi hors d'état de nuire. Mais ça, c'était l'idée.

En pratique, j'ai à peine le temps de me pencher en avant que le Crawler s'empare de mon poignet pour me tirer vers l'arrière et me plaquer contre lui, son autre bras en travers de ma trachée. Quelle idiote ! J'aurais dû garder mon arme à portée de main ! Me faire électrocuter ne me semble plus si horrible une fois confrontée à la perspective d'une mort par asphyxie. Me débattre ne sert à rien, la force de mon assaillant dépasse de très loin la mienne, et tandis qu'il joue du bassin pour rouler sur le côté, il m'entraîne avec lui. À moitié couchée sur le ventre, coincée entre le matelas et cet homme puissamment charpenté, j'attends le coup de grâce.

Nonobstant le genou brûlant qu'il a glissé entre mes cuisses et le bras qui entoure ma taille sous mon tee-shirt, il ne semble pas vouloir attenter à mes jours. S'il voulait me tuer, il l'aurait déjà fait. Alors je guette un signe de sa part pour savoir ce qu'il attend de moi. Je patiente, le souffle court, pétrifiée à l'idée de devoir accéder à ses revendications. Or, les secondes passent tandis qu'il demeure immobile. Pire, je me surprends à vouloir rester ainsi, blottie contre cette chaudière à mazout qui réchauffe tout mon corps de l'intérieur. Pour la première fois depuis de très longues et douloureuses semaines, je ne ressens plus le baiser mortifère du Grand Hiver. Le Crawler agit sur moi de la même manière qu'un bain brûlant qui m'envelopperait du sommet du crâne jusqu'aux orteils. Sa chaleur m'inonde, se diffuse dans mes veines en laissant dans son sillage un goût de plénitude. Alors au diable la bienséance, les interdits formulés par mon peuple, ou les remords qu'il me faudrait porter à jamais, je compte bien profiter de ce moment de répit, quitte à subir la domination de mon ennemi juré.

## Chapitre 6

Après quelques minutes passées à gamberger, je me rends compte que Numéro Deux a de nouveau perdu connaissance. Sérieux, après avoir essayé de m'étrangler ce bouffon a le culot de roupiller comme si rien ne s'était passé ? Je retiens ma respiration pour tenter un dégagement en douceur lorsque j'aperçois Tokki qui prend son élan pour bondir sur la couchette. Je voudrais lui crier « stop ! », l'arrêter avant qu'il ne réveille à nouveau le fou furieux, mais son bond prodigieux passe au ralenti devant mes yeux tandis que je le maudis en silence. Il se réceptionne sur ma tête, à croire qu'elle ressemble à une piste d'atterrissage, avant de se glisser entre le Crawler et moi tout en se trémoussant. Je l'entends ronronner, le traître. Tu vas voir Tokki, tu ne vas pas être déçu quand je me serai occupée de ton cas. Fini les cheeseburgers double bacon, je vais te mettre au régime sec !

Mon cœur se stoppe net lorsque Numéro Deux remue. Je sens son souffle chaud dans ma nuque et son genou qui remonte davantage vers mon entrejambe. Ses doigts effleurent délicatement mon ventre que je m'empresse de rentrer par réflexe. Je sens que la gêne empourpre mes joues tandis que cet homme incendie chaque parcelle de mon corps. Les yeux clos, je laisse sa chaleur m'envahir, se diffuser à l'intérieur de moi, jusque dans mes veines. Ma jugulaire palpite sous l'effet du flux sanguin dont le débit accélère, synchrone avec ma respiration, rapide et saccadée. Immobilisée par l'impressionnante masse musculaire de mon prisonnier, je me pétrifie de peur lorsqu'il remue à nouveau.

Alors que je m'apprête à me liquéfier dans les draps, le Crawler se tourne de l'autre côté en me dégageant du lit d'un coup de bassin. Face contre le béton, je me retiens de me ruer sur mon aiguillon pour lui envoyer la décharge du siècle qui s'avérerait amplement méritée. Je ne rougis pas moins en sortant toute penaude de la cellule sous le regard amusé de Numéro Un qui se délecte de ma mésaventure. Tordant hein ? Rira bien qui rira le dernier, pensé-je en

lui retournant un regard assassin. Je perçois néanmoins une pointe de déception sur son visage. Avait-il bon espoir que son frère me torde le cou malgré son état et les libère de leur prison ?

Je clos aussitôt cette parenthèse pour le moins gênante pour retourner vaquer à mes occupations. Écouteurs dans les oreilles, je lance ma playlist et enclenche la deuxième phase de la guerre psychologique. Après la privation de nourriture, je m'attaque à ses nerfs. Dans les amplificateurs situés dans le plafond des deux cellules, j'envoie un bip sonore sur haute fréquence toutes les quarante secondes. Un son préenregistré, et énervant à souhait, que je me contente de passer en boucle. Simple, mais efficace. Ne reste plus qu'à attendre que mon détenu craque et me supplie à genoux d'éteindre l'appareil infernal avant de devenir fou à lier. Je lui donne deux jours, pas plus. Au-delà, inutile de vous préciser que cet homme n'est pas normalement constitué.

Je reprends mes recherches là où je les avais laissées tout en tapant la mesure sur un air pop déjanté. Je me retiens néanmoins de chanter, car si le ridicule ne tue pas, j'ai eu ma dose pour aujourd'hui. D'ailleurs, le but de la manœuvre ne consiste pas à distraire Numéro Un. Au contraire, il est impératif de ne lui laisser aucune chance d'échapper aux bips aigus et réguliers qui martèlent en ce moment même son cerveau, à l'instar du supplice de la goutte d'eau. Avantage de ma méthode : rien ne m'oblige à passer la serpillière derrière pour éviter l'inondation. Notant dans mon carnet les résultats plus qu'affligeants de l'expérience 491, je prépare de nouvelles boîtes de pétri dans lesquelles j'implante une souche de bactérie différente. Si le travail s'avère long et fastidieux, souvent inutile, il reste mon seul espoir de ne pas finir comme ma mère : aussi dure et froide que la pierre. Cette seule pensée me donne froid dans le dos. Dire que Numéro Deux est une vraie chaudière... Ah non, interdiction de penser à cet énergumène ! me flagellé-je en tâchant d'oublier le fâcheux incident. Je ne devrais même pas laisser la petite voix dans ma tête prononcer ce stupide surnom.

Au bout de plusieurs heures de labeur acharné, mes paupières deviennent aussi lourdes que deux battants en fonte. Mes articulations douloureuses ne pèsent rien dans la balance face au froid qui s'insinue en moi tandis que je demeure immobile. J'ôte les écouteurs et me laisse surprendre par un bip

strident. Le dispositif fonctionne à merveille, et vu la tête de Numéro Un vers qui je me tourne, il me semble plutôt efficace. Un second bip me fait sursauter de plus belle. Décidément... Préférant ne pas trop m'attarder, je range mon espace de travail, place les comprimés de Numéro Un dans le passe-plat, gravis les escaliers quatre à quatre, puis referme la trappe du sous-sol. Je reste accroupie une minute, l'oreille tendue pour vérifier que le bip sonore ne s'entende pas depuis le salon. Rien. Tant mieux, parce qu'un peu plus et je raflais une entrée gratuite pour l'asile.

Direction la salle de bain où je m'apprête à profiter de mon dernier bain avant longtemps. Foutue restriction énergétique ! De la baignoire s'élève la vapeur d'eau qui envahit ce petit espace clos, ma bulle à moi. Mes vêtements échouent à même le carrelage humide tandis que je plonge dans le bouillon mousseux, m'immerge totalement pendant de longues secondes avant de remonter à la surface pour reprendre ma respiration. La peau légèrement rougie par l'eau brûlante, je me sens apaisée. Je ne dirais pas bien, mais mieux. Le froid persiste. Il sommeille au fond de mes tripes sans que je ne puisse l'en déloger. Les yeux clos, je tente de ressentir pleinement la chaleur de l'eau onduler sur mon corps jusqu'à m'oublier. Enfin seule, en silence, loin des préoccupations quotidiennes. Tout me paraît alors lointain, vague. Je nage dans le flou, flotte sur mon nuage. Le nirvana ne se trouve plus très loin lorsque la sonnette de mon appartement se met en branle pour me faire redescendre sur terre et raviver mes émotions négatives.

Face à l'obstiné qui s'acharne à ma porte, je saisis en hâte le pommeau de douche pour me rincer vite fait bien fait. Je me sèche brièvement avant d'enfiler le strict minimum : culotte, soutien-gorge et peignoir. Le trio gagnant du non-atteinte-à-la-pudeur. Agacée par l'arrivée de l'opportun qui ne veut, a priori, pas lâcher l'affaire, la porte de la salle de bain claque plus fort que je ne le souhaite. Inutile après ça d'espérer embobiner mon visiteur et lui faire gober que je ne suis pas là. Si l'isolation phonique éloigne les curieux de l'étage supérieur, ma porte d'entrée quant à elle ne filtre pas grand-chose.

— Éris, ouvre-moi, me supplie une voix que je ne connais que trop bien.

Je me fais violence pour tourner la clé dans la serrure et laisser entrer le nabot dont les yeux se posent immédiatement sur l'échancrure de ma tenue un peu

trop succincte. Il est temps pour moi de mettre fin à ce petit manège, cet amour unilatéral insensé, pour peu que je trouve le courage de lui confier mon ressentiment en toute franchise. Tout en refermant la porte derrière lui, je m'arrange pour resserrer les pans afin de ne pas lui laisser l'occasion de le perturber davantage, mais un simple demi-tour vers lui m'incite à penser que c'est peine perdue. Ce nain lubrique me reluque des chevilles jusqu'aux cuisses sans vergogne. Un peu de discrétion bon sang ! Il se croit à la boucherie en train de choisir un morceau de viande pour le dîner de ce soir ?

D'une humeur massacrant, je file en cuisine me servir un Gin Tonic.

— Je t'offre un verre ? demandé-je sans conviction.

Riley ne répond pas. Je le sens néanmoins dans mon dos qui se rapproche vicieusement, sans bruit. Je singe de ne pas remarquer sa présence et contourne aussitôt l'îlot central pour éviter de me retrouver face à lui, en plus de mettre un obstacle entre nous.

— À propos de ce matin, je voulais m'excuser, avoue-t-il finalement. Je ne savais pas comment réagir. Avec Adeline, c'est compliqué. Je ne lui ai pas encore parlé de nous.

Tu m'étonnes... Sauf qu'il n'y aura jamais de nous, ragé-je mentalement. Passant outre l'absurdité de ses propos, ma réponse fuse :

— Si tu n'as rien d'autre à me dire, j'aimerais me reposer. Je tombe de fatigue.

Pour illustrer mes propos, je m'écroule avec négligence dans mon canapé, amorphe. Je réalise toutefois en voyant mon peignoir s'entrouvrir qu'il ne s'agissait pas là d'une très bonne idée. Le minuscule bout de culotte qui dépasse n'échappe pas à Riley, bien entendu. Il s'assied à côté de moi en poussant les coussins, trop près à mon goût soit dit en passant. Il me gratifie de mots d'amour écœurants à souhait alors que la seule chose qui l'obnubile est de me posséder.

— Je te désire, Éris. Plus que tu ne pourrais l'imaginer ! Tu es la femme dont j'ai toujours rêvé. Belle, intelligente et altruiste.

Riley n'a pas terminé de déblatérer ses absurdités qu'il tente de s'emparer de mes lèvres. Surprise par cette initiative pour le moins surprenante de sa part, je manque de le laisser gagner. Mouvement de la tête à quarante-cinq degrés. Juste ce qu'il faut pour éviter le pire et l'empêcher de me voler mon premier baiser. Vous pouvez toujours me charrier pour mon côté fleur bleue, mais je n'embrasserai jamais un homme pour lequel je ne ressens rien. Encore moins cette demi-portion dont les mains baladeuses remontent jusqu'à mes seins à travers mon peignoir tandis qu'il essaye de coller sa bouche contre la mienne. Je résiste, plaçant mon bras en travers de sa gorge pour le maintenir à une distance raisonnable de mon visage.

— Écarte-toi ou je te jure que tu vas le regretter ! le menacé-je avec fermeté.

Riley se rigidifie, comme pétrifié par mes paroles. Je trouverais presque son air comique si la situation actuelle ne m'écœurerait pas autant. Depuis quand le nain possédait-il autant d'assurance ? Aurait-il trop forcé sur le gingembre au petit déjeuner ?

— Éris, mon amour, n'aie pas peur. Je serais doux. Tu verras, je ne te ferais pas mal.

Si le matos s'avère proportionnel à la taille, aucun doute là-dessus, mais là n'est pas la question. Ce type me donne envie de vomir ! Comment pourrais-je le laisser me... Autocensure. Mon cerveau refuse d'aller plus loin dans les détails.

Je me lève d'un bond, prête à en découdre s'il le faut pour préserver ma vertu, mais mon soupirant demeure apathique, prostré. Mon comportement le déroute, faisant voler en éclats les plans qu'il entrevoyait dans un avenir proche. Les bras ballants, il tente de prononcer quelque chose. Il bafouille quelques syllabes absconses, puis abandonne, vaincu par la froideur que je lui réserve. Nous ne bougeons pas. Ni l'un, ni l'autre. Dans le salon résonne le tictac de la pendule murale, égrenant les secondes qui paraissent filer au ralenti.

— Ne le prends pas mal, dis-je, faute de mieux. Je ne peux pas te donner ce que tu veux. D'autres femmes plus jolies que moi seront ravies de t'épouser, alors ne perds pas ton temps avec quelqu'un qui ne pourra jamais t'aimer.

— Comment peux-tu le savoir ? réplique Riley, blessé. As-tu ne serait-ce qu’essayé d’imaginer le bonheur que nous pourrions partager ?

— Je suis désolée. Je voulais t’en parler depuis un moment, mais je ne trouvais pas les mots justes pour ne pas te blesser.

— Demande-moi tout ce que tu veux ! Je suis prêt à sacrifier tout ce que j’ai pour toi. Ne comprends-tu pas que nous sommes faits l’un pour l’autre ? Tu ne pourras pas rester seule indéfiniment, Éris. Notre clan se meurt, nous avons besoin de descendants, et ce n’est pas en me repoussant que tu vas contribuer à notre survie. Un jour, il faudra prendre tes responsabilités en tant que fille du patriarche et montrer l’exemple.

Sa dernière réflexion me hérise le poil. Comment peut-il se servir de mon statut pour me faire culpabiliser ? Fille de Djézael ou non, j’ai encore le droit de choisir mon futur époux il me semble ! Un mot de plus et je sens que je vais scalper ce nabot pour de bon, quitte à passer le restant de mes jours au trou.

— Inutile de nous étendre davantage sur le sujet, tranché-je avec animosité. Passe à autre chose et oublie-moi. Je ne veux plus de lettres, plus de fleurs, ni quoi que ce soit de ta part avant que tu n’aies réalisé que je ne t’appartiendrais pas.

— Tu ne pourras pas m’empêcher de t’aimer.

— Et tu ferais bien de rentrer chez toi.

À ces mots, je lui ouvre la porte en grand histoire qu’il ne tente pas de s’éterniser dans mon appartement. Épaules et tête basses, l’intéressé s’exécute, non sans traîner des pieds. Il plante son regard dans le mien une dernière fois. Là, je me fourvoie à penser qu’il mémorise les traits de mon visage, que cet exercice lui permettrait de faire le deuil plus facilement, alors qu’en réalité, ce nain au culot hors norme a décidé de me pourrir l’existence.

— Tu m’épouseras, me promet-il de sa voix de crécelle. Tu ne le sais pas encore, mais tu le feras !



La porte lui claque au nez. À quoi bon perdre mon temps en formules de politesse avec un barjo à qui il manque une case ? Gentil et attentionné, tu parles ! Ce mec est un psychopathe narcissique qui ne supporte pas l'échec. Et dire que depuis tout ce temps je me retenais en prenant des gants avec sa petite personne, de peur de froisser son amour propre... Après l'esclandre d'aujourd'hui, ne comptez plus sur moi pour faire preuve de tact. D'ailleurs, que ce soit bien clair. Le prochain obsédé qui essaye de me peloter, je le descends !

## Chapitre 7

Deux jours seulement ont suffi aux imbéciles qui squattent mon espace de travail pour me mettre les nerfs à vif. Depuis que la belle au bois dormant version bad boy a repris connaissance, je me farcis une totale indifférence de sa part. Si Numéro Deux me snobe royalement, son jumeau quant à lui ne cesse de me fixer du matin au soir. Les regards qu'ils échangent entre eux me rappellent des télépathes en pleine séance de spiritisme. Ils ne pipent mot, mais se comprennent, je le vois bien. Lorsque l'un d'eux semble sur le point de craquer, le second le raisonne à sa manière pour lui intimer de garder le silence. Pourquoi tant d'efforts ? En quoi refuser toute forme de communication avec moi aggraverait leur situation ? Ne me voudrais-je pas plus conciliante après une petite discussion amicale ?

Les garder dans mon sous-sol s'avère plus difficile que prévu en raison de mon garde-manger qui diminue à vitesse grand V, et de la facilité avec laquelle ils parviennent à me taper sur le système. Pour ce qui est du dispositif sonore dissimulé dans le plafond, inutile à présent de compter là-dessus pour faire plier les irréductibles Crawlers. Allez savoir comment, ils sont parvenus à dévisser les plaques de tôle du plafond qui contenaient les enceintes pour me les rendre via le passe-plat. Un peu plus et ils me les emballaient dans un joli papier cadeau enrubanné. Quant aux repas, je continue à leur servir le strict minimum, ce qui ne les empêche pas de me rendre leurs assiettes avec quelques restes pour me signifier qu'un régime drastique ne les effraye pas le moins du monde. Ils me narguent, et quoi que je fasse pour me persuader du contraire, je prends conscience de mes limites. Mon acolyte me manque. Malheureusement, comme le grand hôpital la sollicite pour pallier le manque d'effectif, impossible de m'appuyer sur elle et pleurnicher sur son épaule.

Je soupire à la mort en me traînant jusqu'aux boîtes de Pétri abandonnées sur l'établi. Une fois mes écouteurs en place, la musique coule jusqu'à mes

tympans et les recherches reprennent. Les heures passent et les échecs se succèdent pour finir de me saper le moral. Alors que les angoisses qui me submergent s'apprêtent à exploser, j'entends cette chanson. Celle que nous écoutions à fond avec mon père pour étouffer les bips de son appareil à dialyse. Ma tête accompagne les baguettes qui frappent les cymbales en rythme. Le flot de paroles du chanteur prend le pas sur la batterie, sa voix grave et râpeuse devient la mienne. Mon pied gauche bat la mesure. Lorsque les guitares électriques se déchaînent, je ne tiens plus, et voilà que je me lève en balançant les hanches. Chantant à tue-tête, j'improvise un enchaînement de air guitar devant mes cultures bactériologiques tandis que ma frustration disparaît à mesure que mon rythme cardiaque augmente. La température grimpe, le tempo s'accélère. J'attends mon moment préféré, ces quelques notes que je laisse s'échapper de ma gorge et je tiens, jusqu'à laisser redescendre la tension accumulée. À bout de souffle.

L'euphorie de l'instant se dissipe et là, mon cerveau fait tilt comme un flipper qui perd la boule. Je me retourne avec la désagréable sensation de me savoir épiée. Pas manqué. Fidèle à lui-même, Numéro Deux m'ignore alors que son frère – qui n'a pas raté une miette du spectacle – troque son faciès impassible pour un sourire qui m'horripile. Il se retient et tant mieux, car s'il ose éclater de rire, je lui envoie une charge à deux mille volts ! Qu'il se paye ma tête OK, mais qu'il le fasse avec discrétion, dans ce silence dont il profite pour dissimuler sa présence. Cramoisie de honte, je me sens soudain nue comme un ver, exposée sous le feu des projecteurs qui me rosit les joues.

La porte du sous-sol claque en m'arrachant une frayeur tandis que mon regard se porte sur Jade. Les yeux rouges et gonflés, elle déboule telle une tornade. Je la saisis par les épaules.

— Que se passe-t-il ?

— Je suis désolée. C'est...

Les larmes se mettent à couler sur les joues de mon amie que je serre dans mes bras. Tremblante, elle s'écarte de moi pour m'annoncer sans détour que mon père vient de succomber à un empoisonnement.

— Qui a osé s'en prendre à lui ? m'indigné-je. Notre peuple le tient en haute

estime depuis toujours, je ne comprends pas ! Je dois aller le voir.

Je m'apprête à foncer tête baissée lorsque mon amie m'en dissuade en bloquant le passage, la mine grave.

— Tu ne peux pas y aller.

— Je ne vais pas rester ici les bras croisés alors qu'un traître a assassiné mon père !

— Nom de Dieu, Éris, écoute-moi ! C'est le bordel là-haut. J'étais à l'hôpital au moment où Junon a sonné l'alarme, mais je n'étais pas seule. Riley se trouvait sur place lui aussi, en compagnie de ses Gardiennes. Très vite, les coordinatrices ont rappliqué. Elles ont commencé à interroger les patients et le personnel au cas où quelqu'un aurait vu l'empoisonneur.

Là, Jade entortille nerveusement ses doigts, le regard légèrement fuyant. Je la connais assez pour savoir qu'elle réfléchit sur la meilleure approche à adopter pour m'annoncer une nouvelle qui risque fort de me déplaire.

— Vas-y, crache le morceau, dis-je avec conviction afin de l'encourager.

— Junon t'a désignée comme l'unique responsable. Elle t'a collé son meurtre sur le dos en insistant sur tes nombreuses allées et venues en douce à l'hôpital, et ta propension à vouloir contourner les règles.

— La garce ! exulté-je, hors de moi.

— Je ne t'ai pas encore annoncé le pire, Éris. Le long cheveu argenté retrouvé à côté de la coupe mortelle ne plaide pas en ta faveur. Tout le monde te cherche à l'heure qu'il est. Les coordinatrices, Riley, ses Gardiennes ! Tu dois fuir loin d'ici avant qu'ils ne te retrouvent. J'ai essayé de les retarder en les conduisant sur une fausse piste, mais tôt ou tard, ils finiront par fouiller l'appartement. Le temps presse, tu comprends ?

— Je ne peux pas partir comme ça. Que dira mon peuple en me voyant désertier comme une lâche ? Je n'ai rien fait...

Ma voix chevrotante se brise sous l'émotion, la tristesse et la douleur qui

martèlent ma poitrine. Les larmes commencent à ruisseler, à inonder mes joues que j'essuie d'un revers de manche sans même en avoir conscience. Mon amie enchaîne, poursuit ses explications, mais mes oreilles bourdonnent au point que les mots se muent en sons inintelligibles. Je capte des bribes d'informations hachées, absconses, comprenant néanmoins que malgré les protestations d'Esther, je ne tarderai pas à comparaître devant le Conseil des Douze en vue d'un procès dont nul ne saurait ignorer l'issue.

— Tu sais ce qu'il advient des traîtres. Tu ne pourras plus prouver ton innocence une fois debout sur la potence.

Les mots de Jade me font l'effet d'un coup de poignard en bas des reins. Je me sens défaillir, je vacille tandis qu'autour de moi, les murs du laboratoire se déforment. Ils gondolent comme du papier fin gorgé d'eau, de la même façon que vrille mon cerveau qui refuse de percuter, d'admettre, de réaliser. Agrippée au bureau pour ne pas flancher, j'inspire une bouffée d'air, puis expire à m'en décoller les poumons. Une fois, deux fois, puis une troisième, jusqu'à ce que l'oxygène parvienne enfin à amorcer un semblant de cheminement intellectuel. Je connais assez Riley pour savoir ce qu'il a ordonné à ses Gardiennes – ses gardes du corps personnelles –, à savoir, de mettre la main sur moi avant les forces de l'ordre pour me proposer un accord. J'imagine d'ici la belle affaire : le mariage ou la potence. Bien que cette perspective m'agace au plus haut point, je vous avouerais que le pire demeure ce sentiment de trahison qui me scie les jambes. Comment mon propre peuple peut-il me croire capable d'assassiner mon propre père ?

Alors que je gamberge malgré l'urgence de la situation, je reçois de Jade une gifle monumentale.

— Ressaisis-toi, ma grande ! Je vais essayer de les retenir un peu plus longtemps, mais toi, tu dois partir. Maintenant ! Garde ceci avec toi, me dit-elle en me tendant le précieux pendentif qu'elle ne quitte jamais. Il appartenait à ma mère. Je serais avec toi aussi longtemps que tu le porteras.

Sur ce, elle me serre contre elle avant de déposer deux seringues contenant une solution d'un vert Alien sur le bureau. Je l'interroge, interdite :

— Qu'est-ce que c'est ?

— De quoi les réduire au silence, réplique-t-elle en pointant les deux frères du menton. Fais-moi confiance, la dose est assez concentrée pour leur assurer une mort rapide. Ils ne sentiront rien.

— Pourquoi ne pas les relâcher ?

— Et prendre le risque qu'ils égorgent nos sœurs dans nos rues, posent une deuxième bombe encore plus meurtrière que la précédente ou que sais-je encore, qu'ils inventent une histoire à dormir debout en te faisant passer pour une espionne de l'Enclave ? Rien de ce qu'ils diront aux coordonnatrices ne te rendra service. Dis-toi que sans nous, ils seraient déjà morts. Nous leur avons simplement accordé un sursis.

Tout aussi déboussolée que moi par la tournure que prennent les événements, elle émet un léger raclement de gorge, la tête haute tandis qu'elle peine à contenir son trouble. Elle écrase une dernière larme. Ses adieux me nouent l'estomac au point que je ne trouve pas la force de répliquer. Les mots ne parviennent pas à franchir mes lèvres. Je me contente de la prendre encore une fois dans mes bras alors que je voudrais hurler de toutes mes forces, lui dire combien sa présence à mes côtés m'aide à endurer les tourments du Grand Hiver, combien j'aime rire et me confier à elle. Plus qu'une amie, elle est cette sœur qui à défaut de partager mon sang, a transpercé mon âme. Elle me connaît par cœur, dans les moindres détails, de mes rares qualités à la liste expansive de mes défauts, m'insufflant la force, la joie, le goût de vivre, la volonté de ne jamais renoncer.

— Quoi qu'il arrive, je ne t'oublierai jamais, parvins-je à souffler à demi-mot lorsqu'elle rompt le contact.

Tandis que la trappe claque à nouveau, je comprends que l'occasion de lui avouer mes sentiments les plus sincères ne se représentera peut-être jamais. Tu me manqueras, chère sœur, pensé-je en espérant que ma confession atteigne son cœur.

Seule dans la cave qui paraît tout à coup lugubre, je lorgne les seringues et hésite. En fait non, pas vraiment. Je me sais incapable de condamner deux innocents pour sauver ma peau. Mon père n'approuverait pas cet acte à la fois lâche et barbare. Dans la panique, j'attrape mon sac en bandoulière qui traîne

par terre pour y fourrer un couteau suisse, une gourde, une lampe torche, et tout un bric-à-brac fort utile qui traîne dans le sous-sol. Finalement, ça aide d'être bordélique, me félicité-je en attrapant une boîte de mini-cakes au chocolat. Ne me reste plus qu'à appeler mon animal de compagnie. Je m'égosille à m'en faire claquer les cordes vocales, en vain. Ce dernier reste sourd à mes appels. Dois-je me résoudre à le laisser lui aussi derrière moi ? Retourner à l'étage comporte un risque trop élevé. Pour moi, comme pour mes otages, car si les coordinatrices les interceptent, je ne donne pas cher de leur peau. À l'idée que Tokki se sente trahi, abandonné par sa maîtresse, la culpabilité me ronge et manque de me faire perdre de nouveau les pédales.

Du coin de l'œil, j'aperçois Numéro Un qui arpente sa minuscule cellule. Son impatience me renvoie à mes responsabilités. Puisque je ne veux pas de son sang sur les mains, je me poste devant les barreaux, bien décidée à lui soumettre mon idée. Pas des plus brillantes, je vous l'accorde, mais c'est la seule qui me vient dans l'immédiat. Éclaircissement de voix. Nouvelle inspiration. Frissons.

— Vous voyez l'ouverture là-bas ? demandé-je en pointant du doigt une cavité creusée dans la roche. Ce n'est pas super large, mais vous devriez passer pour rejoindre la surface. Je vous jetterai les clés des cellules juste avant de m'y engouffrer, à condition bien sûr que vous me promettiez de ne rien tenter contre moi. Alors, partant ?

Aucune réaction de la part de mon interlocuteur. Numéro Un ne décroche pas un mot, pas plus que je ne perçois l'ombre d'une approbation dans son regard. Je peste, l'insulte, me maudis pour ma faiblesse, puis le gratifie d'un doigt d'honneur avant de lui donner un dernier conseil.

— Ne me faites pas regretter mon geste. Partez avec votre frère et ne revenez jamais.

Claquant les talons, je presse le pas vers le fond de la pièce, m'agenouille devant la bouche sombre et hurlante qui ne tardera pas à m'engloutir. Le vent siffle, je l'entends gronder tandis que son souffle me parvient de l'extérieur. Dernier regard en arrière, sur les jumeaux dont je ne sais toujours rien. Qu'importe. Dans un ultime élan de bonté, je brandis le trousseau et le jette en direction des deux geôles accolées l'une à l'autre. Le projectile atterrit à

plus d'un mètre des barreaux de Numéro Un qui fronce aussitôt les sourcils, perplexe. Pour toute réponse, je lui retourne un haussement d'épaules. Si Monsieur veut filer à l'anglaise, il a plutôt intérêt à se creuser les méninges pour trouver le moyen de récupérer son sauf-conduit. La blessure de Numéro Deux n'a pas encore cicatrisé, mais les deux Crawlers se soutiennent l'un et l'autre. Ils s'en sortiront. Pour ma part, je décampe aussi vite que l'étroitesse du tunnel me le permet.

Déjà, les décibels de la sirène d'urgence parviennent à mes oreilles, de même que la lumière du soleil pénètre dans le boyau pour caresser ma peau de ses rayons dorés, contrastant avec l'air froid qui me fouette le visage à l'instant même où je mets le nez dehors. Faisant fi des frissons qui m'arrachent une grimace, je me faufile entre les habitations, non sans lorgner amèrement la grande colonne de fumée rouge s'élevant jusqu'au ciel. À la mort d'un patriarche, les Clans Unifiés de Malone unissent leurs cœurs pour pleurer le défunt. La nuée bleue gage d'une mort naturelle et paisible. A contrario, le carmin nous rappelle la couleur du sang, de la violence, en somme, de la perte d'un élu assassiné. Ma poitrine se resserre. Bientôt crachera la cheminée de briques du clan malonien le plus proche, et ainsi de suite par ricochet, tel un jeu de dominos dont pas un ne restera indemne à la fin. Si la méthode vous semble archaïque, elle n'en demeure pas moins d'une efficacité redoutable. Dans moins d'une heure, toutes les entrées et sorties entre les douze territoires seront contrôlées par les coordonnatrices de chaque clan. Tout individu suspect sera invité à répondre à quelques questions de routine, voire plus si nécessaire.

Adossée au mur défraîchi d'un moulin à farine hors d'usage, je patiente une heure... ou deux, j'ai perdu le compte. J'attends que le déferlement de bonnets pourpres se dilue dans le paysage et me laisse le champ libre pour rejoindre le hangar principal, là où nous entreposons les véhicules de l'armée. Mes projets de quitter nos murs en grimpant dans un convoi de ravitaillement tombent à l'eau en même temps que s'envolent mes illusions. Les coordonnatrices inspectent chaque benne, chaque conteneur et cabine avec minutie pour ne laisser aucune chance aux passagers clandestins qui voudraient s'y installer. Elles ont donc déjà fouillé mon appartement et me savent en fuite, remarqué-je en voyant s'amoindrir mes options. Des barrages routiers se mettent probablement en place à l'heure actuelle. Si les chemins



terrestres ne me laissent aucune échappatoire, il me reste encore un moyen.

Les rues grouillent de forces de l'ordre tandis que les haut-parleurs s'égosillent pour couvrir le bruit de la sirène et inciter la population à dénoncer tout comportement suspect. Quiconque aidera la fille du patriarche Djézael se verra accusé de haute trahison. Mon peuple, ceux que je considérais comme ma famille, se retourne contre moi, une meurtrière capable du pire. Empoisonner mon père, en voilà une idée aberrante ! Le mobile m'échappe. Qui aurait pu vouloir commettre un acte aussi méprisable ? Dans quelle optique ? Un couple se tenant par la main manque de croiser mon chemin. Je stoppe ma course juste à temps. Adossée contre le mur effrité d'une sombre ruelle, je les entends parler à voix basse.

— Je ne la pensais pas capable d'un tel acte de barbarie. Du poison tout de même ! s'indigne l'homme en parlant sûrement de moi.

— Si ça se trouve, elle l'empoisonne depuis des années sous le nez des infirmières, renchérit son épouse.

Mes ongles s'enfoncent dans mes paumes tandis que mes poings se serrent. Je ravale ma fierté. Ils peuvent cracher sur moi, j'ai la conscience tranquille. Je mentirais en disant que leurs injures ne m'atteignent pas, mais dans l'urgence, rien me n'importe plus que d'échapper à une mort certaine. Le taxi s'arrête à hauteur du couple qui prend place dans le véhicule. Le claquement de la portière conducteur et le bruit du moteur qui pétarade m'indiquent que la voie se dégage. Je tape un sprint sans un regard pour la boutique de monsieur Carrel. Adieu vie d'insouciance et de liesse. Terminé les énigmes, casse-têtes et gadgets en tout genre. La partie est terminée.

Matraque en main, les vigies, nos sentinelles les plus aguerries, surveillent les allées et venues des passants en les détaillant avec un soin particulier dans l'espoir de me trouver parmi eux, mais je ne leur accorderai pas cette satisfaction. L'escalier tortueux menant aux égouts se profile droit devant. Dos courbé, je progresse dans leur direction en évitant les vitrines ainsi que toute surface réfléchissante qui pourrait trahir ma présence. Une rangée de bosquets touffus me camoufle en attendant que les sentinelles tournent le dos. La moindre erreur et ces dernières me tomberaient dessus sans ménagement, quitte à m'écraser le sternum et me casser quelques côtes pour

m'immobiliser. À cette pensée, je frémis. Mieux vaut ne pas me faire repérer.

Cinq minutes plus tard, une opportunité se présente. Je fonce sans me retourner en priant le ciel pour que personne ne me voie. Ma course se poursuit tandis que je descends les marches en pierre jusqu'à la porte taguée à l'aérographe qui mène à la liberté, à mes derniers vagabondages dans les souterrains. Cet endroit me rappelle mes visites à l'hôpital, mon père et Esther. La nostalgie et les souvenirs me prennent à la gorge, ils me hantent. Les temps heureux sont révolus, ne me laissant pas mieux qu'une vie de cavale. Au-dessus de ma tête, les bottes des coordinatrices battent l'asphalte en faisant trembler les conduits d'évacuation pour me rappeler cette fatalité. Aucun clan malonien n'accordera l'asile à un parricide en fuite, mais se réfugier en zone neutre en attendant que les choses se tassent ne me laisse pas davantage de chances de survie. Si les affranchis ne connaissent pas le visage de la fille de Djézael, leur méfiance envers les étrangers peut s'avérer bien pire.

Je balaye la triste réalité de mon destin pour continuer mon chemin en arpentant les galeries qui deviennent de plus en plus humides à mesure que la rivière se rapproche. Bientôt, je pourrai me repérer au bruit grâce au torrent qui s'écoule de la montagne, mais pour l'instant, seuls les marquages au sol me permettent de progresser dans la pénombre sans terminer dans un cul-de-sac. Pour tout vous dire, bien que mon sens de l'orientation laisse à désirer, je tiens à économiser les piles de ma lampe électrique. En revanche, la faim me tenaille tellement l'estomac après toutes ces émotions que les deux barres chocolatées qui attendaient dans la poche arrière de mon jean y passent tandis que le contenu de ma gourde diminue considérablement. Peu importe, je sais déjà où me ravitailler.

À la sortie du tunnel, les ronces forment une barrière d'épines que je me charge d'écarter moyennant un morceau de bois vermoulu assez long pour ne pas toucher les corolles des Dames-de-Pique. Ne vous laissez pas duper par leur texture de velours noir. Cette douceur apparente vous tuerait d'un simple contact ou d'une inhalation de particules volatiles constituant l'enveloppe externe de cette délicate fleur. Si la nature se veut foisonnante d'espèces aux vertus multiples, elle ne recèle pas moins de poisons qui la rendent dangereuse aux non-initiés. Pour ma part, les cours pratiques prodigués par

notre botaniste et chimiste en chef constituaient le seul véritable enjeu de mon enseignement. Grâce à ce dernier, je maîtrise à la perfection l'extraction du principe actif de la Soporipsis, la préparation d'onguents cicatrisants ou autres analgésiques à partir de matières organiques. Reste à espérer que mon professeur ne me crois pas assez cinglée pour tirer de son art un moyen d'empoisonner mon géniteur.

Comme je m'y attendais, les bureaux d'étude établis à proximité du chantier tiennent encore debout. Après les pluies diluviennes de l'hiver précédent, le Conseil avait opté pour un décaissement visant à élargir le lit de la rivière, et ainsi éviter une nouvelle inondation. Les constructions modulables devaient disparaître à la fin des travaux, mais l'explosion provoquée par nos ennemis Crawlers dans la carrière a relayé leur démantèlement au second plan. Je pénètre dans l'une d'elles. La chance me sourit enfin lorsqu'en fouillant dans les bureaux, je tombe sur une veste en polaire et une paire de chaussettes épaisses qui ne sentent pas trop les pieds. La rafle se poursuit. Je remplis ma gourde à la fontaine d'eau potable et m'empresse de bourrer mes poches de sucreries volées dans le distributeur automatique dont la vitre en plexiglas a cédé sous les coups de barre à mine.

Une fois mes emplettes terminées, je crois refermer ma besace quand une créature enfouie tout au fond me saute au visage. Étouffant un cri de terreur, je me retrouve sur les fesses, le cœur lancé à plein régime, pendant que le coupable se frotte à moi pour réclamer des caresses.

— Tokki ! m'exclamé-je avec un certain soulagement. Je pensais ne plus jamais te revoir !

L'intéressé fait semblant de partager le bonheur de nos retrouvailles pour mieux se rapprocher des chips qu'il flairait depuis sa cachette. Il passe la tête dans ma veste polaire et en ressort le paquet qu'il déchiquette sous mes yeux avec sa voracité habituelle.

— Quel goinfre ! Et dire que je m'inquiétais pour toi, rajouté-je, dépitée.

Il n'avait rien mangé depuis la veille, mais tout de même, m'amadouer dans le seul but de me faire les poches relève d'une technique de racket pas très honorable. Ça m'apprendra à accepter un élan d'affection de sa part.

Accompagnée de cette boule de poils ingrate dont le ventre passera toujours avant le reste, je me rapproche de mon but, crapahute en haut d'un talus pour surplomber la rivière qui s'écoule en contrebas. De là, quatre silhouettes familières se découpent entre les arbres et les buissons de houx. Riley et ses Gardiennes me cherchent avec ferveur en criant mon nom. Le bougre connaît bien mes habitudes pour avoir arpenté ce chemin avec moi un certain nombre de fois. Comment ai-je pu me montrer aussi prévisible ? Il savait parfaitement que j'emprunterais cet itinéraire pour échapper aux coordinatrices. Néanmoins, je ne les laisserai pas, lui et sa petite troupe de Gardiennes de pacotille, venir contrecarrer mes plans. Pensent-ils sincèrement que je vais répondre à leurs appels en sachant ce qui m'attend en ville ? Pas question de laisser au nain l'opportunité de me passer la bague au doigt. D'ailleurs, qui me dit que derrière ce demeure ne se cache pas l'unique responsable de la mort de mon père ? Son insistance ne lui permettant pas d'obtenir gain de cause, il aurait très bien pu manœuvrer pour exécuter la seule personne capable de s'opposer au mariage. Assassin ! crié-je au plus profond de moi tandis que je saisis une pierre tranchante pour la lui balancer en pleine tête. C'est stupide, je sais. Sans même évaluer la distance, je me rends bien compte que je n'atteindrais jamais ma cible, mais que voulez-vous, la rage m'aveugle.

Un bras puissant venu de nulle part forme soudain un étau autour de mes épaules, et alors que l'homme m'immobilise, il plaque une main sur ma bouche pour m'imposer le silence.

— Ne crie pas, me susurre-t-il à l'oreille.

Sa voix se répercute en moi. Elle résonne dans les travées de mes os jusqu'au dernier centimètre carré de mon épiderme tandis qu'il me tient en respect. Son souffle chaud me caresse la nuque, m'arrachant un frisson qui me glace les sangs. Calée contre sa large poitrine, mon assaillant constitue une prison de muscles que je perçois rapidement comme une armure, et non une menace. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la peur se dissipe. Je me décrispe, il lâche lentement du lest pour me libérer et là, je fais volte-face pour tomber nez à nez avec Numéro Un.

## Chapitre 8

Agenouillé face à moi, mon ex-détenu me dévisage avec insistance, me poussant à baisser les yeux avant de me noyer dans le vert chatoyant de ses iris. Par quel miracle est-il parvenu à me retrouver, et où se planque donc son frère ? Jusqu'à preuve du contraire, ce dernier ne se portait pas au mieux. Je m'apprête à interroger Numéro Un quand il m'en dissuade avec une force et une rapidité que je ne vois pas venir. De sa main droite plaquée sur ma bouche, et de l'autre, à hauteur de ma nuque, il parvient à m'immobiliser et me réduire au silence. Pas une protestation, pas même un râle ne s'échappe de ma gorge tandis qu'il relève légèrement le buste, juste assez pour épier Riley et son escorte sans être lui-même repéré. L'équipe de choc lancée à ma poursuite progresse le long du sentier, scande mon nom à faire fuir les oiseaux nichés sur les hautes branches des sycomores. Que de salive gaspillée ! Jamais je ne me rendrais de mon plein gré à cette bande d'illuminés. Alors que le Crawler scrute les alentours, il libère mes cervicales, non sans réajuster la prise autour de mon bras tout en me conseillant tout bas de ne rien tenter. Sa voix grave et profonde chuchotée à mon oreille ne trahit aucune amertume ni colère. Pas l'ombre d'une menace, tout au plus un conseil avisé qui nous évitera, à lui comme à moi, de finir entre les griffes de mon soupirant malonien et de ses sous-fifres.

Nous nous éloignons à pas de loup, fuyant les appels qui résonnent dans notre dos comme autant de plaintes désespérées. Le Crawler efface nos traces au fur et à mesure que nous progressons pour brouiller les pistes et laisser Riley sur la touche. Bien vu, la branche de sapin avec laquelle il balaye le sol pour détruire les empreintes de nos semelles incrustées dans la terre meuble et humide du sentier ! Si je ne me trouvais pas sous sa coupe, j'aurais peut-être de l'admiration pour cette brillante idée, mais alors qu'il me tire telle une vulgaire poupée de chiffon, je ne peux m'empêcher d'appréhender ses véritables intentions. Qu'attend-il de moi au juste ? Les décibels décroissent de façon progressive jusqu'à ce que les craquements de nos pas sur les

brindilles sèches jonchant notre itinéraire ne les recouvrent parfaitement. Je tente de dégager mon bras, toujours pris en étau sous les doigts de Numéro Un, mais à la manière dont il me dévisage, je comprends que le moment de jouer les rebelles est plutôt malvenu.

— Comment m’avez-vous retrouvée ? articulé-je en tâchant de masquer mon anxiété.

— Nous avons tout simplement suivi ta trace en profitant de la halte au moulin pour discuter de ton sort.

— De mon sort ? Alors quoi, vous comptez vous venger de ces quelques jours de captivité ? N’oubliez pas que pendant tout ce temps vous étiez nourris, et accessoirement, soignés. Je n’ai pas toujours été douce et aimable certes, mais la nourriture ne semblait pas vous déplaire et...et euh...

À court d’arguments pour renforcer ma défense, je préfère laisser en suspens ma tirade afin de prendre la température. Je vois le Crawler froncer les sourcils, soupirer à plusieurs reprises, comme si les pensées se bouscuaient à l’intérieur de son crâne pour venir encombrer ses synapses. Sans m’en rendre compte, je bloque ma respiration tout en restant suspendue à ses lèvres dans l’attente d’une réaction de sa part.

— Tu dois venir avec nous pour rencontrer notre souverain, m’annonce-t-il au bout de ce qui me paraît durer une éternité.

— À l’Enclave ? demandé-je, estomaquée. Vous délirez !

— Dois-je te faire remarquer que tu ne fais pas le poids face à moi ? Tu pèses combien ? Soixante-cinq kilos toute mouillée ?

Soixante-trois, espèce de goujat ! fulminé-je en silence.

— Je pourrais te traîner de force, mais j’aimerais autant m’épargner cette peine, poursuit-il.

— Si je comprends bien, vous ne me laissez pas le choix.

— Bien vu, cocotte, tu apprends vite.

— Je m'appelle Éris, alors oubliez tout de suite les cocottes, les chéries, ma grande ou tout autre nom débile qui vous traverserait l'esprit.

— Susceptible en plus...

Sur ces bonnes paroles qui me font dresser les cheveux sur la tête, l'effronté ressert encore un peu plus la poigne autour de mon bras pour m'aider à descendre le talus perforé de racines entremêlées les unes aux autres. Me prend-t-il pour une gamine de trois ans ? J'aimerais lui signifier que je sais encore marcher lorsqu'il me coupe l'herbe sous le pied.

— Au fait, moi c'est Loan, et mon frère s'appelle Kyle.

— En parlant de lui, intervient-je, pourquoi ne vous accompagne-t-il pas ? Dites-moi si je me trompe, mais vous êtes du genre fusionnel. Un peu comme Batman et Robin des comics de l'Ancien Temps, en moins classes évidemment.

— Connais pas, lâche-t-il, trop occupé à me traîner contre mon gré pour se forcer sur la réplique.

Quel inculte ! grincé-je en mon for intérieur. Claquement de langue de ma part. Qu'importe, je ne pouvais pas attendre mieux de la part d'un chimpanzé dans le corps d'un homme. Après tout, les Crawlers ne sont pas réputés pour leur intellect.

— Pour ta gouverne, Kyle nous attend dans une cabane à la lisière de la forêt. Sa blessure ne lui permettant pas de te suivre à la trace, je me suis dévoué.

Je note mentalement le temps de réponse, histoire de jauger de sa réactivité et du temps nécessaire à l'information pour parvenir à son cerveau, avant de répondre avec ironie.

— Quel sacrifice honorable ! Il ne fallait pas vous donner cette peine, je pouvais très bien m'en sortir toute seule.

— Avec ton caractère, je n'en doute pas, grogne l'intéressé.

J'ignore sa remarque, et tandis qu'il maintient la prise autour de mon poignet, les questions commencent à affluer, ne tardant pas à me submerger. Je décide de prendre le taureau par les cornes et me lance.

— Pourquoi l'un de vos hommes a-t-il fait exploser une bombe le jour de la réouverture de l'ancienne galerie ? Les accords commerciaux conclus entre nos clans devaient assurer à chaque partie des bénéfices non négligeables alors quel intérêt...

Le Crawler se stoppe net pour me contredire.

— J'ai confiance en mes camarades. Crois-moi, aucun d'eux ne se serait rendu responsable d'un tel massacre.

— L'expertise démontre pourtant le contraire. Le détenteur du dispositif portait l'uniforme de l'Enclave.

Sur ce point, je m'abstiens de tout commentaire quant aux doutes qui m'habitent. Pas question de mettre sur la table mes observations sur la qualité du tissu ou l'absence de motif à la surface des boutons. Comment pouvais-je faire confiance à un Crawler ? Un qui veut me traîner de force jusqu'à l'Enclave de surcroît ? Faisant fi de ma méfiance envers mon interlocuteur, je poursuis avec un aplomb défiant toute concurrence :

— Quand bien même le poseur de bombe agissait en dépit des directives imposées par votre souverain, son acte de barbarisme vous rend tous coupables aux yeux de mon clan.

— Tu veux dire, aux yeux de ceux qui te traquent et te méprisent pour un crime que tu n'as pas commis ?

— Qui vous dit que leurs accusations ne sont pas fondées ? répliqué-je du tac au tac. Peut-être que je ne rechigne pas à me débarrasser des indésirables qui me barrent la route.

Le Crawler esquisse un sourire narquois, de quoi me faire péter une durite. Je résiste.



— Si tu essaies d’avoir l’air menaçant, me dit-il posément, je t’arrête tout de suite. Te savoir en possession d’une hache ne m’empêcherait pas de dormir sur mes deux oreilles. Quoi que tout bien réfléchi, j’aurais quand même un peu peur que tu te coupes un doigt.

— Qu’en savez-vous ? ronflé-je, vexée de le voir me prendre ainsi de haut.

— Je te sais capable de compassion envers tes ennemis, de même que je ne suis pas aveugle. Ta réaction à l’annonce de la mort de ton père n’était pas celle d’une meurtrière, mais d’une fille qui vient de perdre celui qu’elle chérissait plus que tout. Maintenant tais-toi, tu vas nous faire repérer.

Incroyable ! Alors que mon propre clan me jette la pierre, un parfait inconnu prend mon parti. Pourquoi cet homme que je ne connais ni d’Ève ni d’Adam croit-il en mon innocence en dépit des circonstances ? Les apparences ne jouent-elles pas en ma défaveur ? Essaye-t-il de me manipuler pour obtenir une quelconque obéissance de ma part ? Sa complaisance cache forcément quelque chose, une machination tordue que seul un Crawler serait à même de concevoir. Si nous retrouvons dans la même galère nous donne un but commun, à savoir fuir mon clan pour échapper à une mort certaine, cela ne nous rend pas moins ennemis. Un menu détail que je ferais bien de garder à l’esprit.

Nous marchons en silence jusqu’à la baraque en bois qui me paraît de plus en plus hostile à mesure que nous nous rapprochons. L’endroit ne me dit rien qui vaille comme en atteste la chair de poule qui me parcourt l’échine. Une cabane isolée, à l’abri des regards indiscrets. À cet instant, je ne vois pas meilleur point de chute pour une séance de torture en bonne et due forme. Quels sévices vais-je devoir endurer entre les mains de mes tortionnaires ? Que me réservent les deux frères si ce n’est un calvaire que nul n’oserait imaginer ? Je regrette aussitôt ma passivité, la docilité avec laquelle j’ai suivi un homme contre lequel je me verrais bien incapable de rivaliser lors d’un combat singulier.

Peinant à respirer, je ne cherche pas à dégager mon poignet lorsqu’il gravit les quelques marches qui mènent au perron. Ce dernier émet un craquement sec sous notre poids, et tandis que le Crawler pousse la porte, j’aperçois son frère qui se balade en caleçon. Un exhibitionniste, il ne manquait plus que

ça ! Ma première réaction : détourner le regard pour esquiver la vision de cet homme puissamment charpenté. Dire que sa physionomie diffère de celle des Maloniens, bien plus chétifs, résonne en moi comme un doux euphémisme. Je déglutis avec difficulté sous l'effet de cette vision déroutante qui me laisse sans voix. Une fois la surprise passée, j'inspecte les lieux à la recherche de chaînes, cordes, sangles ou autres accessoires susceptibles de me contraindre à l'immobilité. Rien. Pas même une vieille chaise d'interrogatoire miteuse trônant au milieu de la pièce en guise d'avertissement. Intimidation oblige ! Les jumeaux souhaitent-ils réellement me ramener jusqu'à l'Enclave en un seul morceau ?

L'hypothèse d'une extraction d'informations par la violence se voulant exclue, je relâche enfin les épaules, inspirant profondément pour remplir à nouveau mes poumons. Monsieur J-Adore-Me-Promener-En-Caleçon passe et repasse devant moi sans me prêter la moindre attention. Grand bien m'en fasse ! Qu'il s'active à dénicher dans ce fichu cabanon un maximum d'affaires utiles avant le départ, OK, je comprends. Néanmoins, ne peut-il pas le faire en étant un peu mieux couvert ? Alors que son anatomie diablement masculine manque de m'aveugler, je tente d'adopter l'attitude de la fille blasée avant de rediriger mon attention sur l'entaille qui barre son thorax. La plaie suinte, elle suppure. L'infection semble localisée, néanmoins je m'avance par précaution vers Numéro Deux – rectification, vers Kyle –, puis tends une main pour toucher son front.

Méfiant, il arrête mon geste en emprisonnant mon poignet. Ses doigts se resserrent. Ils me brûlent la peau, mais avant que je ne puisse émettre une plainte, un arc électrique nous traverse de part en part et l'incite à lâcher prise.

— Sorcière ! maugrée-t-il entre ses dents.

— Je n'ai rien fait ! Je voulais simplement prendre votre température. En s'aggravant, votre blessure pourrait...

— Ne pose pas tes sales pattes sur moi et tout ira pour le mieux, me rembarre-t-il aussitôt.

Face à son hostilité, je laisse libre cours à ma colère.

— Si vous pensez pouvoir survivre à une septicémie alors soit, ignorez donc mes conseils !

— Qui me dit que tu ne vas pas tenter de m’empoisonner, hein ?

— Si j’avais voulu le faire, vous ne seriez déjà plus de ce monde. J’aurais pu vous laisser moisir à la mine, faire comme si je ne vous avais pas vu, ou ne pas vous apporter les soins dont vous aviez besoin. Rien ne m’empêchait non plus de glisser quelques feuilles de Dames-de-Pique dans votre assiette pour vous offrir la plus atroce de toutes les morts !

— Crois-moi, chérie, si le goût de ta bouffe ne m’a pas encore tué, je peux résister à tout.

— Espèce d’enfoiré ! Après tout le mal que je me suis donné pour...

— Arrêtez tous les deux, gronde son frère. Retourner ensemble à l’Enclave ne va pas être une partie de plaisir, j’en ai bien conscience. Mais je n’admettrai pas que vous vous étripiez en chemin, vous entendez ?

— Du moment qu’elle la boucle, concède Kyle.

Je me mords l’intérieur de la joue en croisant les bras pour éviter d’envoyer mon poing sur la pommette de l’insolent. La perspective de passer des jours entiers avec ce rustre dépourvu d’éducation m’exaspère. Il se méfie de moi et me déteste pour une raison qui m’échappe. Jusqu’à preuve du contraire, il a reçu des soins, des vêtements propres, et de quoi se nourrir. Sans moi – et mon amie Jade –, les vers ramperaient sur son cadavre pour le dévorer de l’intérieur. Le bougre s’en cogne. Pire, il me nargue lorsque son frère détourne les yeux. Refusant de rentrer dans son petit jeu puénil, je feins un total détachement et le laisse jouir de sa victoire qui, mettons-nous d’accord, ne durera pas.

Les jumeaux dénichent un vieux sac à dos rapiécé, puis rassemblent autant d’affaires qu’ils peuvent pour les fourrer à l’intérieur. Une couverture élimée de couleur douteuse – et probablement rongée par les mites à en juger par la présence de petits orifices –, allumettes, fil de pêche, rien ne leur échappe. Y compris un bloc de dessin et quelques porte-mines que Kyle dérobe dans ce

qui ressemble vaguement à une chambre depuis longtemps abandonnée. Un nuage de poussière s'élève lorsqu'il souffle sur la couverture du carnet à esquisses. Tandis que je les observe attentivement, je m'autorise une question :

— Comment comptez-vous échapper aux coordinatrices ? Elles ont installé des barrages routiers, surveillent le fleuve en permanence, et pour ne rien vous cacher, les Clans Unifiés de Malone ne se porteront pas volontaires pour aider l'exécutrice d'un patriarche.

— Personne ne nous poursuivra dans la forêt, rétorque Loan avec assurance.

Quoi, traverser la forêt ? Il est taré ! Je manque de m'étrangler.

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, insisté-je, mais pénétrer dans cette zone relève de l'inconscience ! Que vous soyez kamikazes ne vous donne pas le droit de m'embarquer dans vos plans foireux. Et puis sérieusement, vous vous rendez compte du détour que nous allons faire ? Je suis peut-être nulle en géographie, pourtant il me semble que l'Enclave se trouve dans la direction inverse à celle que vous souhaitez emprunter.

— Misère, cette fille est vraiment une emmerdeuse ! s'exclame Kyle à l'attention de son jumeau. Il n'est pas trop tard, nous pouvons encore la laisser ici.

— Dois-je te rappeler, cher frère, que c'est toi qui...

— Numéro... je veux dire, Kyle a raison, les coupé-je. Je ne ferai que vous ralentir de toute façon.

— Au moins, elle a conscience d'être un boulet, c'est déjà ça, renchérit la tête de mule.

Loan se masse les tempes pour échapper à la migraine qui le menace. Écouter nos jérémiades semble l'épuiser. Néanmoins, il reste ferme, intransigeant. Ses ordres, chargés de menaces, claquent dans l'air.

— Vous prenez vos affaires et vous la bouclez !

Si ne pas avoir voix au chapitre m'insupporte, mieux vaut me faire discrète et obéir sagement. Du moins, dans l'immédiat. Je dois simplement attendre que l'occasion de prendre la poudre d'escampette se présente avant d'y rester pour de bon. La forêt d'Alémia regorge de prédateurs, de reptiles mangeurs de chair, sans oublier les plantes urticantes, les lianes grimpantes, plus communément appelées « étrangleurs », et les sables mouvants. Même les poissons des marais possèdent des écailles effilées comme des lames de rasoir. En définitive, la nature met à la disposition des deux Crawlers qui m'escortent mille et une façons de me rayer de la surface de la Terre, me faire disparaître sans laisser de trace. Bonjour l'angoisse !



La première demi-heure que nous passons à nous enfoncer dans les sous-bois confirme mon diagnostic quant à l'existence de tendances suicidaires chez les jumeaux. Ils avancent à pas de géant en faisant fi des guêpes, moustiques vecteurs de fièvre jaune et autres insectes tout aussi charmants, de leurs nids suspendus à quelques centimètres de nos têtes. Dos courbé, ma progression s'avère laborieuse, mais je ne les laisserai pas me distancer. Soucieuse de ne pas m'aventurer là où il ne faudrait pas, je tâche de les suivre comme leur ombre en marchant dans les traces laissées par leurs bottes. Tout me semble suspicieux dans cet espace étouffant, cerclé d'une végétation dont la luxuriance n'a d'égal que son pouvoir létal. Une chaleur moite nous enveloppe et pas la moindre brise, pas un seul carré de ciel ne parvient à traverser l'épais bouclier formé par les branches tortueuses des dragonniers. Nous suons par tous les pores de notre peau en vidant nos gourdes plus vite que nous ne l'avions prévu.

Ce microclimat va venir à bout de notre patience et de notre endurance, soyez-en sûrs ! J'ai l'impression d'évoluer dans un monde parallèle, une sorte d'étuve artificielle conçue spécialement pour nous précuire avant de laisser les bêtes sauvages se repaître de nos cadavres encore chauds. Nouveau frisson. De peur, cette fois. À moins que ce ne soit les prémices d'un état de déshydratation qui nous pend au nez. On va crever ici, c'est obligé ! pensé-je, à deux doigts de partir en vrille. Mon cerveau en surchauffe me renvoie des images de membres déchiquetés et de gros estomacs sur pattes aux babines retroussées, ruisselants de salive et de sang. Allez, on se ressaisit ! Du nerf espèce de chiffe molle ! Quelques tapotages de joue plus tard et me voilà revigorée, rassurée, prête à affronter l'inimaginable. Ou pas. Je me console bon gré mal gré en me disant qu'il subsiste bien un avantage à cette balade suicidaire : la morsure du Grand Hiver ne me tourmente plus dans mes chairs qui retrouvent leur élasticité. Mes muscles, souples et tièdes, me rappellent ce temps où je ne claquais pas des dents en permanence. Un peu plus, et je pourrais presque apprécier notre escapade forestière.

La première bonne idée de la journée arrive lorsque Loan nous conseille de contourner les marais. D'ordinaire, les amphibiens s'avèrent inoffensifs, mais en cette saison de reproduction, des gerbes de liquide amniotique, concomitantes à l'éclosion des œufs, jaillissent tous azimuts. Me faire cramer la tronche à l'acide sulfurique ? Sans façon ! pensé-je en grimaçant.

Alors que je progresse en retrait – à la traîne, plus exactement –, j'ouvre ma besace pour en sortir de quoi m'éponger le front et vérifier que Tokki ne suffoque pas à cause du manque d'air.

— Tout va bien là-dedans ? chuchoté-je.

Les yeux rivés sur ma boule de poils, je ne m'aperçois pas que Kyle se retourne pour me barrer la route, et le percute de plein fouet. Mon nez s'écrase contre ce qui ressemble à un bloc de béton armé.

— À qui parles-tu ?

Sa question sonne comme une accusation.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Je n'ai aucun compte à vous rendre !

Il m'arrache le sac des mains tandis que mon animal de compagnie bondit hors de sa cachette pour venir se percher sur son épaule. Mon cœur s'arrête. J'appréhende la réaction du Crawler. Prête à lui décocher un coup de genou dans les parties s'il ose s'en prendre à mon compagnon, je scrute ses micro-expressions faciales. Il reste néanmoins de marbre, ne laissant rien percevoir de ses intentions, puis me balance ma besace et se met à gratter l'oreille de Tokki.

— Mon pauvre, ta méchante maîtresse a bien failli t'asphyxier en t'enfermant dans ce sac. Tu devais avoir chaud, ajoute-t-il en lui donnant un peu d'eau.

— Je ne l'ai pas enfermé, répliqué-je pour ma défense. Et je vous signale que je l'ai hydraté à intervalles réguliers, alors maintenant, rendez-le moi !

— Comme tu peux le constater, je ne le retiens pas, me rembarre le cynique

personnage. Il est venu à moi de son plein gré. Essaie toujours de l'amadouer pour voir, mais il semblerait que ton copain préfère changer de camp.

Décidément, l'assurance, les répliques et la suffisance de cet homme m'insupportent.

— Tokki, viens ici, appelé-je d'une voix aussi douce que possible.

Alors que l'intéressé fait la sourde oreille, j'éprouve de plus en plus de difficultés à ravalier ma fierté. J'essaie à nouveau de le convaincre de revenir à mes côtés, en pure perte.

— Magnez-vous le train ! résonne la voix de Loan quelques mètres plus loin.

Fatiguée de me battre pour obtenir un minimum de reconnaissance, ma fureur prend le pas sur la raison.

— Puisque c'est comme ça, Tokki, tu n'as qu'à rester avec ton nouveau meilleur ami. Ne compte plus sur moi en revanche pour partager mes chips et mes barres chocolatées !

Le Crawler juge la menace tellement ridicule et puérite qu'il ne peut s'empêcher de sourire, moqueur. Le rouge me monte aux joues et je m'empresse de fuir à toutes jambes en fonçant tête baissée. J'ai à peine fait trois pas que je l'entends crier « attention ! » dans mon dos. Il tend le bras et me rattrape in extremis avant que je ne tombe dans un cratère peuplé d'arachnides géantes, ces viles créatures qui ne cessent de creuser jour et nuit d'inextricables galeries pour pondre à l'abri de tout danger. Une fois leur progéniture protégée dans leur cocon de soie, elles excavent à la verticale pour former une cheminée, sans toutefois percer la surface. Lorsque vous passez au-dessus du piège, le sol s'effrite et se dérobe sous vos pieds. Si la gestation est arrivée à terme, vous vous retrouvez enseveli deux mètres plus bas en compagnie de milliers d'araignées qui grouillent sur vous en s'insinuant par tous les orifices pour dévorer vos viscères. Derrière moi, le tombeau à ciel ouvert me rappelle que la vie, la mienne à plus forte raison, ne tient qu'à un fil.

Cramponnée à mon sauveur, je me laisse aller au brasier ardent qui émane de



lui, de ce torse contre lequel je me sais blottie de façon déraisonnable. Une sensation nouvelle, à la fois étrange et magnétique, se diffuse à l'intérieur de moi, à tel point que l'ensemble des atomes constituant mon corps semblent vibrer à l'unisson. Je reste immobile, pourtant je le sais, les molécules s'agitent. Mes oreilles commencent à bourdonner sous l'effet de cette charge distincte d'un courant électrique, mais tout aussi efficace. Redoutable. Suis-je la seule à éprouver cet inexplicable phénomène ? Tout aussi brûlantes que le reste, les mains du Crawler se referment sur moi tel un étau qui me retient prisonnière, fragile, à découvert. Comment ne pas succomber à ce contact, aussi déraisonnable que providentiel, par le bien-être qu'il me procure ? Mon bassin pressé contre le sien me rappelle néanmoins la posture dans laquelle je me trouve. Mes joues s'embrasent. Alors que ses prunelles vertes me sondent avec intensité, mon rythme cardiaque grimpe en flèche. À l'ouest, je reste paralysée devant les lèvres du Crawler. Elles remuent, semblent vouloir attirer les miennes et provoquer ainsi un crash inévitable, mais alors que cette perspective se matérialise dans mon esprit comme la plus absurde des hypothèses qui soit, je finis par comprendre que Kyle tente de me délivrer un message. Reconnexion au monde réel. Lorsque le son me parvient enfin, je reçois la douche froide.

— Tu comptes rester plantée là encore longtemps ?

Diable que cet énergumène peut être sexy malgré son attitude exaspérante ! Consciente de ne pas me trouver à ma place, j'exécute un pas de côté pour m'éloigner du gouffre et me détache aussitôt de lui, m'excusant au passage pour ce moment d'égarement que j'impute à la frayeur passagère.

Pour toute réponse, il me gratifie de son éternel mépris avant de tourner les talons.

— Dire que j'aurais pu abrégé mes souffrances, lâche-t-il dans sa barbe en sachant pertinemment que j'entendrais.

Je le lui accorde, il vient de rater l'occasion de se débarrasser de moi, mais s'il me hait autant qu'il le prétend alors, pourquoi prendre la peine de me sauver la vie ? Simple réflexe ? Avec un peu de chance, un cœur bat sous le blindage derrière lequel il s'efforce de s'emmurer. Comme qui dirait, l'espoir fait vivre. Pour ma part, je ferais bien de m'endurcir un peu sous peine de

passer les prochains jours à ressasser cette étreinte curieuse, envoûtante, magnétique à souhait, mais ô combien gênante. Dire que j'ai cru un instant qu'il allait... Quelle idiote ! Lui, ce démon dénué de prévenance et d'éducation, m'embrasser ? Que la foudre s'abatte sur moi si cette pensée me traverse derechef ! Son regard ne ment pas. S'il pouvait me rayer de l'écosystème, il le ferait sans hésiter. À ce moment-là, je me rassure de savoir que son jumeau consent à me garder en vie. Du moins, je l'espère sincèrement.

Le jour commence à tomber lorsque Kyle propose de trouver un endroit sûr pour passer la nuit. Pour une fois, je ne le contredis pas. Loan tente de dissimuler sa frustration, mais je le devine soucieux. Nous prenons du retard et c'est ma faute, j'en conviens. Je ne possède pas la résistance aux efforts physiques dont bénéficient les jumeaux et oui, je traîne la patte tel un canard boiteux. Néanmoins, aucun des deux ne me reproche mes faiblesses. Par pure galanterie ? Concernant Loan, je pourrais me faire à l'idée. Pour ce qui est de l'autre...

Les Crawlers optent pour une cavité dans la roche calcaire. Je m'attends à ce qu'une bête féroce nous saute à la gorge pour oser pénétrer dans sa tanière, mais puisque mes réflexions ne les intéressent pas le moins du monde, je me tais. Ils ouvrent la marche et avancent presque à l'aveuglette malgré les lampes torches électriques dont les faisceaux faiblissent. Quelques animaux velus ne se gênent pas pour nous passer entre les jambes. Des rats probablement. S'il s'agit d'autre chose, par pitié, laissez-moi dans l'ignorance !

Le tunnel s'élargit soudain pour dévoiler une habitation troglodyte bénéficiant d'un puits de lumière. Certains récits de voyages relatent l'histoire de ces peuples qui jadis colonisaient la chaîne du Phénix. Des histoires que je relayais au rang d'affabulations jusque-là. Pourtant, les hommes des montagnes existaient réellement comme en atteste cette étrange demeure. Certains vivaient ici même.

— Vous saviez pour cet endroit ?

Ma question se perd dans le vide, car les deux frères s'activent déjà à ajuster l'angle des miroirs disposés le long des parois pour diriger les derniers rayons

de lumière vers le centre de la pièce. À quoi bon ? Le soleil ne va pas tarder à descendre sous la ligne d'horizon. À défaut d'avoir un lit douillet pour y passer la nuit, je tuerais pour un choco Prince ou une crêpe industrielle fourrée au Nutella. Mon ventre gargouille, il crie famine. Pour me changer les idées et oublier la faim qui me picore l'estomac, je décide de me rendre utile et entreprends de trouver de quoi allumer un feu. Quelques brindilles sèches, deux bonnes bûches, et je pourrais enfin réchauffer mes extrémités. Avec la fraîcheur de la nuit qui approche, la pulpe de mes doigts se rigidifie de plus en plus, perdant ainsi en sensibilité. En attendant davantage, le froid pourrait se propager jusqu'à mes coudes et là, je ne pourrais plus cacher mon état aux Crawlers.

À côté de l'âtre repose le bois que je m'empresse de saisir, mais alors que je m'empare d'un rondin, le tas s'écroule dans un boucan de tous les diables. Mes yeux s'écarquillent tandis que se dresse de toute sa hauteur une gigantesque dionée bicéphale. Les dards éjectés par ses deux mâchoires démesurées transpercent mon tee-shirt pour venir se planter dans mon flanc, délivrant ainsi un poison d'une efficacité foudroyante. Je recule et chancelle. Devant moi ondulent de longues tiges constrictives qui s'enroulent et se resserrent autour de mes chevilles, mon buste et bientôt, ma gorge. L'air commence à manquer lorsque gicle un liquide verdâtre. Un bruit horrible s'échappe des gueules béantes de la plante. Ma vue se brouille, mais j'aperçois la silhouette de Kyle qui la décapite avec les moyens du bord pendant que son frère m'intercepte et me dépose au sol avec délicatesse. Alors qu'il se retrouve penché au-dessus de moi, je distingue la chevalière royale pendue à son cou à l'aide d'un simple cordon en cuir. L'anneau brille, se balance, il oscille tel un pendule qui m'hypnotise. Je ferme les paupières sur cette ultime vision aux éclats dorés pour me laisser sombrer doucement.

Alors que je ne sens plus rien des orteils jusqu'au bassin, la chaleur de Loan se répand dans ma poitrine lorsqu'il relève mon tee-shirt et pose une main sur mon ventre. Une douleur aiguë m'arrache un gémissement au moment où il retire les dards d'un coup sec, sans la moindre sommation. Je voudrais protester, l'incendier en le suspectant de ne pas prendre de gants par souci de vengeance, mais révisé mon jugement à l'instant même où ses lèvres se posent au niveau des deux orifices qui ornent ma peau dénudée. Sa bouche recouvrant ainsi les perforations, il aspire le venin. Croyez-moi, si je ne me

trouvais pas déjà à terre, j'en tomberais à la renverse ! Ce geste me donne soudain l'impression de compter assez pour mériter d'être sauvée. Certes, cette pensée tient de l'absurde. La seule personne qui m'aimait n'appartient plus à ce monde. Mon père... Si vous saviez comme il me manque ! Quant à Jade, je ne peux qu'espérer que le tribunal ne la condamne pas pour haute trahison après m'avoir prêté main-forte. Si les coordinatrices conduisent ma sœur au gibet, jamais je ne me le pardonnerais. Alors que la paralysie progresse rapidement dans tous mes membres, le deuil et la culpabilité remontent à la surface. Grelottante dans les bras de Loan, je laisse couler les larmes avant de m'évanouir. Tant pis pour le peu de dignité qu'il me reste.

## Chapitre 9

À mon réveil, mes membres engourdis me donnent l'impression qu'un étau me compresse avec force. L'intensité du jour que régurgite le puits de lumière par sa gueule béante, outre le fait de me donner une indication temporelle, me brûle la rétine. Je laisse échapper une plainte rauque tandis que je me contorsionne pour chercher des yeux les deux frères. Leur absence ne m'étonne pas outre mesure. Après tout, à leur place, moi non plus je n'aurais pas voulu m'encombrer d'une plaie qui, en plus de les ralentir, requiert une protection rapprochée. Ils m'ont probablement prise pour une petite fille gâtée, faible et sans défense, qui affronte le monde extérieur pour la première fois de sa vie. Leurs a priori me semblent légitimes, pourtant je ne peux pas m'empêcher de vouloir changer la donne en leur montrant que je vaudrais mieux que ça. Le pire, c'est de savoir que Tokki les accompagne. Après toutes ces années passées à m'occuper de lui, il se détourne de moi, préférant la compagnie des deux Crawlers à la mienne. Il ne m'appartenait pas, j'entends bien, mais comment ne pas laisser l'amertume me gagner en ne recevant que mépris et indifférence ? En position assise, les épaules affaissées et le cœur broyé, j'écoute le silence de cette solitude à laquelle je demeure pieds et poings liés. L'absence totale de bruit ambiant me paraît assourdissante, lourde de sens, étouffante. Par reflexe, je cherche du bout des doigts le pendentif de Jade. Le métal contre ma peau m'apaise, me rappelle les souvenirs partagés avec mon amie. Elle me manque, tellement que je manque de suffoquer. Je voudrais me gaver d'air, mais alors que je tente de me relever, une douleur me cisaille le flan au niveau des orifices rougeâtres, encore chauds et gonflés à la palpation.

La remise sur pied s'avère difficile, éreintante même. Pour autant, je serre les dents, encaisse, quitte à pousser quelques jurons qui ne dérangeront pas les voisins. Les premiers pas s'avèrent laborieux et incertains, mais au bout d'une minute ou deux, je parviens à ne plus tituber sous l'effet indésirable du poison qui coule encore dans mes veines. En quantité négligeable grâce à

l'intervention de Loan sans qui je n'aurais pas parié sur mes chances de survie. Alors que ma gestuelle gagne en fluidité, mon moral s'améliore dans la foulée. Il suffirait que je me lance dès maintenant à la poursuite des déserteurs pour combler la distance et les suivre de près sans qu'ils ne s'en aperçoivent.

Après avoir vidé le reste de ma gourde et resserré les lacets de mes rangers, j'attrape ma besace accrochée au porte-manteau mural, non sans m'interroger. Pourquoi prendre la peine de me sauver d'un poison mortel pour m'abandonner à la première occasion ? C'est insensé, incompréhensible ! Plus étrange encore, en fouillant dans les poches de ma veste, je mets la main sur deux cakes aux pépites de chocolat, uniques rescapés de mes nombreuses fringales. À la place des jumeaux, je ne serais pas partie sans récupérer un maximum de vivres afin d'optimiser mes propres chances de survie. Dois-je en conclure qu'ils me laissent de quoi tenir en attendant que quelqu'un vienne me chercher, pour peu qu'un Malonien assez barge vienne s'aventurer dans cette maudite forêt ? La faim qui me dévore de l'intérieur grandit, mais je me retiens d'engloutir mes dernières rations de nourriture. Mieux vaut les garder pour plus tard au cas où une crise d'hypoglycémie me guetterait en chemin, et tant pis pour le petit déjeuner.

Parée à décoller, je tends soudain l'oreille en direction des pas qui résonnent dans le tunnel menant à l'espace de vie. Mon cœur se met à battre la chamade lorsque l'existence des Troglodytes me revient en pensées. S'ils me trouvaient ici à squatter leurs appartements, comment réagiraient-ils ? Feraient-ils de moi leur captive ou pire, m'égorgeraient-ils pour mon impudence ? Les récits les concernant mentaient-ils quant à leur appétence pour la chair humaine ? Cannibales. Cette expression pleine de sens martèle mon crâne telle une mise en garde que je ne peux ignorer. À deux doigts de la syncope, j'attrape en hâte une bûche échouée à côté du cadavre de la dionée, me poste dans un angle mort à proximité de l'entrée, puis arme mon bras.

Une ombre émerge de la sombre galerie. Je brandis la bûche au-dessus de ma tête en poussant un cri de guerre – un couinement suraigu – pour me donner du courage, lorsque j'entends :

— Éris, c'est moi !

La voix familière me coupe dans mon élan et la masse se retrouve en suspens, à quelques centimètres du front de Loan qui écarquille les yeux.

— Tu as une façon toute particulière de me remercier pour la nuit derrière, plaisante-t-il, mal assuré.

S'il essaye de paraître décontracté, je devine aux traits de son visage que mon assaut vient de lui donner quelques sueurs froides.

— Je vous ai pris pour les hommes des montagnes, bredouillé-je.

— Heureusement que le ridicule ne tue pas, me balance Kyle sans un regard.

Je m'apprête à riposter quand son frère me le déconseille :

— Essaye de ne pas trop le contrarier, Monsieur s'est levé du pied gauche ce matin.

S'il n'y avait qu'aujourd'hui...

Malgré l'humeur massacrate de Grincheux, je peux m'estimer heureuse de ne pas avoir été abandonnée au milieu de nulle part. Je dirais même plus, soulagée ! Les jumeaux ne reviennent pas les mains vides de surcroît. Leurs gourdes remplies à ras bord me permettent d'étancher ma soif. Quant au repas frugal composé de fruits, baies et algues riches en fibres que nous partageons, il nous tiendra au ventre jusqu'à ce que nous atteignons la zone neutre. À défaut de mieux, je garde sous le coude les noyaux des jujubes pour leurs vertus hydratantes et antimicrobiennes. Je les broierai plus tard, lorsque nous sortirons enfin de cet enfer végétal. Kyle ne dit rien, pourtant sa blessure au thorax ne s'est pas refermée complètement à en juger par l'auréole sombre qui s'étend sur sa chemise. Mon regard se perd un instant sur le tissu imbibé de sang, tandis que Tokki bondit sur mes genoux, en quête de caresses. En vérité, je me sens coupable, vraiment stupide. À cause de mon inattention, je me suis retrouvée prise au piège entre les lianes d'une stupide plante carnivore à deux balles, et si Kyle ne s'était pas précipité sur elle pour la mettre hors d'état de nuire, il ne saignerait plus à l'heure actuelle. Fautive, mais aussi reconnaissante envers lui pour son acte désintéressé, je tente un rapprochement. Au sens propre dans la mesure où je prends place à côté de

lui, légèrement de biais de façon à amorcer la discussion.

— Est-ce que vous me laisseriez regarder ? demandé-je en pointant du doigt sa chemise maculée.

— Si tu veux vraiment te rendre utile, contente-toi de nous suivre jusqu'à l'Enclave sans nous foutre dans la merde. Tu penses pouvoir en être capable ?

Son ton, méprisable à souhait, me filerait des boutons, mais je ravale mon orgueil. J'insiste en dépit de son attitude hautaine et de sa propension naturelle à me tenir éloignée de lui.

— Je voulais simplement vous remercier pour hier en vérifiant que...

Il me fusille du regard pour m'inviter à la boucler avant qu'il ne perde vraiment patience. Moi, obéissante ? Dans l'immédiat, j'aime autant. Un coup part tellement vite que je ne verrais pas le sien s'écraser sur ma pommette. Quoi qu'il en pense, son état nécessite néanmoins des soins. Une attention que je saurais lui accorder s'il voulait bien baisser les armes pour une fois au lieu de s'entêter de la sorte.





Les températures crèvent le plafond, ralentissant notre progression. Ma peau recouverte d'un film transparent de sueur scintille sous les raies de lumière dorées. Honnêtement, outre le fait qu'une bonne douche ne serait pas du luxe, j'apprécie de ne plus sentir mon corps se rigidifier sous l'effet du Grand Hiver. Pour la première fois depuis très longtemps, je sais ce qu'avoir chaud signifie, quand bien même le mal sommeille toujours quelque part en moi, à l'intérieur de mon corps en sursis. Vêtue d'un simple débardeur, je transpire à grosses gouttes, je dégouline littéralement, mais contrairement à Kyle, je ne donne pas l'impression d'être à un cheveu de m'effondrer. Loan ne semble pas remarquer son petit manège, les courtes haltes dont il se sert pour s'appuyer contre un tronc afin de ne pas s'écrouler, sous couvert bien entendu de réfléchir au meilleur itinéraire à suivre. S'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, les jumeaux ne possèdent vraisemblablement pas la même résistance à la chaleur. J'éprouverais presque de la compassion pour Grincheux dont les efforts pour dissimuler son état demeurent vains. Oui, presque. Tu parles d'un crack. Cet exhibitionniste galère autant que moi ! pensé-je, incapable de détourner le regard de ses larges épaules et de son torse luisant.

Bien qu'éprouvante, la traversée se ponctue néanmoins de découvertes qu'il me tarde de consigner par écrit. De nombreuses espèces évoluent pour s'adapter à leur environnement comme en témoigne la présence de papillons d'argent nichés au creux des corolles des Dames-de-Pique. Alors qu'un simple contact avec ces dernières suffirait à entraîner notre mort, ces insectes trouvent en elles un asile inviolable qui leur permet de se reproduire et perpétuer leur lignée. De la même manière, l'humidité ambiante favorise l'accroissement des utriculaires d'origine aquatique hors de leur milieu naturel. En se repaissant de centipèdes, elles préservent ainsi les hibiscus bleus de leurs principaux prédateurs.

— Tu rêvasses ?

Alors que la question de Loan me sort de mon état contemplatif, je réponds, distraite :

— Je ne faisais qu’observer les alentours. Plus nous avançons et plus je me dis que mes livres de biologie mériteraient une sérieuse mise à jour. Ils recensent des milliers d’espèces, pourtant bon nombre d’entre elles manquent à l’appel. Le biotope dans lequel nous nous trouvons subit des changements en permanence. La faune et la flore semblent se mouvoir, ils se transforment !

— La nature est aussi étonnante que l’étrange héritage laissé par les homoncules, me répond le Crawler, l’air de rien.

Je stoppe net, estomaquée.

— Tu connais leur légende ?

— Tu te décides enfin à me tutoyer ? me charrie-t-il. Remarque, nous avons passé la nuit ensemble. Ce genre de moment privilégié a tendance à rapprocher les gens.

Je tique, mal à l’aise. Raclement de gorge. Ma poitrine palpite face au Crawler qui ne me facilite pas la tâche en me servant son numéro de charme. Il sourit, dévoilant ainsi deux rangées de dents impeccables tandis que ses iris s’illuminent. Quelle mouche a donc piqué cet homme pour le rendre subitement aussi charmant ? Pensive, j’aimerais expliquer pourquoi mon cœur s’emballe tandis qu’il me fixe sans ciller, mais au lieu de trouver des réponses à mes questions, Loan enfonce le clou en lâchant avec une nonchalance désarmante :

— Tu me semblais moins farouche la nuit dernière.

Ni une, ni deux, je rétorque avec indifférence pour tenter de donner le change et masquer mon trouble.

— Je ne risquais pas de me débattre avec plus de venin dans les artères que d’hémoglobine.

L’intéressé hausse un sourcil. Sourire en coin. Il prend plaisir à me narguer,

et j'avoue que secrètement, j'aime la façon toute particulière qu'il a de me charrier avec habileté et insolence.

— Quoi qu'il en soit, ne réduis pas les homoncules à une simple légende, reprend-il avec sérieux. Tu offenserais notre peuple. À l'Enclave, nous accordons beaucoup d'importance à nos ancêtres.

— Les homoncules, vos ancêtres ?

— Les nôtres, au même titre que les tiens. En remontant suffisamment dans l'arbre généalogique de chaque famille, nous finissons toujours par découvrir des liens de parenté avec les descendants de Mercure.

— Qui est Mercure ? demandé-je tandis que j'entends ce nom pour la première fois.

— C'est ainsi que nous appelons l'homoncule hermaphrodite, avant qu'Evgeny ne le scinde en deux êtres de sexes opposés.

— Mon père me racontait souvent cette histoire, mais de mon point de vue, il ne s'agissait que d'un conte pour enfant.

— Ces êtres extraordinaires se sont éteints il y a plus de mille ans déjà, mais nous possédons à l'Enclave une bibliothèque regroupant de nombreux documents attestant de leur existence. Les documents que nous possédons remontent au vingtième siècle de l'Ancien Temps. Ils appartenaient à une riche famille qui vivait dans un État appelé Russie. Un pays qui n'existe plus aujourd'hui, mais dont le patrimoine persiste à travers les ouvrages. Il semblerait que les alchimistes ne couraient pas les rues à cette époque. Ils étaient tout au plus considérés comme des charlatans, voire des fanatiques au service du Diable. Que sais-tu de Raspoutine ?

— Je sais seulement que le couple impérial formé par Nicolas et Alexandra fit appel à lui pour guérir leur fils d'une maladie du sang, et que deux ans plus tard, le sorcier donna un enfant à la tsarine. À sa mort, son corps se retrouva précipité dans la Néva où il y resta jusqu'au vingtième anniversaire d'Evgeny qui reçut alors les pouvoirs de son défunt père. Franchement Loan, il ne manque plus que les licornes et les trolls pour parfaire cette histoire

farfelue ! La magie n'existe pas.

Le Crawler rit de bon cœur face à mon incrédulité.

— La magie telle que tu l'entends, non, m'accorde-t-il. Néanmoins, il existe encore aujourd'hui des alchimistes, des virtuoses de la transformation de la matière. Certes, ils ne feraient pas sortir un lapin blanc d'un chapeau, mais à partir d'une substance initiale, ils sont capables de transformer sa structure moléculaire pour obtenir quelque chose de totalement différent. Raspoutine possédait ces facultés. Dans la nuit du 16 décembre 1916, alors que la vie lui échappait, il parvint dans un dernier souffle à faire de son corps une entité formée de pure énergie. Son enveloppe charnelle a disparu ce soir-là, et il aura fallu attendre onze années pour que le potentiel du sorcier refasse surface après avoir trouvé un hôte capable de l'absorber.

— Tu veux dire qu'Evgeny n'a pas été choisi en tant que fils de Raspoutine, mais simplement parce qu'il possédait assez de force en lui pour supporter ce don ? m'exclamé-je.

— Exact. Quand bien même les liens du sang jouaient en la faveur d'Evgeny dans la mesure où il reçut dès sa naissance un fort potentiel, le fait qu'il reçoive l'énergie de son père relève d'un heureux hasard. D'autres alchimistes de l'époque auraient très bien pu en hériter à sa place pour peu qu'ils se soient trouvés à proximité à cet instant.

Incroyable ! pensé-je, abasourdie. Les récits de mon père, que je prenais pour des contes, relateraient donc des faits réels ? Loan me dévisage, à la fois amusé et déboussolé par mon scepticisme. Alors que je tente de m'imprégner de cette nouvelle réalité, une question me brûle les lèvres.

— Tu as dit qu'il existait encore des alchimistes. Tu veux dire... à l'Enclave ?

— Bien sûr ! Nous avons des écoles pour assurer leur formation, et une fois leur cursus terminé...

— Est-ce que vous fabriquez des homoncules comme Evgeny ? le coupé-je en oubliant toute forme de politesse.

Mon interlocuteur me paraît à cet instant gêné. Il passe une main sur les poils drus de sa barbe naissante, me laissant ainsi tout le loisir de contempler l'angle parfait de sa mâchoire.

— En fait, le potentiel des alchimistes d'aujourd'hui ne représente qu'un dixième de celui que possédaient leurs pairs à l'Âge d'Or. Nous parvenons à créer quelques chimères de niveaux inférieurs, mais l'anatomie complexe des homoncules dépasse largement le cadre de nos compétences. Nous sollicitons davantage nos alchimistes pour soulager la douleur des incendi...

Kyle interrompt soudain notre conversation en nous barrant la route, l'œil mauvais.

— Quand tu auras fini d'instruire cette gamine écervelée, dit-il à l'attention de son frère, j'aimerais regarder la carte avec toi. Si ce n'est pas trop demandé, bien sûr...

Je perçois son regard posé sur moi comme un avertissement. En revanche, je ne saurais pas vraiment dire contre quoi il me met en garde. Redoute-t-il que Loan se détourne de lui en s'encanaillant avec une pauvre Malonienne en cavale ? Qu'il se rassure, je ne compte pas m'immiscer dans une relation fusionnelle entre jumeaux. Contrairement à lui, je ne spolie pas autrui. Si me priver de Tokki ne lui fait ni chaud ni froid, nous ne sommes pas taillés dans le même bois. Je dois néanmoins reconnaître que ma boule de poils et son nouveau propriétaire font la paire avec leurs caractères de cochon respectifs. Laisant les deux frères entre eux, je ne perds pas au change.

Assise sur une vieille souche à peu près propre et dénuée d'habitants, mes yeux se laissent aller à la contemplation de deux spécimens mâles en pleine réflexion. Je mentirais en disant que je ne trouve pas le spectacle appréciable. Les jumeaux ne manquent pas de charisme, bien au contraire. Ils bousculent certes les normes, le concept de la perfection malonienne – une fascination étrange pour l'androgynie à laquelle je n'adhère pas vraiment. Alors qu'ils s'éloignent des canons de beauté habituels, il me plaît de les observer à distance. De les dévorer du regard plus exactement. Je ne devrais pas, certes, mais au point où j'en suis, ce n'est pas un grief de plus ou de moins qui fera pencher la balance. J'ajouterais pour ma défense que Loan s'est montré serviable, chevaleresque, volant à mon secours alors qu'une dionée

monstrueuse prévoyait de me gober comme un vulgaire moucheron. Cet élan de courage me conforte dans l'idée de lui témoigner mon respect, a minima. Concernant son frère, ma foi... je préfère botter en touche.

Les inquiétudes de Kyle se confirment lorsque nous atteignons la limite de la forêt. Sans nous en rendre compte, nous prenions de l'altitude, et nous voilà au sommet d'un monticule de terre molle à la pente tellement vertigineuse et abrupte qu'elle me donne le tournis. D'un commun accord, Loan ouvre la marche, suivi par moi, puis Kyle. Nous nous déplaçons en file indienne, avec prudence. Les premières minutes de descente se déroulent sans incident, malgré mes jambes en coton, la chaleur étouffante qui se dégage du sol et le poids de ma besace. Elle pèse un homme mort, mais je m'abstiendrai de mentionner ce menu détail à mes compagnons de voyage. Après avoir tant insisté pour prélever des échantillons de roches dans la forêt, j'en connais un qui ne me raterait pas. J'imagine aisément Grincheux en train de me rebattre les oreilles avec un « je t'avais bien dit que le sac finirait par devenir trop lourd ». Bla, bla, bla... Il m'exaspère tellement sans même ouvrir la bouche que, poussée par un automatisme absurde, je tourne la tête dans sa direction. Je relève le menton pour mieux le distinguer en contre-plongée tandis qu'il ferme la marche.

Il me capte et s'énerve aussitôt :

— Regarde où tu mets les pieds, idiot. Douée comme tu es, tu vas te casser la...

Un hoquet de surprise s'échappe de sa gorge tandis qu'il dérape, tombe à la renverse et dévale la pente sur le dos en glissant jusqu'à moi. C'est bien ma veine de me trouver juste en dessous. Il me tacle au passage. Nos chevilles s'entremêlent et je bascule de tout mon long sur lui, me cramponne et retiens ma respiration tandis que nous glissons, collés serrés l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'il stoppe notre chute en s'agrippant à une racine apparente. Un laps de temps s'écoule avant que nous nous décidions à nous relever. Un court instant pendant lequel je prends conscience de la poigne avec laquelle il me retient par le postérieur. Oui, parfaitement, le Crawler a le culot de profiter de la situation pour me mettre la main aux fesses ! Quel pervers, celui-là ! grincé-je en silence. Ne faisant pas cas de cet outrage, j'ignore de la même manière son souffle chaud qui glisse sur ma poitrine. Le vieux

débardeur distendu que je porte me semble tellement ample à présent ! Tant pis, le mal est fait. Penchée en avant juste au-dessus de lui, je lui offre une vue imprenable sur mon décolleté. Qu'il me reluque en revanche, j'en doute fort, car je ne lui inspire probablement qu'une chose : un dégoût viscéral.

— Tu en as d'autres, des conseils à la con ? demandé-je en me remettant sur pieds.

— Si j'ai glissé, c'est uniquement ta faute. Tu m'as distrainé avec tes sales tours !

— Quelle mauvaise foi ! exulté-je.

— Hey ! Tout va bien ? intervient Loan en contrebass.

Kyle ne répond pas. Il se retourne simplement vers moi pour inspecter mes chevilles et me demande à voix basse :

— Je ne t'ai pas blessée ?

Scotchée par sa soudaine sollicitude, j'en perds mon latin. S'inquiète-t-il réellement de mon état ? Je lui sers un vague hochement de tête, partagée entre l'envie de croire à cette surprenante considération et le refus de tomber dans le panneau comme la dernière des imbéciles.

— Si tu n'as rien, tant mieux, conclut-il. Je ne voudrais pas te donner une occasion supplémentaire d'aller pleurnicher sur l'épaule de mon frère.

Évidemment, on y vient... Un tel élan de bonté de sa part cachait forcément quelque chose. Ce mec cherche à me pousser à bout ! J'en prends pour mon grade à chaque fois qu'il ouvre son clapet. Tandis qu'il se redresse, il me domine et m'oblige à lever les yeux pour maintenir le contact visuel. Cet Adonis transpirant de testostérone ne m'impressionne pas. Du moins, j'essaie de lui faire gober ce pieux mensonge malgré mon pouls affolé.

— À l'avenir, dis-je avec un calme apparent dont je me félicite, si tu ne veux pas entendre mes jérémiades, tâche de rester loin de moi. Et de tenir sur tes jambes, par la même occasion.

Exaspéré, le bellâtre se contente de lever les yeux au ciel et de passer son chemin en marmonnant des injures qui, je le sais, me sont destinées.

Tandis que nous achevons la descente, ma poitrine se serre en pensant à ce que je laisse derrière moi, outre une forêt truffée de bêtes immondes et de végétaux vraiment peu communs. Mon clan se trouve désormais loin, hors de portée, et même si tout retour en arrière s'avère impossible, je ne peux pas m'empêcher d'y penser. Si seulement je pouvais ouvrir les yeux et découvrir que tout ceci n'est qu'illusion, un simple mauvais rêve duquel il me suffit d'émerger pour pouvoir serrer mon père et ma meilleure amie dans mes bras. Impossible ! Je le sais, le sens dans mes chairs aussi vivement que cette vague de froid qui me happe soudain et dont la morsure s'intensifie à mesure que nous nous éloignons de la forêt d'Alémia. L'humidité de l'air se raréfie, le sol devient plus sec, plus sablonneux, et alors que nous foulons l'asphalte anthracite de la route menant à la zone neutre, une odeur âcre de goudron envahit mes narines.

Nous patientons tous les trois sur le bas-côté, sans un mot, tendant l'oreille dans l'espoir d'entendre le ronflement d'un moteur au loin tandis qu'une sorte de gêne s'installe entre nous. Mue par la volonté de briser le silence, je cogite, cherche désespérément un sujet de conversation, en pure perte. Je ne trouve rien à dire. Comment le pourrais-je en compagnie de ces deux hommes avec lesquels je ne partage aucune affinité particulière ? Kyle me déteste, et Loan, bien qu'ayant préservé ma misérable existence d'un venin léthal, se contente de ne pas m'ignorer en se montrant courtois. Par pure politesse, probablement. Diantre que cette attente m'insupporte ! Trépignant d'impatience, je remercie mille fois la Providence lorsque le vent transporte jusqu'à nous la douce mélodie d'un véhicule en approche.

— Quelqu'un arrive ! s'exclame Loan en s'avançant vers la route.

Placée légèrement en retrait, je profite de son savoir-faire lorsqu'il use de ses charmes pour stopper un utilitaire et convaincre deux agricultrices de nous conduire tous les trois dans le chef-lieu de la zone neutre.

— Nous n'avons rien à vous offrir si ce n'est un peu de compagnie, dit-il tout mielleux.



Les demoiselles, émoustillées par sa beauté, ainsi que celle de son jumeau néanmoins plus réservé, acceptent immédiatement. Sans même poser la moindre question. D'où nous venons, elles s'en moquent, pour peu qu'elles puissent profiter de la vue. Pour leur défense, le charisme des deux frères dépasse l'entendement. Des canons dans leur genre ne courent pas les rues, et n'étant moi-même pas imperméable à leur plastique, je ne jetterais pas la pierre à ces inconnues qui les dévorent littéralement des yeux.

La femme assise côté passager ouvre la portière et descend du véhicule pour céder sa place à Loan.

— Montez, vous avez l'air épuisé, lui recommande-t-elle.

Puis se retournant vers Kyle et moi-même, elle nous propose de grimper à l'arrière. Déplaçant les caisses de chou chinois en guise de tabourets d'appoint, je me retrouve coincée entre mon Crawler « préféré » et la paroi glacée de la benne. Je claque des dents, frigorifiée. Les présentations ne durent pas. Les deux jeunes femmes ne perdent pas de temps pour s'approprier l'attention des jumeaux. Kyle singe l'intéressement en vue de glaner quelques informations concernant la situation entre l'Enclave et les Clans Unifiés de Malone suite au décès du patriarche Djézael. Tourné vers sa voisine, une dénommée Chloé, il me tourne le dos sans s'encombrer de la politesse, tandis que de mon côté, je fais office de cinquième roue du carrosse. Qu'importe, leur babillage m'indiffère. Quant à la conversation entretenue par Loan et notre conductrice, capter des bribes à travers l'ouverture qui relie l'habitacle et la benne requiert une telle concentration que je jette l'éponge au bout de cinq minutes à peine. La seule chose qui me ferait vraiment du bien là, tout de suite, ce serait un bouillon de légumes bien chaud et une douzaine d'heures de sommeil consécutives. Discrètement, je tends les jambes afin d'assouplir mes muscles tendus à souhait. Les fourmillements ne tardent pas à envahir ma nuque et mes extrémités qui se crispent douloureusement. Si Jade se trouvait en ma présence, elle soulagerait les symptômes, me prodiguerait un de ces massages toniques dont elle détient le secret. Sans ses doigts de fée, je doute de pouvoir dissimuler aux jumeaux la maladie dont je souffre. Ils vont deviner, s'apercevoir que l'amplitude de mes mouvements régresse, et bien évidemment, regretter de ne pas avoir vérifié la marchandise avant de se pointer avec à l'Enclave. S'ils me

considèrent comme une monnaie d'échange, ou un moyen d'apaiser les tensions existantes entre Crawlers et Maloniens en me livrant a posteriori aux coordinatrices, ils risquent fort de tomber de haut en se rendant compte que je suis parfaitement inutile.

Alors que ma principale crainte dans l'immédiat se résume à la manifestation physique et handicapante du Grand Hiver, les propos de Chloé piquent ma curiosité lorsque je l'entends mentionner une personne qui retient mon attention.

— L'infirmière, dont le nom ne devrait pas être rendu public, aurait orienté les coordinatrices sur une mauvaise piste, dit-elle tout bas. Apparemment, elle voulait gagner du temps pour permettre à Éris de s'échapper. Du moins, c'est ce que m'a raconté mon oncle. Il revient tout juste du clan Malone-Edeüs où il se rend régulièrement pour les affaires.

Jade ! pensé-je en imaginant le pire. Elle ne mérite aucun châtiment, elle agissait dans le seul but de me protéger. Mon Dieu, qu'ai-je fait...

— Que va-t-il lui arriver ? s'enquiert Kyle.

— Eh bien, vu qu'elle ignorait tout des activités de son amie, le Conseil des Douze a opté pour trois mois de travaux d'intérêt général et une baisse de vingt pour cent de ses rations en énergie. En raison de la suspension des échanges avec l'Enclave, tous les moyens sont bons pour économiser les ressources.

Chloé laisse échapper un long soupir avant de poursuivre.

— Je trouve ça quand même étrange. Si l'infirmière connaît son amie aussi bien qu'elle le prétend, comment ne peut-elle pas savoir pour sa liaison avec un homme du clan ennemi ?

Son interlocuteur lui demande, bouche bée :

— Quelle liaison ?

— Vous n'êtes pas au courant ? s'indigne la jeune femme, visiblement accro

aux potins. Lors de la fouille à l'appartement d'Éris, les coordinatrices ont retrouvé le bouton d'un uniforme de l'Enclave sous ses draps. Vous voyez le tableau ? Elle devait passer du temps au lit avec un Crawler tout en complotant avec lui dans son sous-sol secret. Vous savez ce que les forces de l'ordre ont découvert dans cette pièce, outre les cellules de détention ? Le même poison qui a servi à empoisonner le patriarche ! Pour moi, c'est tout vu. Cette fille a assassiné son père avec l'aide de son amant avant de prendre la fuite.

Je manque de m'étrangler en entendant ces révélations, ou dirais-je plutôt, ces odieuses calomnies. Quelqu'un veut ma peau. On m'a tendu un piège de l'intérieur. Qu'on me coupe la langue si Riley ne se cache pas derrière ce coup monté !

— Dans quel monde vivons-nous ? soupira Chloé. Pauvre Djézael. Je plains sincèrement cet homme. Il devait se sentir en sécurité alors qu'en réalité, le danger planait autour de lui, plus près qu'il ne l'aurait imaginé. Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule !

Je faisais la fierté de mon père ! hurlé-je en mon for intérieur. Une boule coincée dans ma gorge menace de me priver d'air tandis que les larmes se mettent à ruisseler sur mes joues. Je les sens rouler sans retenue, tomber sur mes poings fermés, et alors que je m'apprête à me rebeller contre ces accusations infondées, l'inattendu se produit. Les doigts de Kyle cherchent les miens, à l'abri du regard de sa voisine. Évidemment, elle ne remarque strictement rien. Elle est bien trop occupée à dévorer le bellâtre du regard pour prêter attention à une pauvre fille exclue de leur conversation.

Alors que la main de Kyle trouve la mienne, nos doigts se raccordent, ils s'entrelacent. À cet instant, un courant électrique se faufile sous ma peau tel un reptile pour me prodiguer une chaleur aussi indescriptible que providentielle. Plus rien ne compte si ce n'est cet étrange contact, ce lien que je voudrais indéfectible. Je me sens bien, apaisée. Aussi étrange que cela puisse paraître, je m'agrippe fermement à cet ancrage inespéré. Sans se départir de son large sourire, Chloé ne cesse de jacasser tout en battant des paupières façon charmeuse de serpent. Ses commérages vont bon train, déferlent telle une lame de fond impossible à stopper, mais je m'en fiche. Enveloppée dans cette aura bouillonnante dont me gratifie Kyle, je fais

abstraction de ses propos infondés, de toutes les paroles blessantes dont elle me gratifie sans le savoir. Ses mots glissent sur moi sans m'atteindre. En stand by, je me laisse bercer par les vibrations de la route, immobile, sereine, voire carrément stone.

## Chapitre 10

La zone neutre. Vous pourrez chercher autant que vous voudrez, vous ne trouverez aucun semblant d'unité. Dans ce pêle-mêle où se côtoient des populations de tous horizons, les étals encombrant les chaussés pour ne laisser que peu d'espace aux passants. Ces derniers se hâtent, ils se pressent pour vendre, troquer ou acheter, et participer ainsi à l'expansion de cette gigantesque fourmilière. Les odeurs surabondent. Épices, plantes aromatiques, parfums, viandes et poissons grillés m'embarquent à l'autre bout du monde, vers l'orient, l'exotisme. Une femme en sari s'affaire à déployer les étoles brodées sur le comptoir de sa roulotte ambulante. Elle arbore le Tilak comme un troisième œil espion qui nous observe alors que notre chauffeur s'enfonce dans les ruelles en zigzaguant entre les vélos, les voitures et le bétail. Ici ne subsiste ni route ni règle, seulement les diktats du mouvement perpétuel.

En levant les yeux, j'aperçois les gratte-ciels aux façades lisses, épurées de toute fioriture afin de maximiser la réfraction de la lumière naturelle. Les cimes de ces géants de verre se perdent derrière le voile opaque des épais nuages noirs tandis que leur base disparaît sous le lierre grim pant. Des gaines électriques et autres structures tubulaires de diamètres variables se tendent entre les immeubles pour former une toile complexe au-dessus de nos têtes. Un perchoir idéal pour les rapaces qui attendent patiemment leur tour avant de pouvoir se repaître des restes, des rebuts et immondices abandonnés dans les caniveaux.

Mon voisin profite de la fascination que suscite ce décor surnaturel pour retirer sa main de la mienne. Je tente d'ignorer cette brutale séparation, mais la cassure, trop nette, me déchire les entrailles. La chaleur de l'homme assis à mes côtés me quitte pour laisser place aux tourments quotidiens. Le Grand Hiver se sert de mon état de fatigue pour planter à nouveau ses dents dans ma chair et me signifier qu'il ne me laissera pas en paix. Jamais. Rabattre les

pans de ma veste sur ma poitrine ne m'apporte pas le moindre réconfort, et rien de ce que je pourrais faire ne remplacera la douce sensation que me procurait le contact de Kyle.

— Terminus ! lance Chloé à la cantonade.

Nous descendons devant un bâtiment en piteux état sur lequel les lettres calligraphiées « HÔTEL » dénotent sur le crépi grisâtre par leur couleur cerise griotte. Notre conductrice quitte son poste de pilotage pour nous dire au revoir – et en profiter pour tâter une dernière fois les biceps de son sublime passager aux yeux verts.

— La propriétaire ne vous offrira pas le grand luxe, avoue-t-elle, mais vous ne trouverez pas moins cher ailleurs. D'après ce qu'on dit, la nourriture est digeste. Du moins, il n'y a pas eu de plainte pour intoxication alimentaire à ma connaissance.

— Merci pour tout, répond Loan en déposant un baiser sur sa joue.

On peut dire qu'il sait y faire celui-là, pensé-je en attendant la réaction de son frère. Ce dernier va-t-il de son côté embrasser Chloé pour la remercier en bonne et due forme ? Le bougre n'en fait rien. Il la gratifie tout au plus d'une tape sur le bras qui manque cruellement de délicatesse. Du Kyle tout craché ! La demoiselle ne se démonte pas et prend l'initiative de lui laisser une trace de rouge à lèvres sur le haut de la pommette. Elle regagne illico presto l'utilitaire et lui adresse un dernier clin d'œil :

— J'espère que nous nous reverrons, dit-elle d'un ton enjôleur.

À ces mots, le moteur se met à ronfler et recouvrir ainsi la voix de Grincheux qui peste tout bas en essuyant la marque laissée par la jeune femme.

— Tu aurais pu te forcer un peu, remarque Loan avant de pénétrer dans le bâtiment.

Je me retiens de rire, amusée par la remarque, mais alors que je m'apprête à entrer à mon tour, Kyle me retient par le poignet. Il l'agite en l'air comme s'il manipulait un pantin de bois et me crache à la figure :

— C’était la première et la dernière fois.

Je n’ai pas besoin qu’il me fasse un dessin pour comprendre de quoi il retourne, néanmoins sa brutalité m’estomaque au point que je ne riposte pas immédiatement. Loin de se satisfaire de cette remarque mesquine, l’insolent enfonce le couteau dans la plaie :

— Il va falloir que tu gères tes émotions mieux que ça si tu ne veux pas nous faire repérer. Ne t’avise pas de chialer à chaque fois que quelqu’un mentionne ton père ou je te jure que je vais t’apprendre ce que souffrir signifie.

— Et moi qui pensais que tu n’étais pas si irrécupérable ! En fait, tu voulais seulement éviter que Chloé découvre ma véritable identité. Tu ne m’as apporté du réconfort que dans le seul but de sauver les apparences, pas vrai ?

Il me détaille avec cet air hautain qui m’insupporte avant de m’achever :

— Tu t’attendais à autre chose, peut-être ?

La boule dans ma gorge se met à enfler. Je collerais bien mon poing sur la figure de ce crétin fini, mais je ne lui ferai pas le plaisir de céder à la colère. Il ne saura rien de l’orgueil qu’il vient de piétiner sans le moindre remord. Sa perfidie ne m’atteindra plus, j’en fais le serment !

Furibonde, je le dégage de mon chemin pour me réfugier aux côtés de son frère. Lui au moins me témoigne un minimum de respect. En pleine négociation avec la tenancière des lieux, j’apprends qu’en plus de ne pouvoir louer qu’une seule chambre par manque de moyens, l’installation électrique est tombée en rade la veille au soir. Autrement dit, nous pouvons dire adieu au bain bouillant et au chauffage.

— On va mourir de froid, remarqué-je à l’oreille de Loan.

La tenancière à l’ouïe hyper sensible braque son regard sur moi en répliquant d’un air lubrique :

— Ma p’tite dame a peur d’avoir froid avec deux gaillards bien bâtis dans

son plumard ?

Piquant un fard, je me mets à bafouiller des excuses absconses jusqu'à ce que Loan intervienne pour me porter secours :

— Notre sœur est la pire des frileuses que je connaisse. Une vraie calamité ! ajoute-t-il en me tapotant le haut du crâne.

La propriétaire des lieux ne mâche pas ses mots en agitant les clés sous notre nez :

— Votre sœur mes fesses, oui ! J'ai vu passer assez de couples dans mon établissement pour sentir les tensions sexuelles à des kilomètres. Tout ce que je vous demanderai, c'est d'y aller mollo avec les pieds du lit, et de ne pas couiner après vingt-trois heures pour le respect de vos voisins de palier.

À ma droite, Kyle semble prêt à implorer. Échauffé par les commentaires graveleux de la matrone, il tente de lui couper le sifflet.

— Ce sera tout ? demande-t-il avec agressivité.

— Puisque vous semblez pressé, jeune homme, je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

Le sourire qu'elle nous adresse à tous les trois se veut sans équivoque. Ses dents jaunes me rebutent, néanmoins je prends sur moi pour lui paraître agréable tandis que j'attrape moi-même les clés avant que Grincheux ne la morde et lui arrache quelques doigts au passage.

Nous gravissons les marches recouvertes d'une moquette jaunâtre surpeuplée d'acariens jusqu'au quatrième étage : direction chambre 428. La serrure émet un clac sonore lorsque je la déverrouille. Les gonds grincent et la porte crisse en raclant le parquet. La palme du bruit le plus insupportable revient, sans commune mesure, au énième juron que pousse Kyle en entrant dans la pièce. De toute évidence, la tenancière se paye notre tête. L'unique lit à baldaquin de trois mètres de large occupe tout l'espace et je découvre avec horreur, outre le gigantesque miroir qui le surplombe, les chaînes accrochées aux quatre montants de bois.



— Mesdames et messieurs, j'ai le plaisir de vous présenter la suite nuptiale spéciale sadomasochisme ! déclare Loan pour détendre l'atmosphère.

Il essaye de me mettre à l'aise en fanfaronnant, pourtant lorsque mon regard croise le sien, il s'avère incapable de me regarder dans les yeux. Lui non plus ne peut pas nier la gêne qui plane dans l'air. Tokki de son côté profite de ce moment pour sortir de sa cachette. Il fait le tour du propriétaire avant de bondir dans mes bras et me câline pour enterrer la hache de guerre après avoir collé Kyle toute la journée. Faible et sentimentale, j'accepte le cessez-le-feu sans condition. Comment pourrais-je me passer de ma boule de poils préférée ? Quant à Grincheux, il se contente de jeter ses affaires sur la desserte et se dirige d'un pas pressé vers la salle de bain. Il se fige un instant sur le palier et me pointe du doigt, le regard torve et les babines retroussées.

— Plutôt crever que de dormir dans ce pieu avec elle, menace-t-il avant de claquer la porte derrière lui.

Loan pose une main sur mon épaule.

— Ne l'écoute pas. Une bonne douche bien froide va lui remettre les idées en place. Par contre, il y a un léger détail qu'il faudrait régler...



Grincheux se décide à sortir de la douche une heure plus tard, vêtu d'une simple serviette. Personne ne compte lui inculquer la pudeur ? Si tu crois pouvoir me faire fuir en te trimballant à moitié à poil, tu dérailles ! pensé-je en essayant de me mentir à moi-même. Je sens déjà le rouge me monter aux joues lorsqu'il me fusille du regard et m'accuse tout de go.

— Tu comptes te rincer l'œil encore longtemps ?

— Oh, je suis navrée, je n'avais pas remarqué qu'il y avait quelque chose à mater. Je me disais seulement que tu devrais me laisser soigner ta plaie. À moins que tu préfères que la gangrène te ronge de l'intérieur ?

— Mais quelle emmerdeuse ! Fous-moi la paix avec ça ! Va plutôt prendre un bain avant d'attirer toutes les mouches du quartier.

— ça te tuerait d'être moins désagréable, espèce de...

— Par pitié, arrêtez ! implore notre arbitre commis d'office. Puisque nous sommes embarqués dans la même galère, chacun va devoir faire des efforts. Éris, mon frère n'a pas tort en ce qui concerne le brin de toilette.

Mon ennemi juré esquisse un sourire arrogant, tandis que je me mords la lèvre pour éviter de sortir de mes gonds.

— Quant à toi, cher frère, reprend Loan, une fois la douche de la demoiselle terminée, je te conseille d'accepter son aide sans rechigner. Et tu peux d'ores et déjà l'appeler Maïa pour te familiariser avec sa nouvelle identité.

— C'est quoi ces conneries encore ? braille Grincheux, sourcils froncés.

— Au cas où tu l'aurais oublié, les coordinatrices recherchent activement Éris pour homicide volontaire avec préméditation. Quand bien même elles ne bénéficient d'aucune autorité en zone neutre, les murs ont des oreilles. Si

nous voulons faire profil bas, nous devons éviter de semer des indices.

— Je vois... Pour Maïa, c'est ton idée, je me trompe ?

— Ne me regarde pas avec ces yeux-là, ça n'a rien à voir avec elle !

Elle ? Tandis que leur conversation m'échappe, je file discrètement sans demander mon reste. Mieux vaut ne pas traîner dans les parages quand la tension monte entre ces deux-là.

Maïa, Maïa... Je répète ce prénom afin de me l'approprier, de m'habituer à sa consonance et tenter de percer son mystère. Pour peu qu'elle ait réellement existé, que représentait-elle aux yeux de Loan ? Entretenaient-ils un lien de parenté, d'amitié ou que sais-je, d'intimité ? La réaction de Kyle à ce sujet m'échappe. Pourquoi s'énerve-t-il – encore – pour une broutille de ce genre ? Que son frère me propose d'endosser le nom de cette fille ne le concerne en rien. L'idée me plaisait, j'ai accepté, fin de l'histoire ! De toute façon, je n'attends plus rien de la part de cet emmerdeur de première. Il ne peut pas m'encadrer et ne cesse de me le rappeler afin que ses propos vénéreux demeurent intacts dans ma mémoire, mais la nature étant bien faite, je ne l'apprécie pas non plus. Non, pas le moins du monde !

Crasseuse de la tête aux pieds, je m'enfonce dans l'eau glacée de la baignoire. Je me savonne, me frictionne et me rince avant de m'éponger laborieusement avec la serviette invitée. Puisque Kyle s'est approprié le seul drap de bain que l'établissement met à notre disposition, le choix ne m'incombe pas vraiment. Sale égoïste ! Même hors de ma vue, ce plouc continue de me pourrir l'existence ! Je ne dis pas que le linge de toilette me revenait de droit, mais il pouvait au moins demander la permission avant d'en faire usage. Ne serait-ce que pour la forme.

Debout devant la psyché, je scrute avec minutie chaque centimètre de ma peau afin de repérer d'éventuels signes de détérioration. La sournoiserie du Grand Hiver ne connaît aucune limite. Son œuvre destructrice commence par une sensation d'engourdissement généralisée avant de s'étendre au niveau des capillaires sanguins dont la couleur s'intensifie pour dessiner un réseau violacé sous la peau. À ce jour, mon corps n'affiche aucune lésion cutanée pouvant trahir la pathologie dont je souffre, mais mon père me

recommanderait la prudence. Mon état nécessite une vigilance accrue. Sans les compétences de Jade en médecine parallèle, je peux faire une croix sur l'acuponcture et les séances d'ostéopathie. Or, si mes membres trahissent le phénomène de rigidification avant que nous ne puissions atteindre l'Enclave, je suis fichue. Conscients de mon inutilité, les Crawlers me laisseraient sûrement agoniser sur le bord de la route, sans assistance ni personne pour me tenir la main au moment où j'expirerais mon dernier souffle. À cette pensée, mes genoux s'entrechoquent. Fébrile, je manque de glisser sur le sol humide, mais me retiens de justesse avant la catastrophe.

— Tu as bientôt terminé ? me demande soudain Loan de l'autre côté de la porte.

— Deux petites minutes ! réponds-je en hâte.

Je me rhabille et me dépêche de sortir en m'excusant pour l'attente.

— Aucun souci. Je te confie mon frère, il est tout à toi.

Sur ce, il disparaît pour me laisser seule avec l'intéressé. Je m'approche de la desserte et, cherchant à briser la glace, j'entame la conversation.

— Je dois d'abord broyer les noyaux de jujubes pour...

— Je m'en cogne ! me coupe aussitôt Grincheux en s'allongeant de côté sur le lit. Prépare donc ta mixture empoisonnée, mais fais-le en silence.

— Tu pourrais au moins...

Je ne vais pas plus loin, s'énerver ne sert à rien. Reste zen ma fille, prends sur toi ou tu vas finir par lui en coller une. En appui sur un coude, Kyle commence à tracer des courbes sur une page vierge. Au contact du grain du papier, la mine de plomb émet un léger bruit de grattement qui ne tarde pas à m'apaiser. Je laisse l'énergumène vaquer à ses occupations et m'active à dénicher un récipient pouvant faire office de mortier. Je tiens dès à présent à m'excuser auprès du pauvre cactus qui a perdu son pot, réquisitionné pour la bonne cause. Munie d'un fouet dont le manche me sert de pilon – et dont l'utilité dépasse par conséquent le simple cadre des pratiques

sadomasochistes –, je commence à broyer les noyaux pour les réduire en une poudre fine à laquelle j'ajoute un peu d'eau, des extraits d'aloë vera et un soupçon de Soporipsis que je gardais précieusement dans ma besace. Pour le dernier ingrédient, je plaide coupable. S'il n'a pas vocation à guérir la blessure de mon patient, il l'assommera assez pour l'envoyer au pays des rêves et éventuellement, le rendre moins grognon.

Une demi-heure plus tard, Loan me rejoint et constate avec stupéfaction que son frère dort à poings fermés sur le précieux carnet dont je n'ai pas réussi à m'emparer.

— Ne me dis pas que tu l'as assommé, plaisante-t-il en terminant de se sécher les cheveux.

S'il savait...

— Son corps s'épuisait à force de combattre l'infection, lui assuré-je afin de me laver de tout soupçon. Nous devrions le laisser dormir pour lui permettre de récupérer.

— Rassure-toi, je n'avais pas l'intention de le réveiller. Pour une fois qu'il ne râle pas, je ne vais pas bouder mon plaisir. Et puis franchement, je me voyais mal l'attacher au lit pour le forcer à dormir avec nous.

« Avec nous ». La force de ces mots me trouble, car le « nous » signifie Loan et moi. Nous deux, ensemble, partageant une couche commune. Vu de l'extérieur, et en omettant la présence de Kyle, nous pourrions ressembler à un couple. À vrai dire, je nous trouve plutôt bien assortis lui et moi. Pourtant, aussi naturelle que puisse paraître notre entente, cet homme demeure un Crawler dont je devrais me méfier au lieu de me laisser berner par sa beauté brute, sensuelle et infiniment plus dangereuse.

— Tout va bien ?

Arrachée à mes pensées par sa voix grave, presque rauque à cet instant, je reviens sur terre et lui sers un pieux mensonge.

— Oui, je...je commence à fatiguer.

Il n'en faut pas plus pour me retrouver sous les draps, allongée entre deux spécimens mâles terriblement sexy. Lorsque Loan éteint la lumière, les propos salaces de la tenancière me reviennent en pleine figure et là, mon rythme cardiaque s'accélère pour friser les cent cinquante battements par minute. Un peu plus et je ne vais pas tarder à me liquéfier. Franchement, comment pourrais-je espérer trouver le sommeil dans mon état ? Que quelqu'un m'assomme, vite !

## Chapitre 11

Les premières lueurs du jour filtrent à travers les interstices des volets. Mes yeux s'accommodent progressivement pour discerner les larges épaules de Loan qui me tourne le dos. Un peu perdue, remettre les choses à leur place nécessite un certain temps d'adaptation. Vient ensuite cette impression de déjà-vu, ou dirais-je plutôt, cette sensation reconnaissable entre toutes. Le corps de Kyle pressé contre le mien annihile mes pensées en diffusant sa chaleur, il irradie, littéralement. Pour quelqu'un qui ne voulait pas dormir dans le même lit que moi, Monsieur prend ses aises, pourtant je ne m'en plains pas. Je devrais me sentir embarrassée de savoir que mon postérieur niche au creux de son abdomen, que ses doigts se sont frayés un chemin sous mon débardeur et que, pour autant que je m'en souviens, je ne porte pas de soutien-gorge. Alors pourquoi je ne ressens aucune gêne ? Son souffle répand dans ma nuque un courant d'air brûlant tandis que sa cuisse, collée aux miennes, apaise les tensions de mes muscles endoloris. Son contact semble neutraliser les effets néfastes du Grand Hiver.

Je voudrais rester des heures dans ses bras pour profiter de sa chaleur et faire taire les assauts éreintants de la maladie qui me ronge, mais je le sens revenir à lui, doucement. Sa main droite reprend vie et, à l'instar d'une tête chercheuse en quête de douceur, caresse machinalement la peau de mon ventre. Je peine à déglutir lorsque ses doigts effleurent l'élastique de mon shorty. Il veut ma mort ou quoi ? Je devrais m'insurger, me rebeller pour échapper aux attouchements involontaires de cet homme qui me rend vulnérable, mais je demeure paralysée, incapable de la moindre réaction. Je referme les paupières et retiens ma respiration tandis que le démon émerge doucement en pensant – à tort – que je dors toujours.

Lentement, il se détache de moi, centimètre par centimètre avec une précision chirurgicale qui me laisse sans voix. A-t-il l'habitude de quitter le lit des demoiselles à l'aurore pour se montrer aussi habile en la matière ? Cette

question en soulève une autre. Lui tarde-t-il de rentrer à l'Enclave pour retourner dans la couche d'une femme ? Ces interrogations me semblent tout à coup puérides. Pourquoi devrais-je m'inquiéter de la libido de Grincheux ? Il fait ce qu'il veut, avec qui il veut, et vu la distance qu'il vient de mettre entre nous, je ne serai jamais au menu. Grand bien m'en fasse ! Quand bien même monsieur me ferait des avances, ne comptez pas sur moi pour l'encourager sur cette voie.

Toujours immobile, je le devine s'extirper des draps : direction la salle de bain. Le bruit de l'eau qui coule m'incite à l'imaginer nu. Pourquoi ? Comment puis-je me laisser distraire – corrompre – avec ce genre de pensées lubriques dont je ne tire aucune fierté ? Dois-je mettre ces élucubrations concupiscentes sur le compte de cette chambre décidément trop kitch à mon goût, ou à la proximité qui repousse les barrières imposées par la bienséance ? Alors que je m'interdis de penser à Kyle dans sa tenue d'Adam, des images peu chastes me happent malgré moi. Le mercure grimpe. Si je ne contrôle pas rapidement mes pulsions, je vais finir par ressembler à ce pervers de Riley qui pensait pouvoir me tripoter en toute impunité. Grâce au ciel, la simple évocation du nabot me refroidit instantanément. Il n'est pas si inutile que ça en fin de compte, pensé-je en me levant à mon tour.

Après avoir entrouvert les volets pour profiter d'un bon bol d'air frais, Loan refait surface.

— Bonjour, dit-il.

Son naturel me désarçonne. J'ai l'impression de connaître depuis toujours cet homme à qui je retourne la formule de politesse.

Il me rejoint à la fenêtre, vêtu d'un simple boxer, puis pose les coudes sur le rebord. Il me frôle, sans arrière-pensée ni complexe. Les lueurs du jour effleurent sa peau, son teint mat naturellement parfait et les reliefs de sa poitrine qui rendrait accro n'importe quelle femme sensée. Le verdict tombe comme une évidence : les jumeaux sont beaux à en crever, et moi, je ne vais pas tarder à devenir complètement folle à lier.

— Hier soir avec Kyle, dit-il en regardant la rue en contrebas, nous avons dressé une liste de tout ce dont nous allons avoir besoin pour le retour. Ça te



dirait de m'accompagner au marché ?

Je ne réponds pas de vive voix, mais il comprend mon ravissement grâce à l'expression de mon visage. Un sourire jusqu'aux oreilles vaut tous les « oui » du monde.



Dans la mesure où tout se monnaie, je tourne la tête pour vérifier que personne ne nous regarde avant de me pencher vers Loan et lui glisser quelques mots à l'oreille.

— N'importe quel prêteur sur gage reconnaîtrait l'anneau marqué du sceau royal. Je sais que tu l'as récupéré dans mon sous-sol, je l'ai vu autour de ton cou quand tu...

Me revoir tremblante dans les bras du Crawler après l'attaque de la dionée me donne des palpitations. Il plante ses yeux dans les miens, insistants, intenses, plus verts encore que n'importe quel végétal gavé de chlorophylle et là, c'est carrément un électrochoc que je reçois en pleine poitrine. Alors qu'il me dévisage à la façon d'un scanner biométrique capable de repérer les phéromones à des kilomètres, je romps le contact visuel. Éclaircissement de voix. Je reprends :

— Nous pourrions tirer un bon prix de ce bijou, et rien ne nous empêchera de revenir le récupérer plus tard. Enfin, pas ensemble évidemment, bredouillé-je, gênée par le sous-entendu porté par ma formulation. Quand je dis « nous », je veux dire, toi ! Ou quelqu'un d'autre, un émissaire que le monarque jugera bon d'envoyer en zone neutre pour s'acquitter de cette tâche importante.

Vous sentez le naufrage, la plainte douloureuse de cette pauvre idiote qui rame mais ne fait que s'enfoncer davantage ? Je me doute bien que Loan ne s'encombrera pas d'un poids mort une fois parvenu à l'Enclave. Faisant mine de ne pas remarquer ma gêne passagère, il insiste sur la valeur sentimentale de cet objet emblématique. Je prends sa tirade comme un refus catégorique de s'en séparer et me rembrunis.

— Comment allons-nous nous procurer ce dont nous avons besoin sans un koublar en poche ?

— Ne t'inquiète pas pour ça, je connais une personne qui pourra nous dépanner. Il s'agit d'une femme qui travaillait autrefois à l'Enclave comme sage-femme. Elle connaît bien ma famille et nous aidera volontiers.

Sa famille, répété-je mentalement. J'aimerais en savoir plus, lui poser des questions à ce sujet sans pour autant trouver le courage de satisfaire ma curiosité. Après tout, si Loan ne m'en parle pas, je me dis qu'il n'a pas envie de s'étendre sur le sujet. Pas avec moi en tout cas.

Sans plus d'explications, il nous conduit devant la bicoque d'une voyante. Une cartomancienne extralucide à en croire l'énorme écriteau planté sur un minuscule carré de pelouse brûlée par le soleil.

— Ne m'as-tu pas dit qu'elle était sage-femme ? demandé-je, incrédule.

— Si, mais ça, c'était avant. Maintenant, elle préfère lire l'avenir dans les entrailles des nouveau-nés.

Je lâche un hoquet de surprise, rebutée par la vision d'horreur qui s'impose à mon esprit, et bien que d'ordinaire relativement perspicace, je mets un certain temps avant de comprendre que le bougre se paye ma tête. Il rit à mes dépens, plié en deux par ma réaction qui selon lui, valait son pesant d'or.

— Elle est un peu brut de décoffrage, mais tu ne risques rien, me précise-t-il lorsque nous pénétrons son univers mystique, une fois son calme retrouvé.

Et c'est censé me rassurer ? Intimidée par l'atmosphère que dégage ce lieu atypique, je préfère me tenir à proximité de Loan. Sait-on jamais. Si cette pseudo voyante ne tue pas d'enfants à des fins mystiques, elle n'en reste pas moins inquiétante. Tant par la puissante aura que je sens planer autour d'elle que par son apparence physique. Aveugle, la quinquagénaire aux cheveux noirs de jais délaisse son jeu de tarot et me demande d'approcher, imposant par la même occasion à Loan de rester en retrait. Je m'exécute, frileuse à l'idée de ce soudain face-à-face, et la laisse parcourir de ses longs doigts décharnés les contours de mon visage. Je tressaute lorsqu'elle pose ses deux mains à plat sur mon ventre. Inquiet, Loan tente d'intervenir, mais se ravise à l'instant même où la vieille femme lui intime de la laisser poursuivre. Elle n'avait pas prononcé un mot, pourtant le message ne souffrait d'aucune

ambiguïté. Nul ne devait boire ses paroles à part moi.

— Elle grandit à l'intérieur de toi, me chuchote-t-elle, le regard dans le vague.

Embarrassée, je lui réponds, les joues déjà empourprées :

— Je ne peux pas être enceinte, je ne...

— C'est la mort que tu portes, me coupe-t-elle d'un air que je ne saurais définir. Pierre tu deviendras, comme ta mère avant toi.

Les propos de cette femme aux yeux vitreux m'ébranlent. Leur caractère prophétique me dépasse, mais je ne peux pas nier leur véracité. De là où il se tient, Loan n'entend rien. L'angoisse de me faire prendre ressurgit néanmoins. Elle me saute à la gorge, pareille à un loup affamé, tandis que la médium se détache de moi sans un mot. Elle se dirige vers une étagère de bocal remplis de formol dans lesquels trempent des vestiges de matières organiques. Écartant une monstrueuse patte de grizzli dont l'amputation ne date pas d'hier, elle saisit un flacon au liquide translucide et le tend au Crawler.

— Pour la blessure de Kyle et les emplettes, dit-elle en lui glissant quelques billets au passage.

Épatant ! Comment devine-t-elle tout ça ? Devrais-je en profiter pour lui demander combien de temps il me reste à vivre ? pensé-je en triturant les fils qui dépassent de mes manches.

— Tout dépendra de ta capacité à discerner le vrai de son reflet.

Je mets un moment avant de comprendre que la femme me destine cette affirmation sibylline. Qu'il s'agisse de la réponse à ma question, pourquoi pas, mais je n'y comprends strictement rien.

— Quel reflet ? la questionné-je, totalement larguée.

Sans prêter attention à ma dernière demande, elle nous adresse un signe en pointant la sortie.

— Attendez ! essayé-je d’insister.

— Partez maintenant, ordonne-t-elle, presque méchamment.

— Merci pour tout, Moïra, la remercie Loan en me poussant vers l’extérieur.

Déboussolée par cette rencontre atypique, je ne peux m’empêcher de toucher mon ventre, le fameux berceau du poison mortel.

— Est-ce que tu attends un enfant ? me demande le Crawler, réellement intrigué.

Il me regarde d’une façon indéchiffrable sans pour autant porter une valeur de jugement. Si je répons par la négative, ne devrais-je pas lui révéler mon secret en répétant les dires de la cartomancienne ? Puis-je vraiment lui accorder ma confiance et lui expliquer qu’une dégénérescence frappe de très nombreuses personnes appartenant aux Clans Unifiés de Malone, moi y compris ? Je voudrais franchir ce pas, me rapprocher de lui pour ne plus avoir à vivre dans le mensonge et la solitude. Alors que mon cerveau cherche le moyen le plus approprié pour entrer dans le vif du sujet, Loan me coupe l’herbe sous le pied.

— Excuse-moi, je ne voulais pas manquer de délicatesse.

— Je ne suis pas enceinte ! m’empressé-je alors de rajouter. Je ne fréquente personne alors...

— Pas même ce Riley ?

— Surtout pas Riley ! m’exclamé-je en grimaçant.

— Tant mieux, conclut-il avant de retrouver sa sérénité habituelle.

Sans plus de discours, il nous entraîne au cœur de l’activité marchande en prenant soin de tenir ma main dans la sienne afin de ne pas me perdre dans la foule qui nous bouscule. Pour ma part, son « tant mieux » me tiraille. De quoi parlait-il exactement ? De l’absence de bébé ou de petit ami ?

Fatiguée de me poser mille et une questions, je relaye ce détail au second plan pour profiter de notre balade et observer l'attitude des gens, leurs vêtements, l'architecture des bâtiments qui ceignent la rue pavée principale. Les étals abondent de marchandises diverses et variées dont le prix fluctue en fonction de leur rareté. En l'absence de grille tarifaire, celui d'une simple antiquité peut osciller entre une poignée et des milliers de koublars.

Monsieur Carrel revenait parfois bredouille de la zone neutre et me disait alors « Pas de nouveauté aujourd'hui, les affranchis sont des voleurs ! ». Je me contentais d'acquiescer, de faire le tour de la boutique afin de m'imprégner de l'Ancien Temps, puis finissais par m'en aller, désœuvrée et déçue. Parfois, il gagnait le jackpot en assistant aux enchères clandestines organisées par des tribus nomades. D'après lui, ces gens explorent le globe à la recherche de notre passé, ne se gênant pas pour profaner au passage les vestiges demeurés inviolés à des fins pécuniaires. L'antiquaire parlait d'eux avec amertume, me dressait leur portrait en des termes péjoratifs qui transpiraient l'indignation. Cependant, s'il les qualifiait de pillards de tombes, je ne partageais pas son avis. Les nomades exhument des trésors enfouis, abandonnés, oubliés, et de mon point de vue, sans propriétaire pour réclamer l'usufruit de ces biens, l'acte de vandalisme perd son sens.

Avec Loan, nous traversons la grande avenue à la recherche d'une veste à capuche sous laquelle je pourrais dissimuler ma chevelure argentée un peu trop voyante, de pansements pour Kyle, de denrées non périssables, et d'un émetteur-récepteur qui nous permettrait de communiquer avec l'Enclave. Il passe la matinée à négocier les prix tandis que je l'écoute parler des langues étrangères avec admiration. Son niveau d'éducation sous-tend une position hiérarchique élevée au sein de l'armée. Tout ce que nous apprenions à l'école au sujet des Crawlers sonne faux à présent. Alors que nos enseignants les dépeignaient comme des bêtes sanguinaires indignes d'intérêt et dénuées d'empathie, je m'insurge. Mensonges et diffamations ! Je côtoie deux des leurs et découvre jour après jour les liens étroits qu'ils tissent entre eux, je les sais raffinés, cultivés et soucieux du sort d'autrui. Quoiqu'en ce qui concerne Grincheux, un doute raisonnable persiste. En partant du principe que notre absence de savoir les concernant repose sur un plâtras d'idées préconçues – d'inepties infondées –, la guerre que nous entretenons me paraît dès lors totalement absurde. Pourquoi ne pas retirer nos œillères afin de démêler le

vrai du faux ? À qui profite cette situation ? Ne pourrions-nous pas simplement hisser le drapeau blanc et passer à autre chose pour changer ?

Faute de ne pas avoir déjeuné correctement, nos estomacs gargouillent sur les coups de midi. Nous mangeons un Fish & Chips sur le pouce avant de commander une bière dans un pub irlandais. Loan me narre les origines de ce peuple qui dans l’Ancien Temps, vivait sur une île n’appartenant qu’à eux, jusqu’à ce que les Nordiens se l’approprient sous couvert d’apporter à l’Irlande une puissance technologique révolutionnaire. Photographies, cartes du monde et mots griffonnés par des clients de passage recouvrent les murs de l’établissement pour délivrer leurs histoires et raviver les souvenirs d’une époque qui me paraît tellement éloignée que je doute qu’elle puisse avoir réellement existé.

Alors que nous nous laissons porter par l’ambiance électrique et les effluves de houblon, mon acolyte se détend. L’alcool remplissant à merveille son office, je le devine plus à l’aise en ma compagnie, plus ouvert. Soucieux d’estomper la distance qui nous sépare naturellement lui et moi, en tant qu’individus appartenant à deux clans ennemis, il profite de ce moment pour partager des souvenirs de son enfance et me narrer les frasques de son frère. Nous rions tandis qu’il me dépeint ce terrible garnement sans foi ni loi, cette tête brûlée qui se précipitait à l’avant du danger pour le sortir d’une mauvaise passe. Tandis que je bois ses mots, il évoque une scène particulière :

— À la veille d’un bal que nous attendions avec impatience, notre père nous a convoqué Kyle et moi dans son cabinet d’étude. Adolescents turbulents, nous nous tenions souvent dans cette pièce qui servait à la fois de tribunal et de purgatoire. Un ambassadeur s’était plaint en apprenant que l’un de nous deux, il ignorait lequel évidemment, avait embrassé sa fille. Là, Kyle a haussé un sourcil et lui a demandé l’air de rien : « Et alors, la demoiselle en redemande ? ». Son acte de rébellion lui a valu une assignation à résidence. Sauf que... le coupable, c’était moi ! m’avoue-t-il en pleurant de rire. Mon frère a porté le chapeau pour me permettre d’aller à la soirée et retrouver une autre demoiselle qui me plaisait beaucoup à l’époque.

Tandis que Loan se remémore la scène, j’observe avec attention ses expressions faciales et remarque soudain une ombre qui vient obscurcir son visage. Perdu dans les limbes de ce passé révolu, il fixe sa chope et ajoute,

presque amer :

— Kyle ne m'a jamais rien reproché. Il a toujours été là pour moi et acceptera mes décisions, quelles qu'elles soient. Le moment venu, j'aimerais que tu t'en souviennes.

Sa dernière phrase me laisse perplexe.

— Pourquoi tant d'énigmes aujourd'hui ? Vous ne pourriez pas être plus clairs tous autant que vous êtes ? maugrée-je en me rappelant le discours de la médium.

L'intéressé fait fi de ma remarque. Il vide le reste de son verre d'un trait, puis s'excuse en prenant congé. Je le vois converger vers les toilettes pour hommes et me dis que je devrais l'imiter. Qui sait dans combien de temps nous pourrions retrouver des cabinets dignes de ce nom. Avant de l'imiter, je grappille une ou deux minutes pour me délecter de ma boisson, puis ramassant ma besace, je descends du tabouret de bar un peu trop haut à mon goût. À peine mes pieds touchent-ils terre qu'un individu immense et trapu me colle le canon d'une arme de poing dans les côtes.

— Un mouvement brusque et je tire, aboie-t-il de sa voix rauque. Tu la boucles et tu me suis sans attirer l'attention.

Sous la menace de l'arme à feu, j'avance lentement, docile, alerte aux moindres faits et gestes de celui qui me tient en joue tout en emprisonnant mon bras à l'aide de sa force herculéenne. Je scrute l'arrière-salle dans l'espoir d'apercevoir Loan. Bon sang, bouge-toi un peu ! Ma prière résonne dans mon crâne, elle fait écho à l'angoisse qui m'envahit un peu plus à chaque pas me rapprochant de la sortie, mais rien ne se passe. La porte conduisant aux toilettes pour hommes demeure close, immobile sur ses gonds pendant qu'un dangereux psychopathe me tient en respect. Nous sortons du bar incognito malgré les œillades que je lance à droite à gauche pour solliciter l'aide d'un bon samaritain, en vain. Nul ne remarque l'influence vampirique que cet homme exerce sur moi. Sa force me semble supérieure à la moyenne. Un peu plus et il me broierait l'humérus. Mes muscles compressés par sa poigne de fer souffrent le martyr, pourtant la peur me contraint au silence. Je le laisse me guider à travers les ruelles en balayant du regard les alentours à



la recherche d'une arme de fortune. Nous rasons un stand d'Opinel de poche. En attraper un à la volée s'avère tentant, mais carrément suicidaire alors tant pis, je laisse passer ma chance.

Tandis qu'il m'entraîne toujours plus loin, mes espoirs de fuite commencent à s'étioler. Loan ne pourra pas me retrouver, et qui sait ce que mon ravisseur attend de moi ? Bien que terrifiée, je me contorsionne pour observer le visage de cet homme qui ne porte aucun accessoire susceptible de masquer ses traits. Que je l'observe ne semble pas lui poser de problème, car il ne bronche pas, me laissant ainsi satisfaire ma curiosité. Il va me descendre, c'est pour ça qu'il s'en cogne ! Les morts ne parlent pas. Pas plus qu'ils ne dressent de portrait-robot, me lamenté-je, brisée par cette constatation.

Balaféré du front jusqu'au menton sur le côté gauche, il arbore un faciès peu commun. Les tissus cicatriciels forment une large barre verticale irrégulière qui contraste par sa couleur rosée avec sa peau mate, clairsemée de taches brunes. Sa longue veste imperméable, sans signe particulier ni écusson, descend jusqu'à mi-cuisses. Quant à ses bottes à la pointure hors norme, je dirais qu'elles proviennent d'un atelier de bottier au vu de la qualité du cuir et des coutures. Du sur-mesure, forcément. Avec des péniches pareilles, comment pourrait-il se chauser autrement ? Puisqu'il ne ressemble en rien à un soldat, j'opte pour un combattant indépendant au service d'un riche commanditaire. Une personne influente, déterminée, et accessoirement assez folle pour se payer le luxe de retrouver une fugitive malonienne en zone neutre. Me resterait-il une chance de survivre à mon ravisseur ? Après tout, le raisonnement qui émerge de mon esprit malmené par les émotions, bien qu'un brin tiré par les cheveux, tient la route. Si Riley veut me récupérer, engager un mercenaire reste sa meilleure option pour agir en sous-main.

— Combien vous paye-t-il ? finis-je par demander.

— Ferme-la !

— Je pourrais vous offrir davantage, insisté-je en désespoir de cause.

— Tu vas la boucler oui ? braille-t-il en me collant une mandale.

Sa grosse paluche, aussi lourde et épaisse qu'un gourdin, manque de me faire

perdre connaissance. Les passants tournent à peine la tête dans notre direction. Soucieux de ne pas s'attirer les foudres du mastodonte, ils s'effacent pour nous laisser passer. Juste à ce moment, j'aperçois un tesson de bouteille à proximité. Je fais mine de dérapier et m'affaisse de tout mon poids. Trop occupé à me cracher ses insultes, le balafre commet sa première erreur : il baisse sa garde et ne remarque pas l'objet dont je m'empare. Il me tire avec négligence en tournant simplement la tête pour vérifier que personne ne viendra s'interposer. Je choisis cet instant pour lancer l'offensive.

Le verre s'enfonce sous le pli de l'aine du mercenaire tandis que son sang chaud se déverse sur mes doigts. Poisseuse, je me dégage de sa contrainte et lui envoie mon coude sur l'arête du nez. Un dernier violent coup de talon et je file telle une fusée en laissant derrière moi le géant furibond. Je cours à un rythme effréné sans savoir où je vais, le cœur cognant dans la poitrine, mais alors que je regarde en arrière, j'aperçois la silhouette de mon poursuivant. Son pas possède quelque chose de mécanique. Il manque de naturel et me rappelle un cyborg sorti tout droit d'un roman de science-fiction, une sorte de Terminator lancé à mes trousses, et si je ne veux pas finir en charpie, j'ai plutôt intérêt à trouver rapidement une idée lumineuse.

Une détonation gronde en même temps que je m'écroule, la cuisse éraflée par le projectile. Les mouvements de la foule en panique me permettent de me relever et de poursuivre ma course en claudiquant. Mon envie de vivre hurle plus fort que la terreur et la douleur que m'inflige la blessure par balle. Sachant que je ne pourrais pas distancer mon assaillant, je cherche un moyen de disparaître des radars, slalome entre les gens et les carrioles de marchandises. Seul hic : ma tentative de fuite débouche sur une impasse. Coincée entre deux hauts murs et un grillage insurmontable, je me vois contrainte de rebrousser chemin. Alors que je me retourne, je découvre avec horreur le faciès grimaçant du séide. Oh, merde, lâché-je mentalement en croisant son regard meurtrier.

Fou de rage, il m'empoigne et me projette contre la benne à ma droite. Ma tête heurte violemment la paroi dans un bruit de tôle qui se répercute à l'intérieur de mon crâne. Une douleur lancinante me coupe le souffle tandis qu'un goût métallique se répand sur ma langue. Désorientée, je finis entre les griffes du prédateur dont les yeux injectés de sang témoignent d'une ire

déraisonnable, une rage viscérale prête à exploser pour me réduire en lambeaux.

— Je vais t'apprendre le respect, petite garce !

Il sort le revolver de l'arrière de sa veste qui dissimule en réalité un exosquelette de type militaire, puis appose l'extrémité du canon contre mon épaule gauche.

— Mon employeur ne m'en voudra pas si j'abîme la marchandise, pas vrai ?

— Par pitié, ne faites pas ça ! l'imploré-je, terrorisée.

Mes supplications ne l'atteignent pas. Acculée, je me pétrifie au contact de l'arme, à l'idée de recevoir une balle à bout touchant. Il va tirer. J'imagine fort bien la trajectoire du projectile, déchirant mes muscles de sa tête oblongue pour mieux fracturer l'os de ma clavicule, et l'orifice béant par lequel je ne vais pas tarder à me vider de mon sang. Endurer la douleur est une chose, survivre à une hémorragie en revanche... Moïra avait tort de croire qu'il me restait du temps. Mon espérance de vie s'arrête ici, dans cette sordide ruelle nauséabonde. Mentreuse ! pensé-je en versant une larme.

## Chapitre 12

En état de choc, je m'apprête à fermer les yeux au cliquetis mécanique du revolver quand émerge de ma vision périphérique une ombre imposante qui se jette sur mon agresseur. Une nouvelle détonation claque dans l'air et me vrille les tympans. Tout se passe tellement vite que je ne réalise pas dans l'immédiat comment le mercenaire se retrouve un mètre plus loin, les quatre fers en l'air. Mon premier réflexe consiste à fuir la réalité, l'effacer de mon esprit. Je m'isole, m'enferme dans ma coquille en palpant les différentes parties de mon corps à la recherche d'un éventuel orifice, mais je ne trouve rien, aucun dommage corporel à déplorer. Je suis vivante ! remarqué-je alors tout en refusant d'y croire. Mes épaules s'affaissent et je m'écroule sous l'effet de tremblements musculaires désordonnés. Vidée de toute énergie, je demeure immobile jusqu'à ce qu'une boule de poils me saute à la figure pour y passer sa langue râpeuse et me ramener à la vie.

— Tokki ! m'exclamé-je, à la fois surprise et soulagée. Je te croyais avec...

Kyle ! Mon regard se reporte sur les deux hommes en train d'échanger des coups avec violence et là, je comprends qu'en plus de ne pas être vraiment tirée d'affaire, le frère de Loan se retrouve en danger à cause de moi. Le combat s'avère inégal. À cause de la blessure au thorax de mon allié d'une part, et de l'équipement de pointe dont bénéficie son adversaire d'autre part. L'ossature en titane, résistante et légère, accroît la force de frappe du mercenaire tout en lui offrant une protection en absorbant les chocs alors que Kyle, lui, encaisse les coups sans broncher. Malgré sa hargne et sa ténacité, je crains qu'il ne s'épuise avant la fin du combat.

Je me traîne à quatre pattes et fouille parmi les débris échoués au sol dans l'espoir de trouver une arme, non sans surveiller du coin de l'œil l'évolution de la rixe. Le mastodonte reçoit un uppercut dans la mâchoire suivi d'un high-kick sauté retourné qui ne manque pas de panache. Il réplique

néanmoins avec davantage de férocité, lance son genou à plusieurs reprises dans l'abdomen de mon sauveur et lui arrache un cri de douleur. Plié en deux, Kyle écope d'un coup de talon au niveau de la trachée. Malgré la protection que représentent ses avant-bras, placés juste devant sa gorge avant l'impact en guise de bouclier, le choc s'avère violent. Il suffoque, laissant ainsi à son assaillant l'opportunité de le plaquer au sol. L'homme balaféré affiche un immonde rictus qui me glace le sang. Il bascule tout le poids de son corps à l'avant pour compresser la poitrine de sa proie pendant que ses doigts se resserrent autour de sa gorge.

Du tas d'immondices qui m'entoure émerge enfin l'instrument susceptible de renverser la situation. Parée d'un piquet de jardin rouillé, je puise dans mes réserves pour fondre sur le géant et lui enfoncer la pointe en ferraille sous l'omoplate. Il hurle, s'écarte de Kyle et tente de se débattre, mais comme je ne lâche pas, la tige perfore ses chairs sur une dizaine de centimètres supplémentaires. Gesticulant comme un diable, il m'oblige à m'agripper à lui et enrouler mes jambes autour de son bassin. Je me cramponne à son cou tout en maintenant fermement le piquet. Alors qu'il se relève, le traître se jette dos contre le mur et m'encastre dans la brique. Son coude atterrit dans mes côtes. Je capitule en mordant la poussière tandis qu'il m'attrape, me soulève, tournoie sur lui-même et m'offre mon baptême de l'air. Mon vol plané se termine dans le grillage qui se déforme en conservant mon empreinte, puis je retombe lourdement sur les pavés en pierre.

Couvert de blessures, Kyle lorgne sur les miennes et disjoncte. Il entre alors dans une rage folle, revient à la charge, exécute une chute avant contrôlée et arrache à mains nues les charnières de l'exosquelette, à la jonction de la cuisse et du mollet. Déséquilibré, l'homme vacille avant de goûter à la fureur de son adversaire qui l'envoie au tapis sans traîner. Il aurait pu commencer par là, commenté-je mentalement, subjuguée par la force du Crawler.

— Qui t'envoie ? demande ce dernier en agrippant le mercenaire par le col de son imperméable.

— Va te faire mettre ! beugle l'intéressé, le visage en sang.

Sa réplique lui vaut un crochet du droit. De mon côté, l'effort que je fournis pour me remettre debout me remue les tripes. Je me retiens malgré tout de

régurgiter le Fish & Chips sur mes rangers.

— Répond, connard ! ordonne Kyle. Qui te paye ? Tu es venu seul ?

Le séide se met à ricaner.

— Ils vous tueront jusqu'au dernier pour finir le travail.

— Qui ça, ils ? demandé-je en rejoignant les deux hommes. Riley n'agit-il pas seul ?

Le Crawler me défend d'approcher davantage.

— Reste en dehors de ça, m'objurgue-t-il énergiquement.

J'ouvre la bouche en vue de protester et la referme aussitôt en constatant qu'un bip sonore émane de la colonne métallique du géant. Le bruit répété devient de plus en plus rapide, mais le colosse demeure stoïque, contrairement à Kyle dont les traits se décomposent à vue d'œil.

— Cours ! hurle ce dernier tandis qu'il attrape fermement mon poignet et m'entraîne avec lui dans une course effrénée contre la montre.

Une seconde s'écoule. L'adrénaline se déverse dans mes veines. Deux, nos foulées nous conduisent hors de la ruelle. Trois, le souffle de l'explosion nous propulse quelques mètres plus loin, dans un stand de chouchous que nous précipitons dans notre chute. Mes oreilles bourdonnent, des gens se mettent à crier autour de moi. Mon sauveur déblaye les décombres et s'enquiert de mon état.

— Tu n'as rien ? me demande-t-il en retirant les cacahuètes caramélisées collées dans mes cheveux.

— Je survivrai, plaisanté-je malgré les circonstances et le brouhaha qui nous entoure.

D'un mouvement de tête semi-circulaire, j'essaye de repérer mon animal de compagnie.

— Tokki ! appelé-je, inquiète. Tokki, où es-tu ?

La gorge serrée par l'angoisse, ma voix se brise. Pas de boule de poils à l'horizon. Je tente de me relever, sans succès. Ma blessure à la cuisse se réveille et m'arrache un gémissement.

— Reste ici, m'ordonne Kyle.

Il accourt en direction de la ruelle en cendres pour dégager les gravats qui en restreignent l'accès. Une fois les blocs les plus imposants retirés, il se fraye un passage et se faufile avec la souplesse d'un serpent. Sa grâce me fascine, mais bientôt, il disparaît sous une masse de matériaux noircis tandis que les façades ravagées menacent de s'écrouler pour de bon. Je retiens ma respiration, tant pour l'animal que pour l'homme parti à son secours. N'ai-je pas eu tort de laisser celui-ci s'aventurer sur un terrain instable ? Alors que je maudis mon inconscience, la terre tremble. Le monticule de béton et de briques s'affaisse, répandant un nuage de poussière ocre qui s'élève dans le ciel. Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Ignorant la douleur, je me traîne jusqu'au lieu du carnage et me mets à gratter le plus vite possible. J'y laisse mes ongles, de la sueur et quelques larmes. Ma détermination paye quand les doigts de Kyle interceptent enfin les miens.

Je continue de m'acharner sur les décombres afin de m'assurer une bonne prise et tire de toutes mes forces pour le dégager avant qu'il ne meure asphyxié, enterré vivant à cause de la pauvre écervelée que je suis. Mes cris de détresse interpellent des passants qui jusque-là se contentaient d'observer. De spectateurs à acteurs, les hommes valides arrivent à la rescousse et parviennent à extraire le jeune homme. Recouvert d'une couche épaisse de particules grisâtres, il se met à tousser pour expulser la poussière inhalée. Il a tout juste repris sa respiration quand je me jette à son cou, partagée entre la culpabilité et un profond soulagement de le savoir sain et sauf.

— Pardonne-moi, Kyle, pleuré-je. Je n'aurais pas dû te laisser y aller. C'est ma faute.

D'ordinaire habitué à me repousser, il n'émet pas le moindre reproche quant à l'étreinte que je lui impose. Au contraire, il passe ses bras autour de moi pour m'attirer davantage à lui. Assez pour que je sente quelque chose gigoter

sous sa veste. Les yeux ronds comme des soucoupes, je descends la fermeture éclair de sa veste et découvre Tokki recroquevillé sur lui-même. Non, je ne rêve pas, mon petit compagnon d'infortune respire ! Grâce à Kyle, celui-là même sans qui le mercenaire m'aurait troué la peau. Tandis que nous restons immobiles à terre, face à face, je me demande comment lui exprimer ma gratitude. Je ne peux rien lui offrir. Je ne possède aucune richesse et je ne vaudrais probablement pas un clou non plus.

— Merci, dis-je simplement en attendant de trouver mieux.

— Nous devrions retourner à l'hôtel.

— Mais... ton frère est sûrement parti à ma recherche. Il doit être en train de me chercher partout à l'heure qu'il est !

— Écoute, je le connais bien. Il va paniquer, demander à tous les pèlerins qu'il va croiser s'ils n'ont pas vu une fille bizarre avec des cheveux gris, pour finalement reprendre ses esprits et comprendre qu'on ne retrouve pas une aiguille dans une meule de foin. Retourner à la chambre reste sa meilleure option. C'est le seul endroit qui nous relie tous les trois. Ne t'inquiète pas pour lui, c'est un grand garçon.

— Hum, acquiescé-je, à peu près convaincue.

Prenant appui sur lui, je grimace en touchant ma cuisse. Je me mords la lèvre inférieure, consciente de ne pas pouvoir marcher dans cet état, quand Kyle s'agenouille devant moi et m'ordonne de monter sur son dos.

— Ne te fais pas prier, grimpe !

L'offre plus qu'alléchante qu'il me propose éveille mon admiration, pourtant je décline poliment par peur d'aggraver son état.

— Ta blessure saigne, tu devrais te ménager.

— Plus vite nous rentrerons, et plus tôt tu pourras panser la plaie, me fait-il remarquer à juste titre.

Je souris, ravie de constater que Grincheux peut se montrer conciliant quand



la situation l'exige.

— Puisque tu insistes, lâché-je en me calant contre son dos.

Il se lève aussitôt et ajuste la prise sous mes genoux tandis que mes bras s'enroulent autour de ses épaules. Confortablement calée contre lui, je me sens tellement bien que je prie pour que le retour puisse durer suffisamment longtemps. Alors que je ferme les yeux pour savourer l'instant présent, un détail semble m'échapper. Curieuse, je demande :

— Au fait, comment m'as-tu retrouvée ?

— Je venais de conclure un marché au Pôle des Transports quand Tokki m'a filé entre les doigts. Et vu ton caractère, je me suis dit que j'allais prendre cher si je revenais sans lui. C'est lui qui t'a retrouvée, pas moi.

— Ah, il m'aime un peu cet ingrat finalement ! m'exclamé-je. Son instinct a dû le conduire jusqu'à moi.

— Son instinct ? Je pencherais plus pour un radar réglé en mode « fille à problèmes », me rembarre Kyle. D'ailleurs, ce n'est pas pour la ramener, mais te sauver la vie commence à devenir une habitude.

— Hey, le coupé-je. Sans moi, tu serais mort de ta blessure au thorax, et je te signale que le balafre te dominait avant que je ne m'interpose.

— OK, je vois. Tu as l'intention de compter les points ?

— Je n'ai pas dit ça. C'est toi qui... Oh, et puis laisse tomber !

Pourquoi faut-il toujours que ce mec me cherche des poux dans la tête ? ruminé-je en silence. S'il ne peut pas s'empêcher de se montrer désagréable, qu'importe, du moment qu'il me laisse grimper sur son dos, je veux bien lui pardonner son manque de tact.

— Dis, tu crois que mon ravisseur a activé lui-même l'autodestruction de l'appareillage ? le questionné-je. Il n'a pas été surpris en entendant l'alarme.

— Les mercenaires se préparent dès leur naissance à tuer ou se sacrifier pour

ne jamais révéler l'identité de leur commanditaire. À mon avis, il s'agissait d'un dispositif de déclenchement à distance. Ce qui me fait également dire que nous devions être sur écoute.

— ça craint de retourner à l'hôtel en sachant qu'on nous espionne, non ?

— Ne t'inquiète pas. Si ça commence à chauffer, je serais là pour sauver tes fesses.

— Quand je pense que cet incapable de Riley a osé embaucher un tordu pour me ramener sous la menace, j'ai juste envie de...

— Tu es sûre que ton mec trempe là-dedans ?

— Alors d'une, ce n'est pas mon mec, précisé-je afin de dissiper le fâcheux malentendu. Et de deux, de qui veux-tu que ça vienne d'autre ? Ce nain de jardin m'a déjà prouvé qu'il ne reculerait devant rien pour arriver à ses fins, pas même à essayer de me pelo...

Là, je ne laisse pas Kyle m'interrompre une fois de plus, je m'autocensure. Inutile de revenir sur un épisode gênant qui ne le regarde en rien. J'enchaîne :

— Enfin bref, tu peux me croire quand je te dis que cet imbécile mérite l'asile.

— Sur ce point, on est d'accord. Ses troubles mentaux ne font aucun doute, comme en atteste la fascination que tu lui inspires.

— Hi-la-rant, grincé-je entre mes dents. Décidément, ton indélicatesse avec la gent féminine me sidère. Il n'y a qu'à voir comment la pauvre Chloé a ramé pour obtenir un simple baiser de ta part.

— Pour ta gouverne, je ne prends la peine de me conduire en parfait gentleman qu'en présence des demoiselles qui m'intéressent. Je ne gaspille pas mon temps et mon énergie pour rien, contrairement à mon frère qui essaye d'emballer tout ce qui passe.

Et pan, prend ça dans tes dents, ma fille !

— Par tout ce qui passe, tu veux dire, moi ?

— Bien vu ! Tu n'es pas si idiote finalement.

— Je ne suis pas idiote !

— Bien sûr que si, en plus d'être carrément laide. Franchement, je ne vois vraiment pas en quoi mon frère te trouve bandante avec tes cheveux de vieille, tes yeux chelous, et ta peau qui luit comme un morceau de porcelaine au soleil. Tu sais, à l'Enclave tu ferais un tabac dans un cirque !

— Tu peux parler, avec ton bronzage de cowboy bodybuildé. À côté d'un Malonien, tu ressembles juste à un tas de muscles gavé de stéroïdes.

— Évidemment, vos mâles ne sont que des femmelettes. Mate un peu un vrai mec pour une fois, ça te changera.

Comme si je ne me rinçais pas l'œil à chaque fois qu'il ne s'en doute pas... De mauvaise foi, je refuse de lui donner raison en singeant les filles désintéressées. Moi, émoustillée à la vue de puissants pectoraux et de tablettes de chocolat ? Jamais de la vie !

— Bon, alors écoute. Je ne suis peut-être pas un canon ni un génie, mais rien ne t'oblige à te comporter comme le dernier des goujats. Nous pourrions sûrement trouver un terrain d'entente. Je ne sais pas moi, on pourrait...

— Faire copain-copain, toi et moi, sérieux ? Oublie tout de suite. Ce n'est pas demain la veille que je voudrais m'encombrer d'un boulet dans ton genre. Je me démène pour dégoter un moyen de retourner à l'Enclave, à parlementer avec un marchand de tapis, et comme si ça ne suffisait pas, je dois encore courir après ta bestiole poilue. Tout ça pour quoi ? Pour me faire défoncer la tronche par un mercenaire kamikaze et manquer de crever sous un éboulement. Le simple fait de te regarder me file des boutons, alors si ce n'est pas trop te demander, j'aimerais autant qu'on s'ignore.

— Bien, puisque Monsieur ne veut pas y mettre du sien, autant commencer tout de suite, proposé-je, hors de moi. À partir de maintenant, inutile de m'adresser la parole parce que je ne te répondrai pas.

— Marché conclu.

— Parfait ! tranché-je, féroce.

Comme convenu, nous n'échangeons aucun mot sur le chemin du retour. Nous retrouvons la chambre vide, mais Kyle m'assure que son frère ne tardera pas. Haussement d'épaules. Jouer les indifférentes, moi aussi je sais faire, et je compte bien le lui prouver. Grincheux pousse un long soupir en jetant sa veste poussiéreuse sur le tabouret d'appoint, et tandis qu'il me tourne le dos, je sens que je l'exaspère. Tant mieux. Autant qu'il sache à quoi s'attendre jusqu'à ce que Loan revienne, parce que je n'ai pas l'intention de me dérider.

Alors que je m'effondre sur le lit, usée par les émotions et la douleur lancinante qui se diffuse le long de ma cuisse, la porte de la salle de bain claque d'un coup sec. Enfin seule, pensé-je avant de m'ennuyer ferme en attendant que mon antipathique gardien me cède la place. Toujours sur le quivive malgré le sentiment de sécurité que me procure sa présence de l'autre côté de la fine cloison, je sursaute lorsque la clé grince dans la serrure. Loan apparaît soudain dans l'encadrement, le visage blême.

À l'instant où nos regards se croisent, le poids qui semble peser sur ses épaules s'envole. Il referme derrière lui pour se précipiter vers moi, s'assoit sur le couvre-lit à mes côtés et prend ma main dans la sienne. Nos doigts s'entremêlent naturellement, comme si nous l'avions déjà fait des milliers de fois.

— Que s'est-il passé, Éris ? me demande-t-il d'une voix rauque et douce à la fois. Quand la barmaid m'a dit t'avoir vue sortir du bar avec un type louche, je suis parti à ta recherche, mais je ne te trouvais nulle part.

Le visage de Loan se décompose à mesure que je lui narre les événements en détail, en passant par la menace du Smith & Wesson, ma fuite désespérée qui s'est soldée en échec, l'intervention de son frère, et le déclenchement de la bombe. J'omets volontairement l'épisode de la montagne de gravats qui s'écroule sur Kyle alors que ce dernier tentait de sauver Tokki de l'asphyxie. Primo : un trop plein d'émotions ne ferait que torturer mon interlocuteur davantage. Deuxio : la culpabilité me ronge. Jamais je n'aurais dû laisser son

jumeau prendre ce risque inconsidéré.

— Si tu savais comme je m'en veux ! m'avoue-t-il d'un air contrit. Te laisser seule était carrément stupide de ma part !

— Tu ne pouvais pas savoir qu'on nous espionnait, le rassuré-je.

— J'aurais dû anticiper, insiste-t-il en laissant glisser sa main dans mes cheveux. Tu n'imagines pas à quel point j'ai eu peur de ne plus jamais te revoir.

À ces mots, il me regarde avec une intensité qui illumine ses prunelles vertes, laissant flotter dans l'air une sorte d'alchimie à laquelle je tente de me soustraire, en pure perte. Il se rapproche en un clin d'œil en saisissant mon visage à deux mains et plonge sous regard dans le mien.

— Loan, murmuré-je, hypnotisée par cet homme, sublime et désirable.

Son sex-appeal me foudroie, carbonise le moindre neurone qui chercherait à éviter l'inévitable. Il s'empare de mes lèvres, laissant glisser une main dans ma nuque, l'autre au creux de mes reins pour m'attirer à lui. Son baiser passionné me coupe le souffle, me paralyse. Je pourrais – je devrais – protester, me révolter contre cette relation contre-nature, mais mon corps ne répond plus aux messages efférents les plus élémentaires de mon cortex. Les années de conflits qui opposent nos deux peuples volent en éclat. Il n'y a plus ni Crawler ni Malonien. Seulement lui et moi, un homme et une femme éprouvant une attirance réciproque dans cette chambre d'hôtel. Alors que la bouche de Loan se joue de la mienne avec avidité, je ne demanderais pas mieux que de m'abandonner à cet élan de désir.

Kyle choisit ce moment pour réapparaître. Les poings serrés à s'en faire pâlir les jointures, il nous dévisage tour à tour tandis que des gouttelettes d'eau ruissellent de ses cheveux en inondant la moquette. Un léger détail qui échappe à son jumeau, transi par le baiser que nous venons d'échanger. Pour ma part, je me sens embarrassée, affligée par la certitude de ne pas pouvoir revenir en arrière. Aurais-je dû esquiver ce baiser, renier cette attirance partagée ? Loan se lève prestement pour gratifier son frère d'une franche accolade.

— Merci de me l'avoir ramenée, dit-il.

Kyle se contente de lui retourner une tape amicale dans le dos, sans un mot. Si ses lèvres demeurent scellées, ses yeux en revanche en disent long sur les sentiments qui l'assaillent. Il me dévisage avec animosité en profitant que Loan ne puisse pas voir les traits de son visage se durcir. C'est fou, mais... plus je l'observe, et plus je me sens coupable.

## Chapitre 13

La nuit s'avère courte. La menace d'une nouvelle attaque nocturne nous oblige à effectuer des tours de garde pour rester éveillés jusqu'à la quatrième heure du matin. Il fait encore nuit lorsque nous quittons l'établissement. Nous profitons ainsi que les ombres nous enveloppent dans une cape d'invisibilité pour traverser les ruelles en toute discrétion. Nous devenons des spectres errant à travers un dédale fantomatique totalement immobile. Ne reste que les charognards pour piquer du bec dans les carcasses éventrées de rongeurs et les reliquats d'abats qui suintent sur les trottoirs.

L'odeur nauséabonde de la putréfaction nous retourne l'estomac, pourtant aucun de nous ne s'en plaint, comme si le fait de parler constituait un crime. La tension entre les deux frères croît graduellement à cause d'un non-dit allant au-delà de la simple contrariété passagère. Kyle ne cautionne pas ce soudain rapprochement entre Loan et moi, je le sais, et son frère s'en doute. Néanmoins, nous préférons ignorer les ressentiments des uns et des autres dans l'immédiat afin de nous concentrer sur l'essentiel : le retour à l'Enclave.

L'entrepôt du Pôle des Transports apparaît devant nous lorsque nous franchissons le haut portail en chêne blanc de la cour intérieure. Je m'attendais à un parking où stationnent des véhicules de tous types : du camion réfrigérant acheminant la marchandise à la voiture familiale avec direction assistée et toit panoramique pour les escapades dans les steppes. Au lieu de ça, nous longeons des enclos foisonnant d'espèces aussi rares qu'indociles. Un rhinocéros blanc de plus de trois tonnes tourne la tête sur notre passage. Il semble nous pointer de sa corne monstrueuse comme si nous représentions des cibles vivantes et là, je me mets à espérer que Kyle n'ait pas eu la charmante idée de louer un animal psychopathe dans l'espoir que ce dernier me dépèce en chemin.

Un des employés arrive à notre rencontre, muni d'un formulaire à remplir,

d'un kit d'entretien, et d'une note manuscrite comportant quelques consignes de bonnes pratiques et de sécurité.

— Vos montures sont prêtes, annonce-t-il, jovial. Comme nous venons tout juste de les harnacher, je vous demanderai de rester sur vos gardes le temps qu'elles s'adaptent à la présence des brides. Suivez-moi je vous prie.

— Nos montures ? répété-je en m'adressant directement à Kyle. Tu ne pouvais pas louer un véhicule normal ?

Ce dernier me snobe, ignorant ma question et l'appréhension qui commence à me rendre nerveuse. Entortillant mes doigts à l'approche du box qui renferme notre moyen de transport, mes craintes s'évanouissent à l'instant où je pose les yeux sur l'impressionnant spécimen en question. Je le détaille des sabots jusqu'au sommet de sa crête, formée par une rangée d'écailles virant du bleu encre au vermillon. Malgré une hauteur au garrot qui me dépasse d'une bonne vingtaine de centimètres, l'animal ne se montre ni hostile ni oppressant. Il dégage au contraire une aura apaisante par la bienveillance dont elle nous inonde. Sa peau, pareille à un cuir dur et épais, glisse sous mes doigts tandis que son ventre émet des vibrations et des gargouillis sonores.

— C'est un prozèus mâle créé en laboratoire, et apparemment, vous lui plaisez déjà, me lance l'employé avec un sourire espiègle tout en déverrouillant les grilles.

Kyle passe devant moi en me bousculant – exprès, j'en suis certaine – et me tacle :

— Il aura tout le temps de changer d'avis.

Riposter me paraît parfaitement inutile. Grincheux refait surface et le contrarier davantage ne ferait qu'aggraver le malaise qui subsiste entre nous. Je laisse couler pour rejoindre Loan, occupé à ranger nos affaires dans les sacs en toile suspendus de chaque côté de la seconde monture, sur ses flancs. L'employé nous donne un coup de main en nous indiquant comment répartir les charges afin de ne pas déstabiliser l'animal.

— Ne vous laissez pas berner par leur apparence de mastodontes



nonchalants, dit-il. Des centaines de capteurs de pression disséminés sous leur cuirasse les rendent particulièrement sensibles aux variations de poids. Ils s'avèrent par ailleurs très intelligents. Ils pressentent le danger et développent une certaine méfiance à l'égard des individus qui cherchent à leur nuire.

— Vous voulez dire qu'ils pourraient devenir violents ? demandé-je, soudain inquiète.

L'employé sourit.

— Pas si vous en prenez soin. Sur ce, je vous laisse. N'oubliez pas de nourrir les petits à votre arrivée avant de les déposer au point relais.

Le jeune homme s'éloigne, tandis que nous le remercions. Pressé de partir, Kyle opte pour le prozéos qui n'offre de place que pour un seul passager en raison du volume occupé par le chargement.

— Vous n'avez qu'à prendre l'autre, dit-il à l'attention de son frère.

Alors qu'il glisse son pied dans l'étrier, Tokki s'agite en poussant des cris stridents. Kyle sort la boule de poils de sa veste pour le prendre dans ses bras et le rassurer.

— Doucement petite crapule, tu vas effrayer les mammoths.

Loin de descendre d'une octave, mon animal de compagnie agite sa patte vers moi. Il réclame sa maîtresse, forçant Grincheux à mettre son orgueil de côté et me rendre ce qui me revient de droit. Le Crawler me le cède à contrecœur, mais alors qu'il s'éloigne à nouveau, Tokki refait des siennes.

— Arrête tes caprices, le réprimandé-je. Tu veux monter avec lui ou avec moi ?

À cet instant, je crois bien que l'intéressé pleure. Il s'épanche sur mon épaule, à l'agonie.

— Rends-le moi, tu t'y prends mal, me réprimande Kyle, visiblement excédé.

Je fais un pas en arrière.

— Bas les pattes ! Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi. Tout allait très bien avant que tu n'arrives avec tes gros sabots. Tokki est à moi !

Mon interlocuteur un brin froissé se plante devant moi en gage de défi.

— Madame nous pique une crise de jalousie maintenant ?

— C'est moi que tu accuses d'être jalouse ? Dois-je te rappeler à quel point ton comportement peut s'avérer puéril et égoïste lorsqu'il s'agit de partager ton frère ? ajouté-je en chuchotant.

Ma remarque fort déplaisante ne manque pas d'agacer le Crawler qui s'apprête à me rendre la monnaie de ma pièce lorsque son jumeau intervient pour mettre le holà.

— Arrêtez de vous disputer la garde du petit et écoutez.

Un ange passe. À vrai dire, il n'y a rien à entendre, car la boule de poils blottie contre moi ne gémit plus. Elle a néanmoins profité du grabuge pour planter ses griffes dans le tee-shirt de Kyle sans que celui-ci ne s'en aperçoive.

— C'est malin, râle ce dernier en lorgnant les fils de coton sectionnés. Et on fait comment maintenant ?

— Restez ensemble jusqu'à ce que Tokki redevienne raisonnable, tranche Loan.

— Tu veux rire ? proteste son frère. Je ne vais quand même pas faire le voyage en me farcissant cette...

Il hésite en me dévisageant.

— Vas-y Crawler, va au bout de ta pensée, m'insurgé-je, prête à en découdre.

— Tu penses pouvoir encaisser ou tu veux des mouchoirs ? Après tout, chialer c'est ta spécialité.

— Excuse-moi de ne pas être une psychorigide sans cœur comme toi.

— Répète un peu pour voir !

Tandis que la joute verbale bat son plein, Loan s'éclipse discrètement pour monter en selle. Du haut de son promontoire, il siffle entre ses doigts pour couper court à notre querelle infantile et menace de nous laisser en plan.

— Qui m'aime me suive ! s'exclame-t-il en s'éloignant.

Assommés par l'ultimatum, Kyle et moi-même regardons s'éloigner le prozéos monoplace.

— Satisfaite ? me demande-t-il de mauvaise foi. Dépêche-toi de grimper avant que je ne t'abandonne ici.

Parce qu'en plus, c'est ma faute ? Laissant échapper un long soupir d'exaspération, je m'exécute malgré tout. J'attrape la bride et me hisse tant bien que mal en poussant sur mes jambes. Vu de l'extérieur, je dois ressembler à une bleusaille en galère, mais contrairement aux deux soldats chevronnés qui m'accompagnent, mon cursus universitaire n'incluait pas l'équitation. Kyle ne manque pas de jacasser à ce propos, insistant sur mon inexpérience et mon manque de coordination qui frise l'apraxie. Quand vient son tour, il grimpe avec une souplesse qui me désarçonne. À moins que ce ne soit le contact de son torse contre mon dos qui me déstabilise. Mal à l'aise, je tente de protester.

— Ne te colle pas à moi !

— Je n'y peux rien s'il n'y a pas de place. La situation ne m'emballe pas plus que toi, mais si tu n'avais pas lamentablement foiré l'éducation de Tokki, nous n'en serions pas là.

Le prozéos éperonné se met en mouvement. En dépit de l'apparence nonchalante de ces animaux étranges, ces derniers me sidèrent par leur capacité à se mouvoir avec aisance. Leurs pas s'avèrent souples et rapides. En deux coups de cuillère à pot, nous voilà déjà loin du Pôle des Transports. L'entrepôt rapetisse au point de devenir un simple grain de sable à l'horizon.

— Tiens-toi tranquille pour une fois, me conseille Kyle, l'œil mauvais. Autant te prévenir tout de suite, je ne compte pas m'arrêter si tu tombes.

Bien que la démarche chaloupée de notre monture aurait tendance à me bercer, je ne me laisse pas endormir pour autant.

— Tu m'emmerdes à me critiquer à tout bout de champ ! protesté-je d'une voix tranchante. Quoi que je fasse, ce n'est jamais assez bien. Si tu ne veux pas faire d'efforts pour moi, fais-en au moins pour ton frère. Nos prises de tête l'agacent et tu le sais très bien !

Silence. J'espérais avoir cloué le bec de Monsieur Je-Sais-Tout quand la question piège fuse et me désarçonne :

— Est-ce que tu l'aimes ?

Mes joues chauffent, assez pour que ma carnation puisse virer au cramoisi.

— Je n'ai pas envie de discuter avec toi des sentiments que j'éprouve pour ton frère.

— Oui ou non ? insiste-t-il. Le baiser signifiait-il quelque chose pour toi ?

— Kyle ! Je refuse de...

Une bourrasque de vent me coupe la respiration. Glacial, il transporte avec lui l'humidité qui s'insinue sous mes vêtements et m'arrache un violent frisson. Jusque-là, l'automne nous épargnait des températures basses de la saison. Le ciel cependant ne ment pas, il annonce le froid, et avec lui, cet Hiver de mort qui sommeille en moi. Maudite Moïra. Elle qui sait tout sur tout, ne pouvait-elle pas me débarrasser de ce fardeau au lieu de me gratifier d'une pseudo-prédiction hasardeuse ? Grelotter en permanence commence sérieusement à m'agacer. Les nerfs en pelote, je tente de résister à l'envie de hurler mon désespoir.

— Éris ?

— Quoi encore ? grondé-je, à deux doigts de fondre en larmes.

— Tu trembles. L'idée ne va pas te plaire, mais ne t'énerve pas, d'accord ?

Derrière moi, j'entends glisser une fermeture éclair.

— Qu'est-ce que...

Tirant sur les pans de sa veste, Kyle réduit le peu de distance qui nous sépare et me recouvre, il m'enveloppe sous la doublure en coton imbibée de son parfum. Les effluves m'enivrent tandis que je m'abandonne contre sa poitrine brûlante. Magnétique, cet homme ne cesse de m'attirer autant qu'il me repousse, de souffler le chaud et le froid. Alors que je croise les bras tout en maintenant la veste en place, il glisse ses mains sous mon tee-shirt. La gauche se pose sur mon ventre, la droite juste en dessous. La logique voudrait que je le repousse, pourtant je n'en fais rien. Je voudrais trouver la force de ne pas succomber à ce doux supplice, je le jure ! Néanmoins, le contact de sa peau contre la mienne m'électrise des orteils jusqu'au sommet du crâne. Et dire que l'idée n'était pas censée me plaire ! me flagellé-je, désabusée. Comment me montrer digne des sentiments que nourrit Loan à mon égard, alors qu'une simple étreinte de son frère me consume de désir ?

— Préfères-tu que je me retire ? s'enquiert soudain Kyle.

Le choix de ces mots – aussi innocents soient-ils – ne me laisse pas indifférente. La voix suave du Crawler glisse sur moi pendant que les images de son corps chaud pressé contre le mien m'affole. Qu'il se retire ? Bien sûr que non ! La faim insatiable qu'il provoque en moi me contraint à désirer sa présence à mes côtés. Pour ne ressentir que sa chaleur, cette plénitude qui m'apaise, et non plus le supplice imposé par cette satanée maladie typiquement malonienne. Je voudrais rester dans ses bras, la tête posée contre son torse, vibrante sous ses doigts pour ne plus jamais avoir froid. L'heure est grave : je deviens cinglée. Ne t'entiche pas de cet énergumène, pauvre folle ! Éprouver le moindre sentiment pour lui reviendrait à m'engager sur une pente glissante, et vu ma taille, je risque de tomber de haut. Pourquoi ce rustre mal léché me trouble-t-il à ce point ?

— Reste, m'entends-je répondre le souffle court, presque suppliante.

— OK, mais à une condition.

Patiente, j'attends sagement qu'il m'expose les termes du deal, le cœur battant. En réalité, mon cerveau détraqué commence à faire des plans sur la comète pendant que mon corps surchauffe. L'auriculaire du Crawler, situé à hauteur de l'élastique de mon shorty, ne m'aide pas à me concentrer. Oh que non... Kyle est-il venu au contact en tout bien tout honneur, dans le simple but de me prodiguer sa chaleur, ou attend-il quelque chose d'autre ? Je nage encore en plein délire lorsqu'il revient à la charge et me refroidit aussi sec :

— Réponds à ma question. Est-ce que tu l'aimes ?

Au final, tout ce qui intéresse le démon, c'est son jumeau. Après quelques secondes de réflexion, je n'ai plus le choix. Je lui sers la triste vérité.

— Je crois bien que oui, lâché-je avec sincérité.

Mes propos trahissent un doute, j'en conviens, mais si je me sens troublée en présence de Loan, mon cœur n'en reste pas moins incertain. D'un côté, je ne peux pas nier le lien affectif qui me lie à cet homme. Il se montre courtois, attentionné, drôle, et son élégance, à l'instar de son sourire, ne me laisse pas de marbre. N'oublions pas non plus le baiser que nous avons échangé. Loin d'être platonique, ce dernier me conforte dans l'idée que nous nous plaisons mutuellement. Pourtant, toutes ces bonnes raisons ne semblent pas suffisantes pour balayer l'attraction qu'exerce Kyle sur moi. Dans ses bras, je me sens sereine, forte, et vivante. Le dos calé contre son torse, je reçois de lui une telle quantité de chaleur et de ce je-ne-sais-quoi qui m'apaise, que j'en oublierais la haine qu'il me voue. Il me déteste plus que tout, et ne se gênera pas pour me le rappeler à la première occasion.

## Chapitre 14

Toutes les quatre heures, nous nous accordons une halte pour nous dégourdir les jambes et réhydrater les prozéus. La première pause constitue pour Kyle une bonne occasion de se débarrasser de moi en me refourguant à son frère. Tokki ne bronche pas. Il faut dire que la marmotte dort depuis que nous avons quitté le Pôle des Transports, et Loan s'en réjouit. Il me garde jalousement à ses côtés sans se montrer trop possessif. Nous ne reparlons pas non plus du baiser, même si ce dernier reste présent dans nos esprits lorsque nos doigts se frôlent par inadvertance. Je le soupçonne parfois de vouloir me toucher, se frayer un chemin sous mes vêtements, mais il s'abstient. Par peur de se montrer trop entreprenant ou de me froisser d'une quelconque manière peut-être. Pour ma part, je me retiens de l'inciter à aller plus loin, car mon esprit embrumé me somme de rester prudente. Les émotions font rage à l'intérieur de moi, me déchirent tandis que je ne sais que choisir entre raison et passion. Ainsi, je préserve une certaine distance, aussi frustrante que nécessaire.

En plus de vérifier l'usure des sabots en cuivre de nos montures, il se charge à chacun de nos arrêts des injections sous-cutanées dont le contenu me rappelle le liquide vaisselle au citron. Pour ma part, je leur donne à boire tout en leur glissant des mots doux à l'oreille. Malgré les tonnes de masse musculaire que ces spécimens mobilisent, leur organisme se contente d'un unique repas par jour. J'avoue que sur ce coup, Kyle ne pouvait pas choisir de modèle plus économique que ces adorables montagnes vivantes.

D'ailleurs, en parlant du loup, Grincheux brille encore par son absence. Pas une fois il ne s'est proposé pour remplacer son frère. Réussir à assembler les pièces pour mettre au point une radio et contacter l'Enclave lui donne-t-il le droit de tirer au flan ? J'en doute. Qui plus est, il commence sérieusement à m'agacer à gribouiller non-stop sur ce fichu carnet à esquisses qu'il refuse de dévoiler. Par pudeur, de peur que la critique s'avère négative ou simplement

parce que ses talents ne dépassent pas ceux d'un gamin de maternelle, allez savoir ! Dès qu'il renifle ma présence, il place son coude au-dessus du dessin pour me cacher la vue. Comme si j'en avais quelque chose à foutre ! ronflé-je en passant justement à proximité de lui. De toute façon, je me doute bien de ce qu'il gribouille. Dans ce paysage désertique constitué exclusivement de caillasse grisâtre, les prozéos constituent le seul attrait des lieux.

Distraite, je me prends les pieds dans le sac à dos de Kyle qui relève les yeux de sa feuille.

— Tu ne peux pas faire attention où tu marches ? me reproche-t-il avec mépris.

— Et toi, ça te tuerait de ranger tes affaires ?

— Si tu ne tournais pas en permanence autour de moi, mon bordel ne te poserait aucun problème.

— Ah, désolée. J'ai dû rater l'épisode où tu pissais un peu partout pour marquer ton territoire.

L'intéressé se lève brusquement, hors de lui à cause de mes propos. Il s'apprête à corriger mon impair lorsque Loan intervient.

— Ai-je manqué quelque chose ? s'enquiert-il, les mains posées sur mes épaules.

Son attitude protectrice envers moi dissuade Grincheux de lancer les représailles.

— Absolument pas, lâche ce dernier pour clore cette parenthèse pleine d'animosité.

Tandis que la colère le quitte, l'ombre d'une émotion traverse son visage et me frappe en plein cœur. Il ne s'agit ni de colère ni d'agacement, mais d'une tristesse aussi indescriptible qu'insondable. Je réalise trop tard qu'il souffre par ma faute. Son frère s'oppose à lui dans le seul but de me protéger alors que je ne veux pas les éloigner. Pour que tout redevienne comme avant entre



eux, je devrais me retirer, m'éclipser discrètement un instant, histoire de les laisser profiter d'un moment de complicité fraternelle. Mieux, je devrais carrément disparaître de leur vie et ne plus jamais pointer le bout de mon nez. Néanmoins, je ne peux m'y résoudre, quand bien même ce refus catégorique relève d'un profond égoïsme et d'une naïveté sans nom. Que puis-je espérer dans ma situation actuelle ? Une fois parvenue à l'Enclave, je deviendrai l'objet du monarque, et quoi qu'il veuille de moi, les jumeaux ne feront pas partie de l'équation.

Je laisse les deux frères se calmer en discutant entre eux. Le ton semble monter avant de se radoucir et d'ouvrir la voie à un rapprochement qui se solde par une accolade virile. Alors que Loan s'éclipse un instant, j'en profite pour me planter à côté de Kyle. Tandis qu'il caresse le prozéos, je l'imité en suivant son rythme.

— Je n'aurais pas dû m'emporter, m'excusé-je, sincèrement navrée par la tournure que prennent les événements.

Si faire le premier pas me coûte, je ne supporte pas de le laisser se morfondre en sachant pertinemment qu'il se sent rejeté. Je connais ce sentiment. Son mutisme prend fin lorsque sa main recouvre la mienne par accident, et que l'animal se met à ronronner.

— C'est vrai qu'il t'aime bien ce mastodonte, admet-il sans me lâcher des yeux.

Ses iris me paraissent à cet instant incandescentes, comme si les flammes dansaient à l'intérieur de ses prunelles. Hypnotisée, fébrile, je manque de m'étrangler en déglutissant et détourne le regard pour échapper à son insistance, sans pour autant retirer ma main de la sienne. Alors que je tourne la tête pour reporter mon attention sur notre monture, je m'extasie face au spectacle qu'elle nous offre.

— Waouh ! m'exclamé-je. Regarde comme c'est fascinant ! Tu savais que les prozéos émettaient une bioluminescence ?

— J'en monte depuis longtemps, m'assure l'intéressé, mais c'est bien la première fois que je vois ça.

Alors que la cuirasse iridescente du spécimen ne cesse de changer de couleur, un nouvel arc électrique nous incite, Kyle et moi, à rompre le contact.

— Aïe ! râlé-je en portant mes bouts de doigts endoloris à mes lèvres.

— Sorcière ! me taquine Grincheux, un peu plus détendu.

Alors que je baisse ma garde, son sourire me foudroie, il met le feu aux poudres et attise en moi un brasier que je n'arrive pas à étouffer. Hors de contrôle, mon corps s'anime et, poussé par une attraction mystique, passe en pilotage automatique pour se rapprocher lentement du Crawler. L'espace qui nous sépare se réduit brusquement à néant lorsque Kyle franchit la ligne que je m'étais juré de ne pas franchir. Il m'attire à lui avec force et s'empare de mes lèvres, me laissant ainsi goûter et succomber au plaisir de sa bouche sucrée. Comme avalée par un gouffre s'étendant sous mes pieds, je me sens partir à la renverse tandis que les plombs disjonctent. Affamée, incapable de résister à la tentation de fondre en lui, je capitule lorsqu'il me plaque contre le prozéos, m'emprisonne en pressant son bassin contre le mien. Ses mains me possèdent avec avidité, m'appriivoisent et me caressent. Les papillons dans mon ventre grandissent, ils battent des ailes et virevoltent tandis que je m'abandonne tout entière dans les bras de cet homme taillé dans le roc. L'explosion d'émotions que notre étreinte suscite s'avère presque douloureuse face à l'appétit grandissant qu'il provoque en moi. Plus qu'un simple désir charnel, j'éprouve un besoin physique au-delà de toute rationalité. Sans crier gare, Kyle freine nos ardeurs et se détache de moi. J'ouvre les yeux, interdite, et découvre avec horreur qu'il m'adresse un énième sourire de satisfaction. Perdue, dépossédée de mes repères, je tente d'exiger de lui une explication quant au mépris qu'il me réserve, mais malgré toute ma bonne volonté, les mots restent bloqués dans ma gorge.

— Considère que nous sommes quittes, me balance-t-il avec une froideur qui me glace les sangs.

Il commence à partir, puis se ravise en ajoutant à mon oreille :

— La prochaine fois que tu voudras embrasser mon frère, rappelle-toi que tu ne le mérites pas.

Sa mise en garde me fait l'effet d'une ogive nucléaire. Mes jambes flageolantes me trahissent et je m'écroule, à bout de souffle et de nerfs. Je hais cet homme ! Du moins, si ce n'est pas encore le cas, je ferais tout pour que ce souhait devienne réalité. Et dire que je m'étais juré de ne plus me laisser prendre par ce... ce salopard de manipulateur ! hurlé-je en moi-même tout en me maudissant pour ma naïveté. Comment cet homme que je dégoûte à n'en plus douter peut-il m'embrasser de la sorte, avec autant d'avidité et de passion ? Par pur désir de vengeance ? Tient-il à son frère à ce point ? Question ridicule. Je connais déjà la réponse.

Seule et dévastée aux pieds de l'animal, je demeure immobile jusqu'au retour de Loan dont je ne remarque pas immédiatement la présence.

— Éris, que se passe-t-il ?

S'agenouillant devant moi, il me dévisage, inquiet par ma soudaine pâleur. Incapable de répondre sans risquer de fondre en larmes, je me terre dans le silence, aphone et brisée.

— Mon frère s'en est encore pris à toi ? insiste-t-il, à la fois blessé et féroce. Je te jure que si c'est le cas, je vais lui botter le cul !

Consciente de la colère qui anime mon défenseur, je préfère lui servir un pieux mensonge avant que la situation ne dégénère.

— Je ne me sentais pas très bien, dis-je. J'ai eu comme... un vertige.

— Tu peux te lever ?

Acceptant la main qu'il me tend, j'essaye de me remettre sur pied, mais mes jambes rechignent à coopérer une fois de plus et je m'écroule dans ses bras. Il resserre l'étreinte autour de ma taille et me cale contre lui. À cet instant, l'impression de me retrouver face à la copie conforme de Kyle manque d'anéantir mes dernières forces. Pourtant, je sais que celui qui se dresse en ce moment même devant moi n'a rien à voir avec cet énergumène. Mes doigts parcourent machinalement les contours du visage de Loan à la recherche de ce je-ne-sais-quoi qui les rend si différents, d'un quelconque signe distinctif que ne posséderait pas son jumeau. Par quel miracle suis-je capable de ne pas

les confondre alors que les deux frères possèdent un faciès strictement identique ?

— Si tu voulais un peu de tendresse, il suffisait de demander, me taquine Loan.

Ses paroles me sortent de ma léthargie. Alors que le baiser de Kyle revient me hanter, je recule d'un pas. La peur me tenaille. Comment pourrais-je expier ma faute, corriger l'impardonnable bévue que je viens de commettre ? Me jeter dans les bras de Kyle, et puis quoi encore ? Autant se passer la corde autour du cou sur-le-champ ! En se jouant de moi, ce maudit charmeur de serpent m'a ouvert les yeux. Il disait vrai sur un point : je ne mérite pas son frère.

— Nous devrions nous remettre en route, suggéré-je afin de me soustraire à l'interrogatoire qui se prépare.

Je vois bien à la mine déconfite de mon preux chevalier que ma réaction l'intrigue, pourtant il me laisse m'en tirer à bon compte, tout en m'aidant à me remettre en selle sur le dos du prozéos.

— Encore un peu de patience, me glisse-t-il tandis qu'il se positionne derrière moi. Nous arriverons bientôt à l'aire d'embarquement.



21 h 30. Nous franchissons enfin la frontière marquée par la Dent du Phénix, un haut sommet prisonnier dans son manteau de neiges éternelles. La zone neutre se trouve à présent derrière nous alors que se profile à l’horizon le plus important navire de guerre ayant appartenu à la Marine impériale japonaise : le croiseur Reiko Mihashi. Depuis longtemps dépouillé de ses canons et lance-missiles par les Coalitions du Nord, l’activité de ce gigantesque titan d’acier se restreint à présent au transport de voyageurs et de marchandises.

— In-croy-yable ! articulé-je, épatée.

— Tu pensais que le Passeur était un vieux rafiot avec un pingouin qui paye à la proue ? me charrie Loan.

— Bien sûr que non, répliqué-je en lui donnant un coup de coude. Mais je ne m’attendais pas à ce qu’il soit si imposant !

Arrivé à notre hauteur, Kyle me toise de haut. Il hausse un sourcil et me gratifie de sa remarque fort déplaisante :

— Avec un peu de chance, on arrivera sûrement à s’éviter.

Sur ce, il saute à terre, décharge le prozéos et propose à son frère de le ramener au point relais pendant qu’il s’occupe de l’enregistrement. Me savoir hors de portée de sa rancune et de sa méchanceté ne peut pas me faire plus plaisir. Loan m’aide à descendre et me confie les rênes de notre monture.

— Dépêchons-nous avant que ce ne soit la cohue, dit-il en fendant la foule.

Tandis que nous progressons le long du vieux port, je m’imprègne de la réalité et des conditions de vie en dehors de ce que j’ai connu au sein des Clans Unifiés de Malone. Sans coordinatrice pour veiller à l’application de la réglementation, la loi de la jungle et du talion prévalent sur tout comportement responsable. Je ne compte plus le nombre d’infractions,

d'entourloupes et de punitions corporelles auxquelles nous assistons tandis que nous attendons de pouvoir retourner les prozéos à leurs véritables propriétaires. Dans la longue file d'attente, des impatients, soucieux de ne pas pouvoir embarquer à temps, crient au scandale. À l'affût de la moindre brèche, ils poussent et bousculent autrui pour grappiller une place ou deux. Leur incivisme ne cesse de m'impressionner tout au long des quarante minutes nécessaires pour atteindre le guichet.

La manière dont l'employé du Pôle des Transports s'adresse à nous tout en mâchant son chewing-gum ne fait qu'accroître mon exaspération. Certes, la chlorophylle confère au quinquagénaire une haleine fraîche. Cependant, s'il pouvait mastiquer la bouche fermée, je pourrais m'enlever de la tête l'image du ruminant qu'il m'inspire. Un peu plus et j'aurai tout le loisir de contempler sa lulette. Et je ne vous parle même pas du bruit !

— Ça vous fera vingt-deux koublars, nous annonce-t-il sur un ton peu aimable.

— Nous avons déjà réglé la totalité des frais à l'entrepôt, expliqué-je, aussi posément que possible.

— Si vous avez des réclamations à faire, adressez-vous au service compétent, voie 7, répond-il en pointant du doigt une autre file interminable. En attendant, vous devez régler la facture. À moins que vous ne préféreriez vous arranger à l'amiable...

Le pervers me détaille de la tête aux pieds avec insistance. Il s'humecte les lèvres, hypnotisé par mon décolleté, quand Loan le saisit par le col pour le tirer en avant avec force. À moitié couché sur le comptoir, l'employé commence à suffoquer sous la poigne du Crawler qui sort les pièces de monnaie et les lui jette à la figure.

— Regarde ma femme encore une seule fois comme ça et je t'arrache les couilles, menace-t-il en clôturant la transaction.

Nous partons sans demander notre reste. Au diable les réclamations ! Quelques mètres plus loin, je le remercie pour son intervention, non sans le taquiner au passage.

— Je ne savais pas qu'un homme aussi distingué pouvait tenir des propos manquant cruellement de classe, mais je te revaudrai ça, cher époux.

Phénomène étrange : l'intéressé rougit. Après notre baiser, je ne pensais pas lui faire autant d'effet rien qu'en lui glissant quelques mots doux sur le ton de la plaisanterie. Je souris à mon tour et me laisse guider à travers la foule et les odeurs de transpiration. L'espace d'une seconde, je crois reconnaître parmi les milliers de visages inconnus celui de Riley. Image furtive qui disparaît aussitôt, et je me dis que quelque chose ne tourne pas rond dans ma tête.

Des hommes, femmes et enfants venus de tous les coins du globe se concentrent à cet endroit dans l'espoir de descendre le long de la côte Pacifique pour atteindre les terres régies par l'Enclave. Certains n'hésitent pas à vendre leur corps au profit de riches marchands en manque de compagnie. La prostitution demeure monnaie courante, pourtant, face aux mauvais traitements que subissent les esclaves sexuels, la moutarde me monte au nez. La façon dont ces immondes proxénètes exhibent les poitrines de jeunes adolescentes ou réclament à des gosses de se masturber dans le but de mesurer la taille de leur phallus pour en apprécier la valeur vénale m'apparaît plus humiliant que toutes les accusations dont mon peuple m'accable. Il me reste un minimum de dignité contrairement à ces individus réduits à de simples têtes de bétail. Ma capacité d'acceptation arrive au point de rupture lorsqu'un maquereau s'en prend à l'une de ses filles pour avoir refusé de pratiquer une fellation. Des morpions s'agitaient sous le prépuce du client ? Il ne voit pas le problème. Le claquement du fouet, le cri de la martyre et l'expression de jouissance de son bourreau me donnent un haut-le-cœur assez puissant pour me couper la respiration. Fils de p... ! hurlé-je intérieurement.

Lorsque les lanières de cuir s'abattent à nouveau pour zébrer la peau couleur caramel de la métisse, j'arme mon poing. Je compte foncer dans le tas quand Loan me retient par la taille.

— Reste en dehors de ça, m'ordonne-t-il.

— Comment peux-tu rester insensible à cet acte de violence ? Tu sors de tes gonds parce qu'un vicelard me reluque d'un peu trop près, et là, tu fermes les yeux ?

— Ce n'est pas la même chose, se défend-il, blessé par ma remarque.

— Je ne vois pas où est la différence ! hurlé-je presque.

Alors que mon sang ne fait qu'un tour, une femme me bouscule et s'en excuse aussitôt. Projetée contre Loan, je me retourne assez vite pour dévisager la coupable, mais ne distingue d'elle qu'une paire d'yeux plus étranges encore que les miens par leur éclat doré. J'ai tout juste le temps de pousser un juron et jalouser les magnifiques mèches ondulées de cheveux auburn qui dépassent de son capuchon, avant qu'elle ne disparaisse noyée dans la foule. En même temps, je m'en fiche, car déjà mon attention se reporte sur la brute épaisse qui lève à nouveau son fouet en l'air. Prêt à frapper, il comprend sa douleur en recevant une droite fulgurante sur la mandibule. Déséquilibré, il reprend ses esprits et relève le buste pour recevoir une seconde correction : un violent coup de tête qui le met ipso facto KO. Kyle, qui avait déjà repéré son jumeau, quitte sa veste pour envelopper la métisse qu'un passant retient avant qu'elle ne s'écroule. Des paroles sont échangées, mais de là où je me trouve, je ne les entends pas. Kyle nous rejoint en hâte. Il nous harponne et nous somme de presser le pas.

— La fille ne craint plus rien, on s'arrache ! Allez, bougez-vous le cul, les tourtereaux. Le Passeur va larguer les amarres.

— Qu'est-ce qui t'a pris, bon sang ? le rabroue Loan. Ce n'est franchement pas le moment de faire des vagues !

— Je ne pouvais pas laisser ce connard s'en tirer à si bon compte. Tu sais très bien que ce genre de mec me tend, alors pour une fois dans ta vie, arrête de me prendre la tête et ferme-la avant que je t'en colle une à toi aussi.

Là au moins, c'est dit, pensé-je en courant derrière les deux frères. Si l'animosité des propos de Kyle ne fait aucun doute, il n'empêche que je ne l'aurais pas mieux dit moi-même !



## Chapitre 15

Nous récupérons nos bagages après que deux agents nippons en treillis bleu les ont ouverts et passés au détecteur de métaux, confisquant au passage tout ce qui pourrait servir d'arme et déclencher une émeute. Puisque les relations entre l'Enclave et les Clans Unifiés de Malone menacent d'imploser, ils craignent que certains passagers ne se laissent aller à des règlements de comptes sanglants à l'intérieur de leur magnifique croiseur. Par chance, je passe à travers les mailles du filet et échappe à la fouille au corps grâce à la réticente des Japonais à palper une femme. Tokki demeure immobile sous mes vêtements. Je me retiens de me dandiner à cause de ses longs poils qui me chatouillent. Quant à mon identité, Maya Oldfield me sied à ravir. Que Loan voyage également sous un nom d'emprunt manque, à mon sens, d'une quelconque utilité. Je garde néanmoins mes remarques pour moi, y compris celles qui concernent la sueur perlant sur les tempes de Kyle. Le mal de mer probablement, car au moment de franchir la passerelle permettant d'accéder au pont supérieur, le corps de Grincheux m'a semblé en proie à un spasme fiévreux. Monsieur n'aime pas les bateaux ? Tant mieux, me voilà bien aise de le savoir incommodé.

Nous empruntons une succession de passerelles et de couloirs ponctués de panneaux indicatifs bondés de sinogrammes, puis descendons de plusieurs étages pour atteindre le niveau juxtaposant celui de la salle des machines. Les moteurs ronflent sous nos pieds, le sol vibre, faisant craquer les plinthes en bois vernis. Tout se ressemble dans cet inextricable labyrinthe qui rendrait claustrophobe un mineur de fond. Vous ai-je déjà parlé de mon sens de l'orientation ? Une chose est sûre, je ne lâcherai pas les Crawlers d'une semelle !

La porte blindée de notre cabine s'ouvre dans un bruit d'air comprimé tandis qu'une odeur de chlore nous prend à la gorge. J'expédie l'état des lieux en quelques secondes : trois couchettes superposées sur lesquelles repose une

couverture rêche – et grise, à l’instar de tout le reste sur ce bateau –, un cadre à l’effigie d’un officier japonais qui rit de toutes ses dents, et une applique crasseuse suspendue au plafond. Nous déposons tant bien que mal les sacs sur nos lits respectifs. Se mouvoir dans cet espace clos demande un certain effort.

— Putain, je vais étouffer dans ce trou à rats ! jure Kyle.

Bonjour la vulgarité...

Dément, il manque de m’enfoncer dans le plâtre en se dirigeant vers la sortie.

— Pousse-toi de là, tu vois bien que tu gênes ! s’énerve-t-il en me crachant sa véhémence à la figure.

Attend-il de moi que je me rétrécisse comme par enchantement ? Ne trouvant aucune réplique assez cinglante pour la lui renvoyer, je me contente de pousser un râle à mi-chemin entre l’agacement et la résignation. Grincheux se fraye un passage vers l’extérieur. Une extraction qui s’avère aussi ardue pour lui qu’éprouvante pour moi. Comment les ingénieurs peuvent-ils concevoir des cabines à ce point exigües ? Au contact de Kyle, mes sens s’éveillent. Un simple frôlement m’affole. Son odeur, sa chaleur et son magnétisme me rendent dingue. Cette envie délirante de me coller contre son corps ardent me prend à la gorge telle une nécessité à laquelle je refuse de succomber une fois de plus. Fin prête pour le port de la camisole, mes yeux rencontrent ses iris verts. Je voudrais m’y plonger, y noyer mon âme pour m’extirper de cette insupportable torpeur concomitante au Grand Hiver.

Il tourne la tête et là, je l’aperçois. Ce flux vermeil incandescent qui circule dans la veine de son cou, pareil à la lave d’un volcan furibond. Outre sa capacité à dégager des watts, Kyle semble brûler de l’intérieur. Un brasier gronde en lui. Mon attention se reporte sur son torse, ou plus exactement, sur sa blessure que cache sa chemise. Souffrirait-il d’une infection ? Je pensais pourtant avoir pansé la plaie de manière à éviter la prolifération des germes. Par ailleurs, s’il utilise la potion prescrite par Moïra, ne devrait-il pas se porter comme un charme ? Je tente de le retenir pour vérifier sa température.

— Ne me touche pas ! gronde-t-il en écartant mon bras.

L'œil mauvais, il me défend d'insister et disparaît dans le couloir sous l'œil hagard de son frère.

— Je ne sais pas quoi dire, s'excuse ce dernier. Il se comporte vraiment...

— Il ne va pas bien, le coupé-je. Il nous cache quelque chose.

— Que veux-tu dire par là ?

— Si seulement je le savais ! Ton frère n'étant pas du genre expansif, il ne s'est pas épanché sur son état, mais je pense que sa blessure empire.

— OK. Quoi qu'il arrive, reste ici au cas où il repasserait. J'essaye de revenir le plus vite possible, me rassure Loan en déposant un baiser sur mon front.

Il se dirige vers la porte, puis se ravise. Demi-tour. Alors que son regard intercepte le mien, il me prend de court :

— Quand je reviendrai, j'aimerais que tu m'accordes un moment pour parler de ce qui s'est passé à l'hôtel. Ce n'était pas rien. En tout cas, pas pour moi. D'ici là, tu ne bouges pas, compris ?

Hochement de tête de ma part. Je comptais vraiment obéir pour une fois et me tenir à carreau, mais à peine me retrouvé-je seule, que mon animal de compagnie bondit hors de la cabine.

— Tokki ! appelé-je tandis que l'écho de ma voix se propage dans le couloir désertique.

Incapable de laisser vagabonder ma boule de poils de peur qu'elle finisse en plat de résistance, je m'élançai derrière elle. Dans sa fuite, elle me laisse néanmoins reprendre ma respiration. Elle m'attend à chaque intersection tout en balançant sa queue au rythme d'une aiguille qui martèle les secondes. Pourquoi agit-elle ainsi ? Je l'ignore. Néanmoins, j'ai l'intime conviction qu'elle cherche à me faire passer un message. Notre course nous entraîne jusqu'à l'entrée des cuisines, desquelles se dégagent des relents de viande avariée et autres arômes putrides indéfinissables. Je profite que la porte s'ouvre pour me faufiler en douce malgré la présence de l'énorme écriteau

« Staff Only ». Les gamelles en fonte et les épais nuages de vapeur d'eau dissimulent ma présence aux yeux des employés. Pour autant, je préfère ne pas m'éterniser, ne serait-ce qu'en raison du crissement des lames qui s'entrechoquent entre elles et des coups secs martelant les planches à découper. À quatre pattes sur le carrelage poisseux, je commence à maudire mon animal de m'embarquer dans ses pérégrinations. J'espère au moins qu'il s'éclate, que je ne sente pas le graillon pour rien...

Tapie derrière des sacs en jute remplis de pois cassés, je lève la tête, inspecte les alentours et repère un renforcement à l'abri des regards. Un des cuisiniers arrive alors avec un chariot qui déborde de torchons usagés dont la couleur me rappelle l'eau des égouts. Grâce à ce petit tour gastronomique, mes bonnes résolutions me reviennent à l'esprit. Ce soir, je commence le régime ! Bref, revenons à nos moutons, et plus précisément, au linge sale catapulté dans une trappe qui ressemble fort à un conduit menant tout droit à la blanchisserie. Une fois la voie dégagée, Tokki bondit sur le rebord de l'ouverture. Il tourne la tête vers moi avant de disparaître en contrebas. Quand faut y aller... Je me contorsionne pour passer le buste en premier, pose une main sur ma bouche pour étouffer un cri, une autre sur mon nez pour barrer la route aux mauvaises odeurs, puis me laisse descendre à plat ventre dans ce toboggan de malheur.

La descente ne dure pas. Quant à la réception, je peux la qualifier de réussie malgré mon manque d'élégance lorsque j'atterris tête la première dans le bac de récupération. Un peu plus loin, des Japonais en combinaison baragouinent avec entrain à travers leur masque sans remarquer la boule de poils bleue qui leur passe entre les jambes. L'un des deux se met à tousser tandis que l'autre l'entraîne à l'écart, loin de cet air saturé d'alcali qui vous fusille les bronches. Ils ne laissent derrière eux qu'un bloc-notes grisé d'annotations kabbalistiques et quelques expectorations d'un jaune-vert douteux. Je m'extrait en hâte de la benne, évite soigneusement les crachats et fonce à toute allure jusqu'à la salle des machines. Les moteurs grondent à vous crever les tympanes. Mes oreilles grésillent tandis que celles de Tokki se dressent sur sa petite tête de fouine.

Lancé à pleine vitesse, ce dernier me largue une fois de plus. De là où je me trouve, je le vois ramper sous les cuves, crapahuter sur les rambardes en

aluminium et défier les lois de la physique. Son saut, à la fois aérien et grotesque en raison de sa queue qui se balance dans le vide, le catapulte sur l'épaule de son nouveau maître. Je dois me rendre à l'évidence, mon animal de compagnie préfère changer de crèmerie. Pourtant, le besoin irrésistible de courir vers eux s'avère plus fort que la déception qui menace de me rompre les os. Si Tokki ne veut plus de moi, Kyle non plus. Aux traits durs qu'il me réserve, je comprends qu'il se passerait bien de ma présence.

— Ton frère te cherche. Il s'inquiète pour toi, dis-je en dépoussiérant mes vêtements.

Réflexe débile. Mon interlocuteur ne se préoccupe pas plus de mon apparence que de mes inquiétudes le concernant. Il me rembarre aussi sec.

— Tu ne devrais pas être ici. Repars d'où tu viens et emmène-le avec toi.

Tenant ma boule de poils par la peau du cou, il me la tend d'un air agacé.

— Tokki est venu jusqu'à toi, le réprimandé-je. Tu pourrais au moins lui montrer un peu de reconnaissance !

— Je ne vous ai jamais rien demandé alors débarrassez-moi le plancher !

Quinte de toux. Il se plie en deux, haletant. Genoux à terre, il serre les dents et nous ordonne une fois de plus de déguerpir en tâchant de couvrir les gémissements de Tokki, mais je reste pétrifiée, terrorisée à vrai dire par la dégradation subite de son état. Mon pouls s'affole et mes jambes tremblent tandis que j'imagine le pire, n'écartant pas l'hypothèse d'une septicémie contre laquelle je me retrouverais impuissante.

Je m'agenouille devant lui, l'examine sans le toucher, et remarque à nouveau le feu qui court sous sa peau. Je tire d'un coup sec sur les pans de sa chemise pour mettre son torse à nu. Les boutons cèdent, ils roulent sur le béton que nous foulons pendant que je me fige face au mal qui ronge le Crawler de l'intérieur. Un vaste réseau aux ramifications tortueuses semble transporter l'étrange venin jusqu'à son cœur.

— Barre-toi ! hurle-t-il.

Il accompagne son injonction d'un geste puissant qui me fait basculer en arrière. Je me retrouve sur les fesses et l'aperçois en contre-plongée tandis qu'il se relève péniblement. Voûté sous l'effet de la douleur, il recule sans me lâcher des yeux.

— Kyle, attend ! l'imploré-je, paniquée à l'idée de le laisser seul dans cet état.

Sourd à mon appel, il continue de fuir, à reculons. S'il compte me voir abdiquer, il se fourre le doigt dans l'œil.

— Mais bon sang Éris, tu es sourde ou juste débile ? Prends Crapule et sauve-toi !

Me sauver ? Que risqué-je de si atroce à rester à ses côtés pour qu'il veuille à tout prix m'éloigner ?

— Calme-toi, je suis certaine que tout ira bien. Viens avec moi, dis-je, une main tendue.

Une clé anglaise passe juste au-dessus de ma tête. Par instinct, je fléchis les jambes, puis attends que le missile retombe dans un tonnerre de tous les diables. Dans un accès de rage, Kyle saisit une caisse à outils pour me jeter son contenu à la figure. Soit il vise très mal, soit il ne compte pas me blesser, car pas un seul des projectiles ne parvient à m'atteindre. Je fais un pas de plus en avant. Les phalanges du Crawler s'écrasent sur la paroi d'une bombonne de gaz. Alors que son poing dérape, j'aperçois le sang qui macule l'étiquette de cette dernière.

— Je t'en prie Éris, je ne veux pas te blesser, dit-il finalement d'une voix brisée.

Ses paroles et sa détresse m'atteignent en pleine poitrine. Mâchoires crispées, l'homme qui me repousse désespérément s'adosse à une cuve et se laisse choir, à bout de forces. Une larme roule sur sa barbe de trois jours tandis que son regard m'exhorte à prendre la poudre d'escampette. Depuis quand pense-t-il pouvoir me donner des ordres ? Son corps tout entier dégage une chaleur extrême sans pour autant que le mien ne s'en plaigne. Au fond de moi, je sens

que le Grand Hiver absorbe le surplus énergétique pour apaiser sa propre voracité. Sers-toi bien, démon, pensé-je en entourant mes bras autour de Kyle. À califourchon sur lui, je l’attire à moi, fourrage dans ses cheveux et parcours sa nuque de mes doigts glacés. Pour la première fois de ma vie, je remercie le ciel d’être un glaçon.

En réponse à mon initiative, l’agitation de Kyle diminue. Aussi étrange que cela puisse paraître, il se montre réceptif et se détend, répondant presque instantanément à mes caresses. Il laisse glisser ses mains sur moi, il m’enlace et m’emprisonne dans une étreinte qui me grise. Je voudrais rester ainsi pour l’éternité, ne jamais m’extraire de ces bras qui m’entourent avec possessivité. Son rythme cardiaque redescend à mesure que la fièvre se dissipe. Front contre front, nous attendons en silence que la crise passe. Nos souffles s’entremêlent, nos respirations se synchronisent. Je profite de ce moment de flottement pour cogiter à vive allure. Non, je ne peux pas me fourvoyer en pensant que Kyle me déteste moins qu’il le prétend. J’ai vu la peur dans ses yeux. Non pas de souffrir, mais de causer ma perte d’une façon qui m’échappe encore. N’y tenant plus, je pose la question qui me brûle les lèvres :

— Que s’est-il passé ? J’aimerais comprendre ce qui a pu te mettre dans un tel état, et pourquoi tu avais aussi peur de me blesser. Parle-moi, s’il te plaît !

L’intéressé n’ose pas affronter mon regard, pas plus qu’il ne prononce le moindre mot, sans pour autant me repousser. Ai-je touché la corde sensible ? Prends les choses en main, ma fille, au lieu de laisser le doute te torturer ! gronde la voix de ma conscience. Alors que ses lèvres demeurent scellées, je décide de passer à l’offensive en l’embrassant, quoi qu’il m’en coûte. J’échoue lamentablement lorsqu’il tourne la tête en grimaçant pour esquiver mon geste. Mes illusions volent en éclats pour venir se planter dans ma chair. Écorchée, je me retiens de laisser couler mes larmes de justesse.

— En réalité, dis-je écoeurée, tu as juste peur que ton frère ne te pardonne pas s’il m’arrive quelque chose, pas vrai ?

Qui ne dit mot consent. Je prends son absence de réponse pour un oui qui m’anéantit définitivement. Tokki enfonce le clou en s’interposant entre nous deux, au cas où je n’aurais pas encore compris le message...

— Comme c'est touchant ! se moque une voix féminine qui nous fait sursauter tous deux. Allez, debout ! La réunion de famille est terminée.

Tandis que je me retourne, je capte le regard hypnotisant à souhait de cette femme. Je me laisse aller à la contemplation de son incontestable beauté tandis qu'inconsciemment, mon cerveau tente de recoller les morceaux. Le doré de ses prunelles, son timbre et les cheveux auburn vertigineusement longs forcent certains de mes souvenirs à remonter à la surface, mais face à la pression qu'exercent les canons pointés sur ma poitrine, ma mémoire défaille. Elle rame, pédale dans la semoule.

— Qui êtes-vous ? demandé-je en dévisageant la sublime femme qui se tient devant nous avec férocité. Il me semble vous avoir déjà croisée.

— Exact, admet-elle, un grand sourire aux lèvres.

Sa beauté et la longueur de ses jambes – vertigineuse – me fascinent, pourtant derrière ses airs angéliques se cache une adversaire redoutable. Je la devine froide, cruelle, et sans la moindre pitié pour les cafards que nous représentons.

— ça me revient ! m'exclamé-je soudain. Vous m'avez percutée sur le port. C'était vous, j'en suis certaine ! Qu'attendez-vous de moi ?

Sans prendre la peine de répondre à ma question, il suffit au succube d'adresser un signe à ses sbires pour qu'ils nous tiennent en joue, Kyle et moi. Elle esquisse un sourire, et alors qu'elle abaisse le bras, nous recevons tous deux une fléchette que j'imagine empoisonnée. Pas manqué. À peine ai-je retiré la pointe fichée dans ma chair que les premiers effets de la drogue me donnent la nausée. Le bateau tangue sous l'effet de la houle, à moins que ce ne soit moi qui parte à la dérive. Clignements de paupières. Ma tête devenue trop lourde s'écrase contre l'épaule de Kyle que je vois lutter pour rester conscient. Je tente de chasser les points lumineux qui dansent sur ma rétine, en vain. S'ensuit un flou artistique qui me laisse dans les choux. Blackout total.



## Chapitre 16

La première chose qui me frappe à mon réveil est un marteau-piqueur appelé migraine. Mes paupières clignent brièvement tandis que j'essaye de m'habituer à la lumière crue qui inonde la pièce. Au centre de cette dernière, une table sur laquelle repose un homme dont je ne distingue que des contours plus ou moins nets. À sa manière de se débattre, je le devine poignets et chevilles entravés. Le monde vacille, je tâche de ne pas partir en vrille et me retrouver une fois de plus aux pays des merveilles. J'ignore la composition de la drogue qui coule dans mes veines, mais ses puissants effets raviraient n'importe quel toxicomane. Grâce à sa chimie, j'ai rêvé que Kyle me serrait contre lui, qu'il me faisait toutes sortes de choses dont je vous passerais les détails et me disait combien il tenait à moi. Du pur délire, car en réalité, je me souviens parfaitement de son regard gêné et des sentiments qu'il a broyés sans la moindre hésitation. Si mon raisonnement logique peine à enclencher la marche avant, la dure réalité ne m'échappe pas pour autant.

Mes oreilles grésillent à nouveau, puis je l'entends distinctement, cette voix de velours.

— Vous n'allez pas être déçu, affirme la belle aux cheveux cuivrés. Le patient présente toutes les caractéristiques des incendiaires. La mutation se trouve à un stade très avancé, pourtant pour une raison encore inconnue, la combustion n'a pas encore eu lieu... oui, je comprends, ce sujet dépasse le cadre de la mission... en effet...

La douleur lancinante qui irradie mon cerveau me fait perdre le fil de la discussion. La voix devient lointaine jusqu'à ce que j'arrive à me reconcentrer et raccrocher les wagons. Le ton monte. L'agacement de la jeune femme devient palpable.

— L'accord conclu ne concernait que la fille. Si je vous livre le Crawler,

j'estime avoir droit à une compensation, d'autant plus que ces deux-là semblent liés par un phénomène de résonance... Bien sûr qu'il sera prêt à être transporté, notre meilleur alchimiste se charge en ce moment même de stopper le métabolisme. Quarante mille koublars de plus et les deux résonants sont à vous... trente-cinq... trente, et pas un koublar de moins. Descendez en dessous et je les ouvre du menton au pubis pour les éviscérer... hum... voilà qui est mieux. Marché conclu !

Le bip de la radio marque la fin de la conversation.

— Bon alors, ça vient ? s'impatiente-t-elle en faisant claquer sa langue.

Alors que ma vision se réajuste, j'aperçois un vieillard penché au-dessus du prisonnier qui n'est autre que Kyle.

— Je... je ne comprends pas, bégaye le septuagénaire. Un verrou psychique m'empêche d'accéder à son système nerveux central.

— Êtes-vous en train de me dire que vous ne pouvez rien faire pour éviter l'explosion ? s'indigne son interlocutrice.

— Pardonnez-moi madame, ce jeune homme diffère des cas traités jusqu'à présent.

L'alchimiste s'agenouille, les mains jointes.

— Par pitié, laissez-moi me racheter. Je ferai tout ce que...

La détonation du Glock m'arrache un sursaut tandis que le corps du malheureux s'affaisse. Sa tête, orientée de mon côté, m'offre la vision de son crâne perforé par le neuf millimètres, de ses globes oculaires fixes et vitreux. L'humeur aqueuse rencontre l'hémoglobine pour former un bouillon épais de liquides organiques. Je ravale la bile qui reflue en me brûlant l'œsophage.

— Incapable ! crache l'exécutrice en poussant le cadavre du pied.

Alors qu'elle tourne tel un vautour affamé autour de Kyle, ses escarpins claquent de façon régulière, lente, insupportable. L'horloge tourne et elle le sait. Si je comprends bien la situation, le Crawler qu'elle retient en otage

laissera bientôt exploser le trop plein d'énergie qui s'accumule en lui. Les incendiaires. Je répète mentalement ce mot plusieurs fois afin de m'en imprégner, en comprendre la signification. S'agit-il d'une maladie dont souffre Kyle ? Kendra parlait de mutation, de combustion également, et ne parlons pas de la présence de l'alchimiste. L'ensemble de ces éléments m'évoque ma discussion avec Loan dans la forêt d'Alémia. Il me semble que ce dernier s'apprêtait à me parler de ces fameux incendiaires avant que son frère ne nous interrompe. Sciemment ? Loan disait que les alchimistes pouvaient atténuer la douleur. Leurs dons peuvent-ils de même aboutir à une guérison complète ? L'état de son jumeau va-t-il s'améliorer, ou au contraire, tendre vers l'explosion fatale comme le pense notre tortionnaire ? Impossible ! D'ailleurs, si quelqu'un doit passer l'arme à gauche aujourd'hui, ce sera moi, ou cette maudite sorcière en talons hauts.

— Laissez-le tranquille, dis-je encore groggy par le cocktail de psychotropes. Vous êtes venue me chercher, me voilà. Vous n'avez pas besoin de vous encombrer d'une bombe à retardement.

— Tu entends, mon mignon ? s'exclame-t-elle en tapotant la poitrine de Kyle. Ta petite copine s'inquiète pour toi. À sa place, je serais davantage inquiète de ce qui pourrait m'arriver.

Malgré le grognement qui s'échappe de sa gorge, Kyle se trouve impuissant. Inerte. La langue de vipère me rejoint en se pavanant avant de s'accroupir face à moi. Rassemblant mes cheveux sur le côté, elle les attache et les sectionne au couteau, d'un coup sec au-dessus de l'élastique qui les maintient ensemble. Elle me tapote la joue et me nargue :

— Tu vois, je ne suis pas aussi méchante que tu le penses. Je vais laisser à ton mec un petit souvenir, histoire qu'il ne t'oublie pas trop vite.

— Allez vous faire foutre ! craché-je sans peur.

Sur ce, elle jette le trophée dont les éclats d'argent se ternissent à vue d'œil entre la table et feu l'alchimiste. Au moment de toucher le sol, mes cheveux sont déjà devenus aussi noirs que le plumage d'un corbeau, à la grande surprise de ma nouvelle coiffeuse qui affiche une grimace de dégoût.

— Kendra, un appel pour vous, intervient un homme à fière allure.

La coupe dégradée du brun, sa barbe taillée à la perfection, son lobe paré d'un diamant ainsi que les tatouages non dissimulés sous son kevlar trahissent une préoccupation constante d'esthétisme. La qualité de ses vêtements contraste avec les haillons portés par ses compères présents dans la salle, m'incitant à penser qu'il bénéficie d'un grade et d'un rang social plus élevé. Ajoutons à ces premières constatations les regards mielleux qu'il réserve à la vamp, et le voilà paré d'une étiquette de fidèle bras droit, voire plus si affinité.

— Les gars ? lance Kendra aux surexcités de la gâchette qui me matent de loin. Je vais devoir m'absenter un moment. D'ici là, je vous fais confiance pour ne pas abîmer notre précieuse marchandise.

Tandis qu'elle s'éclipse aux côtés de son subordonné, mon cœur s'emballe, il se met à battre la chamade à la vue des énerguènes qui n'inspirent pas la confiance. Comment Kendra peut-elle laisser le sort de ses prisonniers entre les mains d'une bande de dégénérés qui passent leur temps à bichonner leur attirail militaire lorsqu'ils ne s'astiquent pas en dessous de la ceinture sans la moindre retenue ? Ces hommes me donnent envie de vomir, et alors que l'un d'eux capte le rictus de révolusion qu'ils provoquent chez moi, celui-ci ne tarde pas à l'avoir mauvaise.

— Qu'est-ce que tu veux ma mignonne, à nous mater comme ça ? me demande-t-il avec agressivité. Ta mère t'a pas appris à pas dévisager les gens ?

Et la tienne ne t'as jamais dit que se gratter les couilles en public manquait clairement de classe ? Consciente de ne pas me trouver en position de force, je préfère ignorer ses propos en tournant la tête. Grossière erreur. Je comptais sur mon droit d'abstention pour désamorcer une situation qui risquerait de s'envenimer, mais l'effet escompté s'avère tout autre. Mon mutisme exacerbe son irritation.

— Sale petite garce, tu pourrais au moins répondre quand je te parle ! Alors quoi, parce que ma patronne te traite comme une princesse, tu te sens supérieure à nous ? Ouais, bien sûr, Madame est trop bien pour causer avec le

bas peuple.

Délaissant sa mitraillette, il s'approche de moi et me souffle son haleine de chacal au visage.

— On m'a parlé de toi, Éris.

Il prononce mon prénom en insistant sur le « s » à la façon d'un serpent prêt à me transpercer de ses crochets pour délivrer son venin. Ma salive se tarit, laissant ma langue râpeuse et ma gorge sèche. Je laisse échapper un hoquet de surprise lorsqu'il attrape mon menton entre ses doigts moites et calleux, ce qui ne manque pas d'alerter Kyle que je vois remuer du coin de l'œil. Un mouvement presque imperceptible que personne d'autre ne semble remarquer. Du nerf, arrache ces maudites sangles et sors-nous de là ! prié-je avec ferveur, non sans attendre quoi que ce soit de cette supplique silencieuse. Dans son état actuel, mon seul allié se montrerait bien incapable d'écraser une mouche, alors terrasser deux gaillards en pleine forme...

— Il paraît que tu aurais empoisonné ton père avec l'aide d'un Crawler avant de fuir comme une lâche. C'est vrai ce qu'on raconte ?

— Pensez ce que vous voulez, je m'en cogne !

Mon insolence me vaut une gifle qui, à vrai dire, me remet les idées en place. Les bourdonnements dans mes oreilles cessent. Je perçois à présent le ronronnement des machines, le vrombissement des pales des conduits d'aération et la respiration lente de Kyle à quelques pas seulement.

— Laisse tomber, intervient son acolyte. Contente-toi de la bâillonner et reprends ton poste avant que Kendra n'arrive.

Hésitant, l'intéressé paraît tiraillé, en pleine réflexion, avant de se résoudre à écouter les sages conseils prodigués par son équipier. Il regarde autour de lui, puis reporte son attention sur le bandana crasseux qu'il porte autour du bras. J'imagine aisément la quantité de sueur et autres substances peu ragoûtantes qui imbibent le tissu de cet accessoire démodé, et alors qu'il le dénoue en vue de me le coller dans la bouche, je proteste, gesticule avec vigueur. Les liens qui emprisonnent mes poignets derrière mon dos limitent mes mouvements,

mais je l'énerve assez pour écoper d'une seconde mandale. Plus cinglante que la précédente.

— Tu vas te calmer, oui ? cracha-t-il, hors de lui.

Ma joue en feu me lance, me faisant presque oublier sous l'effet des picotements la friction de la corde sur ma peau nue. Alors que mon assaillant m'attrape par les cheveux pour me mater, ma tête part en arrière, m'arrachant un râle et une série d'insultes que le bougre n'apprécie pas vraiment. Il me plaque au sol malgré les protestations de son camarade, fou de rage. Toute personne sensée dans ma situation se plierait aux exigences de celui qui la tient en laisse, pourtant je persiste dans la mauvaise voie, résiste et profite d'une ouverture pour lui assener un coup de genou bien placé. Alors qu'il étouffe un cri de douleur, ses doigts se referment au tour de ma gorge, ne laissant qu'un mince filet d'air pénétrer dans mes poumons.

— Lâchez-moi !

Ma plainte, hachée sous l'effet du manque d'oxygène et de la douleur, ressemble à celle d'un animal à l'agonie. Clouée au sol, je me cambre pour me soustraire à sa domination, mais plus je me contorsionne, et plus l'étau se resserre. Je suffoque tandis que les larmes emplissent mes yeux avant de déborder et venir rouler sur mes joues. Mon teint doit virer au violet, car je vois rappliquer en trombe le deuxième garde qui attrape mon agresseur par les épaules pour l'obliger à lâcher prise.

— Reprends-toi, Hans ! Kendra la veut vivante. Pense à l'argent !

— J'emmerde cette pute !

Le dénommé Hans envoie un crochet du droit à son acolyte qui recrache une dent, arrachée sous l'impact, et riposte aussitôt. Une averse de coups s'abat alors d'un côté comme de l'autre en répandant davantage de sang sur le sol déjà englué d'hémoglobine. La rixe bat son plein, elle atteint son apogée lorsqu'une armoire aux portes vitrées éclate avec fracas. De son côté, toujours ensuqué par la drogue administrée, Kyle s'agite, il tire sur ses sangles pour tenter de se libérer. Les sons gutturaux qu'il émet n'alertent pas les deux hommes, trop occupés à se battre entre eux. Aveuglés par la colère,

ils butent violemment contre la table sur laquelle repose le Crawler. Elle bascule, entraînant avec elle le patient sanglé, incapable d'éviter la chute.

Kyle tire sur les sangles, s'acharne sur les entraves qui l'immobilisent avec une force dont je ne le pensais pas capable. Sa hargne me tire de mon immobilisme. Ni une, ni deux, je me traîne au sol en direction des éclats de verre et me saisit d'un morceau assez long pour entailler la corde autour de mes poignets. À peine ai-je commencé de me mettre à l'ouvrage que le copain de Hans se rend compte de ma tentative désespérée et me fusille du regard. Il sort son arme du holster et enlève le cran de sécurité à l'effarement de son coéquipier.

— On se calme, d'accord ? Tu ne vas quand même pas me buter pour une simple dispute !

— Ferme ta gueule, Hans ! Tu ne vois pas qu'avec tes conneries la petite essaye de se faire la malle ?

— Elle mériterait qu'on lui apprenne les bonnes manières.

— Ne t'avise pas de la toucher ou tu vas le regretter, lui conseille Kyle.

Couché sur le côté sans possibilité de se désolidariser de la table, il agrmente sa menace d'insultes pimentées à l'acide sulfurique. Bien qu'appréciable, cet élan de courage me paraît, outre inutile dans la mesure où il ne peut rien faire, carrément suicidaire. À défaut de venir à bout de ses liens, il provoque l'édenté qui redirige son arme pour la tendre dans sa direction, un doigt sur la gâchette. Il me paraît suffisamment énervé pour appuyer sur un coup de tête alors que lui-même insistait pour ne pas perdre de vue l'essentiel, autrement dit, les ordres de Kendra.

Alors que je retiens mon souffle, paniquée à l'idée de perdre Kyle, une impressionnante tornade bleu nuit fait irruption pour fondre sur l'homme armé. Une gerbe de sang jaillit lorsque l'animal referme la mâchoire sur son bras pour le lui arracher. Le fluide vermeil gicle, se répand en abondance autour de lui, sur le sol et mes vêtements. Frappé de stupeur, Hans recule, bute contre la table renversée et bascule en arrière. Il tombe de tout son long sans pouvoir lâcher des yeux le fauve aux canines effilées, recouvertes de

restes de chair sanguinolents. Je profite de la terreur qui le paralyse pour exécuter un demi-tour et lui coller mon talon dans la figure. Le coup part tellement fort que ses cervicales craquent. Le bruit s'avère cependant moins écœurant que celui de ses côtes qui se brisent lorsque l'animal sorti de nulle part lui décoche un violent coup de tête et lui écrase le thorax.

De la taille d'un tigre, le prédateur se rapproche de mon visage. À mon tour de ressentir cette peur viscérale qui vous destitue de vos moyens. Tétanisée, je demeure immobile en priant pour ne pas finir déchiquetée, puis broyée entre ses molaires monstrueuses. Alors que j'attendais une énième effusion de sang, rien ne se passe. Il tend la patte vers moi, comme pour me sortir de ma léthargie, et alors qu'il me fixe de ses yeux aussi noirs que l'onyx, je percute. Par quel miracle... Impossible, ce ne peut pas... Si aucun mot ne franchit mes lèvres, les pensées quant à elles affluent, me submergent. Malgré la nouvelle apparence que revêt mon animal de compagnie, je le reconnais à travers l'intensité de son regard. D'un mouvement hésitant, je prends la température en essayant de caresser mon adorable boule de poils sans perdre de doigts. Il obtempère. Mieux, il ronronne et vient se blottir dans mes bras.

— Tokki, soufflé-je en le serrant contre moi.

Là, c'est clair qu'il ne ressemble plus du tout à un lapin. Avant, il tenait dans ma main. Maintenant, il pourrait m'étouffer en réclamant un câlin. Sa croissance, aussi express que spectaculaire, tient du miracle. Ses oreilles et sa queue n'ayant subi aucune transformation notable, elles me paraissent presque trop petites comparées à la masse musculaire étouffée sous l'épaisse fourrure brillante. Tandis qu'il se soustrait à mes caresses pour se rendre au chevet de Kyle, je prends conscience de l'urgence de la situation. D'autant plus que l'édenté ne va pas tarder à rameuter la cavalerie à force de hurler à la mort. Roulé en boule, il tient son moignon ensanglanté dans sa main valide, ne cherchant pas à m'arrêter lorsque je l'enjambe.

Je défais en quatrième vitesse les sangles qui retiennent Kyle à la table. Il retombe lourdement sur le béton malgré mes efforts pour le retenir. Pour ma défense, il pèse une tonne ! Son manque de tonus musculaire m'inquiète, car si nous ne dégageons pas d'ici dans la minute, nous ne tarderons pas à goûter la colère de Kendra. Je passe son bras derrière ma nuque et l'attrape par la taille.



— Appuie-toi sur moi, dis-je avec conviction.

Je pousse sur mes jambes de toutes mes forces en laissant échapper un cri alors que j'essaye de me relever, en vain. En plus de ne pas réussir à le soulever, je l'épuise davantage en lui demandant de fournir des efforts inutiles. Soudain, un éclair de génie traverse mon esprit. Si j'arrive à le glisser sur le dos de Tokki, on pourrait...

La porte claque. Je bondis de frayeur.

— Nom de Dieu, c'est quoi ce bordel ? hurle Kendra, au bord de l'hystérie.

Son regard passe de l'édenté – et à présent manchot –, à son pote Hans dont la bave imprègne largement son uniforme, en passant par les deux prisonniers qui comptaient filer à l'anglaise en son absence et par mon impressionnant compagnon poilu. Elle sort son arme, refroidit le braillard qui lui casse les pieds à geindre en continu, puis la dirige vers moi pendant que son subordonné vise Tokki. Ma boule de poils, aussi imposante et rapide soit-elle, n'ose plus bouger sous la menace de l'arme à feu. Ses oreilles en pointe relevées, elle se tient néanmoins à l'affût, prête à bondir lorsque l'occasion se présentera.

— Écarte-toi du Crawler et mets ça, m'ordonne-t-elle en me jetant une paire de menottes à la figure. Les mains dans le dos, cela va sans dire.

Évidemment, de cette manière je ne pourrais absolument rien tenter pour sauver ma peau ou celle de Kyle dont la pâleur excessive ne me rassure pas. Il semble décliner, à bout de forces. Et moi qui comptais sur lui pour nous sortir de ce merdier ! songé-je tout en m'exécutant, non sans grimacer au contact des bracelets métalliques sur mes poignets. Pour montrer ma bonne foi, je tourne sur moi-même.

— Parfait, conclut-elle, satisfaite. Maintenant, assieds-toi ou je demande à Erwan de buter ton je-ne-sais-quoi.

Tokki grogne. Il montre les dents, mais je le défends d'intervenir. Avec une arme pointée sur son poitrail, mieux vaut coopérer. Personnellement, je trouve que deux cadavres suffisent amplement. Inutile de rallonger la

rubrique nécrologique. Incapable de quoi que ce soit d'autre, j'attends, j'épie les réactions de nos geôliers en croisant les doigts pour qu'une force divine nous vienne en aide. Miss Terreur harponne Kyle pour le forcer à se mettre en position assise. Tandis qu'elle parcourt son torse du bout de ses ongles vernis pour suivre les vaisseaux incandescents qui dansent sous la peau de l'incendiaire, je retiens les injures qui me brûlent la langue. Vade retro satanas ! pensé-je en bouillonnant de jalousie. OK, je vous l'accorde, mon côté possessif ne devrait pas entrer en ligne de compte dans de telles circonstances, à moins d'être complètement détraquée. J'ai dû recevoir un bon coup sur le carafon alors que je me trouvais dans les vapes, je ne vois pas d'autre explication. Remarquez néanmoins que les attouchements de cette sorcière ne plaisent pas non plus à Tokki qui ne peut s'empêcher de montrer les dents.

— Il va falloir qu'on dégage avant le feu d'artifice, conclut-elle à la vue des filaments dorés nervurant l'épiderme de son prisonnier.

— Vous n'irez nulle part !

Alléluia ! me réjouis-je mentalement sans vouloir crier victoire trop vite. L'intervention providentielle de Loan fait mouche. Fraîchement débarqué d'on-ne-sait-où, il ne pouvait mieux tomber en immobilisant le brun. Il place un couteau sous sa gorge et le force à jeter son arme hors de sa portée, à mon grand soulagement. Tokki se détend lui aussi.

— Est-ce que tu vas bien, Éris ? me demande-t-il, un léger vibrato dans la voix.

L'espace d'un instant, je me sens aimée, importante, et regrette que cette accalmie ne puisse pas durer. Posant le canon sous le menton de Kyle, Kendra se met à rire à gorge déployée.

— Tu crois vraiment que j'en ai quelque chose à foutre de ce gamin ? demande-t-elle à Loan avec dédain. Erwan n'est pas irremplaçable. En revanche, ton jumeau me semble assez précieux pour que tu réfléchisses à deux fois avant de faire une connerie.

— Touche à mon frère et je t'écorche vive, réplique l'intéressé.

— Je vais me gêner...

Sûre d'elle et de l'emprise qu'elle pense exercer sur le prisonnier assis à ses côtés, elle ne remarque pas la main incandescente qui l'attrape à la gorge. Révulsée de douleur au contact de cette paume, pareille à un fer chauffé à blanc, elle laisse tomber son arme en hurlant de tout son soûl. Elle se tortille à la façon d'un automate détraqué pour fuir, sans succès. Son assaillant maintient le contact. Il fait fondre sa peau, et alors que des cloques apparaissent sur le décolleté de la jeune femme, l'atmosphère se charge d'une odeur de chair calcinée. Hystérique, le dénommé Erwan tente d'assener à Loan un coup de coude pour intervenir tandis qu'un « Kendra », prononcé sur le ton de l'agonie, se perd dans l'espace cloisonné comme une supplique, un déchirement qui me remue de l'intérieur. Il grimace, compatit, partageant la douleur de celle qui se débat encore malgré le supplice qu'elle endure. Mes soupçons concernant leur relation se confirment. La garce peut nier en bloc, ses mensonges ne changeront pas le fait qu'une idylle existe entre elle et le jeunot dont le visage transpire le désespoir. Je connais ce sentiment d'impuissance, de se savoir incapable de protéger les gens que nous aimons. De toutes les émotions qui m'animent, c'est la compassion qui me pousse à réclamer une trêve :

— Kyle, arrête !

Ce dernier repousse sa victime avec force pour l'éloigner de lui. Étendue sur le dos, elle convulse, les yeux exorbités. Loan laisse Erwan se précipiter auprès d'elle et la serrer dans ses bras en vue d'apaiser la douleur et l'angoisse. En regardant Loan plus attentivement, je m'aperçois qu'il scrute le corps de Kyle. Les sourcils froncés et les mâchoires serrées ne peuvent signifier qu'une chose : s'il savait pour les incendiaires, il ignorait que son jumeau en faisait partie.

— Ne reste pas planté là, viens m'enlever ces menottes ! l'exhorté-je pour le sortir de sa léthargie.

Reprenant ses esprits, il déniche une pince coupante et me libère d'un coup sec. Il soulève son frère, puis le cale contre sa hanche, tandis que j'arrive en renfort de l'autre côté. Mes doigts se posent sur quelque chose de dur coincé dans sa ceinture. Alors que je regarde ce qu'il en est, je reconnais son carnet à

dessins. Même à l'article de la mort, il refuse de lâcher son stupide bloc-notes ? Si ce n'est pas une obsession ! raillé-je en roulant des yeux. Tokki quant à lui monte la garde pour nous éviter un coup foireux de la part des amants.

— Un mouvement brusque et mon fidèle compagnon vous arrache la jugulaire, menacé-je. Pour qui travaillez-vous ?

— Va te faire foutre ! crache Erwan avec haine.

— Éris, intervient Loan, moi aussi j'aurais des milliers de questions à leur poser, mais ce n'est vraiment pas le moment. Mon frère a besoin de récupérer.

J'aimerais protester, pourtant je n'en fais rien et réajuste la prise. Alors que nous empruntons le chemin de la sortie, Erwan nous crache ses insultes auxquelles se greffe une menace qui vient des tripes à en juger l'ire scintillant dans ses prunelles.

— Vous me le paierez !

Faisant fi de ses promesses de vindicte, notre fuite nous conduit au dépôt des bagages. L'endroit s'avère immense, pourtant malgré sa superficie, les racks de stockage se trouvent encombrés, pleins à craquer du sol au plafond. Loan dépose Kyle avec délicatesse en évitant d'entrer directement en contact avec sa peau, car si la thermogénèse ne bat plus son plein, son jumeau n'en reste pas moins bouillant. Quelques minutes s'écoulent sans que nous échangions un seul mot. Face à la mine grave des deux frères et au silence pesant que je ne supporte plus, je tente une approche personnelle.

— On pourrait sûrement faire cuire un œuf sur son front, plaisanté-je avec légèreté en pointant du menton le bellâtre en sueur.

Bide total. J'ai tellement honte de ma blague minable que je voudrais devenir minuscule, invisible.

— Pardonne-moi, intervient soudain Kyle à l'attention de son frère. Je ne savais pas comment t'en parler.

— Depuis combien de temps me caches-tu ton état ?

— Tu te souviens de l'effraction à la bibliothèque ?

— La fois où quelqu'un a tenté de dérober les plans de notre centrale nucléaire ?

— Hum. J'ai rapporté l'incident à père afin qu'il puisse nous prémunir de tout espionnage industriel, mais je me suis bien gardé de lui avouer qu'en me lançant à la poursuite du voleur, j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter. C'est à ce moment-là que j'ai vu apparaître les premiers symptômes, les filaments sous ma peau.

— C'était il y a quatre mois, bordel ! Tu veux me faire croire que l'occasion de me dire la vérité ne s'est jamais présentée ?

— Que veux-tu que je réponde à ça ? Je ne savais pas comment aborder la question ! Au début, les crises étaient tellement espacées que je doutais de présenter la mutation. Il pouvait très bien s'agir de bouffées de chaleur ou de crises d'angoisse inopinées.

— Bien sûr ! Alors tu hésitais entre la ménopause et un accès de panique, toi que rien n'effraie ? Ne me prends pas pour un idiot. Tu allais faire comme d'habitude, attendre que ton état s'aggrave jusqu'à ce que je m'en rende compte moi-même. J'ai l'impression que l'histoire se répète. Pourquoi faut-il toujours que ceux qui comptent à mes yeux me cachent la vérité ? Je ne veux pas te perdre de la même façon que Maya, tu comprends ?

Maya... Encore elle, songé-je sans vraiment comprendre ce que veut dire Loan. Le moment se voulant malvenu pour faire preuve de curiosité mal placée, je me contente de poser une main sur son bras pour tenter de calmer ses nerfs, et me permets de m'immiscer dans leur conversation.

— Ton frère ne voulait pas te blesser, et à sa place, tu en aurais sûrement fait autant. En revanche, je ne voudrais pas me montrer alarmiste, mais existe-t-il un moyen de stopper les effets de cette... mutation ?

— Pas que nous sachions, me répond Kyle, un brin tendu par ma question.

— J'ai vu les filaments sur ta poitrine, ajoute Loan. Comment as-tu fait pour contenir l'explosion ? D'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais vu d'incendiaire résister à la phase terminale. Tous entrent en état de choc avant de laisser « sortir » le trop plein d'énergie.

Silence gêné. Ni Kyle ni moi ne souhaitons reparler de l'instant précédant notre capture par Kendra. Me revoir assise sur lui à califourchon ne m'aide pas à me concentrer pour trouver une explication plausible, loin de là. Puisque rien ne prouve que notre étreinte ait réellement apaisé le mal qui ronge Kyle, rien ne sert de s'attarder sur ce détail, pas vrai ? Sans un regard pour moi, l'intéressé hausse les épaules tandis que Loan revient à la charge.

— Tu as failli y rester aujourd'hui. À ton avis, ça m'aurait fait quoi de te savoir parti en fumée sans avoir pu te dire...

Sa phrase reste en suspens tandis que les larmes inondent ses prunelles chatoyantes. Frappant de ses poings la valise rose bonbon d'une passagère qui n'a rien demandé, il respire à fond et reprend :

— Je t'aime, et tu le sais. Mais la prochaine fois, si tu veux me cacher un truc aussi important, assure-toi que je n'en sache rien, parce que je pourrais bien te tuer de mes propres mains !

Alors que les frères se livrent à une accolade à laquelle je me damnerais pour participer, Kyle me lance un bref regard avant de détourner les yeux. Des fois, j'aimerais pouvoir lire dans ses pensées. Je sais qu'un détail le tracasse, mais lequel ? Que cache-t-il encore à son frère pour endosser la peau d'un homme rongé par la culpabilité ? S'agit-il du baiser que nous...

— Éris ? m'interrompt Loan alors que je me trouve en pleine réflexion. Je voulais te dire, j'aime beaucoup ta nouvelle coupe de cheveux.

Il profite de cette parenthèse pour les caresser sous l'œil attentif de son jumeau et ajoute :

— Tu te joins à nous ?

Pour un câlin contre vous deux ? Oh que oui ! hurlent mes neurones

détraqués.

— Sans façon, lâché-je en tâchant de garder la tête froide.

Comment pourrais-je accepter alors que je trahis leur confiance en me terrant dans mon silence ? Chacun à leur manière, ils m'ont prouvé que je pouvais compter sur eux malgré nos différences. Je ne veux plus leur cacher l'existence du Grand Hiver qui menace de me transformer en pierre. Ils ont le droit de savoir ! Alors que mon cœur bat la chamade entre mes côtes, je m'éclaircis la voix. Inspiration profonde, expiration. Go !

— Puisque l'heure est aux confidences, dis-je aussi calmement que possible, j'aurais moi aussi un aveu à vous faire.

Je ne sais pas si c'est moi, mais... alors que les deux frères me regardent avec leurs yeux de merlans frits, j'ai l'impression que la température crève les plafonds. Allez, idiote, courage ! Ils ne vont pas te larguer par-dessus bord juste pour leur avoir caché la vérité sur la maladie qui te tue à feu doux, si ?

## Chapitre 17

La vérité s'apprête à franchir mes lèvres quand des bruits de pas résonnent dans la pièce attenante à notre cachette de fortune. Puisque Kyle demeure trop affaibli pour se jeter dans une rixe que nous savons perdue d'avance, nous choisissons de disparaître des radars. À chaque fois que ça sent le roussi, Tokki s'éclipse. Je ne m'inquiète donc pas pour lui, quand bien même sa taille ne lui permet plus de se cacher dans un trou de souris. Loan traîne son frère sur son dos tout en balayant du regard les alentours à la recherche d'une planque.

— Là ! dis-je en pointant une énorme malle en cuire.

Kyle souffle en guise d'exaspération et me gratifie d'une remarque dont je me passerais bien.

— À part une crevette de ton gabarit, personne ne tiendrait à l'intérieur, mais vas-y, fais-toi plaisir ! On viendra te récupérer avant que tu ne décèdes par asphyxie.

— C'est toi que nous allons mettre à l'intérieur, répliquai-je sans une once d'hésitation. Une fois que tu seras à l'abri, Loan et moi ferons diversion afin d'attirer Kendra et ses hommes hors de ta portée.

Même Loan, qui me regarde d'un air dubitatif, ne semble pas convaincu par la faisabilité de mon plan.

— Allez, faites-moi confiance, insistai-je. Personne n'est plus à même de combler l'espace que Miss Tétris !

Les regards interrogateurs des deux frères m'indiquent que ni l'un ni l'autre n'a la moindre idée du jeu auquel je fais référence. Bande d'incultes ! pensai-



je en me débattant avec le cadenas de la malle. Déverrouiller les serrures de la morgue ou du grand hôpital me semblait plus aisé que d'ouvrir ce machin en cuivre, pourtant le clic qui parvient à mes oreilles m'indique que je n'ai pas perdu la main. Mission accomplie. Je bascule le couvercle, retire l'ensemble des parures précieuses pliées soigneusement à l'intérieur du coffre et ordonne à Kyle de s'installer. Monsieur rechigne à obéir, ronfle et me traite d'imbécile avant d'obtempérer avec sa mauvaise volonté habituelle. Il me trouve culottée, voire carrément sans gêne lorsque j'appuie sur sa tête pour le forcer à se recroqueviller davantage. Il en profite pour me fusiller de ses yeux verts, aussi magnifiques que redoutables, juste avant que je ne le plonge dans le noir. Il va m'en vouloir à mort de le mettre en boîte comme un vulgaire paquet, mais les réprimandes attendront. Dans l'immédiat, je replace le cadenas pour laisser penser qu'il n'y a pas eu d'effraction. Si nos poursuivants décident de fouiller le dépôt, ils ne s'attarderont pas sur une malle fermée de l'extérieur. Du moins, espérons-le.

Loan entrelace ses doigts aux miens et m'entraîne à proximité de la sortie de secours. Nous nous adossons à une pile vertigineuse de valises aux motifs et aux couleurs improbables. Là, nous attendons. Si nous voulons attirer nos visiteurs loin d'ici, nous devons nous faire sciemment repérer avant de prendre la poudre d'escampette. Le martèlement des bottes sur le béton devient plus fort, plus distinct et, alors que deux têtes blondes et une brune apparaissent à l'autre bout de l'espace de stockage, je reconnais les Gardiennes attirées de Riley. Celui-ci arrive juste derrière, à leur suite. Il peine à se détacher d'elles tant il est petit et chétif. Ridicule, en somme. Merde alors, après la sorcière à talons hauts, il ne manquait plus que le nabot ! Que vient-il faire ici ? pensé-je, furax. Le voir me met tellement hors de moi que je sers la main de Loan plus fort sans m'en rendre compte.

— Je ne le laisserai pas te toucher, me glisse ce dernier pour m'apaiser.

Sa bienveillance me touche. Il trouve toujours le moyen de se montrer attentif et délicat avec moi, même maintenant alors que la maladie de son frère lui flanque une trouille bleue, monumentale. L'image de Kyle en train de se consumer pour finir en tas de cendres le hante, néanmoins il conserve son attitude stoïque afin de me rassurer. Du peu que je connais de cet homme, j'ai l'intime conviction qu'il ferait un époux merveilleux, à la fois fort et tendre,

beau comme aucun autre, hormis son jumeau, fidèle réplique de lui-même. En résumé : parfait. Alors qu'est-ce qui cloche chez moi pour ne pas succomber au désir ? Bien qu'ayant remis notre discussion concernant le baiser à plus tard, je n'y échapperai pas. Or, les sentiments que j'éprouve pour lui restent confus tandis que mon cœur vacille entre amour naissant et amitié sincère. Si la frontière entre les deux me semble floue, je sais en revanche qu'il mérite mieux qu'une malonienne en fuite sans aucun avenir.

Je ne suis pas non plus une bonne personne, je ne vous apprends rien. À cause de moi, les catastrophes s'enchaînent, condamnant les personnes de mon entourage à payer les pots cassés. D'abord mon père, qui succombe à un empoisonnement, ensuite Jade que les coordinatrices accusent de trahir les siens, et n'oublions pas Kyle qui échappe au pire en zone neutre après avoir voulu sauver Tokki des décombres. Consciente de cet état de fait, ne devrais-je pas me livrer de mon propre chef avant de causer d'autres dommages irréversibles ?

— Loan, chuchoté-je en me penchant vers lui. Je pense qu'il serait préférable de...

— Chut, dit-il, un doigt posé sur mes lèvres.

Je retiens mon souffle ainsi que les mots que je voudrais prononcer pour arrêter de mettre les jumeaux en danger une bonne fois pour toutes.

— Ils doivent bien se terrer quelque part ! exulte le nain en frappant du pied la malle dans laquelle se cache Kyle. Si j'attrape ces enfoirés, je les pends haut et court !

— Calmez-vous monsieur, votre tension artérielle risque de monter, remarque la brune. Vous avez entendu le médecin, il faut vous ménager.

Quelle chochette... Le côté précieux de cette andouille ne changera jamais, décidément, remarqué-je, écœurée par tant de sollicitude. Si seulement je pouvais lui tordre le cou et le renvoyer aux Maloniens les deux pieds devant !

— Comment voulez-vous que je reste calme ? riposte Riley. J'enrage à l'idée que ces Crawlers posent leurs sales pattes sur ma femme. Éris m'appartient,

et je la retrouverai, même s'il me faut remuer ciel et terre !

De ma place, je ne peux pas rater l'expression des Gardiennes qui se regardent mutuellement en haussant les sourcils, dépitées par l'attitude grotesque de leur maître. Au fond de moi, je les plains sincèrement d'avoir à supporter ses sautes d'humeur, ses caprices et son faciès de crétin.

— Allez les filles ! s'exclame-t-il. L'heure tourne, le bateau ne va pas attendre que nous les retrouvions pour accoster !

En ce qui concerne sa propension à agacer son monde, le nain fait l'unanimité, car Loan soupire, exaspéré.

— Kendra et ses sbires manquent à l'appel, remarque-t-il à voix basse. Ils ont dû se séparer pour couvrir plus de terrain.

— Ou alors, elle n'était pas en état et son gigolo reste à ses côtés pour prendre soin d'elle, répliqué-je, l'esprit taquin.

— Quoi qu'il en soit, nous allons devoir entrer en scène. Prête ?

J'acquiesce. Loan avance d'un pas pour sortir la tête et jeter un rapide coup d'œil en direction du quatuor.

— OK, dit-il avec sérieux. Je vais compter jusqu'à trois et on pousse de toutes nos forces sur la pile pour la faire s'écrouler. Ils croiront que nous sommes à découvert par accident et se précipiteront pour nous intercepter. Un... deux... trois !

L'avalanche qui suit la fin du compte à rebours attire comme prévu l'attention de Riley et des Gardiennes qui se lancent à nos trousses. Je cours aussi vite que mes jambes me le permettent en tâchant d'ignorer les appels désespérés qui s'élèvent dans mon dos. Me rendre ne me paraît plus vraiment judicieux tout à coup. En réalité, me retrouver confrontée à ce que je cherchais à fuir me renvoie en pleine figure la mort de mon père et la menace d'une union à laquelle jamais je ne consentirai. Épouser Riley sauverait ma peau au détriment de mon âme et de tout ce à quoi j'aspire. Avec un minimum de recul, mon peuple pourrait accepter l'idée que mon seul crime

se résume à avoir sauvé la vie des jumeaux. Une décision que je ne regretterais pas d'ailleurs. Ni aujourd'hui ni demain.

Nos foulées nous mènent au pont supérieur, réservé à la riche clientèle, aux diplomates influents et aux geishas. La présence de ces dernières dans le luxueux salon de style classique que nous traversons me semble inappropriée, absurde. La volupté orientale de leurs kimonos de soie brodée ne colle pas avec les scènes de chasse représentées sur les tapisseries murales, les bustes de marbre blanc et le mobilier classique de l'Ancien Temps qui alourdit la pièce. La surenchère d'opulence assomme, étouffe et pourtant, de nombreux clients se pressent pour goûter aux plaisirs de la chair en compagnie des courtisanes. Le mélange aberrant de deux cultures diamétralement opposées ne les freine pas, bien au contraire, et si cette osmose existe malgré une apparente contradiction, Crawlers et Maloniens ne pourraient-ils pas apprendre à vivre ensemble ?

Affalés sur les divans en velours, les couples se laissent emporter par les effets euphoriques et stimulants des drogues récréatives, l'œil fixe, les pupilles dilatées. Absorbés par les sensations exquises qu'ils expérimentent, ils ne remarquent pas notre présence, pas plus qu'ils ne pourraient nous stopper tandis que nous nous enfonçons au cœur de cette industrie du sexe et de débauche. J'ai l'impression de me retrouver plongée dans un film pornographique interdit au mineur, et vu la tête bizarre que tire Loan, il ne se sent pas plus à sa place que moi. Malgré le malaise qui plane dans l'air, mon regard s'attarde sur les positions lascives que prennent ces corps nus dans le but d'assouvir leurs fantasmes. Je contemple cette femme splendide aux boucles d'or qui, sans gêne et sans retenue, offre à son client la vue des courbes parfaites de son corps.

À quelques pas, assise sur les genoux d'un officier japonais, une jeune fille vêtue d'une simple chemise en soie déboutonnée se livre à une danse sensuelle. Elle prend les mains de cet homme pour les poser sur ses seins, l'incitant à jouer avec elle et se laisse prendre au jeu de la séduction. À cet instant, je mentirais en disant que je ne pense pas à Kyle. Observer ces étrangers laissant libre cours à leur libido me rappelle ce rêve improbable, tout droit sorti des méandres les plus tortueux de mon esprit alors que je me trouvais sous l'emprise de la drogue administrée par les sbires de Kendra. De

cet instant illusoire pendant lequel Kyle ne me repoussait pas, me laissant ainsi entrer dans son monde.

D'un chasse-mouche invisible, je balaye les idées saugrenues qui me passent par la tête et perturbent ma vigilance. Je tente de repérer une porte dérobée par laquelle nous échapper, en vain. Riley et ses Gardiennes nous suivent de près malgré les efforts que nous fournissons pour les devancer. Ils se rapprochent dangereusement. Loan arbore un masque impavide, mais n'éprouve-t-il pas les mêmes craintes que moi ? Je redoute qu'il finisse captif entre les griffes de ce nain sadique et sérieusement névrosé. Si j'ose encore espérer pouvoir sauver ma peau, je crains que le Crawler ne bénéficie pas du même traitement de faveur. Dans le meilleur des cas, il finira sous la coupe des coordinatrices. Pour ce qui est des options restantes, je préfère ne pas y penser.

— Arrêtez-vous ou je tire ! nous menace l'une des Gardiennes.

Coup d'œil en arrière, sur le dernier modèle de paralyseurs – le plus onéreux du marché – qui nous tient en joue. Une dose, une seule petite éraflure, et c'est la fin. La brune, plus rapide et agile que ses acolytes se faufile entre les passagers et les obstacles que laisse Loan sur notre passage pour ralentir nos poursuivants. Elle bondit telle une panthère par-dessus les tables et les chaises renversées. Imperturbable, agile, le pas leste. Nous sachant incapables de la distancer, Loan prend des risques.

— Ne t'arrête pas ! me crie-t-il tandis qu'il exécute un demi-tour et fonce en direction de la Gardienne enragée.

Sourde à sa supplique, je diminue la cadence et tourne la tête vers lui pour jauger la situation. Je n'aurais pas dû. L'impact ne pardonne pas. Le poing de Loan arrive à pleine vitesse sur l'arête du nez de la brunette tandis que sa nuque se tord et qu'un filet de sang voltige dans les airs, comme au ralenti. Le cri de douleur de la Gardienne m'arrache une grimace ; je compatis, mais pas longtemps, car déjà Loan m'enjoint de décamper dare-dare.

— Je t'avais demandé de ne pas t'arrêter ! me rabroue-t-il, à la fois irrité et inquiet.

— Depuis le temps, tu devrais savoir que je ne suis pas du genre coopérative.

Quand bien même je ne distingue pas tous les traits de son visage, je devine son sourire en coin. Nous poursuivons notre lancée, les poumons en feu, les muscles endoloris. Derrière nous, les hurlements s'élèvent. Je sens la rage émaner de leurs invectives. Cette course infernale ne s'arrêtera-t-elle donc jamais ? À bout de souffle, j'ouvre la bouche pour conseiller à Loan de me laisser en plan quand un « par ici ! » glisse dans notre dos. Nous stoppons notre course et pivotons à cent quatre-vingts degrés. Un bras s'agite entre les rideaux pour nous signifier d'approcher avant de disparaître aussitôt derrière les drapés épais couleur crème. D'un commun accord, nous nous frayons un passage entre les canapés pour rejoindre notre mystérieux joker qui se dévoile sous les traits d'une femme d'une indéniable beauté. Je reste scotchée devant sa grâce naturelle. Face à elle, Kendra me paraît soudain étrangement fade, mais alors que je m'é gare à contempler la perfection de son visage, une question me brûle les lèvres.

— Qui êtes-vous ?

— Plus tard pour les présentations, tranche-t-elle, peu commode. Contentez-vous de me suivre, et pas un bruit !

Face à la menace que représentent les membres de mon propre clan, nous nous exécutons, non sans profiter des grossièretés proférées par nos poursuivants lorsqu'ils se rendent compte que nous venons de les semer. Dissimulés sous les tentures du luxueux salon, nous empruntons maints conduits – sordides pour la plupart –, jusqu'à la chambre de la demoiselle. Cette dernière jette un dernier regard en arrière avant de claquer la porte et reporter son attention sur nous.

— Ne me remerciez pas, dit-elle d'une voix monocorde. Je ne fais que vous renvoyer l'ascenseur.

Silence. Elle nous observe un moment avant de reprendre en toisant Loan.

— Vous n'êtes peut-être pas celui qui a mis fin au châ timent de la jeune esclave sur les quais, mais puisque vous êtes avec lui, je me devais de vous venir en aide.

D'un geste de la main, la belle métisse nous invite à nous asseoir.

— Est-ce que vous connaissiez cette jeune fille ? lui demande Loan.

— Pas le moins du monde, mais j'ai été esclave autrefois, et croyez-moi, j'aurais donné cher pour que quelqu'un se soucie de mon sort. J'ai pour habitude de prendre un verre sur le balcon de ma cabine avec mes jumelles, histoire d'observer de loin ce qui se passe en contrebas. Je me trouvais donc aux premières loges pour assister à l'acte de bravoure de votre frère.

— Comment savez-vous que Loan, ici présent, n'est pas celui que vous recherchez ? demandé-je abruptement. Que vous sachiez qu'il ait un jumeau, OK. Vous avez dû nous voir embarquer tous les trois sur le Reiko Mihashi. En revanche, je m'étonne que vous puissiez les différencier. Pas facile de ne pas les confondre alors qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

— Pour répondre à votre question, certains me qualifieraient d'extralucide. Je comprends que vous puissiez avoir des doutes quant à mes intentions, je ne pourrais vous en tenir rigueur. Sachez néanmoins que je ne vous veux aucun mal.

— Je ne voudrais pas paraître brusque, mais Éris n'a pas tort, intervient Loan. Si vous venez de nous éviter le pire, vous en savez plus sur nous que vous ne devriez, et notre rencontre ne tient sûrement pas du hasard vu la taille du croiseur. Notre interception était calculée, pas vrai ?

Bras croisés, la jeune fille s'adosse contre le mur en regardant la montre posée sur le bar qui délimite la pièce à vivre et la kitchenette.

— C'est exact, acquiesce-t-elle simplement. Lorsque mon invité sera là, je vous expliquerai tout en détail. Du thé ?

— Nous ne pouvons pas abandonner Kyle là où nous l'avons laissé, répliquée-je, agacée. Le moment est très mal choisi pour...

Quatre coups secs frappés sur la porte me font sursauter pour la énième fois de la journée. Je ne prends pas la peine de terminer ma phrase. D'une, parce que malgré les airs ingénus de la métisse, elle comprend parfaitement que

nous ne sommes pas là pour tailler la bavette. Et de deux, parce que l'arrivée de l'invité en question me tortille les intestins. Mes tempes pulsent au rythme des battements affolés de mon cœur. Lorsque la porte s'ouvre, je retiens mon souffle. Loan se rapproche de moi en glissant sa main sur la mienne. Sans le regarder, je le devine crispé, car lui aussi redoute un éventuel guet-apens.

Sur le pas de la porte se tiennent deux hommes en bleus de travail couverts de graisse, le visage noir de crasse et de sueur. Un courant d'air transporte des relents de transpiration jusqu'à moi, comme un nuage radioactif qui me révulse. Incommodée par l'odeur, je ne comprends pas immédiatement. Loan quant à lui bondit sur ses deux pieds pour rejoindre la métisse et l'aider à traîner le colis à l'intérieur. Les deux livreurs reçoivent une coquette somme d'argent qu'ils s'empressent d'enfourner dans leurs poches avant de s'éclipser à mon plus grand soulagement. À deux doigts de crépir la moquette avec le contenu succinct de mon estomac, je réprime tant bien que mal mon malaise. Mon regard se pose sur notre hôte qui agite un désodorisant en spray senteur marine en brassant l'air, puis sur l'objet lourd déposé à ses pieds. À ce moment-là, mon cerveau percute, mon cœur s'emballe et mes jambes me portent jusqu'à la malle en cuivre.

À genoux, je ne fais qu'une bouchée du cadenas qui tombe bruyamment sur le sol, puis je soulève le couvercle avec une certaine appréhension. Kyle cligne plusieurs fois des yeux pour s'accommoder à la lumière, légèrement désorienté, et assurément prêt à passer à l'action comme en témoigne la menace de ses poings fermés qui me pend au nez. Par chance, il me reconnaît rapidement. Presque trop d'ailleurs, car à peine se remet-il de ses émotions qu'il m'incendie, ne prenant pas de gants pour me signifier qu'au prochain plan foireux de ma part, il ne se gênerait pas pour me botter l'arrière-train. Les reproches déferlent, le ton monte.

— ça t'amuse de te payer ma tête ? me reproche-t-il avec véhémence. Profite bien parce que c'est la dernière fois que je t'écoute. Aide-moi à sortir de là, au moins !

Il me tend une main que j'accepte en guise de bonne volonté. Alors qu'il vient de s'extraire complètement, il pivote pour échanger sa place avec la mienne et me pousse en arrière. Je finis à mon tour dans la malle, les quatre fers en l'air. Un peu plus et mes cervicales heurtaient le montant en bois



massif.

— Tu es cinglé ma parole ! craché-je, à la fois furibonde et vexée. Le coup du lapin, ça te dis quelque chose ?

— Avec ça, tu pourrais la boucler ? me répond l'insolent.

— Désolé pour la scène, s'excuse Loan auprès de la métisse. Mon frère n'a pas l'habitude de se plier en quatre pour une demoiselle.

À défaut d'importuner la belle, le caractère de Grincheux semble au contraire la divertir. Elle me lance un regard en coin, indéchiffrable. Pourquoi ai-je l'impression qu'elle me sonde, m'analyse, pire, me psychanalyse ? Ses facultés extra-machin-chose lui permettent-elles de lire en moi comme dans un livre ouvert ? Pendant que mon esprit se perd en conjectures, elle se rapproche de Kyle, d'un pas léger. Battements de cils. Sa démarche chaloupée met en exergue les formes aguicheuses dont elle use pour hypnotiser sa proie. Sous sa robe en mousseline, un peu trop fine à mon goût, je devine une paire de seins bien fermes, et je ne suis pas la seule. Kyle mord à l'hameçon. Si les mecs pensaient avec leur cerveau, ça se saurait depuis le temps ! pensé-je, écœurée et déçue sans raison légitime.

— Je m'appelle Aldijana. Il me tardait de vous rencontrer, Kyle.

À ces douces paroles chargées de séduction, le succube dépose un baiser sur la joue de l'intéressé avant de se retourner vers moi, satisfaite.

## Chapitre 18

Sur la réserve, j'écoute attentivement l'histoire d'Aldijana en espérant qu'un détail lui échappe. Son calme olympien ne trahit aucune tension ni malveillance. Je la sens sereine tandis qu'elle remplit nos tasses d'un Darjeeling légèrement sucré. Je me retiens de goûter avant qu'elle-même ne porte le breuvage à ses lèvres – au cas où elle aurait eu la bonne idée de l'empoisonner. La prudence avant tout. Kyle, lui, pensez-vous ! Il se jette sur sa tasse comme un boit-sans-soif. Pas méfiant le moins du monde, je le soupçonne d'avoir été conquis par le charme, ou la plastique, de notre hôtesse. J'attends le faux pas qui la trahirait et me permettrait de montrer à Monsieur que la demoiselle, aussi charmante et dévouée soit-elle, ne cherche qu'à nous berner.

— Épouser Keita a été la meilleure chose qui me soit arrivée, dit-elle, rêveuse. C'est grâce à mon époux, et à ses relations, que j'ai pu obtenir mon poste d'agent de sécurité sur le Reiko Miyashi. Parvenir à s'intégrer dans un service composé exclusivement d'hommes comportait de nombreuses difficultés, mais petit à petit, j'ai su gagner leur confiance et gravir les échelons jusqu'à obtenir la direction des opérations. En tant que responsable coordinatrice, j'ai accès à toutes les zones surveillées du navire.

— Vous voulez dire que tout est filmé en permanence ? demande Kyle.

— Presque tout, oui. À l'exception de ce que nous appelons les Zones Borgnes, des espaces dénués de toute caméra, mouchard, capteur de présence, et que vous connaissez en partie dans la mesure où vous étiez dans l'une d'elles. Si je ne sais pas ce qui s'est passé à l'intérieur, en revanche, j'ai assisté à l'enlèvement, et à l'épisode qui l'a précédé.

Sa curiosité piquée au vif, Loan ne peut s'empêcher de s'enquérir du fameux épisode précédant notre rapt par les sbires de Kendra. La gorgée que j'avale

manque de passer de travers. Un peu plus et j'inondais ma trachée. Je sens déjà le rouge me monter aux joues. Le mercure grimpe en flèche tandis que je tente de garder une expression faciale impassible, neutre, ne trahissant pas l'appréhension qui me prend à la gorge. Par une manœuvre désespérée, je tente de dévier la conversation.

— Excusez-moi, mais je pense que nous sommes tous d'accord sur le fait que le croiseur est immense. Alors, comment se fait-il que de tous les recoins de ce gigantesque bâtiment flottant, vous ayez pu focaliser votre attention sur la zone où nous nous trouvons Kyle et moi ? Encore un heureux hasard ?

Aldijana perçoit la méfiance dans mes propos, mais ne se vexe pas pour autant. Elle sourit, presque amusée, et me répond du tac au tac.

— Mon rôle ne se cantonne pas à la surveillance des comportements déviants de nos passagers ou à ramener les enfants perdus à leurs parents. Je me charge également de détecter les défaillances système qui échapperaient aux équipes de maintenance lorsque mes connaissances et les outils mis à ma disposition me le permettent. Alors que je feuilletais les différents rapports informatiques, un pic de chaleur jamais enregistré dans la salle des machines a attiré mon attention. J'ai relevé l'heure à laquelle s'était produit l'incident, et récupéré les images de vidéosurveillance de cet instant précis. C'est là que j'ai reconnu le jeune homme qui était intervenu pour protéger l'esclave sur le quai. Je n'ai pas immédiatement fait le lien entre l'accroissement fulgurant de la température et Kyle. Il m'a fallu attendre ton intervention, Éris, pour comprendre qu'il se trouvait en état de choc et menaçait d'exploser à tout instant.

— Pourquoi n'êtes-vous pas intervenue ? D'une, le navire aurait pu subir de gros dommages si l'explosion avait eu lieu, et de deux, vous saviez que nous étions retenus prisonniers.

Après la suspicion, les accusations. De mieux en mieux, pensé-je, un peu honteuse vis-à-vis d'Aldijana qui semble de bonne volonté.

— À vrai dire, entre le moment où j'ai pris connaissance de votre enlèvement et le temps réel, deux heures s'étaient déjà écoulées. Simple décalage temporel. J'ai passé les images en accéléré jusqu'à votre fuite dans l'espace

de stockage et l'arrivée du gringalet avec ses trois...

— Gardiennes, soufflé-je. Chez les Maloniens, elles sont un peu comme des gardes du corps personnelles. Par contre, j'ai beau tourner la situation dans tous les sens, je ne comprends pas comment Riley a pu savoir que nous embarquerions sur le Reiko Mihashi avec toutes les précautions que nous avons prises !

La langue de Kyle claque. Il pousse un soupir et se penche en avant, les coudes sur ses genoux.

— C'est ma faute. Enfin, je crois. Vous savez, la radio... Si ce guignol a intercepté ma communication avec l'Enclave, il savait pour notre retour au bercail en compagnie d'Éris.

— Tu n'as pas sécurisé la ligne ? l'interroge Loan sur un ton de reproche.

— Comment voulais-tu que je fasse sans un koublar en poche ? Je te rappelle que l'argent devait servir à la location des Prozéus, et c'est tout juste si j'avais assez, alors ne viens pas me faire chier avec...

— Minute ! le coupé-je, intriguée. Puisque tu n'avais pas d'argent, avec quoi as-tu payé le matériel ?

— À ton avis ? me dit-il avec un sourire énigmatique en coin.

Je commence déjà à me faire des films et imaginer Kyle vendre ses charmes lorsqu'il se penche vers moi et me donne une pichenette sur le front.

— Ne va pas t'imaginer des trucs dégueulasses, idiot ! J'ai volé le matos, point barre.

J'ignore si je dois me sentir rassurée, mais une chose est sûre, Aldijana se retient de rire. Elle se paye ma tête, assurément. Pour sa défense, j'avoue que mon imagination débordante – ma naïveté – me joue parfois des tours. Un trait de ma personnalité que ne semble pas apprécier Grincheux au vu du regard assassin qu'il me réserve. Loan quant à lui réfléchit, je le sais à cet air sérieux qu'il prend lorsqu'une réflexion requiert toute son attention. Je

m'apprête à lui demander à quoi il pense quand la belle métisse me coupe l'herbe sous le pied.

— Un problème, Loan ? s'enquiert-elle en versant un peu plus de thé dans sa tasse.

— Euh, non, je... Je me demandais comment vous faisiez pour être à plusieurs endroits à la fois.

Alors que nul ne paraît comprendre ses propos, il se sent obligé de préciser :

— Je veux dire, vous teniez votre poste pour assurer la sécurité à bord, mais vous êtes quand même parvenue à tracer et récupérer la malle dans laquelle se trouvait Kyle, tout en nous interceptant dans le salon des geishas.

— Dit comme ça, je vous l'accorde, c'est étrange. Pourtant l'explication est toute bête. Pour la malle, j'ai simplement demandé à un coursier de la récupérer pour me la faire livrer en cabine. À l'instant même où vous êtes entrés dans le pavillon cinq, mon second est arrivé pour prendre la relève. J'ai donc pu quitter mon poste afin de vous intercepter avant vos poursuivants. Puisqu'il n'existe qu'un seul itinéraire possible à partir de l'entrée du pavillon, vous alliez forcément passer par le salon des geishas. Je ne pouvais pas vous rater.

Pas de boulette... Me voilà contrainte d'abandonner les soupçons qui planaient autour de la beauté sculpturale assise en face de Kyle. Alors que je maudis son corps de déesse en silence, elle me tire de ma rêverie.

— Avant que vous ne preniez la tangente à l'arrivée de Riley, il me semble qu'Éris avait une confession à vous faire, je me trompe ?

Je déglutis péniblement. Comment cette fille peut-elle tirer autant d'informations à partir de simples images de surveillance ?

— Au cas où tu te poserais la question, ajoute-t-elle, j'avais la bande son. L'espace de stockage est truffé de micros.

Ceci explique cela. En revanche, la patate chaude me revient comme un

boomerang alors que je ne sais toujours pas par quoi commencer. Le décès de ma mère ? Les premiers symptômes apparus chez mon père, ou mes expériences clandestines dans le sous-sol de mon ancien appartement ?

— Je suis malade, lâché-je, faute de mieux.

Amorce pas très subtile, j'en conviens. Dit de cette manière, mon auditoire doit me prendre pour une cancéreuse en phase terminale ou quelque chose dans le genre. Un cas désespéré, en somme. Remarquez, ce n'est pas totalement faux. Je tente de rectifier le tir.

— En fait, les Clans Unifiés de Malone souffrent d'une dégénérescence qui nous pétrifie. Les tissus musculaires se rigidifient jusqu'à ce que nous devenions aussi durs que la pierre. Ma mère a succombé à ce fléau et mon père n'allait pas tarder à subir le même sort. Quant à moi, il y a des jours avec et des jours sans, même si pour l'instant je ne présente aucun symptôme visible.

— Qu'entends-tu par symptôme visible ? me demande Kyle, le visage plus pâle que d'ordinaire.

— Nos veines deviennent violacées, puis elles se nécrosent sans endommager l'épiderme qui, malgré sa couleur gris clair, demeure intact. C'est comme si on plongeait le membre en question dans de la cire. Le pire reste le froid que nous ressentons au fond de nous, d'où le nom que nous attribuons à cette pathologie : le Grand Hiver. Rien ne l'apaise. Les bains bouillants ne servent qu'à éviter momentanément l'engourdissement. Quant à mes recherches personnelles en matière de remèdes, elles se trouvent toujours au point mort.

Mes révélations, bien que choquantes à en croire la mine déconfite des Crawlers, ne parviennent pas à perturber Aldijana. Son impassibilité me met mal à l'aise. Certes, mon sort ne la concerne en rien, mais j'espérais malgré tout un minimum d'empathie de sa part. Qu'importe, je vois bien à leurs mines contrites que les jumeaux compatissent à mon sort. Un silence anxigène s'installe, planant dans l'air qui soudain devient irrespirable. Kyle est le premier à prendre la parole.

— Le laboratoire dans ton sous-sol, c'était pour ça ? Pour trouver un moyen

d'éradiquer la maladie ?

La gorge nouée, j'acquiesce d'un simple mouvement de tête. Loan se rapproche de moi, assez pour que son épaule touche la mienne, et entrelace ses doigts aux miens.

— Nous trouverons une solution ensemble, me promet-il. Nous mettrons les meilleurs alchimistes de l'Enclave sur le coup et tout rentrera dans l'ordre.

— Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants, lâche Kyle à l'attention de son frère, cynique. Tu te crois dans un conte de fée ? Si nos alchimistes se montrent incapables de contenir l'énergie qui nous consume en tant qu'incendiaires, comment pourraient-ils venir à bout d'une maladie malonienne dont ils ne savent rien ? La solution ne va pas tomber du ciel, et d'ici à ce qu'on découvre un traitement, Éris sera déjà...

— C'est bon, le coupe Loan avec rudesse, je pense que nous avons tous compris où tu voulais en venir. J'essayais juste de dédramatiser la situation, alors si tu veux bien arrêter de jouer les rabat-joie avec des interventions de ce genre, je t'en serais très reconnaissant !

En quelques secondes à peine, le ton était monté d'un cran, et comme toujours, je me retrouvais au milieu du débat. Quoi que je fasse, ou que je dise, je ne peux pas m'empêcher de semer la zizanie entre les deux frères. De façon involontaire de surcroît, ce qui ne m'empêche pas de culpabiliser. Une vraie déesse de la discorde ! Lisant en moi comme dans un livre ouvert, Aldijana tente d'apaiser les frictions et nous confie à son tour une parcelle de son jardin secret.

— Je suis née dans une tribu nomade. J'ai passé toute mon enfance à voyager, découvrir de nouvelles terres, des grandes étendues de glace au désert de Gobi. Ne pouvant pas bénéficier d'un enseignement classique qui impliquait ma scolarisation, je m'imprégnais de la culture et des croyances des autochtones. À la mort de mes parents, mon oncle m'a vendue à un homme du clan Malone-Khépri qui ne se satisfaisait plus de ses huit épouses. Seize ans. C'est l'âge que j'avais quand il m'a violée alors que je venais à peine de quitter la seule famille qu'il me restait.

Tandis qu'une boule se forme au fond de ma gorge, la métisse ne laisse rien transparaître. Elle demeure stoïque à l'évocation de souvenirs que j'imagine douloureux, épouvantables. Son courage balaye la méfiance que je lui réservais jusqu'alors. Je me sens stupide, honteuse et immature. En réalité, personne n'envierait la destinée que le Ciel prévoyait pour Aldijana.

— Pendant les deux années qui suivirent, poursuit-elle, Hotep délaissa ses femmes à mesure que son corps se muait en fardeau. J'ai rapidement compris que je pouvais dormir sur mes deux oreilles en sachant qu'il ne viendrait plus sous mes draps, pour m'allonger sur le ventre afin de ne pas voir mon visage, et me prendre de force. Les séances de massage matinales se prolongeaient pour lui permettre de s'extirper de sa couche tandis que je le regardais diminuer. J'espérais, je priais avec ferveur pour que le démon l'emporte. Et puis un jour, mon vœu fut exaucé lorsque sa favorite le retrouva dans son bain, inerte, la peau grise et les yeux grands ouverts. J'assistais pour la première fois aux ravages du Grand Hiver. Cette maladie m'offrait un nouveau départ, un semblant de liberté.

— Tu connais donc le sort qui attend les personnes victimes de ce fléau, dis-je plus pour moi-même que pour la jeune fille.

— C'est exact, confirme-t-elle sans sourciller. De la même façon, mes années d'errance à l'Enclave m'ont conduite dans les centres d'accueil pour incendiaires. Si les Maloniens souffrent de ce froid étrange et incurable, leurs ennemis jurés quant à eux combattent le brasier qui finit irrémédiablement par les consumer. Et si j'ai bien suivi, Kyle est l'un des leurs.

L'intéressé se crispe, déconcerté à l'évocation d'une vérité que nous préférerions tous effacer de nos esprits.

— N'avez-vous jamais émis l'hypothèse d'une quelconque complémentarité entre vos deux peuples ? s'enquiert Aldijana. Comme tout le monde, je connais l'histoire du premier homoncule et de sa séparation en deux entités de sexes opposés. Les nomades possèdent de nombreux livres à ce sujet. Certains d'entre eux expliquent notamment comment la descendance d'Homme a prospéré en bâtissant un empire autour d'une riche famille dont le patronyme n'était autre que Crawl. Bien des siècles plus tard, le nouvel héritier tomba amoureux de la fille du docteur Adrien Malone, descendant



direct de Femme. Les jeunes gens se marièrent et eurent, à l'instar des protagonistes des contes féériques que Kyle aime tant, beaucoup d'enfants. Par cette union, Mercure renaquit de ses cendres, transmettant aux générations suivantes un pouvoir particulier qualifié de « résonance ».

— Des résonants ! m'exclamé-je en haussant la voix plus que de je ne l'aurais souhaité. C'est comme ça que Kendra nous a appelés, Kyle et moi, alors qu'elle nous retenait en otage et marchandait le prix de nos têtes. Je n'ai entendu que des bribes de conversation, mais je me souviens très bien de ce passage. « Quarante mille koublars de plus et les deux résonants sont à vous », c'est ce qu'elle a dit !

Aldijana me dévisage avant de poursuivre sans détour :

— Admettons que cette Kendra ait vu juste sur vous deux. D'après ce que je sais, les personnes disposant de ces caractéristiques fonctionnent à l'instar de deux aimants qui se repoussent ou s'attirent. Elles interagissent entre elles et sont capables, une fois que leurs aptitudes se sont développées, de modifier la matière autour d'elles. N'avez-vous jamais assisté à des phénomènes étranges lorsque vous étiez ensemble ?

— Le prozéos, répond Kyle. D'aussi loin que je me souviens, ces bestioles n'ont jamais fait de trucs bizarres contrairement à celui que le Pôle des Transports nous a refourgué. Alors que je le caressais en compagnie d'Éris, sa peau a commencé à émettre une lumière de couleur changeante.

— Y a-t-il eu un contact entre vous à ce moment-là ? le questionne Aldijana, vivement intéressée.

— Nos doigts se sont peut-être frôlés...

Un frôlement, ben voyons ! Ta main recouvrait la mienne, espèce de menteur ! exulté-je sans pour autant le contredire. Si je laisse couler, nous ne reviendrons pas non plus sur le baiser qui s'était ensuivi, et je m'épargnerais ainsi le regard de Loan après lui avoir caché ce menu détail.

— N'oublie pas Tokki, ajouté-je néanmoins à l'attention de Kyle. Sa transformation est intervenue juste après que tu aies pété les plombs dans la

salle des machines. Avant l'incident, il tenait dans ma main, mais avec sa taille actuelle, le pauvre ne risque plus de passer inaperçu.

En prononçant cette vérité, je me rends compte du risque encouru par ma boule de poils.

— Tokki est peut-être déjà tombé entre les mains de l'équipage et...

— Tu parles de l'étrange chimère bleue qui vous accompagnait ? me coupe la métisse.

Sa question me prend de court. Je ne peux que répéter machinalement :

— Une chimère ?

— N'as-tu jamais entendu parler de ces créatures issues de l'alchimie ?

— Bien sûr que si ! m'exclamé-je, limite vexée. De là à considérer que Tokki est l'une d'entre elles, ça me paraît néanmoins insensé. C'est trop... bizarre.

— Pourtant, il n'existe aucun animal capable de tripler de volume en un claquement de doigts.

— Admettons, ça ne me rassure pas pour autant. Avec sa taille actuelle, je ne vois pas comment ma boule de poils pourrait passer inaperçue.

— Ne t'en fais pas pour elle, ces créatures sont en général très intelligentes et entretiennent un lien assez fort avec leur maître pour les retrouver n'importe où. Elle reviendra vers toi le moment venu. Quant aux enregistrements vidéo sur lesquels elle apparaissait, je les ai bien entendu effacés. Je ne voudrais pas d'une chasse au fauve sur mon croiseur.

Elle décroise les jambes et se penche en avant pour se resservir une tasse de thé, offrant à l'assistance une vue plongeante sur son décolleté qui ne passe pas inaperçue. Alors qu'elle lève la théière pour demander si quelqu'un d'autre en veut, nous déclinons poliment. Je sens déjà que ma vessie va exploser, inutile d'en rajouter. Aldijana m'indique volontiers les toilettes. Elle profite probablement que je m'éclipse quelques minutes pour s'accaparer ses invités masculins. Je l'imagine d'ici distribuer les sourires aguicheurs et

les battements de cils pour mieux conquérir le cœur des jumeaux. Moi, jalouse ? Et alors, vous êtes coordinatrice ?

En revenant dans le salon, je peux entendre les mouches voler. J'ai l'impression de déranger, mais alors que je me rassois sur le canapé aux côtés de Loan tout en gardant une distance raisonnable, Aldijana remet l'évolution de Tokki sur le tapis.

— Excusez-moi d'insister, mais je me disais que la croissance de la chimère, qui rappelons-le, a eu lieu juste après la crise de Kyle, ne pouvait pas être une coïncidence. En partant du principe que Kyle et Éris sont des résonants, je pense qu'il y a eu une sorte d'interaction entre eux qui, en plus de stopper l'explosion, a entraîné par un effet boule de neige la transformation de Tokki.

Elle nous regarde tour à tour de ses yeux perçants, Kyle et moi, et nous prend à partie.

— N'éprouvez-vous aucune sensation particulière au contact l'un de l'autre ?

Hormis l'impression de me liquéfier sous ses doigts ? ironisé-je intérieurement. La question, bien qu'un tantinet déplacée à mon goût, ne manque pas de pertinence.

— En réalité, avoué-je, alors que son corps surchauffait, le mien semblait absorber sa chaleur et puiser l'énergie nécessaire pour apaiser le Grand Hiver.

— Et trouver ainsi un état d'équilibre entre le feu et la glace, conclut la métisse.

— Là franchement, c'est du délire ! la contredit Loan.

À ces mots, il se lève du canapé pour se dégourdir les jambes et masquer une émotion qui m'échappe. Les propos de la métisse paraissent le contrarier. Pourtant, si la théorie de cette dernière se confirmait, nous pourrions apporter un message d'espoir à ceux que nous ne pensions plus sauver. J'aimerais y croire, vraiment, et Loan aussi probablement. Contrairement à moi, il préfère néanmoins affronter la réalité plutôt que de se bercer d'illusions. Raison pour laquelle il tente de réduire les hypothèses d'Aldijana à de simples fadaises.

Enfin, j'imagine.

— Il est un peu tard pour refaire le monde, ne pensez-vous pas ? demandé-je dans l'espoir d'apaiser Loan. Nous avons tous besoin de sommeil.

— Éris n'a pas tort. La journée a été longue, et comme on dit, la nuit porte conseil. Puisque mon mari est en poste jusqu'à demain midi, vous pouvez rester dormir ici.

D'un coup de cuillère à pot, la belle métisse déplie le canapé-lit et se tourne vers moi.

— Ce n'est pas ce qu'il y a de plus confortable, mais il est assez large pour deux. Le Crawler te tiendra chaud.

Le rouge empourpre mes joues, juste avant que la moutarde ne me monte au nez lorsqu'elle tire Kyle par le bras en direction de la chambre à coucher.

— Où allez-vous ? demandé-je d'un air innocent.

— Dormir. Entre autres choses, précise Aldijana en me lançant un clin d'œil. Et quand je disais que le Crawler te tiendrait chaud, je parlais de lui.

Pointant Loan du menton, elle ajoute pour enfoncer le clou :

— Les pièces sont insonorisées, profitez-en !

Sur ce, elle disparaît derrière l'épaisse cloison qui sépare les deux pièces. Je me laisse tomber sur l'assise molle du canapé, agacée par l'attitude de la demoiselle qui croit pouvoir gérer ma vie. De quel droit se permet-elle de mettre son grain de sel dans ma relation avec Loan ? Cette bombe atomique, et femme mariée ne l'oublions pas, aura bien assez à faire de son côté pour combler les moindres désirs de Kyle. Pas sûr que son époux appréciera, mais qui suis-je pour porter un jugement de valeur ?



Couchée sur le côté depuis plus d'une heure, je ne parviens pas à trouver le sommeil. Les zones d'ombre demeurent trop nombreuses. Malgré la quantité phénoménale d'informations que je viens d'ingurgiter, je ne comprends toujours pas ce qu'être un résonant signifie. Quelles répercussions cela pourrait-il avoir dans un futur proche ? Aldijana pensait-elle vraiment ce qu'elle disait en émettant l'hypothèse d'un état d'équilibre ? Plus j'y pense, et plus je m'embrouille, me perdant en terrain inconnu à vouloir démêler le vrai du faux. Pour ne rien arranger, mon raisonnement s'avère pollué par une préoccupation tout autre, mais non négligeable.

Désolée, je ne devrais pas, pourtant je ne peux pas m'empêcher de penser à la partie de jambes en l'air qui se joue à quelques mètres seulement. Au début, je refuse de mettre un nom sur le sentiment qui me ronge, niant la vérité en bloc, mais comment ne pas comprendre ? Vous aviez raison, je suis verte de jalousie sans aucun doute possible, et alors que j'essaie de me concentrer sur l'essentiel, d'autres questions déferlent. Pourquoi elle et pas moi ? En quoi cette métisse sortie de nulle part me surpasse-t-elle ? Par le volume de sa poitrine ? Son tour de hanches, sa couleur de peau un peu plus exotique que la mienne, ou que sais-je, son expérience en matière de sexe ? OK, sur ce dernier point, elle me bat à plate couture.

Taradée par des images pornographiques aliénantes, angoissée à l'idée qu'une autre que moi chevauche celui qui occupe toutes mes pensées, je me trouve à deux doigts de me lever pour frapper à leur porte quand Loan me coupe dans mon élan :

— Toi non plus tu n'arrives pas à dormir ?

Trop agacée pour répondre sans trahir mes émotions, je pousse un « Hum » traînant. Il se rapproche pour venir se coller dans mon dos, et tandis que je le soupçonne de ne porter que le strict minimum, mes sens se mettent en alerte.

— Je me doute bien qu’avec les récents événements ce n’est pas le moment idéal, mais nous n’avons toujours pas parlé du baiser, me glisse-t-il à l’oreille de sa voix grave et diablement sexy. Je ne veux pas débarquer à l’Enclave sans avoir eu cette conversation.

Tout mais pas ça, pas maintenant ! Esquiver me semble impossible. Consciente de ne pas pouvoir repousser indéfiniment ce tête-à-tête, je prends mon courage à deux mains, me tourne vers lui et me lance avant de me dégonfler :

— Je ne sais pas comment te dire ça, Loan. Le truc, c’est que je ne suis pas certaine de vouloir commencer une relation alors que mon futur semble compromis. Par ma situation de fugitive, et cette saloperie de maladie qui m’attend au tournant. Nous ne savons même pas ce que le monarque compte faire de moi.

— Pour ce qui est du monarque, tu n’as pas à t’en faire. C’est un homme compréhensif, il m’écouterà. Pour le reste, inutile d’y penser. Contentons-nous de profiter de l’instant présent sans nous préoccuper de ce que nous réserve l’avenir.

Sa main trouve la mienne. Il la porte à ses lèvres et l’embrasse avant de la ramener contre son torse. À travers nos doigts entrelacés, je peux sentir son cœur palpiter, faisant écho à mes propres battements qui s’intensifient, s’accélèrent.

— Quoi que le sort ait prévu pour nous, je voudrais que tu fasses partie de ma vie.

Là, c’est clair, je ne risque plus de dormir. Pas après une telle déclaration. Elle me désarçonne tellement que je me cramponne à Loan pour ne pas succomber au vertige. À présent calée confortablement dans ses bras, je me raccroche à lui, à sa présence physique et à la délicieuse chaleur qu’il dégage. Il caresse mes cheveux, glisse le long de ma joue jusqu’à mes lèvres dont il dessine les pourtours de l’index. Son baiser m’arrache un doux frisson, m’électrise, me forçant à réduire à néant l’infime espace qui nous séparait jusque-là.

— Mon frère ne devrait pas être le seul à profiter de sa soirée, murmure-t-il en posant une main sur mon ventre.

Sa respiration, plus profonde et plus rapide, se mêle à la mienne dans un baiser à couper le souffle, à la fois tendre et impatient. J'en tremblerais presque si je n'avais pas aussi chaud. Brûlante, je frémis lorsque nos langues tentent de se conquérir mutuellement, se cherchent et se repoussent. Mon corps se transforme en brasier sous les doigts de cet homme taillé dans le roc, cette beauté sculpturale ne possédant pas d'égale. Bien que plongée dans le noir, je ne peux pas ignorer au toucher les reliefs de son anatomie, les muscles saillants l'éloignant du stéréotype malonien, et l'espace d'un instant, je voudrais qu'il me fasse sienne.

Pourtant, alors que ses doigts se frayent un passage sous ma chemise, descendant lentement en direction de la ceinture élastique de mon pantalon, je proteste.

— Loan...

— Tu as entendu la demoiselle, les murs sont insonorisés.

Allez comprendre pourquoi, je me raidis à l'idée de me donner à lui. Oui, je sais, deux secondes avant je prétendais le contraire, mais quelque chose m'empêche de franchir le pas ! Tandis que je me contorsionne pour m'écarter, il me retourne sur le dos avant de s'allonger sur moi pour m'embrasser avec une fureur que je ne lui connaissais pas. Ce baiser, avide et sauvage, ne ressemble en rien à celui échangé en zone neutre. Prise au dépourvu par son désir soudain, je m'abandonne à son étreinte, le laisse jouer avec mes lèvres tandis que ses caresses deviennent plus intimes. Il s'empare d'un sein dont la pointe se durcit sous la dentelle de mon soutien-gorge. Alors que son pouce dessine des cercles qui m'arrachent un doux gémissement, je me cambre malgré moi, en proie à l'excitation que je refoule depuis que nous avons traversé ce maudit salon de geishas.

Loan se montre tendre et affectueux sans pour autant dissimuler l'appétit qui l'anime, le chasseur qui sommeille en lui, et me rappelle ma vulnérabilité. Je frémis. Son membre turgescence durcit à mesure que son pouls accélère. Sa respiration, plus profonde et plus rauque, parvient à mes oreilles tandis que

son souffle glisse sur mes pommettes. Son sexe à présent parfaitement dressé, se presse contre mon pubis. Cet homme, animé par une force bestiale m'attire autant qu'il m'effraie. En réalité, je me sens complètement perdue, tiraillée entre l'envie de le laisser me faire l'amour et la peur de regretter cette nuit pour le restant de mes jours. Loan m'accepte malgré la maladie qui me ronge, malgré mon statut de fugitive et les charges accablantes pesant sur moi. Cultivé, drôle, attentionné et terriblement sexy, il représente tout ce à quoi j'ai rêvé secrètement depuis des années alors que ma fascination pour les Crawlers grandissait. Tout, ou presque, car dans la chambre d'à côté se trouve Kyle. Cet effronté qui ne cesse de me tourmenter, de me repousser encore et toujours à m'en déchirer l'âme. Comment nier cette fascinante et irrésistible attirance que j'éprouve pour lui ? Comment le pourrais-je alors que je pense à lui en embrassant son frère ?

Perdue dans un entrelacs inextricable de pensées, je ne réagis pas immédiatement lorsque Loan descend mon pantalon, entraînant avec lui ma culotte en coton. Mon estomac se noue. Je ne peux pas, pensé-je alors, affolée par la tournure que prennent les événements. Qu'il veuille me faire l'amour devrait me flatter, m'honorer, pourtant je ne peux pas m'y résoudre. Ce n'est pas lui que je désire. Quand bien même je n'aurais pas dû, je suis tombée amoureuse de son frère. À en devenir folle à lier.

La tête enfouie dans mon cou, Loan continue de laisser sur ma peau des baisers emplis d'une tendresse infinie, de caresser mes seins, mes hanches. Déjà je sens son membre brûlant remonter le long de mes cuisses, me faire prendre conscience de l'urgence de la situation. Sans crier gare, je le repousse de toutes mes forces et lui envoie une gifle monumentale. C'est l'électrochoc. Il se tient un instant immobile, puis s'écarte prudemment en tirant sur ma chemise pour me couvrir. Je m'occupe du reste. Par là, j'entends remonter la culotte et le pantalon qu'il a laissés au bas de mes chevilles.

— Désolée pour la gifle, lâché-je sans trop savoir quoi dire d'autre.

Je suis vraiment trop conne ! me lamenté-je pour mon comportement abject.

— Non, c'est moi. Pardonne-moi, Éris, je pensais que tu étais d'accord pour... Je ne voulais pas te faire le moindre mal, je te le jure.



— Je ne suis pas prête, c'est tout.

Mon mensonge sonne faux, à mes oreilles et aux siennes. Je viens bel et bien de le repousser, pourtant face à l'absence de réaction de ma part, Loan s'abstient de tout commentaire. Je me contente de lui tourner le dos, poings serrés, silencieuse et affligée. En position fœtale, je me retiens de laisser libre cours à la vague de chagrin et d'amertume qui me submerge. Après tout le mal que s'est donné Kyle pour me faire comprendre que je ne l'intéresse pas, pourquoi faut-il que je m'accroche encore à lui en repoussant son frère ? Ne vais-je pas passer pour une idiote complètement paumée à m'accrocher à lui de cette manière ? Pauvre fille ! me flagellé-je. Les yeux clos, je prie pour que Morphée me prenne dans ses bras et ne me libère qu'au petit matin en effaçant le moment le plus gênant de toute mon existence.

## Chapitre 19

Des cernes sous les yeux, Loan n'en mène pas large. C'est à peine s'il ose m'approcher à moins d'un mètre, et la distance de sécurité qu'il impose entre nous n'échappe pas à son frère. Plus fin observateur que je ne l'avais imaginé, ce dernier nous dévisage tour à tour en fronçant les sourcils. Ceci dit, je m'en fiche. Kyle peut bien croire ce qu'il veut, je ne lui donnerai pas plus d'explications que je ne demanderai les détails – croustillants – de ses ébats de la veille.

— Enfilez ça ! ordonne Aldijana en tendant aux Crawlers deux uniformes de la marine japonaise.

De sa poche, elle sort une pierre écarlate qu'elle nous décrit comme une sorte de balise GPS.

— Les nomades ne recourent que très peu à la technologie, préférant de loin la magie transmise par nos ancêtres, explique-t-elle. Quoi qu'il arrive, ne perdez pas l'Œil de Sang. Je viens d'envoyer un signal radio à l'Enclave. Si vos alchimistes sont aussi doués que vous le prétendez, ils n'auront aucun mal à vous localiser.

Sur ces directives, elle confie le minéral à Kyle, non sans en profiter pour le toucher au passage. Pour ma part, je reçois une longue tunique bariolée et une perruque brune frisée. Certes, ma coupe de cheveux actuelle ne casse pas des barres, mais cet amas de fils synthétiques ne me dit rien qui vaille. Je m'incline néanmoins, consciente de ne pas pouvoir échapper à ceux qui veulent ma peau sans l'aide d'un déguisement adéquat. Aldijana nous presse en précisant que son mari ne va pas tarder à rentrer. Kyle ne paraît pas choqué le moins du monde. Savoir que la femme avec laquelle il vient de coucher va s'empresse de retourner dans les bras d'un autre une fois que nous aurons débarrassé le plancher l'indiffère. Du moment qu'il s'éclate,

pensé-je, envieuse et contrariée.

Nous quittons la chambre pour suivre Aldijana à travers un dédale de couloirs à peine éclairés par quelques appliques murales noircies de poussière. Les murs s'effritent, ils pèlent comme le tronc d'un platane accablé par les vagues de canicule en été. Sur la dalle de béton ciré, les copeaux de plâtre agglomérés par l'humidité se collent sous nos semelles. C'est moi ou le rafiot prend l'eau ? Prenant garde à ne pas me retrouver les fesses par terre à cause du sol glissant, j'avance sans me soucier des signaux que m'envoie Loan. Il cherche un contact visuel. Incapable d'oublier la sensation de ses mains sur mon corps, je le lui refuse. À vrai dire, j'ai honte de moi. De l'avoir laissé m'embrasser, me toucher, pire, d'avoir répondu à son invitation avant de le repousser – gifler – sans la moindre explication. Outre le fait d'être embarrassée par mon comportement déplorable, je me sens vulnérable, nue comme un ver que l'on vient d'arracher de terre.

— Nos chemins se séparent ici, nous annonce notre guide.

Loan incline la tête, laissant à Kyle le soin de prendre congé de sa belle.

— Merci pour tout, dit ce dernier, visiblement ému par cette séparation.

Il glisse une main derrière la nuque de la demoiselle et l'attire à lui pour déposer un baiser sur son front. J'imagine qu'elle en redemanderait si le temps ne pressait pas. Avant de tourner les talons, elle le gratifie d'un dernier conseil :

— N'oublie pas ce que je t'ai dit. Il n'est pas encore trop tard pour changer d'avis.

À ces mots, elle jette un regard rapide de mon côté, songeuse, avant de revenir sur Kyle, et s'en retourne aussitôt au quotidien qui l'attend. Piquée au vif, ma curiosité prend le pas sur la raison qui m'objurgue d'ignorer les propos de la métisse. Pourquoi ai-je l'impression que ces deux-là complotaient dans mon dos ? Que pouvaient-ils bien se raconter à mon sujet ? N'avaient-ils pas mieux à faire ? À moins que... Alors que je prends mes rêves pour des réalités, j'imagine que Kyle, tirillé par le faible qu'il me réserve en secret, s'est refusé à la plantureuse métisse. Foutaises ! Pourquoi

un homme normalement constitué raterait-il une si belle occasion ? Faisant fi de ces réflexions que je qualifierais de stupides, je poursuis ma route en marchant dans les pas des jumeaux qui ouvrent la voie.

La température chute à mesure que nous descendons les marches en aluminium menant à la zone de chargement des marchandises. Selon Aldijana, c'est ici que les officiers supérieurs de la marine gardent leur précieux Hunter, un bateau à moteur réservé à leurs parties de pêche. Certes, la chasse sportive à l'orque demeure passible d'emprisonnement en raison de la menace d'extinction qui plane sur ces splendides mammifères. Pourtant, personne sur le Reiko Mihashi ne prendrait le risque de dénoncer cet acte de barbarisme, car nul n'ignore le sort réservé aux balances. Et passer par-dessus bord reviendrait à finir déchiqueté par des bancs de poissons anthropophages, cubozoaires, pieuvres à anneaux bleus et autres prédateurs tout aussi mortels. Si rafler le jouet préféré de chasseurs expérimentés ne m'emballe pas spécialement, le Hunter constitue notre seule chance de filer à l'anglaise avant le débarquement. J'espère simplement qu'Aldijana disait vrai à propos de ma boule de poils, que le lien qui nous unit s'avère assez étroit pour lui permettre de revenir vers moi. Les garçons l'ignorent, mais quoi qu'il m'en coûte, je ne poserai pas un pied sur leur rafiote avant d'avoir retrouvé Tokki !

Au bas des escaliers, Kyle et Loan doivent unir leurs forces pour déverrouiller la porte du sas qui ne veut pas céder. Ils retirent tous deux leurs vestes d'uniforme, trop petites et pas assez souples, jurant comme des charretiers tandis qu'ils tirent avec hargne sur le levier. La vue de leurs muscles bandés, saillant à travers leurs chemises, me fascine toujours autant. Comment diable Crawlers et Maloniens peuvent-ils présenter des morphologies si différentes ? Le joint cède, libérant un courant d'air qui me frigorifie instantanément et m'arrache à la contemplation. À travers le hublot, je crois percevoir une ombre en mouvement, mais les jumeaux pénètrent dans l'entrepôt de marchandises avant même que je ne puisse leur faire part de cette observation. Alors que je pénètre à mon tour, tout s'accélère. Une détonation qui résonne et me flanque une trouille bleue manque de me rendre sourde. Un projectile fuse à quelques centimètres de la tête de Kyle qui se baisse en criant :

— À couvert !

Il attrape mon poignet et m'entraîne avec lui vers l'étagère la plus proche. Loan nous imite en s'adossant contre cette dernière. Quelques regards échangés, appuyés par de simples gestes, suffisent à établir nos prochaines actions : courir le plus vite possible en direction du pont de largage, ouvrir le second sas d'étanchéité, s'emparer du bateau et prendre le large. Super plan ! Et que fait-on des excités de la gâchette qui essayent de nous lyncher ? raillé-je intérieurement. À cet instant, je ne peux m'empêcher de penser à Aldijana. Ne possédait-elle pas toutes les cartes en main pour nous tendre un piège ? Elle connaît le plan, et sa fonction sur le Reiko Mihashi lui permet de surcroît de surveiller nos moindres faits et gestes. D'un autre côté, elle aurait pu nous trahir avant, et puisqu'elle ne l'a pas fait, je compte bien lui laisser le bénéfice du doute en évitant de tirer des conclusions trop hâtives. Toujours est-il que nous venons d'échapper à une rafale de balles. Les jumeaux se rendent-ils compte que nous nous trouvons certainement encerclés, pris au piège face à des adversaires en surnombre, et armés jusqu'aux dents pour parfaire le tableau ? Parfois, j'admire vraiment leur optimisme...

Nos respirations se font plus rapides, saccadées. Prêts à bondir en avant, Loan commence le décompte. Nous nous apprêtons à quitter notre abri lorsqu'une créature décharnée rapplique en trombe. Rapide, elle se déplace tel un grand singe, en appui sur les articulations de ses doigts. Tandis qu'un bip sonore émanant du collier métallique qu'il porte retentit, il stoppe net, face à nous. Sa laideur me scie, la souffrance qu'il dégage me déchire. Il possède les traits d'un jeune garçon imberbe, le teint pâle et les cheveux aussi noirs que les plumes d'un corbeau. Quelques reflets bleutés apparaissent sur les mèches ondulées qui retombent sur son front. Je décèle dans ses yeux injectés de sang une rage zélée à laquelle se mélange un soupçon de tristesse, enfouie en lui, quelque part. Arrivent à sa suite Kendra et son bras droit. Un foulard en soie autour du cou pour dissimuler ses chairs brûlées, la sorcière sur talons hauts nous toise avec toute la haine et la fourberie dont je la sais capable.

— Faites un seul mouvement brusque et je vous offre en pâture à Quatre, nous menace-t-elle en pointant du menton sa marionnette.

Machinalement attirée par la vision douloureuse de ce dénommé Quatre, je le scrute, le détaille sous toutes les coutures. Si cette chose possède une forme humaine, elle n'en reste pas moins un produit résultant d'une expérience

alchimique. Je le sais, le sens dans mes chairs jusqu'aux tréfonds de mon âme à en trembler d'effroi. Pour une raison qui me dépasse, je décèle une connexion, un puissant magnétisme me reliant à Quatre, à ses souffrances et sa détresse. Noyée sous le flot de ces émotions qui me happent et me submergent soudain, je demeure sans voix. La situation me paraît d'autant plus absurde que cette créature ne devrait pas exister. Par quel prodige – sortilège démoniaque devrais-je dire –, cet entrelacs de chairs anthropomorphes peut-il se mouvoir, respirer, voir et entendre alors que nul ne façonne d'êtres aussi évolués depuis l'Âge d'Or ? Ahurie, je dois ouvrir la bouche à m'en décrocher la mâchoire, car Kendra s'avance vers moi, attrape mon menton entre ses doigts et me gratifie de son éternel mépris.

— Alors quoi, ma mignonne, c'est la première fois que tu vois un homoncule ?

Elle ricane en voyant mon effarement tandis que ses ongles me cisailent la peau.

— Ne t'en fais pas, Cocotte. Tu n'es pas la seule à tomber des nues vu la tronche que tirent tes deux chevaliers servants.

Malgré la situation critique dans laquelle nous nous trouvons, je ne peux pas m'empêcher de remarquer la facilité avec laquelle cette garce me tape sur le système. Possède-t-elle donc une liste à rallonge de sobriquets débiles pour qu'elle m'en serve un à chaque tirade ?

— Voyez-vous, continue-t-elle avec dédain, le monarque peut se targuer d'être entouré d'alchimistes de renom, ses apprentis sorciers de pacotille ne valent pas un clou. Aucun d'entre eux ne saurait égaler la puissance de ceux qui agissent dans l'ombre, faisant fi des règles d'éthiques dont vous vous enorgueillissez, mais qui vous affaiblissent. Si Quatre n'est pas le plus sophistiqué des spécimens que nous ayons, il représente néanmoins tout ce que vous ne pourrez jamais atteindre, petits nombrilistes que vous êtes !

Et c'est toi qui nous parles de nombril ? lancé-je mentalement à la folle furieuse. Mon attention se reporte sur l'homoncule en question. Son comportement, la façon dont il nous regarde suggère une forme d'intelligence ou d'instinct animal. Or, s'il se trouve pourvu d'un intellect, aussi infime

soit-il, pourquoi ne se rebelle-t-il pas ? Bien que diminué, je soupçonne en lui une force largement supérieure à celle de ses geôliers, et m'interroge sur les raisons de son obéissance aveugle en justifiant sa passivité par les mauvais traitements. Alors que les questions s'accumulent, il pivote sur lui-même dans un mouvement presque mécanique. Tourné de trois quarts, il nous tourne presque le dos, me laissant ainsi la possibilité de repérer le contrôleur mental fixé sur son crâne, à hauteur du tronc cérébral. Un dispositif minuscule envoyant des impulsions électriques pour le forcer à obtempérer sous peine de recevoir une violente décharge. Bien sûr, ce type d'appareil ne m'est pas étranger dans la mesure où les laborantins s'en servent pour conditionner les rongeurs, mais de là à les utiliser sur une créature anthropomorphe probablement douée de raison !

Il se retourne de nouveau vers nous, en mode pilotage automatique. Je m'attarde un instant sur les ecchymoses et les traces d'abrasion qui recouvrent le corps glabre de l'homoncule, écoeurée par les sévices qu'il doit subir au quotidien. Toujours en stand by, il ne ressemble plus à une menace, juste à un jouet cassé, broyé, martyrisé par un bambin farceur et capricieux. Les côtes saillantes et le visage émacié, il nous scrute avec insistance telle une bête affamée, sur le qui-vive. Goûterait-il volontiers un morceau de Crawler ou de Malonienne, voire les deux si affinité ? Je devrais me sentir dégoûtée, horrifiée par cette chose que j'hésite à qualifier d'humaine. Pourtant j'ai de la peine pour elle, de la savoir dépossédée de son libre arbitre, à supposer qu'elle en soit pourvue, et tellement misérable ! Est-elle seulement consciente de son existence ? Arrête de rêvasser ma fille, cherche plutôt un moyen de nous tirer de là ! m'exhorté-je, les yeux à présent rivés sur le revolver rutilant que tient Kendra.

— Toi, l'incendiaire ! Mets-toi à genoux, ordonne-t-elle, un rictus de colère aux lèvres.

— Même pas en rêve, répond l'intéressé, à peine perturbé par l'arme braquée sur lui.

— Dois-je buter ta copine pour t'obliger à coopérer ? Qu'en dis-tu, Erwan ? Ce serait sympa de la descendre. Lentement bien sûr, qu'elle agonise sous ses yeux comme j'ai souffert de mes brûlures !

Kyle serre les poings, me jette un vague regard contrit, puis finit par s'exécuter. Une expression de satisfaction se dessine sur le visage de celle qui le tient en joue. Elle pense probablement à tout ce qu'elle s'apprête à lui infliger par esprit de vengeance. Je la sens jubiler, s'extasier à cette simple pensée. Fugace, son sourire disparaît à l'instant où mon animal de compagnie débarque et fond sur elle pour la plaquer au sol, ses larges pattes compressant sa poitrine. On peut dire que ma boule de poils tombe à pic, comme toujours ! L'impact au sol a assommé Kendra, du moins, l'a assez désorientée pour la mettre hors d'état de nuire le temps de neutraliser son acolyte qui retire la sécurité de son arbalète en titane et ajuste sa visée. Trop tard, il n'a pas le temps de tirer que Tokki fonce sur lui, tête la première. Plié en deux sous le coup de bélier qu'il vient d'encaisser, il tombe à genoux, et le reste sans pouvoir bouger le petit doigt en raison de la douleur.

— On dégage, vite ! crie Loan.

Kyle, positionné à seulement quelques centimètres de Kendra qui reprend progressivement ses esprits, préfère la désarmer afin d'éviter d'écooper d'une balle dans le dos. Malgré la différence de gabarit, cette guerrière tente de se défendre à mains nues, jouant des poings, des coudes et des pieds pour tenir son adversaire en retrait. Sa hargne ne suffit pas. Elle capitule sous le violent crochet du droit qui lui brise la pommette et l'envoie de nouveau heurter le sol. Quatre, quant à lui, conserve un immobilisme remarquable. S'il ne bouge pas d'un cil, je perçois son agitation alors qu'il se trouve en proie à une volonté de se mouvoir incompatible avec le dispositif implanté dans son tronc cérébral. Il bout de l'intérieur, n'attendant qu'une chose, l'ordre de se ruer sur nous. Étendue à terre, son odieuse maîtresse finit écrasée par la lourde étagère que Kyle fait basculer sur elle. Hurlant de douleur, les jambes compressées par le métal qui lui cisaille la peau à travers son pantalon de toile, elle se fait violence pour garder les idées claires et envoyer sur nous sa créature.

— Quatre, tue-moi les Crawlers et cette Malonienne de malheur !

Son ordre claque dans l'air tandis que l'homoncule s'anime, revient à lui, plus féroce que jamais. Loan m'enjoint d'accélérer la cadence alors que nous filons en direction du pont de largage en suivant le plan initial. Kyle nous dépasse sans difficulté – et sans se préoccuper de nous laisser derrière pendant que je me débats avec l'accoutrement ridicule dont m'a affublé



Aldijana. Je la maudis pour son manque de clairvoyance. La tunique me gêne, limitant l'amplitude de mes mouvements. Je m'entrave dans l'épaisseur du tissu et bascule vers l'avant. L'homoncule étire son bras décharné. Ses ongles sales taillés en pointe ne parviennent qu'à m'effleurer grâce à l'intervention de Tokki. Un coup de patte prodigieusement violent et mon agresseur voltige avant de retomber en laissant échapper un râle. Les côtes brisées par l'impact, son corps parcouru de spasmes et le rictus de souffrance qui dénature son visage me révoltent. Rongée par la culpabilité, je me dis que cette pauvre chose ne devrait pas subir les conséquences d'actes indépendants de sa volonté. Alors que ma boule de poils sort ses griffes pour lui porter le coup de grâce, je le lui interdis :

— Non ! ordonné-je en me remettant sur pied. Ne fais pas ça, Tokki. Ce n'est pas sa faute si...

Les mots se tarissent, bloqués dans ma gorge, car soudain, je me retrouve plaquée sans ménagement contre la poitrine de Loan. Alors qu'il me prend dans ses bras en exécutant un demi-tour dans la foulée, je manque de m'étrangler par la brutalité de cette soudaine étreinte. Il pousse un gémissement en me serrant plus fort, son front appuyé contre ma clavicule. Ses muscles et sa mâchoire se crispent. Avant que je comprenne ce qui lui arrive, une force invisible le tire en arrière avec une violence inouïe. Je le vois tomber à la renverse, s'éloigner de moi en glissant sur le sol. Il laisse de larges traînées vermillon sur son passage, des coulées de sang auxquelles se mêlent des traces d'un vert fluorescent. Une toxine, réalisé-je soudain malgré l'effarement qui me laisse sur la touche.

Alors que Loan se tourne sur le côté pour essayer de résister à la force qui l'éloigne de moi, je mesure l'ampleur des tourments qu'il endure en ayant voulu me protéger. Rattaché à l'arbalète par un fil d'acier, le trident enfoncé près de sa colonne vertébrale administre le poison tout en ramenant sa proie aux pieds d'Erwan. Ce dernier s'agrippe fermement à l'enrouleur pour ne pas lâcher prise, comme un pêcheur se cramponnerait à une ligne au bout de laquelle s'agite un gros poisson. Le dandy jubile, obnubilé par la victime qu'il tracte au sol, à sa merci.

Fatiguée de compter sur les autres pour encaisser les coups à ma place, je me secoue pour sortir de ma léthargie. Une bonne gifle, et ça repart ! Ni une, ni

deux, je m'élançais vers le bras droit de Kendra, bien décidée à lui rendre la monnaie de sa pièce. Tandis que je me rapproche avec l'agilité d'un guépard, j'attrape au passage le premier objet facile à chopper, et assez lourd pour faire des dégâts, qui me tombe sous la main. Mon cri de guerre – un vrai, cette fois –, ramène notre assaillant à la réalité pour goûter à ma vindicte. Mon bras se lève avant de plonger sur lui. Dans ma main, le bord plat de mon arme de fortune atteint son arcade sourcilière et la lui ouvre dans un bruit atroce. Craquement d'os, effusion de sang. Il titube, deux secondes à peine, puis s'écroule. Savourer ma victoire par KO attendra, le temps presse.

Je m'agenouille auprès de Loan, les larmes aux yeux en sachant qu'il souffre le martyr à cause de moi. Mon cœur se resserre au moment où je retire les dents en inox fichées dans les tissus musculaires, juste en dessous des omoplates qui par chance demeurent indemnes. Je ne peux pas en dire autant des chairs perforées. Plainte aiguë, jurons, gémissements. Le crawler en bave, il déguste. Un filet de sang mélangé au poison englué mes doigts que j'essuie sur ma tunique.

— Tu peux marcher ? demandé-je avec appréhension.

Hochement de tête. Mâchoire crispée, il se relève avec difficulté tout en s'appuyant sur moi. Nous parcourons les derniers mètres qui nous séparent du Hunter avec lenteur. Le moteur ronfle déjà. Par la porte du sas grande ouverte, j'entrevois l'océan, si immense qu'il me paraît sans limites, l'ondulation tranquille des vagues et le vol des mouettes qui scrutent la surface en planant au-dessus des eaux dans un mouvement circulaire. Tokki bondit sur le pont de notre sauf-conduit, puis se retourne vers nous. Il nous attend, fouettant énergiquement l'air de sa queue bleu nuit.

— Courage, on y est presque, soufflé-je pour exhorter le blessé à supporter son supplice encore un peu. Kyle ! Par ici !

L'intéressé, jusqu'alors occupé à bricoler je ne sais quoi à l'avant du bateau, relève le buste et accourt aussitôt. Il parvient à notre niveau en un temps record, charge Loan sur son dos et le conduit à bord en prenant soin de ne pas laisser le plancher entrer en contact avec ses plaies béantes.

— Qu'est-ce que tu as encore fait ? Je suis sûr que c'est encore ta faute !

m'accuse Kyle tout de go en pointant du doigt les blessures de son frère.

— Tu crois vraiment que c'est le moment ? Si tu veux me passer un savon, je te conseille de le faire lorsque nous aurons quitté ce satané croiseur. En attendant, mets-toi au boulot et sors-nous d'ici avant que l'équipe de choc ne revienne à l'assaut !

Pour une fois, Grincheux accède à ma requête, non sans soupirer bruyamment et marmonner dans sa barbe. Illustration parfaite de l'exaspération que je lui inspire. Il vérifie une dernière fois les appareils de navigation, puis enclenche le système de levage du pont pour nous faire descendre au niveau de l'eau. Les remous nous déséquilibrent. Je manque de m'affaler dans les bras de Kyle lorsque la coque percute celle du Reiko Mihashi. Dégourdie comme pas deux, je préfère aller me caler dans un coin aux côtés de Loan avant de lui marcher dessus par inadvertance.

Moteur en marche, nous nous éloignons du croiseur. Le balancement du Hunter décroît à mesure que nous prenons de la distance. Alors que je pensais nos poursuivants sur la touche, cloués au sol là où nous les avons laissés, j'aperçois une forme s'avancer sur le pont de largage. La silhouette squelettique de l'homoncule m'apparaît en filigrane derrière un nuage de brume. Lorsque celui-ci se dissipe, je vois le bras de la créature tendu vers nous, et quelque chose en moi se brise. Hagard, Quatre semble vouloir nous rejoindre pour échapper à l'emprise de Kendra et au triste sort qu'elle lui réserve. Faites que je me trompe, que nous ne soyons rien de plus pour lui que des casse-croûtes sur pattes, pensé-je, la boule au ventre.

Redressant le blessé pour le caler contre moi, je me surprends à caresser ses cheveux alors que quelques minutes auparavant je n'osais même pas le regarder en face. Son acte de bravoure – d'héroïsme inconsidéré –, me fend le cœur, et paradoxalement, le force à palpiter dans ma poitrine. Je ne mérite pas que quelqu'un se sacrifie pour sauver ma vie, ce fil du destin si ténu qu'il menace de se rompre à tout moment. Je voudrais apaiser le mal qui coule dans les veines de Loan, mais sans trousse de secours, je ne peux absolument rien faire. Alors que je me maudis pour mon inutilité, les babines maculées de Tokki m'interpellent. Puisque que ce dernier n'avait rien sur le museau en montant à bord, le sang collé dans ses poils ne peut provenir que d'un seul endroit. Je déchire un peu plus la chemise de Loan et alors que j'examine les

perforations, je remarque la présence d'un tissu cicatriciel sur les pourtours de la plaie. Sur la portion de peau lésée s'opère une réaction chimique, de minuscules bulles blanches viennent éclater en surface. Les trois orifices à présent rose pâle se referment sous mes yeux en moins d'une minute. Incroyable ! Comment Loan peut-il guérir d'une telle blessure aussi rapidement ! Un seul mot me vient à l'esprit : bluffant ! Magique, à vrai dire. D'ailleurs, entre magie et alchimie il n'y a qu'un pas, non ? Reportant mon attention sur le fauve aux yeux d'onyx qui me fixe sans bouger une oreille, je lui souffle :

— C'est grâce à toi, Tokki ?

Les oreilles de l'intéressé s'abaissent. Patte gauche en avant, il incline la tête, genre courbette royale, avant de filer et de disparaître dans le cockpit. Une révérence, il ne manquait plus que ça de la part de ma boule de poils ! Décidément, je nage en plein délire... Un rêve éveillé qu'interrompt Kyle en me jetant une couverture à la figure.

— Si tu ne peux pas soigner mon frère, essaye au moins de lui éviter l'hypothermie, me nargue-t-il en me toisant de haut.

— À vos ordres, capitaine ! répliqué-je avec ironie. Pendant ce temps-là, tu pourrais peut-être tenir correctement la barre, histoire d'arrêter de nous donner la gerbe ?

Kyle me fusille du regard, je ne sourcille pas. Loin de moi l'envie de lui faire ce plaisir. Alors qu'il me tourne le dos, Loan remue. Fiévreux, ce dernier ouvre les yeux tandis que son frère, alerté par un gémissement rauque, nous rejoint et s'accroupit à son chevet.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, dit-il d'une voix pâteuse. Je vais bien. La douleur s'estompe un peu plus à chaque seconde, comme si le poison se dissipait.

Un tantinet récalcitrante à l'idée de passer pour une illuminée, je garde pour moi l'épisode « Tokki, ange gardien guérisseur », et lui explique que son système immunitaire commence à combattre l'agent pathogène circulant dans son organisme. Il incline légèrement la tête en guise d'approbation, tousse en

grimaçant, et dans un murmure, me supplie de le pardonner.

— Je suis tellement désolé pour mon comportement d’hier soir, Éris. Je ne voulais pas t’offusquer ou te manquer de respect.

Les joues empourprées, je l’enjoins à ne pas parler plus que nécessaire. Dans son état, j’aime autant qu’il se repose et reprenne des forces. Ajoutez à cet élan de compassion la véritable raison qui me pousse à lui conseiller de se taire. Déterminé à résoudre les malentendus existant entre nous, le bougre insiste, ignore mes considérations. Les excuses fusent à nouveau. De grâce, que quelqu’un l’assomme ! Je refuse de laver mon linge sale en public. Par-là, comprenez devant Kyle. Ce dernier jette un bref coup d’œil en direction de son jumeau, et vu son air suspicieux, il comprend que le sujet de la conversation s’annonce épineux. Malgré la curiosité qui l’anime, il s’éclipse pour nous laisser un peu d’intimité. Une fois persuadée qu’il ne peut plus nous entendre, je crève l’abcès.

— Tu n’as pas à t’excuser, dis-je, timide. Ce serait plutôt à moi de faire amende honorable après t’avoir repoussé comme je l’ai fait.

— J’attendrai que tu sois prête, Éris. Je n’aurais pas dû me montrer aussi pressant, mais je te jure que cela ne se reproduira plus.

Les paroles de Loan et le respect sans borne qu’il me voue m’atteignent en plein cœur. À cet instant, je le serrerais plus fort contre moi si je ne craignais pas de rouvrir sa blessure. D’un autre côté, son comportement de la veille ne lui ressemblait pas, lui qui d’ordinaire demeure calme et réfléchi.

— Je fais peut-être fausse route, mais cet empressement, ce besoin si urgent de coucher avec moi ne te ressemble pas. Tu ne paraissais plus toi-même.

— J’ai eu peur de te perdre, m’avoue-t-il en entrelaçant ses doigts aux miens. Avec ses histoires sur les résonants, les aimants qui s’attirent et se repoussent, c’était comme si Aldijana me disait que toi et Kyle étiez faits l’un pour l’autre, que vous partagiez un destin commun. Je ne supportais tout simplement pas l’idée qu’elle puisse avoir raison.

Il rit faiblement et ajoute, embarrassé :

— Tu dois me trouver pathétique...

— Jamais de la vie ! lâché-je en m'emportant plus que de raison. Comment peux-tu dire ça ? Personne ne s'était montré aussi attentionné envers moi, à part Riley bien sûr, mais lui ne compte pas. Je ne te l'ai pas encore dit alors, merci de t'être interposé entre le bras droit de Kendra et moi. Te savoir capable de risquer ta vie pour moi...

— Je le referai ! Sans hésiter, me coupe-t-il. Je tiens vraiment à toi. Plus que tu ne pourrais l'imaginer.

Sa déclaration me touche, sincèrement. Néanmoins, un détail me chiffonne, me trotte dans la tête sans que je ne puisse l'oublier. Une question restée en suspens depuis trop longtemps. Raison pour laquelle je décide de satisfaire ma curiosité.

— Qui était Maya ? lui demandé-je sans détour. Pourquoi as-tu voulu que je prenne son identité ?

L'évocation de ce nom semble raviver chez lui de nombreux souvenirs que je devine à la fois tendres et douloureux.

— J'avais seize ans quand nous nous sommes rencontrés, dit-il. C'était la plus belle fille que je n'avais jamais vue. Dès le premier regard, j'ai su que je voulais vivre avec elle pour le restant de mes jours, et elle aussi. Nous avions tout prévu, pourtant le sort en a décidé autrement. Elle était comme Kyle.

— Tu veux dire que c'était... une incendiaire ?

Hochement de tête, mine contrite. Il déglutit péniblement.

— Elle est parvenue à me cacher son état pendant six mois alors que nous évoquions ensemble nos projets d'avenir, de fiançailles, de la maison et des enfants que nous aurions. Au début de l'automne, son père s'est rendu au cabinet du mien. Ils sont restés enfermés des heures durant. Je pensais qu'ils s'entretenaient à propos des festivités...

La voix de Loan se brise tandis qu'il réprime un sanglot. La mort tragique de

Maya le ronge encore aujourd'hui à en croire les émotions qui le submergent. Je serre sa main plus fort, l'enjoignant à poursuivre malgré la montée de larmes qui l'assaille.

— J'ai essayé d'oublier, de noyer mon amertume dans les bras d'autres femmes en sachant pertinemment que jamais je ne pourrais les chérir autant que Maya, dit-il dans un murmure. Et puis je t'ai rencontrée, toi. L'ennemie dont je ne devais absolument pas tomber amoureux. Quand bien même nos peuples respectifs se détestent, j'ai fait mon choix et à présent, rien au monde ne pourra m'empêcher de t'aimer.

Il dépose un baiser délicat sur mes doigts qu'il caresse avec une infinie douceur. Oui je sais, une fille sensée dirait quelque chose pour éviter de plomber l'ambiance. Surtout après un discours aussi émouvant. Je sens d'ailleurs qu'il attend, qu'il espère un geste ou un mot de ma part. Pourtant, je demeure immobile, aphone, incapable de la moindre répartie. Je ne peux rien dire, pas maintenant. Si dissimuler mon attirance pour Kyle ne durera pas éternellement, avouer à Loan que je ne l'aimerai jamais autant que son jumeau ferait de moi un monstre. Néanmoins, je sais par expérience que mon silence alimente ses espoirs, lui laisse entrevoir un hypothétique avenir commun alors qu'en réalité, cette entreprise demeure vouée à l'échec. Ses yeux emplis d'une tristesse qu'il tente de dissimuler me dévastent. Aurait-il deviné, perçu le fossé qui sépare la profondeur de ses sentiments à la fragilité des miens ?

Tandis que mes pensées ne cessent de converger vers l'homme qui tient la barre du Hunter, Tokki vient se coucher à côté de nous. Il ronronne, une patte posée sur le torse du malade. Pourquoi ai-je l'intime conviction qu'il veille au grain ? Avec ma boule de poils à proximité, je me suis toujours sentie réconfortée, plus saine et énergique, en somme, moins encline à succomber aux affres du Grand Hiver. D'ailleurs, cette petite crapule comme dirait Kyle, se faufilait également au chevet de ce dernier à chaque fois qu'il se trouvait au plus mal. Je tends le bras pour plonger mes doigts dans sa douce fourrure bleu nuit et lui glisse à l'oreille :

— Tu as toujours veillé sur nous, pas vrai ?

Pour toute réponse, l'intéressé se met à bâiller, dévoilant ainsi deux arcs de

dents pointues aussi brillantes que l'ivoire.

— Dis-le si je t'ennuie à mourir ! le houspillé-je gentiment en le gratouillant avec énergie.

Ras le bol de toutes ces questions sans réponse, ces doutes, ce sentiment de culpabilité à l'égard des Crawlers : de Loan pour mon manque de franchise, et de Kyle pour mon entêtement à le désirer alors que de toute évidence, nous ne partageons pas les mêmes sentiments. Tandis que les vagues commencent à me bercer, je m'octroie une minute de repos, fermant les yeux afin d'apprécier le calme de l'océan, de ses légères ondulations. Juste une minute, pensé-je alors que le temps filait pour m'emporter vers d'autres rivages.



## Chapitre 20

Après des heures passées à tanguer l'estomac vide, nous apercevons enfin la ligne brune et morcelée de la côte. Vigilant, Kyle manœuvre de sorte que notre approche soit la plus discrète possible. Il repère une crique désolée où accoster tandis que je vérifie une fois de plus les constantes vitales de Loan. Hormis un pouls ralenti, ses jours ne me paraissent pas en danger, quand bien même la toxine continue de circuler dans ses veines. Il somnole, pressant ma main à intervalles de temps réguliers – pour vérifier ma présence à son chevet peut-être. Je le rassure, lui caresse les tempes en vue de l'apaiser. Tandis qu'il s'endort, la tête sur mes genoux, son frère me rejoint, prend place à mes côtés sous la couverture, et me conseille de dormir encore un peu avant l'arrivée de la cavalerie. Je m'y refuse. Je veux juste profiter de cet instant, même si nous n'échangeons pas un mot lui et moi. Pour une fois que Grincheux ne se plaint pas de ma présence, je compte bien en profiter.

Les heures passent. Deux, voire trois, mais qu'importe, j'ai perdu la notion du temps, de même que mon corps ne semble plus m'appartenir. Immobile, transi de froid, je paierais cher pour me blottir contre Kyle en profitant de sa chaleur. Le contact de nos épaules ne me suffit plus, je désire davantage. Harassée de fatigue, je me laisse porter par les événements en toute passivité lorsque les secours nous localisent. Notre rapatriement jusqu'à l'Enclave me fait l'effet d'un rêve éveillé. Tout se passe au ralenti alors que les soldats et ambulanciers se pressent pour nous extraire du Hunter, nous faire grimper dans le véhicule militaire et apporter les premiers soins à Loan. Tokki ronronne à mes pieds. Calme et discret, il se fait vite oublier des membres du convoi qui ne le toisent plus avec méfiance. Ces derniers chuchotent entre eux, m'observent à la dérobée en pensant que je ne m'en aperçois pas. Mes cheveux couleur argent, et mes yeux d'un bleu étrange rappelant celui de la banquise, les perturbent. Ou peut-être me surveillent-ils de la même façon qu'ils garderaient un œil sur une dangereuse ennemie. Ils doivent me détester, tout simplement.

Tandis que je lutte contre la fatigue, le paysage défile en face de moi, à travers le verre poussiéreux de la fenêtre rectangulaire. J'aimerais me retourner pour observer le décor fuyant dans mon dos, mais je n'ose pas. Coincée entre Kyle et un barbu peu avenant, je préfère rester immobile et muette. De toute façon, le nœud dans ma gorge m'empêcherait de prononcer le moindre mot. Ralentissement. Les freins à disque grincent tandis que le blindé stoppe sa course. Une minute, à peine. Le moteur ronfle à nouveau, et alors que nous poursuivons notre chemin, la fenêtre m'offre la vue d'un gigantesque pilier translucide. Il me semble que d'autres s'érigent derrière ce dernier pour décrire une sorte de courbure. Tant pis pour mes bonnes résolutions, je pivote sur mon siège et découvre les mêmes monolithes dressés derrière nous. Alors que nous franchissons le fameux mur dont me parlait souvent mon père, je déglutis. Me voilà à l'intérieur de l'Enclave, sans possibilité d'y échapper, de mon plein gré.

La densité de population, et les habitations par voie de conséquence, augmentent à mesure que nous nous enfonçons vers le centre de la mégapole. Les HLM aux façades placardées d'immenses pancartes anti-Maloniens me rappellent la haine que nous vouent les Crawlers. Je les comprends. De nombreux alchimistes de renom ont vu le jour en ces temps de liesse que nous appelions l'Âge d'Or. Rien ne paraissait pouvoir ébranler cette époque où chacun vivait dans le faste et la joie. Pourtant, il avait fallu que mon peuple se rende coupable d'un crime ignoble et insensé, forçant les familles Crawl et Malone à se déchirer jusqu'à ce que les Nordiens mettent un terme à nos querelles meurtrières. Les Maloniens méritaient l'exil, comment pourrais-je le nier en sachant que le sang de la princesse d'émeraude maculait leurs mains ?

Le nez collé contre la vitre, je ne perds pas une miette de cette virée touristique. Kyle, visiblement au fait que ma curiosité l'emporte sur la retenue, me tend une paire de jumelles appartenant à l'un des gardes assis en face de nous. La vitesse du véhicule diminue, me permettant ainsi d'observer les moindres détails de ce nouvel environnement. Entre les hautes tours aux balcons bétonnés émergent de coquets pavillons cerclés de jardins luxuriants, regorgeant d'espèces exotiques étrangères à nos contrées. J'aperçois dans un enclos de sable une tortue géante accompagnée de sa progéniture, une trentaine de bébés farceurs qui se chamaillent, chacun en mordant la queue de

son voisin. Entre ciel et terre virevoltent une multitude d'oiseaux au plumage pour le moins invraisemblable. Ils volent de branche en branche, à travers les épais feuillages teintés de ce rouge orangé propre à l'automne, et tourbillonnent dans un balai féérique de couleurs vives, presque fluorescentes. Rose, fuchsia, vert pailleté, camaïeu de bleu. Ils repeignent le monde, l'animent par leurs piailllements mélodieux qui me parviennent malgré le double vitrage.

Lors de notre progression, les tronçons de routes deviennent plus larges et nombreux, s'effilochent en une arborescence complexe, structurée. Rien ne semble avoir été laissé au hasard. Les gens déambulent dans les rues, tirés à quatre épingles dans leurs costumes bleu Prusse très élégants. La foule se presse le long du boulevard balisé de bananiers. Les feux de signalisation définissent l'ordre de passage. Au carrefour, nous patientons un instant qu'une marée humaine termine de traverser sur le passage clouté pour redémarrer. Bars, commerces et bâtiments alloués aux services publics organisent le trafic humain, planifient l'activité qui se veut dynamique sans égaler celle de la zone neutre. Les Crawlers, des sauvages sanguinaires ? Tu parles ! Ils sont sûrement plus civilisés que nous, m'indigné-je en repensant à l'enseignement dispensé par mes anciens professeurs. Finalement, mes doutes se concrétisent. Les pseudo-vérités énoncées sur les bancs de l'école au sujet de nos pires ennemis ne valent rien ! Le corps enseignant devrait avoir honte de véhiculer un discours mensonger, de refuser d'accepter la réalité, à savoir que nous mériterions d'apprendre les uns des autres au lieu de nous vouer corps et âme à une guerre aussi indigeste que destructrice. L'habitat des Crawlers me sidère. Tout dans cet espace parfaitement agencé transpire l'ordre et la propreté, jusqu'aux containers de tri permettant le recyclage des encombrants et autres usagés.

Un kilomètre plus loin, nous entamons la traversée d'un impressionnant pont suspendu, si long qu'il semble infini. Recouvert d'une peinture orange vive, sa couleur tranche sur le bleu profond d'un ciel sans nuage. De chaque côté de la double voie se tendent à la verticale les suspentes, de longues structures tubulaires en acier sur lesquels repose un câble reliant le sommet du premier pylône en acier – haut de plus de deux cents mètres – que nous dépassons bientôt. En dessous, je ne la vois pas, mais j'entends l'eau, le bruit apaisant dont elle nous inonde en s'écoulant inexorablement. Kyle me décrit cette

passerelle hors norme comme un vestige de l’Ancien Temps, érigée dans la commune de San Francisco, à l’ouest des États-Unis. Si seulement monsieur Carrel pouvait voir ça ! Ce vieux fou – qui ne l’est pas tant en fin de compte – me tanne depuis des lustres avec son Golden machin chose, et me voilà en train de le traverser, aussi sûrement que nous franchissons le second pylône.

À l’extrémité, sur notre gauche, se dresse une statue de bronze démesurée, frappante par son réalisme. Magnifiques, les deux visages orientés vers des directions opposées débordent d’une émotion déchirante. De la tristesse, probablement. Sur la joue de la femme, je distingue une larme. Dans le cou de l’homme, une profonde entaille suintant de ce que je devine être du sang. Fixée sur le socle de cette sculpture bicéphale, la plaque gravée luit sous les rayons obliques du soleil matinal. Le véhicule avance trop rapidement pour me laisser le temps de déchiffrer l’inscription dans son intégralité, mais les récits de mon père me reviennent comme des flash-back, bluffants par leur réalisme et leur précision, et me permettent ainsi de combler les manques de ma lecture lacunaire. À la mémoire de Mercure, protecteur de l’Enclave. Nous venons de pénétrer là où jamais je n’aurais imaginé mettre les pieds : sur le domaine du monarque, Frédérique Defender.

Des tours titanesques d’acier et de verre se dressent fièrement, presque hautaines envers les voyageurs insignifiants que nous sommes. Elles défilent devant mes yeux ébahis, semblent nous dévisager tandis que nous serpentons entre elles. Ombres et lumières dansent à l’unisson sur les façades lisses, brillantes comme des miroirs gigantesques, et alors que cette jungle urbaine nous avale, je découvre un Éden en son sein. Une nature verdoyante en plein cœur de la mégalopole, aux pieds des colosses de cristal immobiles. Une demeure bourgeoise apparaît en filigrane à travers un voile de brume rasant. Haute, d’une blancheur immaculée, sa silhouette émerge, me frappe de stupeur par sa beauté à couper le souffle.

Notre chauffeur s’engage dans une longue allée bordée de cyprès avant de s’arrêter dans la cour en gravillons blancs dans un crissement de pneus. Le freinage brusque manque de faire basculer la civière sur laquelle repose Loan, mais c’est sans compter les réflexes des deux infirmiers qui la rattrapent in extremis avant la catastrophe. Ils replacent la couverture chauffante, toisent

d'un mauvais œil le pilote dans le rétroviseur, puis ouvrent les portes arrière en prenant soin de ne pas exposer le blessé aux courants d'air. Tokki profite de ce moment pour bondir hors du véhicule et se dégourdir un peu les pattes. Faites qu'il n'abîme pas la pelouse, pensé-je alors que l'état de l'herbe, aussi bien entretenue soit-elle, devrait constituer le cadet de mes soucis. Les infirmiers descendent à sa suite, extrayant aussitôt Loan pour le conduire à l'infirmerie tandis qu'un soldat haut gradé – à en juger par les décorations qui ornent ses épaulettes – me tire à l'extérieur sans ménagement.

— Descends de là, aboie-t-il en me broyant le bras dans la pince que forme sa grosse paluche.

— Lâchez-la immédiatement ! intervient Kyle. Cette jeune fille est notre invitée, pas une prisonnière !

Le ton cinglant qu'il emploie me déroute. Ne risque-t-il pas de s'attirer des ennuis à répondre ainsi à un supérieur ? Je m'apprête à lui conseiller de laisser tomber quand le militaire, tout penaud, lui présente ses plus plates excuses. Je peine à comprendre qui a autorité sur qui lorsqu'une brune tout en jambes interrompt ma réflexion.

— Kyle ! crie celle-ci en lui sautant au cou, à la fois folle de joie et soulagée.

L'intéressé ne bronche pas. Au contraire, il l'enlace et l'embrasse sur le front à la façon dont je l'ai vu faire avec Aldijana. Il rayonne de bonheur dans les bras de cette splendide femme qu'il fixe avec tendresse et là, son sourire me déchire le cœur. Ainsi, il existait bien quelqu'un pour partager la couche de cet homme, celui-là même dont j'ai osé rêver dans mes instants d'égarement.

— Comment se porte Loan ? s'enquiert-elle. Je viens de le voir partir sur une civière, est-ce que c'est grave ?

— ça devrait aller. Attends juste quelques heures avant d'aller le harceler, la taquine Kyle, visiblement de bonne humeur.

La jeune femme lui donne un coup de coude, une moue enfantine sur le visage.

— Moqueur !

L'accusé rit de plus belle et la serre à nouveau contre lui en murmurant :

— Si tu savais comme tu m'as manqué !

Je me sens de trop face à ces retrouvailles, ou dirais-je plutôt, à cette profusion de bons sentiments. Froissée, insignifiante, à bout de nerfs et de fatigue, j'ignore les larmes qui ruissèlent sur mes joues. Pourtant elles coulent, s'épanchent en abondance. Alors que je renifle bruyamment en faisant fi du glamour et de la propreté de la manche sur laquelle je m'essuie, les deux amants se tournent vers moi pour me dévisager.

— Je crois qu'elle a besoin de repos. Tu veux bien t'en occuper ? demande Kyle à sa compagne. J'ai quelque chose à vérifier de mon côté.

Alors qu'il prononce ces mots, j'ai soudain envie de l'étriper. D'une, parce qu'il me fait passer pour le boulet de service, et de deux, parce que je ne veux pas me retrouver en tête-à-tête avec la brunette. Depuis l'apparition de cette dernière, il n'a d'yeux que pour elle, ne prenant même plus la peine de m'adresser la parole. Je me doutais bien que me faire des illusions ne m'apporterait que du chagrin, mais un infime espoir subsistait encore avant l'arrivée de celle qui occupe la place tant convoitée dans le cœur de Kyle. Je perçois nettement l'amour qu'il lui porte, cette tendresse qu'il me refuse avec pugnacité. Révoltée par l'indifférence que je me prends dans les dents, anéantissant au passage mes dernières espérances, je n'entends pas la réponse de la demoiselle – et accessoirement, je m'en cogne.

— Je veux venir avec toi ! répliqué-je en essayant de m'imposer.

— Éris, pour l'amour du ciel, fais ce qu'on te demande pour une fois ! m'implore-t-il, visiblement à cran.

Je comprends, il a eu sa dose et ne peut plus m'encadrer. Même Tokki, ce traître à poils courts, se frotte à ses jambes en m'offrant la vue de son postérieur. Alors que je me mords la lèvre pour éviter de riposter, la brune me prend par le bras.

— Allez viens, me dit-elle. On va te faire couler un bain, arranger cette coupe de cheveux, et te remplumer un peu. Depuis combien de temps n’as-tu pas pris de vrai repas ?

À vrai dire, aucune idée. J’ai perdu le fil et la notion du temps. Néanmoins, je reste suffisamment lucide pour me rendre compte qu’elle me compare à un épouvantail. Moi, maigrichonne et mal peignée ? Ouais, peut-être bien, mais faire preuve de tact ne va pas la tuer !

Nous traversons la cour jusqu’à la double porte d’entrée, dont les vitraux colorés mettent en scène la séparation de Mercure et pénétrons directement dans le salon. L’omniprésence du premier homoncule m’interpelle immédiatement. Il suffit de s’attarder sur les faïences et les toiles de maître pour voir que partout où nous allons, le regard de l’hermaphrodite nous transperce. Sa présence deviendrait presque obsessionnelle, voire oppressante, si les représentations de cet être hors du commun ne se voulaient pas empreintes de tant de bienveillance. Tandis que je colle aux basques de la jeune femme dans l’immense demeure, je prends sur moi pour paraître polie et aimable. Après tout, je reste la fille de Djézael, ex-patriarche du clan Malone-Edeüs, et je ne laisserai à personne l’opportunité de critiquer mon éducation. Ainsi, arrivée devant la chambre d’ami, je lâche, malgré la distance que je tente de conserver avec cette étrangère, une formule de politesse toute prête.

— Merci beaucoup pour votre hospitalité.

Les mots qui sortent de ma bouche ne semblent pas venir de moi. Est-ce dû au manque de sincérité, que je ne reconnais pas le timbre de ma propre voix ? Désolée, je manque de pratique. Comment pourrais-je jouer les hypocrites alors que je me damnerais pour la détrôner auprès de l’homme que je désire au-delà de toute rationalité ?

— Les amis de Kyle sont mes amis, réplique-t-elle en tirant sur le loquet en laiton. Entre, fais comme chez toi !

Je m’exécute tandis qu’elle fait un pas de côté pour me laisser passer.

— Je vais aller chercher de quoi te refaire une beauté, ajoute-t-elle sur un ton

enjoué.

Qu'elle s'éclipse un instant me laisse l'occasion de scruter la pièce cossue et chaleureuse. Je m'attarde sur l'élégance et la richesse du mobilier pendant que ma nouvelle meilleure ennemie prépare son matériel. Shampoing, démêlant, élixir de brillance, peigne, ciseaux, sèche-cheveux et bombe de laque : au vu de ce qu'elle vient de rapporter, elle me réserve la totale ! Me voilà bonne pour bénéficier de ses talents en soins capillaires, mais à quoi bon me pomponner alors que le seul homme capable de piquer mon intérêt à vif est aussi le plus inaccessible ? Je ravale l'amertume de cette cruelle conclusion dont je me passerais bien pour prendre place sur la chaise que pointe du doigt l'indétrônable madame... Madame quoi, au juste ? Les jumeaux n'ont-ils jamais mentionné leur nom de famille ?

Pendant que la demoiselle s'active à rattraper les dégâts occasionnés par cette maudite Kendra, je me creuse les méninges, explore l'ersatz des souvenirs qui sommeillent dans un coin de ma mémoire en vue de glaner des indices quant à leur appartenance filiale. Tentative inutile. Il faut bien l'admettre, je ne sais strictement rien à propos des deux frères. Face au miroir, je contemple mon reflet sans vraiment y prêter attention. Les mouvements de la jeune femme aux doigts de fée m'hypnotisent par leur grâce et leur fluidité. Alors que les mèches de ma chevelure tombent les unes après les autres telle une pluie de gouttelettes d'argent qui s'assombrissent en se rapprochant du sol, la belle brune me coupe en pleine rêverie.

— Incroyable ! Comment se fait-il que tes cheveux changent de couleur de cette manière ?

Haussement d'épaules. Si je le savais, j'aurais éventuellement l'amabilité de le lui expliquer, mais puisque la réponse demeure un mystère, me voilà bien aise de ne pas avoir à babiller avec elle. Arrête tes conneries, cette fille ne t'a rien fait ! m'admonesté-je, consciente de mon comportement immature de gamine pourrie gâtée. Je devrais dire quelque chose pour lui montrer un minimum de reconnaissance, pourtant rien ne me vient à l'esprit, pas même une banalité affligeante sur la météorologie ou que sais-je encore, la couleur de son gloss que je trouve sublime.

— Au fait, dit-elle sans se laisser abattre. Mon nom est Mélusine, mais mes



frères m'appellent Mel.

Pas très subtil comme tentative d'approche. Néanmoins, j'apprécie le mal qu'elle se donne pour se montrer aimable et attirer ma sympathie. Légèrement mal à l'aise vis-à-vis de sa gentillesse – que je ne mérite pas – et des sentiments contraires dont je me sais imprégnée, je m'efforce de poursuivre la discussion en lui demandant de façon aussi naturelle que possible :

— Vous en avez beaucoup ?

— De surnoms ?

— Non, je voulais dire, de frères !

La question coulait de source pourtant, pensé-je en me demandant si la demoiselle ne ferait pas semblant de paraître naïve pour mieux me bernier. Après tout, le monarque ne serait pas le premier à utiliser un espion pour découvrir les véritables intentions d'un invité douteux.

— Dieu merci, nous ne sommes que trois, répond-elle sans lâcher mes cheveux des yeux. Les jumeaux et moi.

— Tes frères aussi sont jumeaux ? m'exclamé-je. Votre peuple serait-il sujet aux naissances multiples ?

Mélusine s'arrête net, me regarde ahurie à travers le miroir, puis éclate d'un rire sonore qui se voudrait communicatif si je ne la soupçonnais pas de se payer ma tête. Pliée en deux, elle se tient les côtes, incapable de se contenir. J'ai dû rater ma vocation d'humoriste, car la demoiselle ne s'arrête plus. Alors que ses joues prennent une couleur rosée, elle tente de reprendre son souffle, sa paire de ciseaux en main.

— Excuse-moi, dit-elle en essuyant une larme qui roule du coin de son œil. Ta question m'a tellement surprise que je n'ai pas pu m'empêcher de...

Elle pouffe de nouveau, se calme au prix d'un effort considérable, et m'explique enfin la raison de son hilarité.

— Loan et Kyle sont mes frangins. L’amour que je porte à ces deux démons est purement platonique.

— Vraiment ? dis-je, la bouche en cœur.

Eh merde... Pourquoi faut-il que je sois toujours aussi spontanée ? Autant brandir un panneau clignotant « In love » au-dessus de ma tête pendant qu’on y est ! Avec un minimum de jugeote, mon interlocutrice ne tardera pas à découvrir mon penchant flagrant pour Kyle. Ça, entre autres choses si nous continuons à tailler la bavette. À savoir, les sentiments que me porte Loan, mais que je me verrais dans l’obligation de décliner dès que son état se sera amélioré. Inutile de mentir plus longtemps, le laisser espérer ne fera que l’accabler davantage. Riley m’aura au moins appris une chose : l’amour ne se commande pas. J’envisage de détourner la discussion dare-dare, mais Mélusine me prend de court.

— Je suis contente, m’annonce-t-elle sans plus de détails sur la raison de sa joie soudaine.

Si je n’ose pas le lui demander de vive voix, mon regard interrogatif s’en charge pour moi.

— Je sentais une certaine tension entre nous, m’explique-t-elle. Puisqu’il s’agissait d’un simple malentendu, ne pourrions-nous pas être amies ? Et tu pourrais aussi me tutoyer tant qu’à faire.

— Ce serait avec plaisir, mais qu’entendez... qu’entends-tu par malentendu ? demandé-je en toute innocence.

— Tu pensais que Kyle et moi étions ensemble, et tu m’en tenais rigueur parce qu’il te plaît. J’ai vu ta façon de le regarder. Je ne comprenais pas en quoi je représentais un obstacle entre vous, mais maintenant que j’y pense, nous sommes vraiment très proches lui et moi. À me voir pendue à son cou, tu avais toutes les raisons de nous croire en couple.

Me sentant à la fois idiote et soulagée, j’apprécie sa franchise. Je ne sais pas quoi dire, alors au lieu de tergiverser, je lui demande de but en blanc :

— Aucune femme ou petite amie à l’horizon ?

— Pas que je sache. La voie est libre, et si tu veux tout savoir, tu pourrais mettre toutes les chances de ton côté en enfilant une jupe droite et des escarpins, me répond – elle, un sourire espiègle aux lèvres.

Elle rit. Je voudrais partager ce moment de complicité avec elle, sincèrement, pourtant je ne peux pas m’accorder un tel luxe dans la mesure où mes sentiments pour Kyle vont à l’encontre des intérêts de son jumeau. Mélusine se montrerait-elle aussi agréable avec moi en me sachant assez fourbe pour jouer sur les deux tableaux ? Avant de séduire le premier, ne devrais-je pas au préalable éclaircir la situation avec le second ? Évidemment, faire preuve d’honnêteté serait logique, rationnel, politiquement correct. Sauf que la situation me dépasse, de même que mes émotions menacent de m’exploser à la figure incessamment sous peu. Voilà pourquoi, à défaut de me montrer raisonnable, je préfère les œillères à la réalité, restant néanmoins évasive quant à la froideur que Kyle me réserve, et de ces fameuses chances qui frôlent le zéro absolu. Comment faire succomber un homme qui ne vous a jamais regardée comme une femme ?

Je tâche de détourner la conversation afin de ne plus me torturer inutilement, et alors que la dernière mèche tombe au sol, je l’interroge sur l’origine de ses talents manuels.

— Où as-tu appris à couper les cheveux ?

— Disons que je n’ai jamais été très perspicace pour ce qui est de trouver ma voie. Après mon passage de grade à la fin du lycée, mon père m’a envoyée dans l’école de stylisme la plus prestigieuse de l’Enclave. Mais voilà, au terme de la licence, j’ai préféré retourner sur les bancs de la Mandragore pour m’amuser un peu.

— La Mandragore ?

— Ouais, une sorte de cercle fermé, réservé à ceux dont les aptitudes en alchimie dépassent la moyenne nationale.

— Je vois... Le concept est assez surprenant pour moi étant donné que les

Maloniens ne poursuivent pas d'études poussées dans le domaine de l'alchimie, mais en gros, seuls les élus aux facultés innées peuvent prétendre à recevoir les enseignements de cet établissement, et tu en fais partie.

— Dis comme ça, c'est super gênant, mais c'est à peu près ça. J'ai été jugée assez spéciale pour bénéficier de traitements de faveur auprès du peuple Crawler qui attend patiemment la relève. Nous avons perdu deux imminents alchimistes l'année dernière. Des incendiaires. Si ces derniers présentent des capacités hors du commun, le poison qui les dévore ne leur permet pas d'accéder au grade le plus élevé de la profession. Ils sont trop instables, trop imprévisibles.

Pourquoi Mélusine mentionne-t-elle soudain les incendiaires ? Cherche-t-elle à me faire avouer pour Kyle ? Impossible. Même Loan ignorait ce détail. Et puis, si elle avait des doutes, elle irait voir l'intéressé en personne.

— C'est injuste, dis-je simplement, de peur de me trahir.

Sur la réserve, j'observe les micro-expressions qui défilent sur son visage, sans parvenir à me mettre quoi que ce soit sous la dent. La jolie brune ne laisse rien transparaître. Impassible, elle m'adresse un imperceptible sourire avant d'ajouter :

— Désstresse, je ne suis pas en train d'essayer de t'arracher les vers du nez. Inutile, puisque je sais tout de Kyle.

Sa dernière phrase se veut pleine de sous-entendus que j'avoue ne pas saisir aussi bien que je le souhaiterais. Alors que mes pensées se bousculent, mes globes oculaires dansent à l'intérieur de leurs orbites, comme s'ils suivaient la rotation d'un carrousel lancé à pleine vitesse. Dire que je pensais maîtriser l'art de la feinte... Vive la discrétion !

— Bien ! dit-elle en posant ses mains sur mes épaules. Te voilà un peu plus présentable.

Malgré un léger pincement au cœur au souvenir de la chevelure vertigineuse que je chérissais, je dois admettre que ma nouvelle apparence, plus dynamique et bien moins compliquée à entretenir, me convient davantage. Je

me sens délestée d'un poids, plus légère et sereine, comme si mes soucis se trouvaient à terre, avec cet amas de cheveux bruns éparpillés. Alors que je pivote la tête pour obtenir une vue d'ensemble, quelqu'un frappe à la porte.

— Pile à l'heure ! note Mélusine en regardant sa montre. Ne t'embête pas à nettoyer, quelqu'un passera plus tard pour le faire. Je dois filer, mais si tu me cherches, je serai à la bibliothèque avec Kyle. Tu n'auras qu'à demander au personnel de t'y conduire. D'ici là, profite !

Alors qu'elle s'éclipse, un majordome en queue-de-pie pénètre dans mes nouveaux appartements en poussant un lourd chariot dont les effluves emplissent mes narines. Un délice qui me fait saliver d'avance. Il retire les cloches en métal recouvrant les assiettes en porcelaine, puis s'incline avant de prendre congé à son tour. Je me retrouve seule et pourtant, je me retiens, m'abstiens de me jeter avec avidité sur les mets raffinés alignés en rangs serrés, juste sous mon nez. Bienséance oblige ! Argenterie en main, je découpe la chair tendre des viandes en jus et des poissons grillés à la plancha, sans ordre particulier. Les épices me chatouillent les papilles, je frémis de plaisir. Un long soupir s'échappe de mon gosier lorsque les saveurs explosent sur ma langue, tantôt sucrées, tantôt salées. Une farandole de desserts me fait de l'œil, des mignardises coquettes aux assortiments de macarons aux couleurs de l'arc-en-ciel. Tant pis pour la retenue et les kilos, les florentins franchissent mes lèvres. La tartelette au citron surmontée de sa meringue lisse et brillante y passe aussi. Si je m'attendais à ça, je me serais pointée à l'Enclave plus tôt ! pensé-je en enfournant un énorme chou à la crème.

## Chapitre 21

À la base, je pensais profiter d'une micro-sieste pour récupérer un peu, mais la literie a eu raison de mes bonnes résolutions. Après quatre heures de sommeil d'affilé, me voilà requinquée, gonflée à bloc ! Lavée, repue et habillée selon les goûts de l'Enclave, je me sens fin prête à affronter le monarque, Frédérique Defender. Quoi que, pas vraiment en fait. Convoquée dans ses appartements personnels, je tente de dompter mon appréhension en me montrant attentive au sublime décor qui m'entoure. Ainsi, je refoule mes angoisses, la terreur qui me prend à la gorge dès que je m'imagine seule avec le maître des lieux. Que me réserve-t-il ? Je ne sais rien de ses projets, ni du rôle qu'il me fera endosser, pour peu que ma présence ici s'avère d'une quelconque utilité. Sans les jumeaux pour m'épauler et plaider ma cause, je me sens vulnérable. J'aimerais que Loan soit là, ne serait-ce que pour le savoir remis de ses blessures. Faites que son état ne se soit pas aggravé, prie-je intérieurement, les mains jointes et la tête basse.

Soucieuse de ne pas laisser l'effroi m'envahir et me paralyser, je tente de reconstituer le train-train quotidien à l'intérieur de cette somptueuse demeure. Pour avoir bénéficié d'un aperçu des compétences culinaires du chef, j'imagine aisément les hors d'œuvres alignés sur la grande table du salon, tandis que s'écoule la musique à travers les vieux tourne-disques datant de l'Ancien Temps, ces bijoux rutilant sous les luminaires de style baroque. Dans mes pensées, les cavaliers affluent pour inviter ces dames à entrer dans la danse, un baisemain en guise de salutation. Tourbillons de robes bouffantes, tintement des coupes emplies à ras-bord, éclats de rire et de vie. Je m'égare, me perds dans ces visions qui n'existent que pour me rassurer, et me demande combien de personnes vivent sous ce toit. Dois-je ajouter aux employés affectés au bon fonctionnement de la maison, quelques soldats tenus en haute estime par le monarque ? Mélusine séjournait-elle chez lui en attendant le retour de ses frères blessés ? À en juger le sens de l'hospitalité de Frédérique Defender, je ne devrais pas trop m'inquiéter de mon sort, pas

vrai ?

Le majordome qui se tient à mes côtés, et dont la responsabilité consiste à me conduire à bon port, demeure imperturbable, le faciès figé dans une expression impénétrable. Nous traversons la maison dans un silence monacal, si bien que le claquement de mes talons sur le carrelage semble sortir tout droit des enfers. En pénétrant dans le patio dont l'agencement me rappelle un trait particulier chez les Crawlers, à savoir le désir permanent de tout maîtriser, nous croisons une femme d'âge mûr et la saluons d'une révérence. Mon guide se penche exagérément. Pour ma part, j'évite l'excès de zèle. Vu la longueur de ma jupe, je préfère ne pas prendre le risque d'exhiber mon derrière au premier passant venu, quand bien même la demeure ne semble pas grouiller de quidams.

L'espace d'un instant, j'ai le sentiment que les yeux du majordome s'attardent sur la silhouette féminine qui s'éloigne et que ses joues rosissent, mais je me défendrais bien de tirer des conclusions trop hâtives. Me perdre en conjectures ne me réussit guère comme en témoigne ma réaction puérile face à Mélusine. D'ailleurs, en parlant d'elle, les baies vitrées de la bibliothèque m'offrent tout le loisir de l'épier de loin tandis qu'elle recherche avec application ce je-ne-sais-quoi parmi les livres amoncelés sur les rayonnages, en compagnie de son frère. Je perçois à travers les vitres un nombre colossal de livres exposés sur deux niveaux que relie un escalier tout en verre. Une pure merveille ! Tête dans le guidon, tous deux restent concentrés sur leur tâche, sans relever le nez ne serait-ce qu'une fraction de seconde pour me voir passer. Non pas que j'espérais que Kyle me reluque dans cette tenue à la fois chic et sexy, mais au moins, qu'il ne me laisse pas pénétrer dans la tanière du loup sans chaperon. Puisque visiblement Monsieur se contrefiche de mon sort, j'affronterai seule le destin peu reluisant qui m'attend.

Enfermé dans son mutisme, mon guide m'abandonne sans plus de discours devant la porte du bureau. La boule qui me noue les intestins se met à enfler, me peser au point que la seule chose dont j'ai envie dans l'immédiat consiste à fuir aussi loin que possible. Une fâcheuse habitude, me direz-vous. Tu peux le faire ! m'encourage-je avant d'expirer un bon coup et de toquer trois fois. Ni trop discrètement pour ne pas trahir mon appréhension, ni trop franchement. Ne manquerait plus que je passe pour la fille qui arrive avec ses

gros sabots histoire de s'imposer d'emblée. Je recoiffe mon nouveau carré plongeant. La première impression compte. Alors qu'une voix grave et chaude m'autorise à entrer, je m'exécute.

À ma grande surprise, j'aperçois Loan, frais comme un gardon, assis de travers avec une fesse sur le rebord du bureau de son souverain. Je fais fi de son manque de bienséance, et de son sourire un peu trop prononcé à mon goût, pour me présenter.

— Bonjour, je m'appelle...

— Approche, me coupe le monarque.

Obéissante, j'avance lentement en laissant une distance raisonnable entre lui et moi. Un sourire se dessine sur son visage creusé par des rides profondes qui adoucissent les angles de sa mâchoire. À contrejour, la couleur des yeux qui s'attardent sur moi m'échappe. Je les devine néanmoins clairs et pétillant d'intelligence. Malgré son âge, Frédérique Defender reste bel homme. Très bel homme, et quelle carrure !

— Mon fils se vantait d'avoir trouvé une femme d'une rare beauté, et je dois avouer qu'il ne mentait pas.

— Père ! le rabroue Loan, gêné.

Fils ? Père ? Non d'une chouette à lunettes, ne me dites pas que... La complicité entre ces deux-là me paraît indéniable. Pour autant, ma raison décèle des incohérences. Les pensées fusent, se bousculent dans ma tête. Un flash-back du carnage à la mine me revient avec une netteté surprenante. Les corps enchevêtrés sous les gravats et la boue, celui de Loan qui recouvrait le gosse gravement blessé, la chevalière au doigt de ce dernier, toutes ces images se pressent derrière mon crâne pour rejeter en bloc les paroles énoncées à l'instant. Réflexe débile, je me pince une joue.

— Minute, je ne vous suis pas, bredouillé-je une fois convaincue de ne pas rêver. Est-ce que le fait d'appeler « père » le monarque est une coutume chez vous, comme nous le faisons parfois avec nos patriarches ?



Mon hypothèse ne manque pas de créativité, mais je vois bien dans le regard de mes interlocuteurs que je fais fausse route. Loan m'observe l'espace d'une seconde, partagé entre la gêne et l'amusement que suscite en lui mon incompréhension, avant de m'avouer les liens du sang qu'il partage avec le monarque. Rire nerveux, irrépressible. Je passe sûrement pour une fille démente, pourtant je ne peux réfréner ce tic inopiné qu'au prix d'un effort surhumain, avec la désagréable sensation de marcher sur des œufs.

— Je croyais qu'il n'y avait qu'un seul héritier mâle. Vous ne pouvez pas être père et fils, c'est impossible !

Mes remarques doivent sonner comme des accusations. Je m'en rends compte évidemment, tout en campant sur mes positions.

— Je voulais sauver ce jeune, se défend Loan. La bague était le seul moyen pour que vous vous intéressiez à lui et le sauviez d'une mort certaine.

— Il aurait surtout goûté à la torture entre les mains des coordinatrices si je ne m'en étais pas occupée moi-même, répliqué-je, acerbe. Au final, son sort reste peu glorieux, mais tu aurais au moins pu m'en parler avant d'arriver à l'Enclave. D'autant plus que ce ne sont pas les occasions qui ont manqué durant notre voyage ! Au lieu de ça, tu as préféré me mentir ! N'avais-tu donc aucune confiance en moi pour me révéler ta véritable identité ?

— Il suffit ! intercède son père. L'ordre de garder le silence sur nos liens de parenté venait de moi. Lorsque vous avez quitté la zone neutre, Kyle nous a contactés par radio. Il m'a raconté ce que vous aviez fait pour lui et son frère. Je ne pouvais néanmoins pas me permettre la moindre erreur de jugement. Comprenez-moi bien mademoiselle, depuis leur naissance, mes fils n'apparaissent jamais en public simultanément. Bien sûr, le peuple connaît leur visage, mais il ne voit que ce que nous voulons bien leur montrer. Si l'un de mes fils doit se rendre quelque part, l'autre demeure assigné à résidence. Nous préservions ce secret depuis bien trop longtemps pour risquer de le révéler à une Malonienne, en cavale de surcroît.

— Vous voulez me faire croire que vos employés n'ont jamais rien remarqué ? Que dire des soldats qui les accompagnaient le jour de la ratification de l'accord ? N'ont-ils pas détecté la présence du clone de Loan

parmi eux ? Ne me dites pas qu'ils sont stupides au point de l'ignorer, je ne vous croirais pas. Et puis franchement, pourquoi cacher l'existence des jumeaux ? Sans vouloir vous offenser, il faut vraiment aimer se compliquer la vie pour prétendre n'avoir engendré qu'un fils alors que ce n'est pas le cas.

Visiblement dérouté par mes questions, Frédérique se masse les tempes. Je reconnais le geste de Loan. Celui-là même qu'il répétait lorsque mes prises de tête avec Kyle menaçaient de le faire sortir de ses gonds. Tel père, tel fils. Et à l'air dépité que tire le premier, j'imagine qu'il regrette déjà cette entrevue. Je m'attends à ce qu'il m'enjoigne de regagner prestement mes appartements, mais au lieu de me congédier, il m'invite à prendre place sur le fauteuil voltaire brodé de volutes hautes en couleurs. Il s'éclaircit la voix, puis se lance.

— Mon personnel se limite à la nourrice qui a élevé mes enfants à la mort de leur mère, à notre cuisinier, et au majordome qui a dû vous escorter jusqu'ici, dit-il. Des personnes de confiance. Pour ce qui est du nettoyage, nous faisons appel à une société de prestataires en leur refusant l'accès à certaines pièces de la maison. Quant aux soldats, seuls les plus hauts gradés affectés à la protection des garçons sont au courant. Suite aux accords commerciaux passés avec les Maloniens, j'ai envoyé plusieurs de mes meilleurs hommes au lieu de rendez-vous, ainsi que mes fils. Loan devait apposer sa signature en bas du traité une fois tous les détails réglés. De son côté, Kyle supervisait les opérations en se mêlant à la masse.

— D'où la barbe qu'il portait ce jour-là, dis-je à voix haute sans m'en rendre compte.

— Exact, confirme le monarque. Les cheveux longs et la barbe ne servaient qu'à rendre Kyle méconnaissable.

— Jusque-là, je vous suis, mais je ne vois toujours pas l'intérêt de cacher l'existence des jumeaux !

— J'allais y venir, me répond Frédérique, un imperceptible sourire aux lèvres. Vous avez dû voir en approchant l'Enclave les monolithes translucides dressés sur son pourtour. Ils forment une barrière protectrice contre les intrusions. Autrement dit, contre les peuples étrangers à notre

culture, où tout simplement ceux qui chercheraient à nous nuire. À leur naissance, les Crawlers se voient implanter, par un alchimiste diplômé, une pierre de taille, de forme et de couleur qui varient en fonction de leurs arbres généalogiques. Ces minéraux permettent à ceux qui en sont pourvus de franchir le portail. Sans elle, nous nous retrouverions piégés d'un côté ou de l'autre.

— Puisque je ne possède pas cette fameuse pierre, comment ai-je pu entrer à l'intérieur de l'Enclave ?

— Nous avons simplement créé une brèche en désactivant momentanément deux monolithes placés l'un à côté de l'autre. Imaginez un portail, que nous pouvons ouvrir et fermer à notre guise, et ce, n'importe où le long de la chaîne pour peu que nous ayons un bon alchimiste sous la main.

Je lance un regard à Loan qui n'a pas décroché un mot depuis tout à l'heure – juste pour vérifier qu'il respire encore – et réfléchis à toute vitesse. Pour assimiler ces nouvelles informations, et accessoirement, essayer de comprendre où mon interlocuteur veut en venir. Au risque de paraître brusque, je lui lance, brut de décoffrage :

— Non pas que je trouve le sujet inintéressant, mais je ne vois toujours pas le rapport entre ces pierres et la raison pour laquelle vous prétendez n'avoir eu qu'un seul fils.

— Je t'avais prévenu, intervient Loan en se penchant vers son père. La patience n'est pas son fort !

— Effectivement, répond l'intéressé, amusé.

Je souffle bruyamment, assez pour faire comprendre mon mécontentement aux deux hommes qui me dévisagent.

— Je vous parle du mur qui protège les nôtres, reprend Frédérique, car une prophétie ancienne raconte comment un roi de l'Enclave mettra au monde des jumeaux, et qu'à l'instant même où l'un des deux frères montera sur le trône pour la succession au pouvoir, la barrière disparaîtra. Évidemment, il s'agit d'une vieille légende à laquelle je ne prête guère attention. Mais tout le

monde ne peut pas en dire autant. Les superstitions se révèlent souvent difficiles à maîtriser. Je ne voulais pas prendre le risque que mes fils se retrouvent visés par des fanatiques, pas plus que je ne souhaitais voir la légitimité de mon successeur être remise en cause.

Les bras m'en tombent, pourtant je comprends à présent. Beaucoup de choses, à vrai dire. Notamment la façon dont Kyle demeure effacé par rapport à son frère. Bien que devinant déjà la réponse, je demande, sur la réserve :

— C'est à Loan que reviendra la charge de prendre votre suite, je me trompe ?

— Vous avez tout à fait raison. À ce titre, il lui appartient de prouver au peuple qu'il mérite d'accéder au pouvoir, de la même façon que la fille de Djézael doit se montrer à la hauteur de l'homme qu'il était, ajoute Frédérique. Les tensions entre nos deux nations doivent cesser, ne pensez-vous pas ?

— Bien sûr que si ! m'exclamé-je, prise au dépourvu.

Je ne demande pas mieux que mettre un terme aux querelles insensées déchirant Crawlers et Maloniens. Néanmoins, les jumeaux se sont fourvoyés en misant sur le mauvais cheval. Comment pourrais-je apporter ma contribution à leur projet de paix alors que mon peuple me rejette ?

— Écoutez, dis-je à l'attention du monarque. Vos fils ont insisté pour me faire venir jusqu'ici, mais je ne sais vraiment pas pourquoi. Je ne peux absolument rien faire dans ma situation. Je me retrouve pieds et poings liés par un crime que je n'ai pas commis. Les coordinatrices se moquent de ma version des faits, elles me prennent pour une meurtrière, et je ne parle même pas de l'infirmière en chef du grand hôpital. Cette vieille chouette me déteste ! Elle n'hésiterait pas une seule seconde à se parjurer pour me voir pendue.

— Allons, mon enfant, cessez de vous tracasser. L'idée de vous conduire à l'Enclave venait avant tout de Kyle. Je n'ai pas eu l'occasion de m'étendre avec lui sur ce point, mais du peu que j'ai entendu à votre sujet, je sais déjà que nous pouvons compter sur l'amour que vous portez aux vôtres. À la vie, en général. D'après lui, vous pourriez constituer une alliée intègre et

déterminée, prête à vous battre pour une noble cause.

Alors là, si je m'y attendais... Des compliments – me concernant –, sont sortis de la bouche de Kyle. Incroyable, mais vrai ! Voilà un paramètre supplémentaire à intégrer, en plus du fait que l'héritier au trône, bel et bien vivant, n'est autre que Loan.

— Nous allons t'innocenter, me promet ce dernier en s'avançant vers moi pour prendre ma main. Je ne sais pas encore comment, mais je me battraï jusqu'au bout !

Alors qu'il plante son regard dans le mien, hésitant, je ne peux m'empêcher d'appréhender la suite qui ne tarde pas à fuser.

— Dès que nous aurons réglé ta situation, aux yeux de ton peuple et du mien, j'aimerais annoncer nos fiançailles. Si tu acceptes de devenir ma femme en faisant de moi l'homme le plus heureux du monde, bien entendu. Je t'aime, et rien ni personne ne me fera changer d'avis. Je veux vivre avec toi. Mon père est d'accord. Avec cette union, nous pourrions ramener la paix. Imagine, Éris. Tu serais la première Malonienne à monter sur le trône de l'Enclave !

Je vois bien le genre en effet, et très franchement, cette idée me flanque la frousse. Je ne me sens pas de taille à accéder à une fonction aussi élevée, aux responsabilités que ce statut implique, à tous ces yeux braqués sur mes agissements, me privant de ma liberté. Je ne suis pas faite pour les mondanités et le pouvoir. L'ombre me convient, éteignez les projecteurs. Cependant, un mariage avec Loan en vue de réconcilier nos deux peuples me paraît en même temps rationnel ; pour peu que l'on oublie les sentiments sincères que je nourris en mon for intérieur pour son frère. Dire que je voulais tout avouer, mettre les choses au clair. Je me sens acculée, piégée. D'autant plus que Loan a déjà parlé du mariage à son père – dans mon dos –, et que ce dernier approuve. Comment pourrais-je refuser alors que de nombreuses vies dépendent de ma décision ? La situation pourrait de surcroît être pire. Mon futur époux possède tout le charme et les qualités qu'une femme sensée rechercherait chez son partenaire. Tandis que je tente d'accepter cette nouvelle réalité, le mal qui me ronge revient me hanter.

— Que faites-vous de ma maladie ? demandé-je, abrupte. Que l'Enclave

m'accepte malgré mon appartenance au camp adverse me paraît compliqué, mais si en plus le peuple apprend que je suis condamnée à plus ou moins long terme, il refusera cette union. Le Grand Hiver frappe au hasard, n'importe qui, et n'importe quand. Avec lui, je crains que nous ne puissions pas avoir le happy end tant attendu.

Loan et le monarque se taisent, plongés dans une perplexité qui les laisse sans voix. Ils voudraient me rassurer, me dire que tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes, pourtant ils savent comme moi que mes propos ne manquent pas de véracité. Pendant qu'ils réfléchissent à un moyen de contourner le problème, Mélusine et Kyle font irruption dans le cabinet.

— Excusez-nous de vous interrompre, mais c'est important, déclare ce dernier tandis qu'il dépose un grimoire sur le bureau.

Alors qu'il s'autorise un bref coup d'œil dans ma direction, je le sens vaciller à la vue de ma nouvelle tenue. Simple égarement passager qu'il parvient à maîtriser en reprenant aussitôt cet air froid dont il ne saurait se départir en ma présence. Il se racle la gorge, l'air de rien, et ajoute avec détachement :

— Rappelez-vous, il y a quatre mois, j'ai remonté l'incident à la bibliothèque en pensant qu'il s'agissait d'un acte d'espionnage industriel, mais j'avais tort ! Quand bien même le voleur aurait dérobé les brevets relatifs aux nouvelles méthodes de refroidissement de notre centrale nucléaire, il se serait torché avec.

— Kyle, surveille ton langage !

— Désolé père, réplique l'intéressé avec un manque certain de conviction. Pour en revenir à notre homme, nous avons découvert ses origines après enquête approfondie. Évidemment, les Coalitions du Nord ont nié toute implication pour éviter l'incident diplomatique. Toujours est-il que la disparition des plans techniques ne servait qu'à masquer le véritable enjeu de l'intrusion.

— À savoir ? s'enquiert Frédérique en feuilletant le manuscrit sans comprendre.

— Des pages ont été arrachées, explique Kyle. J'ai parcouru cet ouvrage auparavant, et si ma mémoire est bonne, il comprenait une annexe. Une lettre d'un certain Maximilien Ford, ou Ferne... Peu importe ! Le passage manquant faisait référence à la mine de sel et à un dispositif dont je n'ai pas vraiment saisi l'utilité au moment de ma lecture. Une sorte d'équilibreur de flux, un truc dans le genre.

— Quand tu dis la mine, tu veux parler de la nôtre ? interviens-je alors que le fil de la conversation m'échappe.

— Exact ! L'idée d'extraire nous-mêmes le sel dont nous avons besoin a été soumise au patriarche Djézael il y a environ cinq mois, soit un mois avant le vol dans la bibliothèque. En signant les accords, nous aurions rouvert la galerie qui s'était effondrée il y a belle lurette. Ce même tunnel mentionné dans le bouquin que tient mon père. Je ne peux pas croire qu'il s'agisse d'une simple coïncidence. Nous sommes passés à côté de quelque chose d'important. Je ne sais pas ce que c'est, mais quelqu'un ne voulait pas nous laisser accéder à l'ancienne galerie.

— Un vrai rat de bibliothèque ! se moque Loan, visiblement amusé par les propos de son frère.

— Si tu avais consacré autant de temps à étudier qu'à draguer les filles, tu aurais pu nous être utile en confirmant ma théorie, réplique l'intéressé du tac au tac.

De vrais gamins, pensé-je, dépitée, avant d'intervenir à mon tour.

— Arrête-moi si je me trompe, Kyle, insisté-je au risque de paraître un peu longue à la détente, mais j'ai l'impression que pour toi, les Nordiens seraient impliqués dans l'attentat.

— C'est ce que je crois, en effet.

— Fils, ne va pas croire que je remets en doute ta parole. Néanmoins, nous ne pouvons pas les pointer du doigt en nous basant sur de simples suppositions. Les relations se sont passablement dégradées depuis quelque temps, je ne souhaite pas envenimer la situation.

— Pourquoi sont-elles tendues justement ? réplique l'intéressé, agacé. Les Nordiens ne cessent de s'immiscer là où ils ne sont pas les bienvenus. Sous couvert de vouloir maintenir la paix, ils se permettent d'assister à certains de nos conseils d'administration, d'envoyer des délégations à tout bout de champ pour intervenir dans la vie politique et économique de L'Enclave. Jusqu'où êtes-vous prêts à accepter leur ingérence ?

Loan, visiblement décontenancé par les propos acerbes de son frère, tente d'intervenir pour calmer le jeu, l'inciter à garder son sang-froid, tandis que Mélusine l'appuie en insistant sur le rôle d'arbitre des Coalitions du Nord après l'assassinat de la princesse d'émeraude. J'avoue, sans eux, le conflit entre Crawlers et Maloniens aurait pu durer une éternité, envoyant des milliers d'âmes innocentes à une mort certaine. Néanmoins, cette initiative historique justifie-t-elle le vampirisme de cette entité prête à asseoir sa suprématie au détriment de la liberté d'autrui ? Je partage l'avis de Kyle et son indignation face aux abus de pouvoir perpétrés par le Nord depuis bien trop longtemps.

— L'idée peut sembler tirée par les cheveux, énoncé-je d'une voix fluette, mais je serais tentée de valider cette hypothèse. Les Clans Unifiés de Malone subissent de la même façon que vous l'implication prononcée de nos voisins communs. Ils outrepassent leurs droits en s'impliquant dans la gestion de nos affaires internes, qui soit dit en passant, ne les concernent en rien. Revenons à l'explosion de la mine si vous le voulez bien. À qui profite le crime ? Une fois les accords signés, nous aurions permis à l'Enclave d'extraire son propre sel, en échange de quoi, elle aurait fourni les Maloniens en énergie. Puisque les deux parties profitaient d'avantages non négligeables, l'attentat ne tient pas debout.

— Donc, reprend posément le monarque, vous admettez avoir un doute raisonnable quant à notre implication dans l'explosion.

— Plus qu'un simple doute raisonnable, répliqué-je en toute franchise. J'ai gardé mes observations pour moi jusque-là, mais il se trouve qu'en me rendant sur place pour rechercher des survivants, j'ai remarqué quelque chose d'étrange.

— Étrange comment ? me demande Loan, tout ouïe.



— L’uniforme de notre poseur de bombe semblait taillé dans un tissu de très mauvaise qualité, le bleu différait légèrement du Prusse habituel, sans compter l’absence de motifs géométriques brodés sur les manches, énuméré-je en faisant appel à ma mémoire photographique. Ah ! Et aussi, la surface lisse des boutons qui d’ordinaire se trouvent ornés de reliefs. Vous mettez un point d’honneur à ce que tout soit ordonné selon vos goûts en faisant preuve d’un raffinement qui vous honore. Il n’y a qu’à voir la façon dont vous prenez soin de vos maisons, de vos jardins et des vêtements que vous portez au quotidien.

Mélusine siffle pendant que les trois hommes me regardent avec stupéfaction. Ai-je encore raté l’occasion de me taire ?

— Votre sens de l’observation m’impressionne, me complimente le monarque. Vous avez dû vous pencher sérieusement sur la question pour être aussi calée en matière d’uniforme.

Là, je sens une pointe d’ironie dans ses propos, et je me demande comment expliquer d’où je tire mon savoir sans évoquer mes passages clandestins à la morgue. Si je leur raconte, que penseraient-ils de moi ? Me prendraient-ils pour une psychopathe ? Mon cœur se met à cogner, il tape dans ma poitrine tandis que le rouge me monte aux joues. Je commence sérieusement à suer lorsque Kyle me sauve la mise.

— Puisque le responsable de l’explosion ne faisait pas partie des nôtres, et qu’il ne s’agissait pas non plus d’un Malonien, ne pourrions-nous pas envisager sérieusement l’implication des Nordiens dans les récents événements ?

Silence absolu. Si je me rallie de bon cœur à sa cause, le reste de l’assemblée demeure un brin frileuse, moins enthousiaste à l’idée d’engager la responsabilité de nos gardiens de la paix, ce modèle de droiture véhiculé par les livres scolaires et la tradition orale. Face à la réserve des plus récalcitrants, Kyle s’applique à argumenter les tenants et les aboutissants de son raisonnement.

— Rentrer à l’Enclave n’a pas été une partie de plaisir. La route a été longue et semée d’embûches, mais justement, j’ai eu le temps de réfléchir à toutes

les merdes qui nous tombaient sur la tronche.

— Dernier avertissement !

Apparemment, le monarque ne tolérait pas les écarts de langage. Pourtant, malgré la ferveur avec laquelle il s'efforçait de remonter les bretelles du rebelle, ce dernier restait fidèle à lui-même : irrécupérable. Dans une situation différente, j'aurais déjà été pliée en deux à la vue des têtes que tirent le père et le fils. Le premier à deux doigts de virer au cramoisi, pendant que le second arbore un sourire narquois, provocateur. Kyle reprend :

— D'abord, il y a eu ce mercenaire en zone neutre. Sans vouloir dénigrer les progrès scientifiques des Clans Unifiés de Malone ou de l'Enclave, l'exosquelette que portait cet homme, et dont la destruction s'avérait pilotée à distance, relève d'une technologie de pointe qui nous dépasse. À ma connaissance, seules les Coalitions du Nord bénéficient d'une telle avancée dans le domaine militaire. Et ensuite, il a fallu échapper à Kendra, à sa bande de demeurés, et au monstre qui la suit comme son ombre.

Passant outre le qualificatif de « monstre » qui me hérissé les poils, je renchéris :

— Le dispositif de contrôle mental qu'utilise Kendra pour contraindre Quatre à obéir ne ressemble en rien à tout ce que j'ai pu voir avant. Nous recourons à ce genre de technologie en laboratoire sur les rongeurs, mais jamais nous ne nous serions fourvoyés à employer de tels moyens pour manipuler une créature aussi complexe. D'ailleurs, jusqu'à preuve du contraire, mon peuple a abandonné la pratique de l'alchimie. Mes connaissances dans ce domaine, je les dois à mon père qui m'a raconté beaucoup d'histoires au sujet des homoncules, de ces êtres à forme humaine que l'on soupçonnait de posséder une âme, un intellect, et que je croyais disparus.

— Nous le pensions tous, admet Mélusine. Nos alchimistes parviennent à créer des chimères de catégorie inférieure sans égaler les prouesses techniques de leurs ancêtres. Nous sommes bien loin de posséder les connaissances nécessaires à l'élaboration de créatures aussi uniques que l'homoncule. Quand bien même nous en serions capables, nous refuserions de nous servir d'eux à mauvais escient.

Alors que les récits de mon père concernant les familles Crawl et Malone me reviennent en mémoire, une question me taraude.

— Les alchimistes existent depuis la nuit des temps comme en attestent les documents retranscrivant le parcours de ces sorciers, tels que Raspoutine ou Evgeny, pour ne citer que les plus populaires. Pourtant, il me semblait qu’avec le temps, leur potentiel avait décliné au point qu’il a fallu attendre qu’émergent les générations issues de Femme et d’Homme pour voir réapparaître une nouvelle forme d’alchimie. Alors, comment se fait-il que les Nordiens puissent modifier la matière à leur guise ?

L’espace d’un instant, le visage de Mélusine me paraît plus sombre, comme si mes paroles ravivaient d’anciennes blessures. Je la vois ouvrir la bouche pour répliquer, mais le monarque la devance.

— Nous mettons un point d’honneur à ne pas outrepasser nos droits en jouant les apprentis sorciers. Certaines limites ne doivent en aucun cas être franchies. Toute entorse au règlement instauré par notre université, la Mandragore, entraîne un bannissement à vie de l’Enclave. Le fraudeur se voit retirer la pierre qui lui permet de traverser le portail. J’imagine que les alchimistes appartenant aux Coalitions du Nord ne sont autres que ces personnes qui n’hésitent pas à recourir à des procédés litigieux pour s’approprier des pouvoirs que nul homme ne devrait posséder.

Kyle pousse un juron en tapant du poing sur le bureau.

— Nous ne savons toujours pas pourquoi ces gens voulaient à tout prix mettre la main sur Éris, mais quelles que soient leurs identités, ils nous manipulent depuis le début. Nous n’étions que de vulgaires marionnettes ! Celui ou celle qui tirait les ficelles possédait toujours un coup d’avance sur nous, comme si nos actions étaient trop prévisibles.

Sa sœur tend une main vers lui. Ses doigts rencontrent la mâchoire du bellâtre. Que ne donnerais-je pas pour effleurer sa peau sans me faire lyncher. Mon ventre se tord d’une douleur à vous laisser sur le carreau. Reprends-toi, idiot, tu l’indiffères ! Et en plus, tu t’apprêtes à épouser son frère !

— Arrête de t’en vouloir, tu n’as rien à te reprocher, dit-elle, blessée de le

voir culpabiliser pour son impuissance. Puisque nous n'avons aucune certitude, tirer des conclusions maintenant me semble prématuré. Nous devons retourner à la mine de sel et forer un tunnel jusqu'à l'entrée de l'ancienne galerie pour découvrir ce qui s'y cache. Nous avons déjà tout le matériel sur place. Le tunnelier acheminé le jour de la ratification de l'accord n'attend qu'à broyer de la caillasse, et pour ce qui est de le faire ronronner, vous pouvez compter sur moi.

— Je suis d'accord ! approuve Loan. Si Kyle a raison concernant ce vieux bouquin moisi et que l'ancienne galerie renferme des secrets qui nous permettraient d'y voir plus clair, nous devons découvrir ce que c'est.

Alors qu'il se tourne vers moi, je me contente d'opiner du chef.

— La proposition ayant été votée à l'unanimité, vous partirez ensemble dès demain matin en prenant quelques hommes avec vous pour sécuriser le périmètre, tranche Frédérique en se levant de son fauteuil.

Mélusine acquiesce, non sans faire part d'une légitime interrogation.

— Ne devrions-nous pas envoyer un message au clan Malone-Edeüs pour prévenir les coordinatrices de notre venue, et ainsi leur montrer notre bonne foi ? Je sais bien que la mine se trouve trop loin des habitations pour que nous soyons repérés, mais cette exploitation ne nous appartient pas. Qui plus est, rien ne nous dit que nous ne tomberons pas dans une embuscade. Il y a une chose que je ne comprends toujours pas. Comment se fait-il que vos poursuivants vous retrouvaient où que vous alliez ?

Intriguée, je pose la question qui brûle les lèvres de chacun d'entre nous.

— Tu penses à une taupe ?

L'intéressée détourne le regard, chiffonnée par un menu détail qui semble lui échapper.

— Pas vraiment, avoue-t-elle, la mine défaite. Mais admettez que c'est étrange. Vous localiser à trois reprises, dans un bar miteux en pleine zone neutre et ensuite à bord du Reiko Mihashi, ne relève clairement pas d'une

simple coïncidence, ça j'en suis certaine.

— Nous redoublerons de vigilance, consent Loan. Nous prendrons tous les hommes de confiance nécessaires à l'accomplissement de cette mission. Quant au fait de prévenir le camp adverse de notre arrivée, n'y vois rien de personnel Sister, mais c'est non. Tant qu'Éris n'a pas été innocentée, je ne prendrai pas le risque de l'exposer aux rancœurs des siens.

N'osant pas intervenir pour prendre le parti de l'un ou l'autre, je baisse la tête pour regarder bêtement mes pieds. Déboutée de sa demande, Mélusine laisse quant à elle claquer sa langue d'un air désapprobateur, sans pour autant contester les ordres. Puisque le prince héritier a parlé, qu'il en soit ainsi. Pour ma part, je viens seulement de comprendre que Loan tient entre ses mains le sort de chacun d'entre nous. Bonne ou pas, sa décision est prise, et rien ni personne ne le fera changer d'avis.

— Bien, conclut le propriétaire des lieux en nous raccompagnant vers la sortie. Vous devriez regagner vos appartements respectifs pendant que je me charge de la logistique.

Alors que nous nous apprêtons à prendre congé, il pose une main sur l'épaule de Loan, la seconde sur la mienne.

— Promettez-moi de ne penser à rien d'autre qu'à la mission, nous objurgue-t-il en nous fixant tour à tour. Nous aurons tout le temps de reparler du mariage à votre retour.

— Le mariage ? demande Mélusine, éberluée.

Un peu plus et la mâchoire de la jolie brunette se déboîta. Je comprends. Moi non plus je ne m'attendais pas à ce que Frédérique lâche une telle bombe sans crier gare. À l'instar du futur marié, il sourit, heureux comme un coq en pâte tandis que j'essaie malgré la pression de faire bonne figure. Kyle se terre dans un silence glacial, poings et dents serrés. Ses traits se décomposent, et à en juger par son expression, je sens que la pilule va avoir du mal à passer. Pour lui comme pour moi, car s'il ne me pense pas digne d'épouser son frère, je ne souhaitais pas non plus qu'il l'apprenne de cette manière. Intelligente et subtile, Mélusine comprend immédiatement qu'un affrontement latent

menace de nous diviser avant l'heure. Prétextant vouloir passer un peu de temps en ma compagnie, elle m'épargne le pire. Entraînée hors du bureau par ma nouvelle amie, j'échappe ainsi aux explications – au règlement de comptes – et aux protestations que me réserve Grincheux tandis qu'il me fusille du regard. Reculer pour mieux sauter, c'est ma spécialité.

## Chapitre 22

Forcément, je m’y attendais. Pas si tôt, je vous l’accorde, mais je me doutais bien que me faire toute petite en espérant que mon coup de Trafalgar passe à la trappe ne suffirait pas. Kyle ne craint-il pas de réveiller les morts avec son tapage nocturne ? À en juger les coups frappés contre ma porte, si j’ouvre maintenant, je risque de perdre quelques chicots dans la bagarre. Cloîtrée dans ma chambre, j’espérais qu’il se lasse, mais le bougre ne lâche rien. Il insiste malgré mon silence.

— Je sais que tu es là, Éris. Ouvre-moi ! aboie-t-il, féroce.

Moi aussi je sais me montrer têtue, et je compte bien le lui faire savoir en l’ignorant royalement. Il peut bien s’époumoner toute la nuit s’il le souhaite, je ne le laisserai pas entrer. Qu’importe les reproches et les menaces dont il prévoit de m’accabler, il va devoir patienter jusqu’à demain matin pour vider son sac. Décontenancé par mon attitude, il tambourine de plus belle, use de ses poings rageurs en s’égosillant. Voyant que la menace n’a aucun effet, son ton se radoucit soudain. Sa voix devient suave et me hérissé les poils des avant-bras. À cet instant, je voudrais qu’il me susurre des mots tendres sur l’oreiller, tout en sachant pertinemment qu’il neigera en enfer avant que mes désirs deviennent réalité.

— Pourrions-nous avoir une discussion entre adultes ? tente-t-il innocemment.

Il faudrait pour ça que tu aies dépassé les cinq ans d’âge mental ! pensé-je, furieuse de le voir ainsi essayer de m’amadouer avec aussi peu de subtilité – et de me rendre compte qu’il pourrait gagner. Ne pas répondre me demande un effort quasi surhumain, presque douloureux. Le simple fait de me trouver à moins d’un mètre de lui sans pouvoir ni l’observer, ni le toucher, pourrait me rendre dingue. Appliquant mes paumes sur le panneau de bois qui nous

sépare, j’imagine une trêve, un instant de répit, le temps d’une embrassade, même amicale, et plus je délire, plus ma volonté de résister menace de voler en éclats. Au violent coup de pied qu’il envoie dans la porte, je recule.

— Madame joue à faire la sourde oreille ? me demande-t-il sur un ton péremptoire. Parfait ! Mais écoute-moi bien, ma petite. Il est hors de question que tu épouses mon frère. Je te l’interdis ! Tu m’entends ? Tu n’as pas le droit de faire ça !

N’obtenant pas la moindre réaction de ma part, il ébranle dans sa fureur le lourd panneau de bois, tambourine tant et plus que le chambranle vibre. Le vacarme cesse enfin lorsque Grincheux s’en retourne bredouille, vaincu par ma résistance. Pour autant, je ne gagnerai pas cette guerre psychologique. Plantée comme une idiote devant la porte close, je reste paralysée et aphone. Les émotions ne manquent pas pourtant. Colère, soulagement, frustration, crainte, indignation et douleur, tout se mêle et se mélange pour faire de moi une cocotte-minute à deux doigts d’exploser. La pression s’accumule, elle m’opresse. La rage de Kyle me déboussole, annihilant le peu de courage qui me poussait à faire preuve d’honnêteté. Moi non plus je ne veux pas de lui en tant que beau-frère, le voir me servir sa rancœur au quotidien, ou pire encore, me traiter avec indifférence. J’aimerais pouvoir lui avouer ce que je ressens pour peu que ce rustre aveugle n’ait pas encore remarqué l’attraction qu’il exerce sur moi. De lui, je ne reçois que mépris. En quoi l’ai-je froissé au point de mériter cette animosité tenace ? Ne trouverais-je pas grâce à ses yeux s’il voulait bien écouter ce que je garde sur le cœur ? À moins que ma déclaration ne fasse qu’empirer la situation, moi qui m’apprête à épouser son frère. Ai-je seulement le choix ?

J’aurais tant aimé échanger avec Mélusine pour démêler les sentiments contradictoires qui se bousculent dans mon crâne. Comment a-t-elle pu me laisser dans un tel état de confusion ? Qu’avait-elle de si urgent à régler pour s’éclipser comme une voleuse au lieu de me cuisiner à propos du mariage ou de mes sentiments pour ses frères ? Sa curiosité ne la titille-t-elle pas, même un chouia ? Pour la discussion entre copines, on repassera. En attendant, voilà des heures que je me prends la tête à ressasser l’entrevue avec le monarque et à éviter de me prendre la volée du siècle par Grincheux, qui admettons-le, n’a jamais voulu m’étriper avec autant d’ardeur !



Alors que je fais les cent pas pour essayer d'évacuer le trop-plein d'énergie négative qui m'anime, trois coups retentissent. L'enragé reviendrait-il à la charge ? Je patiente quelques secondes, et n'y tenant plus, ouvre la porte avec fracas pour rester coite face à l'absence de visiteur. Le couloir désert demeure plongé dans la pénombre. C'est à peine si je remarque l'enveloppe disposée à mes pieds. Sur le post-it collé au recto, une note manuscrite m'interpelle :

Le choix t'appartient. Mel

Je referme derrière moi, au cas où l'énergumène déciderait de se pointer derechef, et me dirige vers le lit. Alors que je me cale sur un coussin moelleux à souhait, j'ouvre la missive, impatiente de découvrir le mystérieux cadeau que vient de me laisser ma nouvelle amie. Son contenu me rend tout à coup nerveuse, fébrile, pourtant ma curiosité l'emporte. Qu'importe les représailles ! Tandis que je tourne l'épaisse couverture du carnet de Kyle, la vérité me frappe en pleine poitrine. Je suffoque, comme si la pièce venait soudain de se vider de son oxygène. Plus une seule molécule ne subsiste pour pénétrer dans mes poumons. J'essaye en vain de refouler les larmes qui inondent déjà mes joues, parcourant des yeux les lignes tracées au crayon, les jeux d'ombre et de lumière. Ma gorge se resserre.

Sur chacune des pages, je retrouve des portraits de moi, tantôt souriante, tantôt boudeuse. Mes propres grimaces m'extirpent un sourire. L'auteur de ces esquisses a saisi mes traits, capté mes émotions. Ses dessins ravivent les moments que nous avons passés ensemble depuis notre escapade dans la forêt d'Alémia. Alors que je m'étonne de susciter un tel intérêt chez lui, le doute s'immisce en moi telle une lame perforant ma chair pour m'atteindre en pleine poitrine. Je vous entends d'ici me dire que je ne représente qu'un simple sujet d'étude, mais je me trouve sur toutes les pages, sur chacune d'entre elles ! Et si j'intriguais Grincheux plus qu'il ne veut bien l'admettre ? Après tout, peut-être que je ne l'importunais pas tant que ça par ma présence, sinon, pourquoi prendre la peine de cristalliser ces moments ? Les expressions de mon visage sur ses portraits s'avèrent trop précis pour ne pas comprendre qu'il passait son temps à m'observer à distance. Les dessins qui

défilent sous mes doigts ne collent pas avec le comportement de cet homme qui me repousse chaque jour davantage avec force et brutalité. Sur ce dernier point, ce n'est pas la porte de ma chambre qui vous dira le contraire. Je ne comprends plus rien ! Je pourrais concevoir le fait qu'il tienne un tant soit peu à moi, mais dans cette optique, pourquoi refuserait-il d'exprimer ouvertement ses émotions ? Ne lui ai-je pas tendu la perche dans la salle des machines, alors que son corps menaçait d'exploser ? Quid du baiser ? Ne paraissais-je pas assez réceptive pour que Monsieur ignore le désir que j'éprouve pour lui ? Sur le dernier feuillet encore vierge, les quelques mots laissés par Mélusine m'achèvent :

Kyle a toujours fait passer les intérêts de Loan avant les siens. Il sait que pour la première fois depuis le décès de Maya, son frère est vraiment amoureux, mais crois-moi, tu ne devrais pas te fier à sa froideur. Si tu tiens à lui autant que j'ai pu le constater, ne le laisse pas se sacrifier cette fois encore.

Simple, mais efficace. Ma stupidité me sidère, elle dépasse l'entendement. Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Kyle refuse de constituer un obstacle entre son frère et moi, évidemment ! Puisque la direction de l'Enclave ne lui reviendra pas, il se contente de vivre dans l'ombre de son aîné. Pour ce dernier, et ô grand Dieu, jamais contre lui. Son abnégation forcerait mon respect s'il ne me réduisait pas à un simple dommage collatéral. Ne devrait-il pas prendre en considération mes sentiments après avoir entendu ma confession ? Oui bon, d'accord. Sur ce point, je m'emballe peut-être un peu. Néanmoins, si je n'ai jamais mis de mots sur ce que j'éprouve pour lui, essayer de l'embrasser revient au même, pas vrai ? D'ailleurs, le bougre a eu le culot d'esquiver mon baiser en me laissant croire que je ne représentais rien à ses yeux.

Pourquoi est-il venu frapper à ma porte ce soir ? Vu la fureur avec laquelle il tambourinait contre le panneau de bois, je pensais qu'il voulait me tailler en pièces, mais le carnet à dessins et le mot de Mélusine me redonnent espoir, m'indiquent qu'il me reste une chance de lui prouver mon attachement. Serait-il disposé à m'écouter si je me pointais devant lui, là, tout de suite ? Je

dépose le carnet sur la table de chevet : direction la penderie. Là, j'opte pour un jean slim version push-up histoire d'offrir à Kyle la vision d'une jolie paire de fesses au galbe irréprochable. Quant au haut, je joue sur la texture soyeuse d'un tissu diaphane, ce dernier laissant transparaître la lingerie ultra sexy qui ne cache que le strict minimum. Pas question de faire chou blanc. Je vais me pointer dans sa chambre, l'obliger à m'écouter, l'attacher s'il le faut, mais croyez-moi, je vais arrêter de me taire et déballer mon sac une bonne fois pour toutes ! Un dernier coup d'œil dans le miroir me permet de déterminer la position lascive à adopter pour le faire succomber à mes charmes. Je replace une mèche argentée derrière mon oreille. Il va craquer, c'est obligé ! m'exhorté-je pour tâcher de m'en persuader.

Je m'élançe vers la sortie, prête à quitter mon cocon douillet pour conquérir celui que je désire par-dessus tout. Je veux cet homme en qui Tokki a décidé de faire confiance, et le préfère de loin à l'avenir glorieux auquel me destine Frédérique Defender. Si l'Enclave veut un mariage entre Crawlers et Maloniens, qu'à cela ne tienne pour peu que ce soit Kyle qui me passe la bague au doigt ! En revanche, Loan ne mérite pas de souffrir à cause de moi, et encore moins après les tourments survenus au décès de Maya. Malgré cette certitude, je fonce tête baissée. Je m'empresse d'aller retrouver son jumeau dans l'espoir de me donner à lui. Cela fait-il de moi une horrible garce ? Pardonne-moi, Loan, pensé-je en tirant sur la poignée d'un mouvement brusque.

En face de moi, Kyle semble étonné de me voir apparaître alors qu'il s'apprêtait à toquer, poing fermé. Je dois afficher une mine tout aussi stupéfaite, car nous nous contentons de nous regarder dans le blanc des yeux, sans mot dire. Ce moment de flottement ne dure pas. Déjà dans son regard, je perçois l'ombre d'un désir refoulé depuis trop longtemps, tandis qu'il observe mes courbes à travers mes vêtements. À l'ardeur qui semble le consumer se greffe une profonde déception, et une rage qu'il se montre bien incapable d'étouffer.

— Tu comptais aller te pavaner devant Loan avec tes nouvelles fringues ? crache-t-il sur un ton accusateur.

Dans d'autres circonstances, je l'aurais mal pris, assurément. Mais à cet instant, je jubile intérieurement de le voir à ce point tourmenté, assez attaché

à moi pour crever de jalousie. Enfin, le masque tombe.

— Je ne veux pas épouser ton frère, il n'est pas fait pour moi. Tu devrais le savoir mieux que quiconque...

Ses iris étincellent. Ne s'encombrant pas de détails subsidiaires, il me repousse à l'intérieur. Il referme le verrou derrière nous et s'empare de mes lèvres sans me laisser le temps de réagir. Mon cœur s'envole, à moins que ce ne soit mon corps tout entier qui lévite, tandis que mes pieds ne touchent plus terre. Il me porte à bout de bras, me plaque contre la porte. Je me cramponne, enroule mes jambes autour de lui. Sa langue se mêle à la mienne pendant que l'une de ses mains glisse de mes seins vers ma taille qu'il presse contre lui. Ses élans bruts et sauvages me désarçonnent. Son parfum suave m'envoûte. Totalement ensorcelée, il n'y a plus que lui et moi, en suspens hors du temps. J'attends qu'il vienne à moi depuis une éternité, si bien que l'attente m'insupporte. Je voudrais qu'il me prenne, ici et maintenant, mais il me repose et marque un temps de pause qui m'arracherait volontiers un cri de frustration. Je m'apprête à le supplier de poursuivre quand, haletant, il me murmure ces mots que je n'osais plus attendre :

— Je t'aime, Éris. Peu importe l'amour que je porte à mon frère, je ne supporterai pas de te voir avec lui, pas plus qu'avec un autre homme. Si tu savais comme ça me rend dingue de te voir rire avec Loan, de te savoir près de lui alors que je n'ose même pas t'approcher de peur de perdre le contrôle ! Personne ne pourrait te désirer plus que moi.

— Alors montre-le-moi ! le provoqué-je en me lovant contre lui. Prouve-moi que je ne suis pas la seule à vouloir me perdre en toi.

Tandis que ses battements de cœur font écho aux miens, il plonge une main sous mes vêtements pour dégrafer mon soutien-gorge, puis m'incite à effectuer un demi-tour. Calé dans mon dos, il s'attaque à ma chemise qu'il arrache d'un coup sec en faisant voler les boutons. Les baisers qu'il dépose le long de ma nuque et de mon cou accroissent mon appétit. Le contact de sa bouche sur ma peau éveille mes sens, me désoriente. Incapable de la moindre pensée rationnelle, je me laisse submerger par les flots tumultueux qui s'agitent et grondent à l'intérieur de moi. Mon amant devient ma seule réalité, mon refuge, tel un ancrage indifférent à la houle. Ma chemise tombe, les

bretelles de ma lingerie suivent lentement, attirées par l'attraction terrestre. Kyle emprisonne mes seins, les caressant de ses paumes. Ses mains expertes redéfinissent les contours de ma poitrine, me faisant frémir sous l'attouchement, tandis que mon pouls s'accélère.

Plein de fougue et d'énergie, il me plaque contre lui et m'immobilise alors qu'il ouvre la braguette de mon jean pour se glisser sous la dentelle de ma culotte, entre les lèvres humides qui n'attendaient que lui. Il descend et remonte avec lenteur dans les replis de mon intimité, m'arrache au passage un doux frisson qui remonte le long de ma colonne. Grand Dieu ! hurle le peu de conscience qu'il me reste. J'aime sa façon de m'imposer ses pulsions souveraines, ses désirs de conquête. Mon corps ne demande qu'à abdiquer sous ses assauts. Alors que je me cambre, je sens son sexe se durcir dans mon dos. Je maudis les vêtements qui nous séparent et me refusent le contact de sa peau contre la mienne. Les jambes en coton, je tente de ne pas trembler, de ne rien laisser transparaître de mon vertige, mais ma poitrine se soulève avec exagération lorsqu'il s'agenouille pour descendre mon pantalon. Je me languis de lui, de toutes ces choses inavouables que j'aimerais qu'il me fasse. Ma culotte descend au rythme des baisers qu'il laisse sur mes fesses et mes cuisses, laissant derrière eux une délicieuse sensation de picotements.

— Regarde-moi, me susurre-t-il de sa voix grave et envoûtante.

Je pivote de nouveau pour me retrouver face à lui, sans le moindre appareil pour occulter ma nudité, pourtant je n'éprouve aucune gêne, aucun complexe. La façon dont il me dévore des yeux balaye toute pudeur inutile et m'incite à m'exposer davantage pour lui offrir chaque centimètre carré de mon corps. Il m'adresse un sourire empreint d'espièglerie avant de s'emparer de mes seins dont la pointe se durcit dès lors qu'il s'empresse de les titiller du bout de la langue. Je lâche un gémissement non équivoque lorsqu'il se met à sucer un téton, caressant l'autre de son pouce, et alors que je me tords déjà de plaisir, il se dirige vers mon entrejambe. Mon rythme cardiaque grimpe en flèche. Je retiens mon souffle au moment où il écarte les lèvres pour mettre à nu mon clitoris gonflé qu'il lèche et excite par des mouvements de va-et-vient réguliers. Ces derniers augmentent en amplitude et en précision tandis que ma respiration devient plus forte, irrégulière et profonde.

Les fourmillements dans mon bas-ventre grandissent, me dévorent. Les

paupières closes, je bascule la tête en arrière, retenant les cris rauques qui menacent de faire trembler les murs pendant que la partie érectile la plus érogène de mon anatomie roule sur le bout de sa langue. Mes doigts glissent dans ses cheveux. À vrai dire, prise de vertiges, je m'agrippe à lui par peur de la chute tandis que le vide s'ouvre à mes pieds. Mes jambes finissent par trembler quand il enfonce un doigt en moi. Alors qu'un orgasme inattendu me happe et me paralyse, mes muscles se contractent autour de son majeur.

Amorphe, grisée par cette exquise sensation de béatitude, mon regard se perd dans le vide avant de venir se fixer sur les traits de mon amant, visiblement satisfait de l'effet qu'il a sur moi. Je discerne derrière son calme apparent la fougue et le féroce appétit qu'il tente de dissimuler. Ses yeux ne mentent pas, m'avouant combien me posséder le hante. Il me laisse cependant reprendre mon souffle, le temps d'une chaste étreinte, avant de me saisir sous les fesses pour me porter jusqu'au lit sur lequel il m'allonge avec délicatesse. Il se déshabille sans plus de cérémonie, exhibant son sexe dressé et les sillons creusés entre ses abdominaux, puis me recouvre de son corps brûlant. En appui sur les coudes, il m'embrasse, plonge ses doigts dans ma chevelure argentée, les laisse glisser sur ma joue, mon cou, ma cuisse. Là, il attrape son jean et en ressort un préservatif qu'il déplie avec dextérité le long de sa verge. L'expérience de cet homme en la matière me fait rougir, moi, la pucelle qui pour la première fois de sa vie s'apprête à goûter aux plaisirs de la chair.

— Remonte les jambes, me glisse-t-il à l'oreille.

Affamée par cet homme, j'obéis, et alors que je cherche à m'emparer de son membre pour le diriger vers mon intimité, il m'en empêche. Me saisissant les poignets, il les plaque contre le matelas pour me signifier que lui seul mène la danse. À ce moment-là, j'ai comme une impression de déjà-vu, mais la scène diffère. Il ne s'agit plus de Loan et nous ne sommes plus sur le Reiko Mihashi, alors je me laisse aller au besoin urgent, presque vital, de m'unir au seul homme capable d'ébranler ma foi. Conquise, soumise, j'autorise Kyle à me dominer pour prendre ce qu'il est venu chercher. Il pose sa tête sur mon épaule, son souffle chaud courant sur ma peau comme un vent venu du Sahara.

Lorsqu'il me pénètre, ma gorge émet un hoquet de surprise que vient supplanter un gargouillement de plaisir tandis que je le sens glisser d'avant

en arrière. Enfin ! Il est à moi, en moi. Nous nous possédons l'un l'autre pour ne former plus qu'un seul être à l'instar de l'homoncule hermaphrodite de jadis. Je me sens moite, le corps en ébullition, et sa bouche qui recouvre la mienne ne fait qu'accroître ma fièvre, ma faim de lui et des flammes qui dansent sous sa peau. Alors qu'il redresse légèrement le buste, nous percevons les filaments dorés se multiplier en une ramification dense et brillante. Son corps semble en proie au poison que nous redoutions sur le croiseur, mais nous devinons l'un et l'autre l'absence de danger qu'il encourt. En parfaite osmose, nous partageons le même plaisir, chacun conscient des sensations de l'autre tout en conservant notre propre ressenti. Est-ce cela que certains appellent le phénomène de résonance ? Lorsque Kyle me recouvre de nouveau de son corps, une douce décharge électrique se propage de la pointe de mes seins vers mon bas-ventre. Contractions, gémissements. Le brasier gronde, lézardant la muraille de ma prison de glace. Galvanisée par la magie de cette union extatique, je laisse échapper de profonds soupirs, des râles gutturaux dénués de tout contrôle. Mon amant accélère la cadence au son de ma voix qui scande son nom.

— Kyle ! m'étranglé-je, au bord de l'orgasme.

Mes mains se perdent sur son fessier puissant, la musculature de son dos, ses triceps saillants sous l'effort et là, un voile étoilé obscurcit ma vision. Au paroxysme du plaisir, la chute me semble vertigineuse. Alors que nous jouissons de concert, Kyle ressert son étreinte. Son corps répand la chaleur sous mon épiderme, jusque dans les minuscules travées de mes os. Nous laissons l'énergie circuler entre nous en flux continu. Blottis l'un contre l'autre, nos respirations se mêlent au même titre que la sueur qui perle sur notre peau. Aldijana disait vrai, nous nous équilibrons pour trouver un juste milieu entre la fournaise qui le consume et la glace qui me paralyse. Le Grand Hiver se nourrit de sa chaleur, m'épargnant ainsi sa morsure constante et perfide. Si cet homme me libère de mes entraves en me faisant l'amour, alors il ne me reste plus qu'à prier pour que notre futur ressemble à un marathon du sexe.

Réfugiée dans le creux que forment ses bras, je ferme les yeux avec la certitude de ne jamais regretter mon choix.

— Je t'aime, dis-je en écoutant son cœur battre à tout rompre.

Il me sert davantage contre lui et me demande :

— Est-ce que tout va bien ?

Sa voix se veut hésitante, incertaine.

— Pourquoi cette question ? demandé-je en retour.

— Je ne voulais pas avoir l'air brusque, mais j'avais tellement envie de toi que... Tu me rends dingue, Éris ! Plus j'y réfléchis, et plus je me dis que je suis bon à être enfermé.

— Alors dans ce cas, on est deux. Si tu savais depuis combien de temps j'attends ce moment !

— Et moi donc, lâcha-t-il, songeur. Je n'ai pas cessé de repenser à la crise que j'ai eue dans la cellule de ton sous-sol, à toi, prise au piège entre mes bras pour avoir voulu sauver la vie d'un misérable Crawler à deux doigts de passer l'arme à gauche.

— Tu es en train de me dire que tu étais conscient ? m'indigné-je.

— Pas tout à fait. Il est vrai que je n'étais pas totalement amorphe, mais si j'avais effectivement été en pleine possession de mes moyens, je ne me serais pas contenté de t'enlacer sagement. J'aurais fait en sorte que tu m'appartiennes avant que mon frère ne s'intéresse à toi.

J'esquisse un sourire, puis reprends mon sérieux. Tandis que mon esprit glisse lentement vers Loan et ce maudit mariage, je sens l'angoisse gonfler dans ma gorge. Je tente de m'éloigner, mais mon amant à qui rien n'échappe, me retient. Il me serre contre lui, caressant mes cheveux avec une infinie tendresse et me glisse d'une voix rassurante :

— Ne culpabilise pas, tu n'as rien fait de mal. Tu n'auras qu'à dire que je t'ai forcée.

Je voudrais bien rire de sa boutade, vraiment. Néanmoins, je ne me sens pas d'humeur à me fendre la poire alors que notre bonheur risque d'entacher celui de Loan.



— Comment allons-nous le lui annoncer ? demandé-je, navrée.

— J’irai le voir pour tout lui expliquer. C’est mon frère, donc c’est à moi de m’en charger.

Calant ma tête sur le torse de Kyle, je ne peux qu’appréhender la réaction de son jumeau. Nous venons de faire l’amour dans son dos alors que quelques heures auparavant, je m’entretenais avec Frédérique Defender en vue d’épouser son successeur. Certes, cette idée saugrenue de mariage ne venait pas de moi. Néanmoins, mon absence de réaction – d’objection – me rend coupable de la même façon que si j’avais accepté la demande.

— Évite de penser à mon frère quand tu te retrouves dans mes bras, je pourrais être jaloux, me glisse Kyle pour détourner mon attention.

Même si ses intentions sont bonnes, je lève les yeux vers lui et le tacle.

— Ce serait plutôt à moi de te donner ce genre de conseils.

— Ah oui, et je peux savoir pourquoi ?

— Aldijana ! lâché-je en fronçant les sourcils. Ne me dis pas que tu as déjà oublié ta partie de jambes en l’air parce que je ne te croirais pas. Tu flottais sur ton petit nuage pendant que moi...

Je stoppe net en entendant Kyle ricaner. Il me met en rogne en couchant avec une autre femme et ça l’amuse ? pensé-je en ruminant ma soudaine colère. Je devrais l’étripier pour son arrogance ! Tandis que je m’écarte, vexée, il se redresse et me plaque contre son torse, m’obligeant à m’asseoir à califourchon sur lui. Le simple fait de me retrouver dans cette position ravive mon appétit. Mon péché de gourmandise me revient en pleine figure lorsque je lorgne sur ses tablettes de chocolat. Fichtre !

— Je n’ai rien fait avec elle, me promet-il en me regardant droit dans les yeux. Nous avons simplement discuté. De toi, qui plus est.

— Vraiment ? Avant de partir, pourquoi t’a-t-elle demandé : « n’oublie pas ce que j’ai dit » ?

— Parce qu'elle savait que je refusais d'avouer mes sentiments par égard pour Loan. Elle m'a dit que je méritais moi aussi d'être heureux, et très franchement, ce sont ses mots qui m'ont convaincu de venir à toi ce soir.

— Finalement, je l'aime bien cette fille, avoué-je en l'embrassant.

Notre baiser se prolonge. Alors que mes mains s'attardent sur son sexe, je me rends compte qu'il ne rechignerait pas à jouer les prolongations. Pour ma part, puisqu'il vient de résoudre le malentendu « Aldijana », je ne vois pas pourquoi je ne me laisserais pas tenter par cette folle envie de le prendre sur-le-champ. Mon bassin bascule avec lenteur tandis que mon homme empoigne mes fesses pour accompagner le mouvement. Il me tient, me défend de me soustraire à cette union, alors qu'une seule volonté m'anime : celle de rester à ses côtés quoi qu'il advienne. Les yeux clos, je me laisse envahir par le désir qu'il suscite en moi lorsqu'il me caresse avec respect. Mon cœur s'envole, et alors que le Grand Hiver s'efface, je me dis qu'un seul jour privé de Kyle me tuerait.

— Ne m'abandonne jamais ! l'objurgué-je, mon regard planté dans le sien.

Il se redresse, une main derrière ma nuque pour m'attirer à lui, et souffle entre les lèvres de ma bouche entrouverte :

— Jamais. Seul un fou le pourrait.

Pour toute réponse, je l'embrasse comme si ma vie en dépendait tandis qu'une de mes larmes s'échoue sur son torse.



À mon réveil, mes yeux doivent s'accommoder à l'obscurité pour distinguer les contours du mobilier. Dirigeant mon attention vers la fenêtre, je contemple cet homme de dos, dont les reflets ambrés dansent sur le verre poli de la vitre embuée. Ses larges épaules, ses avant-bras puissants, cette taille en V. Et ce petit cul à damner un saint ! remarqué-je en souriant. Je l'observe un moment en silence en mesurant la chance que j'ai de le savoir mien, puis m'enveloppe dans le drap qu'il a posé sur moi. Je me lève pour me joindre à lui. Lorsqu'il se retourne, je laisse courir mes doigts le long des filaments dorés qui parcourent son torse.

— Est-ce que tu as mal ? m'inquiété-je alors que le fluide incandescent coule sous sa peau.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas me consumer. Mon corps semble accepter cette énergie à présent, comme si elle faisait partie de moi. Et toi, ressens-tu encore les effets du Grand Hiver ?

— Pas le moins du monde. La seule chose qui me fasse frissonner, c'est ton corps contre le mien.

Mon amant accepte le compliment avec une fierté non dissimulée. Je me serre contre lui, respirant son parfum pour le graver dans ma mémoire de peur que ce moment de liesse s'avère éphémère. À quoi pensait-il, seul face à la nuit ? À Loan ? À son père ? Regrette-t-il déjà de ne pas avoir su réfréner ses ardeurs ?

— Kyle ?

L'interpellé me fixe, attendant que je pose la question qui me démange, mais je me tais. Je n'ose pas la lui soumettre de peur de le froisser, ou de lui laisser sous-entendre que je doute de mes sentiments.

— Tu as peur que je me défile ? devine-t-il à ma triste mine.

J'acquiesce d'un simple mouvement de tête. Il prend alors mon visage entre ses mains et me fixe intensément.

— Si tu veux te débarrasser de moi, dit-il, je te souhaite bon courage, parce que j'ai bien l'intention d'être le pire de tous les pots de colle que tu n'aies jamais rencontré.

Son sourire torpille mes doutes et mes angoisses. Comment ne pas se sentir sereine face à cette assurance et cette bienveillance dont il fait preuve à cet instant ?

— Tu devrais retourner te coucher pendant que je passe à la douche, dit-il en se détachant de moi.

Les quelques centimètres qui nous séparent ressemblent à un gouffre. Je consens à lui laisser un peu d'espace – à contrecœur –, lorsqu'il ajoute avec un regard plein de promesses.

— À moins que tu veuilles m'accompagner ?

Mes yeux doivent briller dans le noir. Littéralement. Oui, c'est vrai, je viens tout juste de me prétendre épuisée, mais comment diable résister à ce sublime incendiaire ?

## Chapitre 23

Voilà une heure que je gigote sur mon siège comme une puce agitée en pensant à la conversation qu'entretiennent les jumeaux. Je tâche de regarder filer le décor à travers la vitre pour m'occuper l'esprit, tandis que nous traversons l'intérieur des terres pour rejoindre la mine de sel, en pure perte. Mon imagination débordante me renvoie immanquablement la vision d'un face-à-face animé. Les deux frères doivent parler de moi, du fait qu'il est trop tard pour effacer l'ardoise. Malgré la position inconfortable dans laquelle se trouve Kyle, j'espère de tout mon cœur qu'il tient bon et ne renonce pas en ce moment même à notre avenir.

— Respire, Éris, me conseille Mélusine. Arrête de te prendre la tête pour rien, mon frère sait ce qu'il fait. Une fois sa décision prise, il ne revient jamais en arrière.

Affalée sur la banquette en face de moi, la belle brune aux yeux verts me défie de la contredire. Son pantalon noir en toile cirée met en exergue le galbe de ses interminables jambes, tandis que le bustier lacé qui rehausse sa poitrine éveille chez ses gardes du corps un désir charnel certain. Assis de chaque côté de la demoiselle, les deux militaires tentent de donner le change, sans succès. En dépit de leur apparente indifférence, ils ne trompent personne. Si le plus âgé – un dénommé Jude – montre un talent particulier pour faire preuve de retenue, je capte les regards que le jeunot, Hannibal, oriente vers l'amazone lorsqu'il s'attarde sur ses courbes généreuses. Les cheveux rassemblés en une queue-de-cheval haute, mon amie irradie d'une rare beauté. J'avoue que son calme et ses allures de guerrière m'impressionnent.

— J'aimerais avoir ton assurance, avoué-je en me massant les tempes. Si seulement je pouvais me changer en mouche pour écouter ce qui se dit dans l'autre voiture !

— Il suffirait de demander à Ayden de te transformer, répond Mel en pointant du menton l'alchimiste qui voyage avec nous.

— Sérieux ?

Alors que ma question rebondit contre les parois en métal, la brunette éclate d'un rire sonore.

— Je déconne ! La dernière fois qu'il a voulu jouer les apprentis sorciers, le laboratoire de recherche a failli exploser.

Le nez fourré dans un manuel noirci de schémas alambiqués, l'intéressé relève la tête pour gratifier l'accusation d'un froncement de sourcils, avant de retourner à ses occupations. Je me penche en avant et glisse tout bas à Mel :

— Pourquoi emmener un débutant avec nous ? N'aviez-vous pas de meilleurs candidats pour cette excursion ?

— Il manque juste d'un peu de pratique en terme de transmutation. En revanche, pour ce qui est de la théorie, personne ne rivalise avec lui.

— Un théoricien, super ! m'exclamé-je avec ironie.

Consciente que mon comportement laisse à désirer, je m'excuse aussitôt pour ma mauvaise humeur. Mel se penche à son tour vers moi en prenant mes mains dans les siennes. Son contact me rappelle celui de Kyle pour son côté brûlant, pareil à la braise incandescente au cœur d'un âtre crépitant. Alors que sa chaleur court le long de mes avant-bras, elle me glisse d'une voix de velours :

— Écoute, je sais que tu te sens mal à propos de Loan, mais tu n'as pas à culpabiliser. Il a toujours eu ce qu'il voulait, contrairement à Kyle qui passait son temps à rattraper ses conneries, à l'aider dans ses plans foireux, et écoper des punitions à sa place. Il est temps pour notre aîné d'accepter la défaite.

— Je ne suis pas un trophée, remarqué-je, vexée de me voir réduite à un simple objet de convoitise.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, se rattrape-t-elle. Tu dois néanmoins

comprendre qu'en tant qu'héritier direct, Loan a toujours eu gain de cause auprès de père au détriment de son jumeau. C'est la première fois que Kyle s'oppose à lui pour revendiquer ses droits. Là encore, je ne dis pas que tu lui appartiens. J'insiste seulement sur le fait qu'il a attendu jusqu'à aujourd'hui pour comprendre que lui aussi avait le droit de vivre sa vie.

— Tu as toujours préféré Kyle à Loan, pas vrai ? demandé-je en la prenant au dépourvu.

— Ma foi, je mentirais en disant non, dit-elle, gênée. Pour ma défense, je ne suis pas la seule. Pendant que son frère se divertissait auprès des femmes pour oublier Maya, Kyle endossait toutes les responsabilités liées à leur statut. Il assistait aux réunions organisées par le Conseil Économique de l'Enclave, participait aux conciliabules et aux entraînements militaires. Les haut gradés, garants du secret gémellaire, ont tissé davantage de liens avec lui qu'avec Loan. Ils l'estiment pour sa maturité et son dévouement. La confiance qu'ils lui accordent est aveugle.

— En somme, il ferait un meilleur chef d'état.

— Je ne me permettrais pas de porter un tel jugement, répond Mel sur la défensive.

Alors qu'elle se dandine, indisposée par ma remarque – carrément déplacée –, nous nous immobilisons.

— Que se passe-t-il ? s'enquiert-elle auprès du chauffeur.

Le copilote s'arme de jumelles de haute précision.

— Une tempête de sable, Madame. Elle fonce droit vers nous.

Mélusine ouvre la porte arrière, descend du véhicule et lève la tête vers le ciel qui s'assombrit à chaque seconde. Je l'imité, incapable de rester plus longtemps inerte. J'ai besoin de bouger, de m'aérer avant de manquer d'air. Alors que le rideau opaque et mouvant progresse dans notre direction, j'aperçois Loan. Nos regards se croisent, furtivement. En réalité, il me regarde à peine, comme si l'intérêt qu'il me portait ne valait plus grand

chose. Il doit me détester, me lamenté-je en entortillant mes doigts dans mon dos. Quant à Tokki, je ne discerne de lui que son museau. Imperturbable, il dort à poings fermés dans le blindé pendant que les éléments naturels se déchaînent.

À mes pieds, le sol tremble. Des langues de poussière s'enroulent autour de mes chevilles. La tempête se rapproche. Inéluctable, elle menace de tout ensevelir dans son sillage. Je sens déjà les minuscules cristaux de quartz griffer mon visage tandis que les silhouettes de la joyeuse troupe se noient derrière un voile de grains si fins qu'ils s'infiltrèrent sous nos vêtements. Finalement, je me rassure de savoir qu'il existe un bon nombre de personnes, dignes de confiance, au courant de l'existence des jumeaux. Nous ne sommes que quatorze, Tokki y compris, mais suffisamment pour me conférer un sentiment de sécurité, dans une famille qui n'est pas la mienne, mais pourrait le devenir.

Deux alchimistes galonnés, un rouquin maigrelet et un brun d'origine asiatique plus âgé, commencent à tracer un cercle lumineux au sol pour délimiter un périmètre de protection. Du double sillon creusé dans le sol s'échappent des émanations de gaz bleuté. Elles grandissent et se déploient à la verticale avant de se courber pour rejoindre un point fictif, formant ainsi une demi-sphère autour du convoi. Les éclairs zèbrent les ombres qui se tordent et viennent se fracasser contre le dôme tandis qu'à l'extérieur de celui-ci, les alchimistes peaufinent notre sanctuaire. Des masques, pareils à ceux utilisés lors des épidémies de peste bubonique, couvrent leurs visages afin d'empêcher les particules aériennes de pénétrer leurs voies respiratoires. Ils me font l'effet de vautours échoués en plein orage. Kyle me rejoint, entrelace ses doigts aux miens, non pas pour me rassurer – il se doute bien que ce léger dérèglement climatique ne m'effraie pas –, mais parce que je lui manquais. Je le sais par la pression qu'il exerce sur ma main d'une part, et d'autre part, parce que je me languissais également de lui. Nous éprouvons et aspirons à la même chose l'un et l'autre sans avoir à nous concerter, comme liés par un cordon invisible depuis que nous acceptons nos sentiments respectifs. Nous laissons libre cours à nos émotions, aux énergies aussi nouvelles qu'étranges qui nous rassemblent. Les résonants expérimentent-ils cette symbiose telle que je la ressens en présence de cet homme pour qui je sacrifierais jusqu'à mon dernier souffle ?



Le soleil à son zénith peine à percer les nuées rouges. Telle une orange sanguine qui se noie en eaux troubles, il sombre lentement. Des trouées éparses nous délivrent quelques rayons dorés avant de se refermer pour nous plonger dans la pénombre. Ne manque plus que les quatre cavaliers pour parfaire cette vision apocalyptique, noté-je mentalement. Une fois leur tâche achevée, les alchimistes dessinent à l'aide d'une pierre couleur émeraude – un catalyseur, m'explique Mélusine –, une sorte de porte par laquelle ils s'engouffrent et rejoignent le reste de la troupe. Les épaules basses, ils paraissent épuisés, vidés de leur force vitale.

— Le globe devrait se maintenir jusqu'à la fin de la tempête, dit l'un d'eux en époussetant son manteau couvert de sable. Nous devrions pouvoir repartir d'ici trois à quatre heures. Durant ce laps de temps, Ayden se chargera de surveiller les flux d'énergie.

— Comptez sur moi, professeur Kim ! répond l'intéressé avec zèle.

Le mentor, un spécialiste dans le domaine de la résonance et de l'Âge d'Or, pose une main sur le bras de son élève, et alors que ses yeux en amande s'agrandissent, il lui recommande avec le plus grand des sérieux :

— Au moindre signe de faiblesse, tu m'appelles.

— Vous devriez aller vous ressourcer, maintenant, suggère Kyle. Puisque nous ne savons pas à quoi nous attendre à la mine, je compte énormément sur votre soutien.

L'alchimiste s'incline légèrement.

— Vous servir est un honneur, dit-il tandis que son interlocuteur pique un fard.

Peu habitué aux discours révérencieux, ce dernier passe une main dans ses cheveux en regardant s'éloigner le sénior.

— Profitons de cette halte pour nous détendre un peu, intervient Mélusine. Jude, Hannibal, dressez la tente !

Un claquement de doigts et les deux gardes du corps s'exécutent avec un entrain qui m'épate. Ils se hâtent en laissant transparaître une certaine excitation.

— Incroyable ! lâché-je, ahurie. C'est le fait de monter une tente qui les met de si bonne humeur ?

Mel me donne une bourrade.

— Ne sois pas si naïve ! Leur motivation ne dépend que de ce qui va se passer à l'intérieur, si tu vois ce que je veux dire.

D'après l'expression de mon amie et la façon dont elle dévore les deux hommes des yeux, ses prochaines activités risquent de lui soutirer quelques gémissements. Il faut dire que sa garde rapprochée ne manque ni de charme ni de muscles. Solidement bâtis, les amants de Mélusine portent l'uniforme avec élégance. Le fait qu'elle ne veuille pas être la femme d'un seul homme ne m'étonne pas outre mesure. Franche et entière, elle sait exactement ce qu'elle veut, qu'importent les qu'en-dira-t-on. Si les Maloniens se permettent de légaliser la polygamie pour perpétuer la descendance d'un peuple en déclin, je ne vois pas pourquoi le contraire ne pourrait pas être possible.

— Bon eh bien, je vais devoir te laisser, me dit-elle, espiègle et ravie. Mes soupirants m'attendent.

La belle me plante tandis que je cherche Kyle du regard, et alors que je le pose malgré moi sur son fessier, mon amant se retourne pour me prendre en flagrant délit de voyeurisme. Il adresse quelques mots à ses camarades avant de me rejoindre, puis glisse une main au creux de mes reins pour me tenir fermement dans l'étau de ses bras. Je ferme les yeux, prête à ce que ses lèvres se pressent contre les miennes, quand il me susurre à l'oreille :

— Obsédée !

Je n'ai droit à rien. Ni baiser ni douceur, car déjà, l'effronté m'abandonne. Il fait trois pas, s'arrête. Demi-tour.

— J'ai promis à nos chauffeurs de prendre un verre avec eux. Attends-moi à

l'intérieur, je n'en ai pas pour longtemps, me dit-il en pointant du doigt une tente ridiculement petite.

Mon sang ne fait qu'un tour. Il me nargue, se moque de moi, et pense pouvoir me commander de surcroît ? Attends un peu pour voir, espèce de macho, pensé-je, frustrée. Et puis d'abord, qui a dit que l'alcool et la conduite faisaient bon ménage ? Est-ce bien raisonnable de laisser boire nos conducteurs ? J'abaisse la fermeture éclair de la toile de tente et m'enferme à l'intérieur pour laisser éclater ma colère. La couverture prend cher. Elle reçoit mes coups de pied rageurs sans broncher. Remarquez, si je l'entends me répondre « aïe », comptez sur moi pour décamper vite fait bien fait. Une grande inspiration plus tard, mon agacement commence à décroître. Très, très lentement.

Je tourne en rond, attendant patiemment que Monsieur daigne m'honorer de sa présence, quand des pas se font entendre. Ils se rapprochent. Cherchant à ne rien laisser paraître de mes états d'âme, je singe de vaquer à mes occupations lorsque Kyle arrive à ma hauteur. Autant dire que ces dernières s'avèrent limitées dans cet espace étriqué, mais je redouble d'imagination, ajuste ma coiffure, met de l'ordre dans ma tenue, tire sur les manches de mon veston.

— Pourquoi n'enlèverais-tu pas tes vêtements au lieu de les martyriser ? me demande l'insolent avec un sourire en coin.

— Sans façon, tranché-je, hautaine à souhait. Figure-toi que j'ai d'autres préoccupations plus importantes en tête.

— Dommage, on aurait pu s'amuser, insiste-t-il en se débarrassant de son haut couvert de sable.

Mes yeux roulent jusqu'au nombril de ce sublime athlète au corps parfait, cerné par les petits obliques qui plongent sous sa ceinture.

— Dis-moi plutôt comment a réagi Loan lorsque tu lui as annoncé pour nous deux. Au regard qu'il m'a lancé tout à l'heure, j'avais l'impression de... d'être une...

Je ne trouve pas les mots pour qualifier ce mélange de détachement, de profonde tristesse et de rancune perçu dans les prunelles de son frère. Les larmes ne tardent pas à inonder les miennes. Ma vision se trouble. La seconde suivante, je me retrouve blottie contre le torse de Kyle. Il me serre, laisse un baiser sur mon front, et m'invite à m'allonger un instant. Je m'exécute, avide de son amour, alors que quelques minutes plus tôt, je pestais contre lui. Il glisse une main sous ma nuque et m'attire à lui pour un baiser qui m'électrise.

— Tu n'as pas quitté mon esprit depuis notre départ de l'Enclave. Si je t'avais embrassée tout à l'heure, je n'aurais jamais réussi à garder la tête froide en face de mes camarades.

Son souffle chaud glisse sur mes pommettes. Léger, il caresse mes lèvres lorsque nos bouches se rejoignent. Conquise par cet aveu, je passe l'éponge, non sans garder le cap.

— Ne change pas de sujet, dis-je, sérieuse. Je veux savoir ce qu'a dit Loan.

Mon amant baisse les yeux. Je le devine tout aussi blessé que devait l'être son frère au moment où il apprenait notre trahison.

— Il l'a mauvaise, avoue Kyle, mais il m'a promis de renoncer au mariage sans faire de vagues. Je crois qu'il a compris à quel point je tiens à toi et ne s'est pas opposé à l'idée de retourner voir notre père pour éclaircir la situation.

Je me mords la lèvre inférieure, songeuse et inquiète.

— Le monarque va me maudire. Il avait l'air tellement pressé de mettre une Malonienne sur le trône !

— Ne dis pas n'importe quoi. Le mariage aurait certes favorisé l'entente entre nos deux peuples, mais de mon point de vue, il s'agissait essentiellement de contenter les caprices de mon frère. Le connaissant, Loan a dû insister assez lourdement.

— Hum, si tu le dis. Mais, tu es sûr que ton frère va laisser couler ? Il ne t'a

rien dit d'autre ?

Me prenant le menton entre son pouce et son index, Kyle plonge son regard dans le mien avec un air sérieux qui, paradoxalement, me semble empreint d'espièglerie.

— J'ai l'impression que ma réponse te déçoit. Aurais-tu préféré plus d'action ? Que nous en venions aux mains ?

Il me charrie, je le sais bien, pourtant il essuie un coup de poing dans les côtes qui, à défaut de lui soutirer une grimace, déclenche chez lui un rire communicatif. Les iris brillantes de cet homme reflètent son intelligence, ainsi que son potentiel d'alchimiste, car déjà, le vert devient plus clair, se parsème de minuscules feuilles d'or. À cet instant, je me demande si ces transformations physiques minimales s'opèrent également chez moi, mais mon raisonnement se tarit à la seconde même où Kyle s'empare de mes lèvres.

— Nous avons ajusté les derniers détails de la manœuvre, ajoute-t-il. C'était une façon pour lui de se distraire en attendant de digérer la nouvelle, et alors que nous discutons de la marche à suivre, je...

Il hésite. Je le vois éviter le contact visuel, un détail qui ne me rassure pas outre mesure.

— Accouche ! Si tu as quelque chose à dire, vas-y.

— Je me demandais si tu ne préférerais pas rester en surface à faire le guet avec nos chauffeurs et leurs copilotes, ou alors à l'entrée du tunnel pour surveiller la stabilité du terrain avec Jude et Hannibal si tu préfères.

— Même pas en rêve.

— Je ne plaisante pas, Éris. Nous ne savons pas ce que renferme l'ancienne galerie. D'ailleurs, imagine qu'elle s'écroule ! J'aime autant te savoir en sécurité en compagnie de quelques hommes surentraînés plutôt qu'avec moi dans un boyau instable. D'autant plus que...

— C'est non, le coupé-je, abrupte. Je ne me contenterai pas d'attendre à

distance alors que vous descendez tous. Tu voudrais embarquer trois alchimistes, dont un bleu sans expérience, ton frère et ta sœur, et me laisser en plan ? Il fallait y penser à deux fois avant de me faire traverser les terres, parce que je ne me taperais pas cinq cents bornes pour me retrouver sur le banc de touche.

— Ce que tu peux être têtue ! Tu ne changeras pas d'avis, quoi que je puisse te dire, pas vrai ?

— Tu vois quand tu veux, je ne suis pas si difficile à comprendre en fin de compte. J'irai où tu iras, que tu le veuilles ou non.

Vexée, je roule sur le côté pour lui tourner le dos. Je comprends les inquiétudes de Kyle, qu'il tente à tout prix de me préserver du pire, mais je ne suis pas en sucre, et encore moins encline à le laisser risquer sa peau sans moi. En vérité, outre son attitude surprotectrice, je ne supporte pas d'imaginer de le perdre et de vivre sans lui pour le restant de mes jours. Ne peut-il pas comprendre que je ne demande rien de plus que de rester à ses côtés quoi qu'il puisse nous en coûter ? Je l'entends soupirer derrière moi, visiblement contrarié par ma propension à lui tenir tête, mais en dépit de cette irritabilité passagère, il se glisse au plus près de moi, ses cuisses contre les miennes tandis que son souffle caresse mon épaule sur laquelle il dépose un baiser.

— Sorcière, me susurre-t-il de sa voix grave.

— Qu'ai-je fait encore ? ronchonné-je de bon cœur en sachant pertinemment qu'il essaye de m'amadouer.

— Tu m'as jeté un sort, ne dis pas le contraire. Sinon, comment expliquer le fait que je n'ai besoin de rien d'autre que toi ?

Je m'apprête à lui retourner la question quand des grattements me sortent de ma léthargie. Je me redresse.

— Tu as entendu ? demandé-je sur le qui-vive.

Kyle se lève. Torse nu, il m'offre la vue exquise des abdominaux sur lesquels je ne peux pas m'empêcher de baver. Alors qu'il remonte légèrement la

fermeture éclair de notre cocon, ma boule de poils bleu nuit surgit de nulle part et se faufile à l'intérieur à la vitesse de l'éclair.

— Petit chenapan ! le rabroué-je. Tu en avais marre de roupiller dans le fourgon alors tu es venu nous embêter ?

L'intéressé feule en signe d'indignation avant de se vautrer sur la couverture.

— Quand je disais que tu avais foiré son éducation, me tanne Kyle en se glissant de nouveau dans mon dos.

— Et moi, je te dis qu'il est irrécupérable, répliqué-je. Si tu veux essayer de redresser la barre, je t'en prie, fais-toi plaisir !

Je devine mon homme en train de ricaner sans bruit, non pas qu'on m'ait greffé des yeux derrière la tête, mais grâce aux secousses qui agitent sa poitrine. Si seulement je pouvais arrêter le temps, que cet instant s'éternise et ne finisse jamais !

## Chapitre 24

Trois à quatre heures, tu parles ! Le professeur Kim n'avait pas prévu l'arrivée d'un front froid en provenance du nord, celui-là même qui a annihilé la fureur de Mère Nature et écourté par la même occasion la pause tendresse. Nous plions bagages pour remonter ipso facto dans les fourgons, à la différence près que Loan et moi échangeons nos places. Kyle me signifie que son frère a besoin de prendre un peu de distance. Je comprends. Nous savoir ensemble alors que jusque-là son jumeau ne me prêtait pas forcément attention doit lui paraître à la fois incompréhensible et précipité. Voire carrément écœurant après tout ce qu'il a fait pour me conquérir. Mes doigts entrelacés dans ceux de mon amant, je ne peux pas m'empêcher de me crispier en sachant que m'abandonner à un autre le blesse. La culpabilité m'assaille, me ronge au point que rien ne semble pouvoir atténuer ce sentiment qui me broie de l'intérieur.

J'essaye de me distraire, mais tenter de me raccrocher à notre mission n'a pas vraiment l'effet escompté. Pire, les théories que fomentent mon cerveau convergent toutes vers un même point de fuite qui ressemble trait pour trait à ce que sera notre perte. Mon instinct m'alerte, titillé par une imminente catastrophe, un traquenard. Comment me soustraire à cette désagréable sensation qui me colle à la peau ? Mon amant me caresse le dos de la main du pouce dans le but de me détendre, pourtant sa chaleur ne parvient pas à se frayer un chemin jusqu'à mon cœur. Les kilomètres et nids-de-poule défilent au détriment de la jauge à essence qui atteint la zone de réserve au moment où nous franchissons enfin la démarcation de la carrière déserte. Comme prévu, les miens se refusent à relancer l'exploitation de manière précipitée, alors que l'explosion nous a ravi de nombreux êtres chers. Toujours en deuil, ils devraient néanmoins garder à l'esprit que l'extraction du sel a toujours joué un rôle majeur dans notre économie si fragile. Mon regard se perd sur le paysage désertique qui apparaît à travers la vitre. Les hautes grilles coiffées de barbelé se dressent vers le ciel nappé de grisaille. Ma poitrine se resserre.



Je me retrouve enfin chez moi, sur un territoire appartenant au clan Malone-Edeüs, pourtant je me sens étrangère à ce sol que je chérissais auparavant. Le convoi s'engouffre dans la brèche ; nous pénétrons au sein de la zone d'exploitation minière.

La portière arrière du véhicule régurgite les passagers un à un, moi y compris. Une poussière blanche s'élève lorsque mes rangers foulent la terre encore imprégnée du sang séché de mes camarades. Rectification : de nos camarades. Les Crawlers ne semblent pas plus à l'aise que moi face à la désolation des lieux et aux borborygmes d'outre-tombe qui grondent du sous-sol. Il n'y a rien de plus que le néant. Néanmoins, nous entendons le sifflement rageur du vent comme autant de plaintes suraiguës, témoignage poignant de la souffrance de nos disparus. Du coin de l'œil, j'aperçois la souche calcinée à côté de laquelle gisait Loan lors de notre toute première rencontre, et à quelques pas seulement, le monticule de gravats qui ensevelissait son frère.

Des bribes de souvenirs se profilent en filigrane sur la trame de ma conscience, relayant au second plan les bruits alentours, superflus, parasites. Les alchimistes s'entretiennent entre eux pendant que les militaires quadrillent les alentours en compagnie des jumeaux. Leurs lèvres remuent, mais je ne les entends déjà plus. Dépassée par mes émotions, écrasée par le poids d'une douleur assourdissante, j'assiste impuissante au déploiement du convoi. Épaules tombantes et bras ballants, je me tapis au fond de mon sanctuaire, cet espace sans fenêtre ni issue, à l'abri de la lumière qui nous éclabousse et nous expose au reste du monde. Personne n'a besoin de savoir que le courage s'écoule lentement hors de mon corps. Le froid s'insinue en moi. Est-ce parce que la main de Kyle a quitté la mienne ? Si Jade était là, elle m'insufflerait le courage et la force nécessaires pour traverser ce retour brutal en arrière sans vaciller. « Du nerf, ma grande ! » m'objurguerait-elle en me voyant ainsi errer tel un spectre au purgatoire. Je sers le pendentif qu'elle m'a offert dans ma paume à m'en broyer la chair tandis qu'un air vif, mais revigorant, me fouette le visage. Soupirs. À mesure que mes poumons se désemplissent, je me sens plus légère, lestée de ces maux qui m'enjoignent à courber l'échine.

Interdiction de s'écrouler ! tonitrua ma voix intérieure.

Je plierai sans me rompre à l'instar du roseau en proie aux assauts furieux de l'ouragan.

Chassant les sombres visions des jours funestes, je repère les jumeaux du coin de l'œil. Ils semblent discuter avec les hommes des positions stratégiques pour couvrir le plus de terrain, et ainsi prévenir toute arrivée inopinée.

— Laissons mes frangins à leurs affaires ennuyeuses, et allons mettre la bête en marche ! me lance Mélusine en passant à côté de moi.

Entourée d'Ayden et de ses deux amants, elle se dirige rapidement en direction de la fosse où repose le tunnelier, tandis que je lui emboîte le pas. En contrebas, ce monstre de fer, abandonné en amont de l'entrée de l'ancienne galerie, paresse en déviant les rayons descendants du soleil via la tête d'abattage dont le diamètre avoisine les cinq mètres. Un petit gabarit, d'après la jolie brune. Gracile, cette dernière emprunte sans l'ombre d'une hésitation l'échelle vertigineuse encastrée à même la paroi moulée pour descendre dans le puits. Son agilité me rappelle celle d'une panthère. Le pas léger, elle rapetisse à mesure qu'elle s'enfonce dans les entrailles de ce colossal sarcophage de béton transpercé de tubes métalliques assurant son maintien. Je me lance à mon tour, sans regarder en bas, en prenant soin de ne pas glisser sur un barreau humide et exécuter un piqué qui me briserait la nuque à l'impact sur la dalle.

À chaque bourrasque, je m'immobilise, m'agrippe fermement à l'aluminium qui me gèle les mains en priant pour que mes forces ne m'abandonnent pas. Idem pour celui qui me succède – Ayden, à en juger par le gabarit – en me gratifiant d'une vue imprenable sur son postérieur. Alors que je lève les yeux vers lui, je me rends compte qu'un vieux manuel d'alchimie pourrait à tout instant se faire la malle à travers le rabat ouvert de sa besace et atterrir sur ma tête.

— Finir assommée par le poids du savoir, il ne manquerait plus que ça, grogné-je à demi-mot. Concentre-toi sur ton objectif, ma fille. Tu peux le faire !

Tandis que je jette un bref coup d'œil audit objectif, la pesanteur se joue de

moi. Un sentiment de vertige m'assaille, m'assèche la bouche alors que j'essaye inutilement de déglutir. Mon cœur s'affole. Il joue des percussions, réduisant mon crâne à une simple caisse de résonance dans laquelle des boums, boums, boums, se succèdent à un rythme effréné. Si la descente s'apparente à un calvaire, je redoute déjà l'ascension. Pour tout vous avouer, je ne boude pas mon plaisir lorsque mes pieds touchent enfin le sol. Mains sur les hanches, le buste légèrement en avant, je tâche de reprendre ma respiration. J'attends que les tremblements cessent de secouer mes membres inférieurs. Suis-je la seule à manquer aussi cruellement d'exercice ? Ma première bonne résolution, si je sors indemne de cette expédition : me mettre au sport. Une idée tout à fait charmante qui ferait sourire Kyle à n'en pas douter, et que je ne manquerai pas de soumettre à Ayden. Le pauvre a viré au cramaisi. À bout de souffle, il grimace de douleur en frappant de ses poings ses muscles endoloris.

— Allez mon vieux, on se ressaisit, dis-je avec entrain. Ce n'était quand même pas la mer à boire, hein ?

Mais quelle hypocrite ! Je mériterais d'aller rôtir en enfer.

— Je ne suis pas un vieillard ! réplique l'intéressé. Tu veux qu'on parle de tes cheveux blancs, mamie ?

Alors que l'apprenti alchimiste retrouve peu à peu sa carnation naturelle, je refoule une soudaine envie de m'esclaffer. Les nerfs qui lâchent, probablement. En vraie professionnelle de terrain, Mélusine s'attèle à la vérification du matériel, assistée de ses deux chevaliers servants.

— Roue de coupe, bouclier et jupe opérationnels ! s'exclame-t-elle, aussi excitée qu'une gamine devant son cadeau de Noël. Hannibal, occupe-toi des wagons suiveurs. Jude, l'érecteur à voussoirs. Pas question de tomber en rade en plein milieu du forage !

Je m'approche de la demoiselle pour capter son attention, puis étends la carte des souterrains à même le sol.

— D'après le plan que vous a fourni mon père lors de vos derniers échanges avec lui, nous nous situons à environ cinquante mètres de l'ancienne galerie.

Elle semble réfléchir une fraction de seconde en lorgnant sur les tracés avant de répondre avec enthousiasme :

— Parfait ! À vue d'œil, je dirais que nous avons largement assez de voussoirs pour constituer la paroi du tunnel jusqu'au point d'entrée.

Je dois lui faire l'effet d'un poisson rouge catapulté d'un bocal vers l'océan Indien – perdu, noyé sous les flots –, car elle s'empresse de préciser :

— Tu vois ces blocs de béton incurvés là-bas ? me demande-t-elle en les pointant du doigt. On appelle ça des voussoirs. Grosso modo, une fois la roche creusée, broyée et évacuée grâce à la vis d'extraction, ils sont imbriqués les uns dans les autres pour former le squelette du tunnel. Un peu comme une colonne vertébrale. Et quand ma cocotte aura fait son taf, il ne nous restera plus qu'à investir les lieux !

— Je vois... Je ne savais pas que tu aimais les machines à ce point.

À la fois songeuse et contemplative face à l'équipement tout droit sorti des usines de l'Enclave, les iris de Mel se teintent d'une vague mélancolie. Lasse, elle pousse un long soupir.

— Les machines sont des robots, et les robots ne nous trahissent jamais.

C'est tellement vrai, approuvé-je en pensant aux calomnies dont les miens m'assomment aveuglément. Les coordinatrices me pendraient volontiers sans aucune forme de procès. J'aimerais hurler « je ne suis qu'un bouc émissaire, un rouage de plus dans le dessein machiavélique d'un pauvre détraqué ! », mais qu'ai-je fait pour prouver mon innocence ? Comment pourrais-je en vouloir à mon clan alors que ma fuite n'a fait qu'accroître leur suspicion ?

La voix caverneuse de Hannibal me tire de mes réflexions.

— Tout est prêt de notre côté.

— Bon travail, le félicite sa belle en déposant un chaste baiser sur ses lèvres. Maintenant, voyons voir ce que la bête a dans le ventre. Que tout le monde recule ! On ne sait jamais...

Mélusine s’empare du clavier de commande à distance et là, tout commence. Je contemple, stupéfaite, le labeur du mastodonte, la rapidité avec laquelle il grignote la roche pour se frayer un passage et m’étonne du peu de décibels libérés en comparaison de la puissance qu’il dégage. Son fonctionnement me paraît fluide, sans à-coups, un mécanisme bien huilé ne souffrant a priori d’aucune erreur d’exécution. Si je ne suis pas experte en la matière, l’expression de satisfaction qu’affiche la brunette me conforte dans l’idée que tout se passe à merveille. Le regard rivé sur le tunnelier, Ayden profite du spectacle, de cette prouesse technique qui nous estomaque, lui comme moi, pour le plus grand bonheur de Mel. De son poste, elle nous adresse un signe et, les mains en porte-voix, s’époumone :

— Elle n’est pas géniale, ma cocotte ?

Alors qu’elle s’égosille pour couvrir le ronflement de la machine et combler la distance qui nous sépare, Ayden secoue la tête, dépité.

— Y’a pas à dire, elle est vraiment cinglée !

Incapable de me retenir plus longtemps, j’éclate de rire, et croyez-moi, ça fait un bien fou !



Comme convenu, nos chauffeurs et leurs copilotes restent en hauteur pour surveiller le périmètre, laissant à Hannibal et Jude le soin de prévenir tout glissement de terrain à l'aide de sismographes placés à l'entrée du tunnel pendant que le reste de la troupe s'engage dans le ventre humide et sombre du boyau fraîchement creusé. Munis de lampes torches électriques, nous avançons jusqu'à son extrémité avant de pouvoir nous activer à déblayer les derniers gravats qui obstruent l'entrée de l'ancienne galerie. Nous nous relayons pour économiser les forces et le temps. Rien de tel qu'un roulement régulier pour augmenter le rendement. Tokki quant à lui tourne en rond comme un lion en cage depuis que nous avons percé une fine brèche. Croyez bien que le descendre dans la fosse avec le treuil n'a pas été une partie de plaisir, mais il ne voulait pas quitter Kyle d'une semelle. Il grogne parfois sans raison apparente, mais je le soupçonne d'être inquiet, excédé de nous regarder trimer sans pouvoir nous prêter main-forte. Mes caresses l'apaisent dans l'immédiat, lui procurant un semblant d'accalmie avant que son impatience ne le déstabilise de plus belle.

— Moi aussi il me tarde d'abattre ce mur, lui soufflé-je avec douceur.

À l'affût du moindre affaissement, le bougre m'ignore royalement, laissant mes mots se perdre dans le vide. Même mon écho boude et me refuse un semblant de réponse. Aucun retour à l'envoyeur.

— Tu pourrais au moins faire semblant de t'intéresser à ce que je te raconte, m'indigné-je, l'air sévère. J'espère au moins que tu te souviens du goût du cheeseburger double bacon parce que ce n'est pas demain la veille que je vais t'en préparer un ! Les yeux de merlan frit, c'est terminé ! Tu ne m'y prendras plus. Tu entends ce que je te dis ?

N'ayant pas perdu une miette de ce monologue désespéré, Kyle m'adresse une moue moqueuse. Ouais, je sais, j'ai vraiment foiré son éducation ! L'indiscipliné redresse subitement les oreilles. À tout hasard, ne serait-il pas

en train de lire dans mes pensées ? À défaut de pouvoir répondre à cette question perturbante, la voix du professeur Kim retentit.

— La roche commence à céder ! nous annonce-t-il, excité.

Son second – un hollandais dont le prénom refuse de me rester en mémoire – et Ayden se précipitent à ses côtés, usant de la pioche et de l’huile de coude pour venir à bout de l’épaisse croûte argileuse récalcitrante. Face à l’ardeur des trois hommes, ce dernier obstacle finit par s’écrouler sous les sifflements joyeux de leurs camarades et les acclamations de Tokki.

— Il n’a pas perdu sa langue finalement, se moque Kyle.

Loan passe en tête à travers l’ouverture et nous enjoint d’un geste vif de la main à le suivre sans perdre de temps.

— Dépêchez-vous, et faites bien attention à la hauteur des plafonds ! dit-il en ouvrant la marche.

Nous nous exécutons avec une infinie prudence pour nous faufiler par l’ouverture en laissant danser derrière nous les ombres chinoises sur la surface lisse des voussoirs en béton. En file indienne, nous nous introduisons à l’intérieur de l’artère ouverte. Nous évoluons entre les monticules de roche affaissée et les cadavres de rats, blattes et autres rampants peu ragoûtants. Aussi incroyable que cela puisse paraître, notre avancée nous mène jusqu’à une porte qui, a priori, n’a rien à faire dans un endroit pareil. Sa présence s’avère tout aussi incongrue qu’un hippie clamant des « Peace and Love » dans une arène de gladiateurs. Je sens néanmoins que nous approchons de ce quelque chose qui repose sous terre, à l’abri des regards. Alors que les gonds rouillés menacent de nous déchirer les tympons lorsque Loan tire sur la poignée, nous découvrons un couloir plongé dans l’obscurité. Le faisceau des lampes torches balayent le sol recouvert de dalles de béton et les murs entièrement recouverts de chaux.

— C’est parti ! lance Loan aux ténèbres qui lui renvoient l’écho de son timbre caverneux.

Il emprunte le couloir, la joyeuse troupe sur les talons, sans un mot. Pas un

éclat de voix ne vient briser le silence qui règne en ce lieu étrange. À l'approche des escaliers en colimaçon dont la silhouette se découpe à travers un ruban de ténèbres, une odeur de putréfaction pollue l'atmosphère. Nauséuse, un reflux gastrique me guette, et je ne suis pas la seule, eu égard aux hoquets de mes camarades. J'ignore tout de la chose qui se décompose en contrebas, néanmoins vu la persistance de ces relents pestilentiels, je parierais ma chemise que la surprise est de taille.

Doutant de la robustesse de l'infrastructure, nous descendons en binômes. Alors que le professeur Kim entame la descente, les marches en métal grincent et s'affaissent sous son poids, ne manquant pas de lui flanquer la trouille de sa vie à en croire les jurons qu'il pousse dans sa langue maternelle. Si ses injures demeurent incompréhensibles, j'aime la façon dont le professeur roule les « r » et accentue certaines sonorités plus que d'autres. L'intonation du coréen en général. Positionnée juste derrière lui, je reçois ses invectives comme autant de distractions providentielles, le temps d'oublier la vétusté de l'escalier qui pourrait s'effondrer à tout instant et nous emporter dans sa chute.

Nous atteignons le niveau inférieur, suivis de Kyle et d'Ayden, tandis que nos prédécesseurs tentent de remettre le générateur de secours en état de marche. Les faisceaux des frontales percent les ténèbres, éclairant ici et là des composants électroniques obsolètes, becs Bunsen, erlenmeyers, ramettes de papier, câbles et autres objets hétéroclites empilés les uns sur les autres. J'entends le bruit d'une hélice lancée à plein régime que vient supplanter le vrombissement d'un moteur. Mélusine se dirige vers une console dont les diodes ne cessent de clignoter, oriente la lumière émise par sa lampe torche sous son menton et nous sert une grimace à faire pâlir un mort.

— Fiat lux ! s'exclame-t-elle sur un ton théâtral en abaissant l'interrupteur.

Et la lumière nous éclabousse.



## Chapitre 25

Je plisse les yeux, le temps qu'ils s'accommodent à la violence de l'éclairage cru, dénué de toute chaleur humaine. Son halo brillant dissèque nos traits, les imperfections des mines blafardes que nous arborons. La pièce me semble immense, agencée à la façon d'un laboratoire de recherches high-tech. Rien à voir avec mon ridicule petit sous-sol clandestin de vingt mètres carrés ! En revanche, je préférerais nettement l'odeur à domicile. Mes narines frémissent tandis qu'un reflux gastrique me brûle l'œsophage. Le rictus de dégoût du professeur Kim attire mon attention, et alors que je suis la ligne invisible qu'emprunte son regard, un cadavre allongé sur une fine paillasse recouverte d'un drap élimé me frappe de stupeur.

— Comment un tas d'os peut-il empester autant ? se plaint Ayden, le teint verdâtre.

— L'odeur ne provient pas de lui, ou d'elle, intervient Mélusine. Il semblerait que les chairs se soient décomposées il y a déjà un bon moment. Le squelette paraît propre, sans la moindre trace de résidu organique. À mon avis, le seul truc qui schlingue ici, hormis l'odeur de transpiration, sans vouloir vous vexer les mecs, ce sont ces bouches éventrés.

Pour appuyer ses dires, la brunette pointe du menton la mare visqueuse de couleur indéterminée qui stagne dans un coin de la pièce. Une soupe de verre concassé, plasma, formol, et organes fripés allant de reins démesurés à des cortex cervicaux atrophiés dont on ne peut à l'œil nu confirmer l'origine, humaine ou animale.

Le second du professeur Kim opine du chef.

— Regardez les débris éparpillés au sol, dit-il en réajustant les montures de ses lunettes sur l'arête de son nez. L'explosion récente de la bombe en

surface a dû engendrer un tremblement assez important pour qu'une partie du plafond se détache, brisant dans sa chute les récipients dont le contenu s'est répandu.

Joignant le geste à la parole, le rouquin illustre ses propos par d'amples mouvements pour le moins risibles, mais personne ne relève. Par politesse uniquement, comme en attestent les regards amusés que nous nous lançons les uns les autres. Kyle se poste aux côtés d'Ayden, toujours obnubilé par le corps qu'il surplombe en se couvrant le nez pour ne pas le souiller avec son petit déjeuner. Mon bel amant relève ses manches, puis déboutonne la chemise du défunt pour examiner son corps avec plus de minutie. Après une rapide analyse, son verdict tombe.

— D'après les vêtements et l'étroitesse du bassin, je dirais qu'il s'agit d'un homme.

— Cause du décès ? s'enquiert Mel.

— Tu me prends pour un médecin légiste ?

L'intéressée pouffe avant de lâcher :

— Tu avais l'air tellement sérieux face à ce squelette que je me demandais si tu ne venais pas de te découvrir une nouvelle passion...

Passant outre la plaisanterie de sa sœur, Kyle fronce les sourcils, à l'affût du moindre indice.

— Je ne suis peut-être pas expert, mais je ne vois aucune trace particulière de traumatisme, dit-il, catégorique. Le crâne est entier et apparemment intact, pour ce que j'en pense. Qui plus est, la position du corps sur le dos, mains jointes à hauteur du diaphragme, coïncide avec une mort paisible.

Il s'accroupit. Lorsqu'il se redresse, il tient entre ses doigts une seringue usagée, incrustée d'une poussière grise et épaisse. Ayden demande, à tout hasard :

— Suicide ?

— ça m'en a tout l'air, approuve Loan. Une dose létale pour mettre fin à une éternité de solitude. Mais regardez plutôt ce que j'ai trouvé.

Un livre conséquent à la couverture en cuir rouge passe de mains en mains, avec une infinie prudence afin de ne pas arracher les pages fragilisées par l'usure et le temps.

— Mince, alors ! s'exclame l'apprenti alchimiste en reluquant Tokki. C'est son portrait tout craché !

Ma curiosité piquée au vif, je rejoins la troupe et manque de m'étrangler sur une illustration qui dénote des autres par sa familiarité. Un air de déjà-vu. Sous la représentation du fauve bleu nuit aux yeux d'onyx, je lis l'inscription suivante :

Le guérisseur : chimère de type III à vocation thérapeutique sous sa forme adulte.

Voilà pourquoi ma boule de poils accourait auprès de mon prisonnier dès que l'occasion se présentait. Sa nature le poussait dans les bras de Kyle pour le maintenir en vie et panser sa blessure au thorax. De la même façon, son don de guérison a évité à Loan de finir entre quatre planches, empoisonné par le trident d'Erwan. Forte de ces constatations, j'imagine que sa présence à mes côtés retardait l'apparition des symptômes du Grand Hiver, car des années durant, j'ai vécu avec la sensation que la maladie se tapissait en mon sein en attendant patiemment de pouvoir éclater au grand jour. On peut dire que je lui dois une fière chandelle à cette petite crapule ! Et pour couronner le tout, me voilà rassurée. Tokki ayant atteint son dernier stade d'évolution, il ne grandira plus.

— Incroyable ! Ce livre répertorie un nombre incalculable d'espèces et de sous-espèces de chimères, de l'Âge d'Or à son déclin, commente Ayden, fasciné.

— Par ici ! crie le professeur Kim à l'autre bout de la pièce.

Dissimulées derrière un renforcement, deux capsules jumelles en verre trempé, reliées entre elles par un faisceau de tuyaux en caoutchouc et silicone et de gaines électriques. Nous nous pressons autour, curieux, inquisiteurs, interdits. Aucun d'entre nous n'ose émettre une quelconque hypothèse quant à la finalité de cet assemblage atypique.

— Personne ne veut se lancer ? demande Mélusine, tout aussi perplexe. Il doit bien y avoir un mode d'emploi quelque part ! Je vais fouiller ce coin avec Éris pour essayer de mettre la main dessus. Vous autres, essayez de voir si ce laboratoire contient des informations compromettantes sur nos amis les Nordiens, ou tout autre peuple d'ailleurs. Si quelqu'un cherchait à nous empêcher de prendre possession des lieux, les réponses à nos questions se trouvent ici.

La langue de Loan claque. Agacé par l'attitude autoritaire de la brunette, il attend que ses camarades se dispersent pour lui glisser à l'oreille :

— N'as-tu pas l'impression de nous donner des ordres, Sister ? Aurais-tu pris du galon sans qu'on m'en ait informé ?

L'intéressée le toise, menton relevé.

— Si tu t'inquiètes à propos du trône, cher frère, n'ait crainte, il ne m'intéresse pas le moins du monde. Mais vois-tu, un vrai leader ne se laisse pas influencer par ses sentiments. Que Kyle t'ait ravi ce que tu prenais pour acquis ne t'autorise pas à te défouler sur moi.

Tassée sur moi-même, j'assiste aux échanges – si je puis les qualifier ainsi – sans pouvoir intervenir. Inutile de mettre mon grain de sel et envenimer la situation. Mel va gérer, elle est taillée pour ça, songé-je en vue de légitimer ma passivité.

À la fois résigné et blessé dans son orgueil, Loan encaisse avant de s'en retourner bredouille, le pas traînant. Mon amie se retourne vers moi.

— Ne t'arrête pas aux caprices de cet enfant gâté, me conseille-t-elle. Il va

bouder cinq minutes avant d'oublier pourquoi il était furax.

— Je ne pensais pas Loan capable de se comporter de façon aussi... puérile. Il est tellement calme et réfléchi d'habitude !

— Il faut dire que la majorité du temps, il obtient absolument tout ce qu'il veut. Dans ces conditions, il ne retire aucun mérite à rester magnanime.

— Hum. C'est juste que je n'aime pas le voir comme ça. Tu es certaine de ne pas l'avoir trop brusqué ?

— Bah, moi tu sais, je dis toujours qu'avec les gosses, le seul truc qui fonctionne c'est un bon coup de pied au cul !

— Ton frère n'est plus un enfant !

— Vraiment ? me demande-t-elle avec malice.

Alors que le fou rire nous guette, Kyle nous interpelle.

— Vous devriez venir, dit-il d'une voix grave, presque solennelle.

Nous rappliquons dare-dare, comme des insectes attirés par le globe lumineux d'un lampadaire.

— J'ai trouvé cette lettre, écrite par le même homme qui avait rédigé l'annexe volée dans notre bibliothèque, ajoute-t-il.

— Tu es certain qu'il s'agit de la même personne ? s'enquiert Loan, incrédule.

— Affirmatif. Dès que j'ai lu son nom, il m'est soudainement revenu en mémoire. C'est le même homme, j'en mettrais ma main à couper !

Tous rassemblés autour de lui, nous buvons ses mots lorsqu'il commence à lire un passage écrit sur un vieux papier jauni qu'il tient avec précaution.

À celui ou celle qui lira ces quelques lignes, je me nomme Maximilien Forbes, lieutenant-colonel en chef de la section Gamma des Coalitions du

Nord. Après des décennies de réclusion à ressasser le passé, me voilà vieux, diminué, flétri dans mon cœur et ma chair, torturé par des agissements qui me hantent depuis trop longtemps. Je ne vous demande ni pardon ni compréhension. Rien ne saurait justifier mes actes. J'aurais voulu faire amende honorable, mais je ne peux que soulager ma conscience en couchant par écrit un secret bien trop lourd de conséquences pour me résoudre à l'emporter dans ma tombe.

Le sang a coulé à flots depuis l'assassinat de la Princesse d'émeraude, nul ne l'ignore. Nous ne comptons plus les cadavres démembrés, amoncelés dans les caniveaux, pendant que fleurissaient les bombes artisanales et les incendies dans lesquels périssaient moult partisans de l'aristocratie, alchimistes, femmes et enfants de tous âges, noyés dans la masse de ce que les journaux qualifiaient de dommages collatéraux. Une vague de représailles déferla pour ravager les deux familles Crawl et Malone, alimentant la haine conjointe qu'elles éprouvèrent à partir de cet instant l'une envers l'autre. La mort précoce de nombreux Nordiens pris entre deux feux justifia le morcellement de la ville, avant que le tribunal ne condamne les Maloniens à l'exil. Autant d'horreurs qu'il me tarde d'oublier pour ne plus avoir à entendre les cris qui, chaque nuit, me réveillent en sursaut.

D'après le récit officiel, un dénommé Rodrick Malone-Meiji aurait kidnappé, puis égorgé la princesse devant l'autel de la cathédrale Sainte Bénédicte avant de mettre fin à ses propres jours. L'enquête a démontré par la suite l'existence d'une idylle entre la victime et son meurtrier. Un crime passionnel, exécuté par le coupable idéal, ce dernier préférant mourir plutôt que de laisser à un homme qui ne la méritait pas la main de sa bien-aimée. Pourtant, derrière cette version des faits se cache une tout autre réalité.

Ma prise de fonction au sein de la section Gamma sous-tendait autant de prérogatives que de responsabilités auxquelles je ne pouvais pas me soustraire. Parmi elles, l'espionnage industriel et la mise en place d'une cellule de renseignements baptisée « Mercurium ». Une veille permanente consistant à jauger les avancés des familles Crawl et Malone dans leur domaine de prédilection : l'alchimie. Les résonants représentaient une menace non négligeable, et le mariage entre la princesse d'émeraude et Henri Crawl, en débloquent des fonds conséquents via la fusion entre les deux

écoles des familles respectives, nous aurait porté le coup de grâce. En effet, le Nord détenait le monopole sur le marché des nouvelles technologies et craignait de se voir supplanté par les alchimistes de renom.

Afin de conserver son influence jusqu'alors inégalée, il conspira pour faire échouer le mariage, privant ainsi ses deux principaux rivaux des ressources dont ils avaient besoin pour les surpasser, puis les monta l'un contre l'autre dans le but de mettre un terme définitif à toute collaboration future. Jeune, je voulais devenir médecin pour sauver des vies, mais au lieu de poursuivre mes études, j'ai choisi l'argent facile qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui : un assassin. J'ai égorgé la princesse de mes propres mains en tant qu'exécutant des Coalitions du Nord, faisant ainsi payer le prix fort aux Maloniens dont le seul péché était de posséder assez de potentiel pour nuire à l'expansion de mon peuple.

Blême, Kyle stoppe sa lecture. Une douleur sourde ressurgit en chacun de nous. Mensonges, trahisons, faux-semblants, les vestiges du passé nous rattrapent, nous submergent d'une vague d'incrédulité. Tout ce à quoi nous croyions vient de voler en éclats, balayé par le témoignage de cet inconnu dont personne ne se souvient. Pouvons-nous seulement croire à son témoignage ? Mes camarades me paraissent tout aussi perdus. Néanmoins, nous continuons de nous regarder dans le blanc des yeux en attendant... quoi au juste ? Que la vérité tombe du ciel ? Le déluge ne vient-il pas justement de nous gratifier d'une bonne douche froide ?

— Vous pensez qu'on peut vraiment se fier aux dires de cet homme ? demandé-je tout de même. Si ce qu'il raconte est vrai, mon peuple a été exilé à tort. Nous n'aurions servi qu'à dissimuler les méfaits des vrais coupables qui pendant ce temps-là, se targuaient de vouloir maintenir la paix.

— Il n'y a pas de mot assez fort pour exprimer l'horreur de cette injustice, répond Mel. Je suis aussi écœurée que toi par ce témoignage.

Le professeur Kim pose une main sur mon épaule, compatissant.

— Nous allons faire éclater la vérité, Éris, que ton peuple puisse enfin retrouver l'honneur qui lui a été refusé.

— Professeur, intervient Ayden, je ne comprends toujours pas pourquoi les Nordiens craignaient autant les résonants. Que possédaient ces alchimistes de si extraordinaire pour menacer leur hégémonie ?

— Toutes les études menées à leur sujet ont démontré que le potentiel de deux résonants travaillant de concert dépasse de loin leurs facultés respectives prises séparément. Ils agiraient comme des catalyseurs complémentaires qui s'alimenteraient l'un et l'autre pour former un tout approchant cet état d'équilibre qualifié de « résonance ». Les Coalitions du Nord avaient compris depuis longtemps que chaque couple de résonants était constitué d'un descendant de Femme d'une part, et d'Homme, d'autre part.

— Autrement dit, un membre de la famille Crawl et Malone. D'où l'intérêt pour les Nordiens de les éloigner l'une de l'autre, dis-je, déconcertée.

— Exactement, approuve le professeur Kim. Réunir les deux branches nous permettrait de revenir au stade où Mercure représentait un être aussi parfait que complet, car possédant les attributs des deux sexes. J'ai eu l'opportunité de consulter de nombreux ouvrages témoignant des prouesses réalisées par les résonants, notamment à l'Âge d'Or, et croyez-moi, ce ne sont pas les prodiges qui manquaient à cette époque.

— Vous voulez parler de la création de chimères de catégorie supérieure comme Tokki ? demande Mélusine.

— Entre autres, mais de mon point de vue, le plus important demeure les avancées majeures dans le domaine de la dégénérescence cellulaire. Avec le temps, j'imagine que les deux familles seraient parvenues à prolonger l'espérance de vie des résonants sans commune mesure, à l'instar du couple Mehdebiel qui a vécu l'équivalent de deux vies d'homme. Si mes théories sont justes, le phénomène de résonance, outre l'exacerbation des facultés, retarderait les effets de l'apoptose.

— L'apo, quoi ? grimace Loan en dévisageant le professeur.

Kyle lève les yeux au ciel avant de s'exclamer :

— La mort programmée des cellules ! Tu dormais pendant les cours de



biologie ?

L'intéressé ne relève pas, singeant l'indifférence pour montrer à son jumeau que ses commentaires ne l'atteignent pas.

— Bref, intervient Mel, à côté des capacités encore en sommeil des familles Crawl et Malone, les propriétés de la pierre philosophale ne valent finalement pas un koublar.

— Pas si vite, ma petite, s'offusque le rouquin au nom imprononçable. On parle du Saint Graal des alchimistes, là !

— Ce que je veux dire, se reprend l'accusée, c'est que l'étendue des pouvoirs issus de la réunion entre les descendants de Femme et d'Homme nous dépasse. Nous étions à deux doigts de posséder l'héritage de Mercure avant que le sang de la princesse d'émeraude ne vienne entacher le devenir des résonants.

En pleine réflexion, son interlocuteur se frotte le crâne, à la naissance de ses cheveux aux reflets orangés coupés à ras tout en pensant à voix haute :

— En fait, le Nord s'est contenté de réitérer le processus exécuté par Evgeny des centaines d'années auparavant en séparant la force yin des Maloniens, de son antagoniste yang que possédait la famille Crawl.

— La théorie des flux d'énergies contraires n'a jamais été prouvée, le contredit tout de go le professeur Kim. Nous avons suffisamment étudié la question à la Mandragore pour savoir que rien ne peut légitimer cette explication.

Cette fameuse théorie me rappelle étrangement les propos d'Aldijana, l'équilibre entre le feu et la glace.

— Vous avez sûrement de très bonnes raisons pour réfuter cette thèse, dis-je sur la réserve, pourtant elle expliquerait l'apparition du Grand Hiver et la féminisation de mon peuple. Un trop-plein de yin comme vous l'appellez, nous fragilise un peu plus chaque jour alors que vous-mêmes, par le biais des incendiaires, subissez une force yang que vous ne pouvez pas canaliser. Si

nous ne sommes pas tous touchés par ces deux fléaux diamétralement opposés, à long terme, il se pourrait que nul n’y échappe.

— Mais oui ! s’exclame soudain Ayden avec excitation. Éris a raison ! Et je crois bien que ce Maximilien Forbes l’avait compris aussi.

Alors qu’il se dirige vers les capsules en verre, il pointe tour à tour du doigt les socles, sertis d’une pierre translucide aux reflets irisés, faisant saillie sur la partie haute du couvercle amovible.

— Regardez les symboles ! dit-il avec enthousiasme. Sur le caisson à ma gauche, celui de Vénus a été gravé dans le verre alors que la pierre porte le pictogramme relatif à Mars, et inversement pour la capsule de droite. Je pense qu’il s’agit d’un équilibreur de flux !

Il lève les yeux au ciel face à nos mines ahuries qui le contraignent à poursuivre ses explications.

— Les Maloniens souffrent du Grand Hiver, ils grelotent de froid alors que les Crawlers incendiaires au contraire, se consomment de l’intérieur d’un feu qu’ils ne parviennent pas à réfréner. Vous mettez le premier dans une capsule, ne me demandez pas laquelle, et le second, dans l’autre, et le tour est joué ! Les énergies s’équilibrent mutuellement !

Septique, Mélusine se tourne vers Kyle.

— Est-ce que la suite de la lettre mentionne l’existence d’une telle machine ?

Alors que son frère poursuit la lecture en silence en nous faisant part de l’essentiel, nous apprenons comment la section Gamma s’est lancée sur les traces de leur ex-lieutenant-colonel pour l’éliminer, au cas où il aurait la langue bien pendue. Quarante-huit longues années d’existence recluse, sans bavure, avant que Maximilien ne décide d’envoyer les résultats de ses recherches à l’Enclave par le biais d’un transporteur indépendant. Entre autres, l’existence de la « Balance thermique » comme il la désignait dans son discours, et qu’il décrivait comme deux tubes en verre reliés l’un à l’autre par un processus alchimique complexe, un rituel qu’il décrivait apparemment dans les moindres détails.

Une première sortie pour cet homme depuis des lustres, une bière dans un restaurant miteux en zone neutre, quelques mots échangés avec un transporteur plus ou moins fiable. En somme, le strict minimum. Une prise de risque moindre par rapport au mal dont il tentait vainement de s'absoudre, mais qui l'exposa à l'œil affûté de la cellule de surveillance encore en activité. Mercurium le cherchait activement depuis longtemps sans parvenir à le localiser. Un simple manque de vigilance et la cible se retrouvait enfin dans son viseur. Alors que Maximilien retournait dans le sous-sol de son laboratoire sans se douter un seul instant qu'un satellite espion retraçait son itinéraire, les sbires des Coalitions du Nord le suivirent et provoquèrent un éboulement qui l'ensevelit sous terre, sans aucun moyen de communication avec l'extérieur. Son appel à l'aide a tourné en boucle des siècles durant, sans discontinuer jusqu'à aujourd'hui. En pure perte, puisque les Nordiens brouillent les fréquences radio sur des kilomètres à la ronde depuis ce jour.

Je comprends mieux pourquoi nos gardiens de la paix, ces hypocrites de bas étage, ne voulaient pas nous laisser la mainmise sur les ondes radio. Dire qu'ils prétendaient nous préserver des flux d'informations erronés et de la propagande ! J'entends Kyle pousser un juron.

— Les annexes dérobées par les Nordiens dans notre bibliothèque devaient décrire le fonctionnement de la machine, mais à l'heure qu'il est, je suppose que ce n'est plus qu'un tas de cendres, jure-t-il, hors de lui. Nos amis communs ne prendraient pas le risque de garder un document aussi dangereux. Ils sont patients et n'attendent qu'une chose : notre éradication par la sélection naturelle.

Nous nous regardons un instant tous les sept, abattus par le fait que le seul moyen de comprendre le fonctionnement de la machine capable de sauver les nôtres était parti en poussière.

— Toutes mes félicitations ! tonne une voix féminine et particulièrement agaçante dans mon dos.

Alors que je sursaute et me retourne, je découvre avec horreur le visage grimaçant de Kendra tandis qu'elle menace ma meilleure amie d'un couteau sous la gorge.

— Jade ! crié-je dans un mélange de haine et de désespoir.

Comment diable la garce peut-elle encore se retrouver sur mon chemin ? Possèderait-elle une sorte de radar à résonants ? De quel droit s'en prend-elle à Jade de surcroît ? Pourquoi elle, cette chère sœur qui me manquait tant et ne demandait rien ? Si nous avions prévenu les coordinatrices comme Mélusine le suggérait, peut-être que ma meilleure amie ne se trouverait pas à l'heure actuelle entre les griffes d'une satanée sorcière capable du pire, une lame pressée contre sa carotide.

## Chapitre 26

Kendra nous toise de son regard haineux. Elle contrôle la situation. Comment ne le pourrait-elle pas avec une douzaine de mercenaires lourdement armés pour la servir, son précieux bras droit, et un homoncule terrifiant ? De tous les coups bas qu'elle pouvait nous réserver, pourquoi fallait-il qu'elle s'en prenne à Jade ? Je n'ai pas fait un pas en avant que Kyle me défend de foncer tête baissée, ses doigts enroulés fermement autour de mon bras.

— Vous avez découvert le pot aux roses, bravo ! scande la perfide aux lèvres carmin. Les capsules n'attendaient que vous. Malheureusement, je doute que vous ayez l'occasion de vous servir de ce précieux joujou. À moins que vous ne vouliez avoir le sang de cette innocente sur les mains.

Bâillonnée, les yeux baignés de larmes, ma meilleure amie me supplie silencieusement d'obtempérer. Alors que mon regard se pose sur les militaires qu'Erwan s'active à enchaîner ensemble autour d'un large pilier en béton, je comprends que personne ne viendra à notre rescousse. Hannibal et Jude semblent abattus, anxieux. Entravés par la taille et les poignets, ils scrutent le visage de leur belle Mélusine en maudissant probablement leur impuissance. Quant à nos chauffeurs et à leurs copilotes, ils n'en mènent pas large non plus. L'un d'eux a écopé de nombreuses abrasions sur les parties visibles de son corps. Dissimulés sous ses vêtements, ce que je soupçonne être des hématomes lui arrachent une grimace de douleur lorsque les maillons de la chaîne se resserrent à hauteur de ses côtes, et son œil tuméfié, prompt à déverser un flot saturé de sel, laisse présager une fracture de la pommette. Pas de blessure par balle. Je penche pour une neutralisation rapide, et silencieuse de surcroît, dans la mesure où nous n'avons rien entendu venir.

— À genoux ! aboie Kendra, féroce.

Obéissant, nous laissons les séides de la garce nous aligner face à elle – ainsi

qu'à Quatre, l'homoncule décharné qu'elle tient fermement en laisse. Ces brutes nous attachent les mains dans le dos à l'aide de cordes tressées, aussi rugueuses que serrées. Tokki se retrouve prisonnier à l'intérieur d'une cage exigüe dans laquelle le moindre mouvement relève de l'exploit. Recroquevillé sur lui-même, il pleure, mais ravale rapidement ses larmes lorsqu'une puissante charge électrique le dissuade de continuer, carbonisant au passage quelques poils blancs de son flanc.

Bande d'enfoirés ! hurlé-je dans ma tête sans oser intervenir.

M'interposer maintenant, en plus de me paraître parfaitement inutile, s'avérerait suicidaire. Or, je tiens encore assez à la vie pour ne pas risquer de la perdre aussi bêtement. Alors que je passe discrètement en revue les réactions de mes camarades, je reste sciée face au courage et à l'aplomb de Mélusine qui, à l'instar de son voisin, le professeur Kim, ne trahit aucune émotion. Les deux autres alchimistes ne peuvent pas en dire autant. Quant aux jumeaux, ma foi, je ne sais pas à quoi ils pensent, mais ils cogitent sérieusement. À une issue, un moyen de nous tirer de ce borbier ? Espérons-le, car pour ma part, je me sens bien incapable de nous pondre une idée de génie dans ces conditions. Une erreur et je pourrais dire adieu à Jade. Pas question de la perdre une seconde fois !

Leur besogne achevée, les grosses brutes au faciès quadrillé de cicatrices rebutantes retournent à leurs positions initiales, de chaque côté de Kendra, pour nous tenir en joue. Sous la menace des kalachnikovs, nul d'entre nous ne se risquerait à jouer les héros, et nos assaillants le savent. Ils bombent le torse, montrent les crocs tels des molosses enragés ne craignant ni dieu ni diable.

— Nous ferons tout ce que vous voudrez ! geint le rouquin en parlant en notre nom à tous.

— Je sais bien mon mignon, répond la garce avec une douceur exagérée. Vous n'avez pas vraiment le choix à vrai dire, parce qu'à la minute où j'en vois un cligner des yeux, je répands sa cervelle sur ses malheureux voisins. Capiche ?

Le second du professeur Kim émet un hoquet avant de se murer dans un

inviolable silence en tâchant d'ignorer la sueur qui dégouline de ses tempes vers son cou. Pour ma part, j'essaye de ne pas laisser l'hystérie engloutir dans ses eaux furieuses le peu de self-control qu'il me reste. Bienséance oblige ! Je dois faire honneur au grand homme qu'était mon père. Ne flanche pas ! Ne laisse pas transparaître ta peur ! m'exhorté-je avec fermeté.

— Bien, maintenant que j'ai toute votre attention, lance Kendra avec emphase, je vous laisse profiter du clou du spectacle.

Alors qu'elle sectionne les entraves de ma meilleure amie, elle reçoit une gifle monumentale de la part de cette dernière. Jade retire le bâillon, rouge d'une colère qui dénature ses traits d'ordinaire enfantins. Pardonnez-moi l'expression, mais je reste sur le cul. Je ne comprends pas ce qui se passe, pourquoi ce soudain changement d'attitude qui s'opère chez mon amie.

— Je t'avais demandé de ne pas trop serrer, pauvre idiot ! braille cette dernière en frictionnant ses menus poignets. Des fois, je me demande vraiment pourquoi j'ai engagé une pimbêche avec le QI d'une huître !

Elle s'écarte de Kendra et se poste devant moi. Sans crier gare, elle arrache le médaillon de mon cou en me cisillant la peau, me dévisage avec un mépris que je ne lui connaissais pas, puis me balance en pleine face :

— Notre pseudo-amitié m'a été très utile. Ma chère Éris, ton sentimentalisme te perdra !

Que se passe-t-il ? Pourquoi ai-je l'impression qu'un démon possède mon amie, ma sœur, celle avec qui je partageais le moindre de mes secrets ? Je ne peux pas croire que la fille se tenant devant moi puisse être cette personne, si chère à mes yeux. Non, je refuse, cherchant un quelconque dispositif de contrôle mental logé dans sa nuque ou la menace d'un canon dirigé vers ses organes vitaux. Rien. Incrédule, je regarde le pendentif argenté se balancer au bout de sa chaîne, sans comprendre. Jade hausse un sourcil, narquoise, un rictus de mépris déformant le coin de sa bouche.

— Comment faisons-nous à ton avis pour retrouver votre trace à chaque fois ? me questionne-t-elle en prenant plaisir à me narguer.

D'anciens souvenirs remontent lentement des tréfonds de ma mémoire, et alors que les bulles du passé éclatent en surface, elles expulsent de leur membrane translucide les affres de la vérité. Les mots qu'elle prononça en me tendant le médaillon qui scellait notre amitié me reviennent brusquement à l'esprit. « Je serais avec toi aussi longtemps que tu le porteras. » m'avait-elle juré. Pourquoi celle que je chérissais comme ma propre famille m'aurait-elle trahie en abusant de nos liens affectifs ? Si mon cœur s'obstine à rejeter la réalité, ma raison se veut plus cartésienne, lucide, ne manquant pas de mesurer l'ampleur du sous-entendu prononcé par Jade le jour de mon évasion. Où que j'aie, la puce GPS intégrée au médaillon la conduisait jusqu'à moi. À chacun de mes pas, je fonçais tête baissée dans la gueule du loup.

— Tu étais avec eux... depuis le début ? manqué-je de m'étrangler.

Les quelques mots qui parviennent à franchir mes lèvres me semblent irréels, irrespectueux. Ils sonnent comme une insulte.

— Ça t'en bouche un coin, hein ma grande ? Alors quoi, tu pensais que les Nordiens étaient assez stupides pour laisser votre peuple d'arriérés en roue libre ?

— Que veux-tu dire ?

— Nous, les espions, infiltrons chacune des divisions des Clans Unifiés de Malone dans le but de vous tenir en laisse. Contrairement à l'Enclave dont le mur protège l'intégrité, rien ne nous empêche d'infiltrer vos rangs. Évidemment, nous essayons de faire preuve d'un peu d'imagination en trouvant des histoires qui tiennent la route pour nous fondre dans le décor sans éveiller les soupçons.

— Alors, tout ce que je sais sur toi, tout ce que tu m'as raconté à propos de ton passé n'était que mensonges ?

— Ma pauvre Éris, je t'ai servi la tragédie de la gamine battue par son père au décès de sa mère, la fuyarde qui ne connaissait que la misère et le bâton. Et toi, soucieuse de défendre la veuve et l'orphelin, tu m'as recueillie dans ta maison et présentée à ce père qu'il m'a fallu empoisonner pour t'ouvrir les



yeux sur la nature humaine.

— Comment as-tu pu ? Le patriarche aimait les siens comme ses propres enfants. Tu n'es qu'un monstre ! craché-je, écœurée par le cynisme de ses propos.

— Effectivement, ricane-t-elle entre ses dents. Un monstre, et un génie qui n'hésite pas à donner de sa personne pour défendre ses idéaux. Tu l'as sûrement déjà compris, mais le poison que je t'ai donné pour tuer les deux Crawlers emprisonnés dans ton sous-sol n'était autre que celui que j'administrais au patriarche à chacune de mes visites à l'hôpital. Une substance qui ne devient mortelle qu'après une exposition prolongée.

— Voilà pourquoi mon père régressait si vite... Mais qu'en est-il des Crawlers ? Dans quel but m'as-tu fourni un poison qui ne les aurait pas tués sur le coup ? Tu voulais que les coordinatrices les retrouvent et que leurs examens sanguins trahissent la présence de poison dans leurs veines ?

Nouvel éclat de rire teinté de méchanceté. Elle m'empoigne par les cheveux avec hargne pour me punir de ma bêtise, mais ne tarde pas à me relâcher avec dégoût, comme si ce simple contact la répugnait.

— Je savais que tu n'aurais pas le cran de buter les jumeaux avant de prendre la fuite parce que tu es trop faible. Et tellement prévisible ! Je voulais simplement donner un coup de pouce aux coordinatrices afin qu'elles puissent faire le rapprochement entre les seringues et le poison qui rongait ton père. Orienter les accusations vers toi a été un véritable jeu d'enfant.

D'autant plus que mes visites clandestines au chevet de mon père corroborent la thèse de l'empoisonnement, songé-je. Puisque je me faufilais en douce dans sa chambre quand personne ne se pointait pour m'en interdire l'accès, l'infirmière en chef ne pouvait qu'en venir à cette conclusion. Ajoutons à cela que Junon me déteste, et voilà, vous obtenez votre coupable désignée. Cette vieille chouette a dû jubiler en tombant sur les fioles de poison abandonnées dans mon laboratoire, les cellules de détention, les boîtes de pétri contenant mes expériences, ainsi que ce fameux bouton d'uniforme retrouvé sous mes draps. Là encore, celle à qui j'accordais plus de confiance qu'à n'importe quelle autre personne de mon clan se payait ma tête en inventant une

improbable liaison avec l'un de nos ennemis Crawlers.

— As-tu réellement essayé de sauver le jeune homme à la chevalière ? demandé-je dans l'espoir de capter une étincelle, une once d'altruisme en elle.

Elle pouffe et, pliée en deux par l'ânerie que je viens de lui sortir, ne manque pas d'assombrir le portrait de cette inconnue qui me déroute autant qu'elle m'écœure.

— Pourquoi aurais-je dépensé mon énergie à essayer de sauver celui que je croyais être l'unique héritier de l'Enclave ? Sa mort devait déclencher une guerre entre les Crawlers et les Maloniens en attisant la fureur du monarque, alors que celle des deux autres débiles pouvait attendre. Diviser pour mieux régner, c'est ça le truc !

— Puisque la bombe posée le jour de la ratification de l'accord n'avait pas entièrement rempli son office, tu as voulu finir le travail, mais dis-moi, cette idée d'explosion était la tienne ?

— Au risque de te décevoir, nous sommes un certain nombre à travailler sur le problème que représentent les familles Crawl et Malone, alors non, je ne suis pas à l'origine de ce plan merdique. Crois bien que je ne me serais pas contentée d'un pétard ridicule incapable de raser la carrière.

— Dire que je te prenais pour une sainte, à te démener parmi les gravats et les corps calcinés pour préserver la vie autour de toi. Malgré la sincérité feinte que tu arborais ce jour-là, trouver des survivants a dû passablement te contrarier, lancé-je, aussi cynique que le monstre qui me dévisage.

— Pas autant que de découvrir à quel point Frédérique Defender pouvait se montrer fourbe. Dire que le traître dissimulait l'existence de fils jumeaux ! Qui l'aurait cru ?

Le regard mauvais de Jade se pose sur ces derniers, puis elle se rapproche pour me susurrer à l'oreille :

— Disons simplement que j'ai misé sur le mauvais cheval, mais ne t'inquiète

pas, tes chevaliers servants vont recevoir le châtement qu'ils méritent. Ne serait-ce que pour avoir osé s'intéresser à toi !

— Alors c'est ça ! sifflé-je, hautaine à souhait. Depuis tout ce temps tu m'envies, jalouses ma situation et peut-être même le fait que Riley me tournait constamment autour !

— Je t'interdis de parler de Riley !

Je me mords la langue lorsque ses ongles s'enfoncent dans la chair de mon cou, me privant d'air et de tout répondant. Sa poigne ferme se resserre, compresse ma jugulaire avec une force inouïe. Tandis que je lutte contre les taches noires éparses qui embrunissent mon champ de vision, une plainte stridente s'élève timidement derrière la furie. Elle pousse un juron avant de se retourner pour assener un violent coup de botte dans la mâchoire de Quatre.

— La ferme, sale vermine ! éructe-t-elle, révoltée d'horreur à la vue de cette anomalie de la nature.

L'homoncule retrousse les babines desquelles suinte un épais liquide constitué de salive ensanglantée et de mucus jaunâtre témoignant d'une infection déjà bien installée. Au-dessus du creux que forme son abdomen, ses côtes m'apparaissent plus saillantes que jamais. Je me sens comme attirée par cette malheureuse créature, liée à elle d'une façon que je ne saurais vous décrire tant elle me paraît intangible. Je devine son calvaire, sa détresse et sa douleur, aussi clairement que la moiteur résiduelle des doigts de Jade sur ma peau. Depuis combien de temps ses maîtres la privent-ils de nourriture, la laissant combattre je ne sais quelle bactérie sans antibiotique ni apport quelconque en nutriments qui permettrait de booster son système immunitaire ? Ces individus se prétendent supérieurs, pourtant la maltraitance que subit Quatre dans l'enfer qu'est son quotidien prouve à elle seule qu'ils ne méritent pas d'appartenir au genre humain. Mesquins, cruels et dépourvus de toute empathie, les Nordiens illustrent parfaitement l'image que je me fais des suppôts de Satan.

Loin d'en avoir terminé avec moi, Jade vide son sac.

— Tu sais comme moi que Riley a plus de chances que n'importe qui d'être

nommé patriarche à la place de Djézael. Je me fiche complètement de ce nabot ridicule comme tu aimais si bien le qualifier. M'attirer ses faveurs faisait partie de ma mission. Je devais l'amadouer, le charmer suffisamment pour pouvoir le manipuler à ma guise une fois mariée avec lui. Quelques confidences sur l'oreiller et cet imbécile m'aurait mangé dans la main. Il m'aurait laissé semer en lui les graines du doute, de grands projets en pensant à tort qu'il s'agissait des siens. Imagine, un pantin à la tête du pouvoir politique malonien !

— Tu n'en avais qu'après son statut alors, énoncé-je, plus pour moi-même que pour elle.

— À cause de toi, je suis passée pour une incapable ! Je m'évertuais à me donner corps et âme pour tenter d'attirer l'attention de ma cible, mais qu'importaient mes efforts, Riley ne voyait que toi. Une sale petite ingrate qui crachait sur l'amour qu'il te vouait sans commune mesure, le piétinait sans scrupule. Tu me donnais envie de vomir à chaque fois que tu ouvrais ta grande gueule pour le critiquer en l'affublant de surnoms ridicules. Cet imbécile t'a défendue bec et ongles quitte à s'attirer les foudres de la communauté, et ce, malgré l'ordre d'arrestation proclamé par le Conseil des Douze et les rumeurs concernant ta liaison avec un Crawler.

— La bouton d'uniforme dans ma chambre...

— Plaît-il, chérie ? Commencerais-tu à comprendre ? Je voulais te faire passer pour une fille facile, une chienne qui fornique avec l'ennemie, et pousser ainsi Riley à te rejeter. Je l'aurais consolé, mais le bougre préférait s'entêter dans la mauvaise voie. À croire que l'amour rend vraiment aveugle !

Je baisse les yeux, honteuse. Jade n'invente rien, ou presque. Quoi que je puisse faire ou dire pour me racheter, je resterai cette fille qui traitait un homme honnête de nain de jardin, de crétin, de couard efféminé, et je ne compte pas toutes ces fois où j'ai catapulté ses lettres au fond d'un tiroir sans même un regard sur les mots qu'il tentait de me délivrer. Je l'ai rejeté sans états d'âme, alors finalement, qui de Jade ou de moi-même s'avère la plus cruelle ? Alors que les larmes commencent à me brouiller la vue, Jade ricane de plus belle.

— Tu commences à piger à ce que je vois, et ça tombe très bien car figure-toi que tu vas pouvoir expier tes péchés avant que Quatre ne te taille en pièces.

Pris de panique à l'idée du sort qui m'attend, Loan tente de se ruer sur Jade, mais sa tentative échoue avant même qu'il n'ait pu se remettre sur pieds. La botte du séide qui le tenait en joue s'enfonce dans sa mâchoire avec une telle violence qu'il se retrouve projeté en arrière sous le regard médusé de son frère. Impuissant, Kyle serre les dents. J'entends les cliquetis des armes automatiques, cette sonorité mécanique si particulière qui vous fait frissonner dès lors que vous vous situez du mauvais côté du canon. Dans les prunelles de Mélusine point une rage amère et une peur qu'elle parvienne malgré tout à dissimuler, contrairement aux alchimistes qui commencent à paniquer.

— Apparemment, annonce Jade avec enthousiasme, nous avons un volontaire pour partager ses derniers instants avec toi, ma chère Éris. Décidément, tu en as de la chance !

Sur ce, elle claque des doigts à l'attention d'un mercenaire édenté qui me remet debout, tandis qu'un autre, plus trapu, défend Loan de jouer au plus fin. Sous la pression qu'exerce le fusil automatique contre ses omoplates, ce dernier coopère volontiers, balayant de son esprit toute tentative d'évasion. Les molosses s'apprêtent à nous entraîner hors de la pièce principale lorsque Kyle hurle :

— Où comptez-vous les emmener ?

Si son intervention me permet d'admirer son visage une dernière fois, elle attise également la haine de Kendra. Je perçois nettement son mouvement de poignet, la force avec laquelle la perfide remet en place l'incendiaire qui lui a laissé d'inesthétiques cicatrices dans les chairs fines de sa gorge moyennant un coup de crosse sur la tempe. Mon amant s'affaisse, inconscient, et alors qu'Erwan le charge sur une épaule, mes camarades de croisade se retrouvent ligotés ensemble, des charges explosives attachées sur la poitrine de trois d'entre eux parmi lesquels, Hannibal. Malgré son jeune âge, il tente de donner le change en gardant la tête haute, menton en avant. Cherchant à canaliser sa rage, il pince les lèvres tandis que de ses prunelles bleu lagon jaillissent des éclairs dignes du grand Jupiter. Honnêtement, je serais vraiment super fière de lui si je n'avais pas autant la trouille du sort que me

réserve mon ancienne meilleure amie.

Les mercenaires nous bousculent pour nous conduire Loan et moi dans une pièce à l'écart, puis nous forcent à nous asseoir pendant qu'ils attachent nos chevilles aux pieds des chaises sur lesquelles nous nous trouvons. Jade nous gratifie de sa présence. Elle contemple son œuvre, béate. Ne supportant plus son sourire de vainqueur, je demande :

— Qu'allez-vous faire des autres ?

— Tu devrais plutôt t'inquiéter de ce qui va t'arriver, répond-elle, amusée. Puisque tu veux tout savoir, Kendra va s'occuper personnellement de l'incendiaire, lui infliger toutes sortes de sévices qu'il vaut mieux passer sous silence. Crois-moi, elle est douée pour ça. Quant aux autres, on leur a préparé un petit feu d'artifice.

— Pourquoi te donner autant de mal pour mettre la main sur moi ? D'abord en zone neutre, puis sur le Reiko Mihashi, et maintenant ici ? Tu aurais pu laisser Kendra et ses hommes nous descendre jusqu'au dernier sans avoir à faire le déplacement. D'ailleurs, à quoi bon nous enfermer ici alors que l'explosion va tous nous ensevelir ?

Je ne comprends pas la manœuvre de Jade. Alors que mes méninges tournent à plein régime dans le but de trouver un sens à cette farce qui me fait moyennement rire, Quatre pénètre dans la pièce à son tour. Complètement amorphe en raison du contrôleur mental qui l'empêche de se mouvoir, il me fixe de ses pupilles, pas plus grosses qu'une tête d'épingle. Ces deux minuscules cratères noirs laissent converger les rayons lumineux pendant que mon image inversée se forme sur sa rétine. À son cou pend un minuteur affichant très exactement quinze minutes en chiffres analogiques d'un rouge vif. S'agit-il d'une seconde bombe ? Improbable. Le temps décroît, le compte à rebours a commencé.

Jade soupire, déjà lasse de notre piètre compagnie.

— Pour répondre à ta question, dit-elle en me jetant son regard le plus féroce, je ne supportais pas l'idée que tu puisses crever sans souffrir un minimum. Une mort rapide me semblait bien trop clémente après toutes ces années

passées aux côtés de la fille de Djézael. Combien de fois ai-je prié pour que le Grand Hiver te transforme en pierre ? Je passais mon temps à jouer les boniches en prenant soin de toi, à te masser, te faire couler des bains bouillants alors que mon seul souhait était de t’y noyer. Combien de reproches ai-je essuyé faute de ne pas me montrer digne de ma mission ? Les miens m’ont traitée d’incompétente, de niaise insignifiante, ils n’ont pas cessé de me rabaisser.

— Je croyais que nous étions comme des sœurs, répliqué-je en désespoir de cause. Les bons moments passés ensemble ne représentent-ils rien à tes yeux ?

— Quelle niaiserie... La seule chose qui me réjouissait était ces moments où tu te traînais devant la cheminée, à greloter devant les flammes qui ne t’apportaient aucun réconfort, à te savoir condamnée, vouée au même sort que ce père régressant un peu plus chaque jour. J’ai envie que tu souffres, que tu ressentent toute la haine que j’ai pour toi.

Mes poings se ferment. Mes ongles s’enfoncent dans mes paumes, redirigeant la douleur qui irradie mon cœur vers les extrémités moins vitales. Les paroles haineuses de Jade me transpercent, me cisailent les entrailles. Plus rien ne subsiste de cette amitié qui reposait sur le mensonge et le rapport de force entre dominant et dominé. Vous l’aurez deviné, ma place se trouve aux côtés des perdants, de ceux qui périront au nom de la prospérité des Coalitions du Nord.

— Bon eh bien, vous ne m’en voudrez pas, mais je ne compte pas m’éterniser ici. Il vous reste très exactement onze minutes avant que le contrôleur mental ne se désactive et que mon homoncule préféré ne reprenne possession de son corps, nous indique-t-elle en pointant du doigt le séquenceur pendu au cou de l’intéressé. À ce moment-là, plus rien ne l’empêchera de partir en vrille et de vous déchiQUETER.

Juste avant de verrouiller la porte de l’extérieur, la garce ajoute :

— Au fait, ce fut un réel déplaisir de t’avoir connue, Éris.

Un cliquetis résonne et je me retrouve prise au piège, enfermée avec un

homoncule affamé et un homme qui va payer le prix fort pour avoir croisé mon chemin.



## Chapitre 27

L'unique source de lumière – une vieille ampoule à baïonnette fatiguée –, inonde le visage blafard de Quatre qui demeure immobile. Il se contente de cligner des paupières par intermittence en nous transperçant de son regard froid, aveugle, éteint. Dans mon champ de vision périphérique, Loan gigote. Je tourne la tête et le vois se dandiner pour essayer de se soustraire à ses entraves.

— Je suis désolée, dis-je d'une voix brisée.

— Si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais autant que tu te concentres pour nous sortir de ce pétrin, réplique-t-il, davantage préoccupé par l'instant T. On parlera après, OK ?

— Mais...

— J'ai un plan. Tu vas reculer jusqu'à l'armoire derrière toi, briser la vitre avec le dossier de ta chaise et essayer de faire glisser un éclat de verre jusqu'à moi.

Quand bien même je ne vois pas bien comment réussir un tel exploit, je sautille, joue du bassin pour reculer, centimètre par centimètre, sous le raclement strident des pieds en ferraille qui frottent contre le carrelage. À ma droite, Loan m'encourage tout en surveillant le compteur qui égrène les secondes. Tic-tac, le temps passe, il presse.

— J'y suis presque ! remarqué-je, plus pour moi-même que pour mon voisin.

— Approche-toi encore un peu. Donne tout ce que tu as !

Tu n'as pas l'impression que j'y mets du mien, là ? pensé-je, les yeux roulant

vers le ciel. Prise en flagrant délit, je me mords la lèvre inférieure lorsque je perçois le sourire de Loan qui semble vouloir dire « une réclamation à faire ? ». En réalité, aucune. Si je n'aime pas recevoir d'ordres de sa part, je dois avouer que lui au moins ne se laisse pas abattre. Il refuse la fatalité, de finir en charpie sous les coups de dents de Quatre. Des canines affûtées comme deux piques à glace d'une longueur tellement impressionnante qu'elles pourraient figurer dans le Guinness des records. Je continue de reculer à l'aveugle, le cœur battant. Me promener étroitement saucissonnée à ma chaise se révèle plus éprouvant que je ne l'aurais cru.

— C'est bon, arrête-toi, m'ordonne Loan. Maintenant, balance-toi d'un coup sec.

Je me penche autant que mes liens me le permettent, pousse sur mes pieds, et recule tout le haut de mon corps vers l'arrière. Je bascule, tamponne l'armoire que je sens vibrer dans mon dos, puis retombe lourdement à l'avant.

— On n'a pas dû se comprendre tous les deux. Je t'ai demandé de fracasser l'armoire, pas de la caresser. Et pour ton information, on n'a pas toute la nuit.

— Je fais ce que je peux, figure-toi ! crié-je, partagée entre la colère et la panique.

Nouvelle tentative, nouvel échec. Je recommence.

— Plus que six minutes, m'informe mon compagnon de cellule.

Ses commentaires ne m'aident pas, bien au contraire. Agacée, fatiguée, dégoûtée de toute cette sueur qui dégouline sous mes vêtements, je pousse un juron avant de puiser dans mes dernières réserves. Mon élan m'entraîne jusqu'à la vitre sur laquelle je me crash violemment. Cette dernière éclate dans une pluie de cristaux qui tintent au moment de s'échouer sur le sol. Bingo ! m'extasié-je au son de cette douce mélodie. Pas le temps de papillonner, je pivote pour orienter mon pied de sorte que je puisse faire glisser un bris de verre assez conséquent vers Loan. Heureusement pour moi, le rustre commis au ficelage de mes chevilles ne connaissait pas le concept du serrage, me laissant ainsi une marge de manœuvre suffisante pour accomplir ma mission. Un coup de rangers et Loan me félicite pour ma dextérité. Il me

dit que je ferais une attaquante du tonnerre sur un terrain de football. J'apprécie le compliment, mais pour l'heure, je préfère me cantonner à la suite du plan.

— Tu comptes l'attraper comment ce...

Je n'ai pas terminé ma phrase que Loan se renverse sur le côté, juste en amont de l'éclat de verre. Bien joué ! En seulement trois secondes et pas une de plus, il s'en saisit et commence à gratter énergiquement la corde avec le bord tranchant de notre seule chance de survie. Les liens résistent. Malgré l'acharnement avec lequel Loan s'applique à se libérer, l'espoir s'amenuise à mesure que s'écoulent les précieuses minutes. Les chiffres en rouge semblent clignoter de plus en plus vite, à moins que ce ne soient des effets d'optique, un trouble psychique concomitant à la panique qui m'assaille. Alors que je lutte contre un cerveau en passe de disjoncter, je n'arrive plus à contenir mes mots, ce flot de paroles que j'interdisais jusqu'alors de franchir mes lèvres.

— Magne-toi ! Il ne reste plus que cinquante secondes... quarante-cinq...

— Tais-toi, tu me déconcentres !

La suite de la réplique se perd dans un bourdonnement assourdissant. Les yeux rivés sur l'homoncule, je comprends qu'il commence déjà à reprendre conscience. Ses pupilles se dilatent, sa cage thoracique se soulève à chaque inspiration – profonde et sifflante –, et ses doigts que prolongent des griffes monstrueusement longues et pointues, ondulent comme les pattes graciles d'un arachnide en mouvement. La salive coule entre ses crocs effilés. Elle dégouline en mince filet jusqu'à ses pieds, bleuis par le froid. Vingt secondes, dix-neuf, dix-huit...

— Loan ! imploré-je, à deux doigts de l'hystérie.

Peut-être m'a-t-il répondu, peut-être pas. Désorientée par la peur et le danger imminent que représente le prédateur dressé à moins d'un mètre de moi, je n'entends plus rien, ne formule aucune pensée claire et structurée. Mon esprit, transformé en terrain vague, devient l'aire de jeu d'une multitude d'images sordides qui se bousculent et se superposent pour former un canevas cauchemardesque, un abysse étouffé par les ténèbres. Alors qu'un

bruit de gorge caverneux résonne entre les quatre murs, mon cœur s'arrête, synchrone avec le minuteur dont les zéros sonnent le glas de mon existence.

La gueule grande ouverte, Quatre se jette sur moi. Encore ankylosé par la posture dans laquelle il se tenait immobile, il trébuche, me percute, et nous envoie tous les deux au sol. L'impact m'arrache un cri de douleur.

— Éris, tiens bon ! hurle Loan, toujours tourné de l'autre côté.

Par miracle, j'arrive à dégager ma cheville droite lorsque la corde glisse le long de la barre en acier. Je replie mon genou sur ma poitrine, parant du pied le second assaut de l'homoncule dont les mâchoires claquent vers mon visage. La faim le rend fou, accroissant sa fureur et la violence de ses attaques. Il me traîne au sol avec cette fichue chaise de laquelle je n'arrive pas à me désolidariser. Ses griffes se plantent dans le col de ma veste, arrachent des lambeaux de tissus, sectionnent le bouton de ma poche avant, juste à hauteur de ma poitrine. J'écope de quelques égratignures au passage, rien de méchant, mais j'imagine aisément l'horreur de se faire taillader plus en profondeur. Mes larmes se mettent à couler, aussi abondantes que l'écume jaillissant de la bouche de mon assaillant. En désespoir de cause, je hurle, exhortant l'homoncule à reprendre le dessus malgré le dispositif de contrôle mental.

— Arrête, Quatre, supplié-je. Tu n'es pas obligé de faire ça !

Le coup de talon qu'il reçoit à la mâchoire le force à reculer. Trois pas en arrière. Il titube, chancelle en secouant la tête, puis se stabilise, et je me retrouve à nouveau dans sa ligne de mire.

— Je t'en prie !

Ma prière s'élève et se dissipe aussitôt, tandis qu'il grogne, furieux, blessé. Le sang macule son menton et le pantalon de toile que notre tête-à-tête n'a pas épargné. Déchiré de la cuisse au genou, il laisse apparaître une articulation recouverte d'une fine peau diaphane que morcellent d'anciennes cicatrices boursoufflées. Je sais que je ne devrais pas dans un moment pareil, pourtant je me laisse envahir par la compassion. C'est comme ça, j'ai mal pour lui, pour cet être qui ne connaît rien de l'amour ou de la bonté.

Comment pourrais-je le ramener à la raison, lui qui depuis toujours souffre le martyre ? Si mon père disait vrai à leur sujet, alors un intellect se cache sous cet amas de cheveux poisseux. Comment expliquer de surcroît ce lien que je ne peux m'expliquer ? Ai-je inventé cette histoire de connexion pour me persuader qu'il me restait une chance d'échapper à son appétit carnassier ? Allongé sur le côté, Loan se tortille tel un ver en me demandant de me battre, de ne pas abandonner. Il continue de croire qu'en essayant de toutes ses forces, il pourrait me sauver.

Alors que les cris gutturaux s'accroissent, Quatre semble en proie à de violents tremblements. Ses dents s'entrechoquent, et tandis que son squelette se cambre en formant des angles aigus pour le moins improbables, il s'accroupit dans une position qui me rappelle un animal prêt à fondre sur sa proie. Un dernier râle rauque et l'homoncule déploie son long corps, toutes griffes en avant. Je ferme les yeux, incapable de regarder la mort en face. Un adieu résonne dans mon esprit comme un ultime message adressé à Kyle tandis que mon cœur menace d'exploser dans ma cage thoracique. Un impact violent se fait entendre, suivi d'une cacophonie pareille à un éboulement d'objets hétéroclites. Et puis plus rien, hormis le silence.

— Éris ? tente Loan dans un murmure à peine audible.

Sa voix ne constitue plus qu'un souffle retenu, mêlé d'espoir et d'angoisse. Ouverture des paupières. Je bats des cils, dubitative. Comment se fait-il que je sois toujours vivante ?

— Je vais bien, confirmé-je au bout d'un moment.

— Ne bouge pas, me demande Loan. J'arrive.

Où pourrais-je bien aller de toute façon ? Lorsque ses liens cèdent sous la morsure du verre brisé, il se précipite vers moi, me détache et m'attire à lui. Il m'enlace, une main ferme me tenant par la taille tandis que l'autre se fraye un chemin jusqu'à ma nuque. Au contact de son corps, les tensions que retenaient mes muscles endoloris décroissent, se dissipent. Apaisée, j'accepte volontiers le chaste baiser qu'il dépose sur ma joue.

— Je t'aime, me glisse-t-il tout bas sans desserrer son étreinte.

Son souffle, rapide et profond, me caresse, parcourt la peau mise à nue de mon cou. Lorsqu'il constate les déchirures de ma veste, il recule vivement pour reporter son attention vers l'homoncule, sur la défensive.

— Tu l'as assommé ? s'enquiert-il, prêt à frapper au moindre mouvement suspect.

— Je n'ai rien fait. Il s'est jeté sur l'armoire de son propre chef. Il a dû foncer tête baissée dans le caisson.

— Tu crois qu'il aurait pété une durite ?

— ça m'étonnerait. Je pense plutôt qu'il refusait de s'en prendre à moi.

— C'est insensé !

— Peut-être bien, dis-je, à contrecœur. Pourtant, j'en ai bien l'impression.

Perplexe, Loan nous regarde tour à tour, Quatre et moi, avant de récupérer les longueurs de corde réutilisables pour neutraliser la menace. Impossible de faire autrement à cause du contrôleur mental fiché dans les profondeurs de son tronc cérébral. Toute manipulation brusque risquerait de le réduire à l'état de légume. Or, je refuse qu'il en soit ainsi, et n'hésite pas à le faire savoir à mon acolyte qui s'accroupit, saisit les jambes de l'homoncule et les attache ensemble. De la même façon, il s'occupe de ses avant-bras qu'il joint des poignets jusqu'aux coudes. Moyennant un large lé de tissu abandonné au sol, il termine en le bâillonnant pour éviter toute morsure.

— Il devrait rester dans les vapes un moment, mais je préfère ne pas prendre de risque inutile.

Rapide coup d'œil en direction de la porte. Loan jauge sa résistance avant de se jeter littéralement sur elle. Le chambranle grince tandis que des particules de plâtre se détachent pour venir se loger dans les replis soyeux de sa tignasse brune. Des mèches collées sur les tempes, il essuie de sa manche la sueur qui lui brouille la vue et réitère l'action. Essai non concluant. Il retente sa chance à plusieurs reprises, obtenant toujours le même résultat : aucun. Face à la résistance de ce panneau de bois récalcitrant et à la douleur qui irradie dans

son épaule, mon compagnon de cellule jette l'éponge.

— Ce n'est pas vrai ! hurle-t-il en s'ébouriffant les cheveux.

La semelle de sa botte vient s'écraser avec fracas contre l'irréductible obstacle dans un coup de pied rageur qu'assaisonnent quelques jurons. Des « fait chier », des « merde » et autres délicatesses fusent avant que leur auteur ne s'avoue vaincu, les épaules tombantes. Il s'adosse contre le mur perclus de micro-cratères de notre cellule exiguë en laissant libre cours à sa colère. Au point où nous en sommes, je me dis que nous pourrions éventuellement bavarder un peu, histoire de penser à autre chose qu'à la bombe prête à nous envoyer dans l'au-delà.

— Loan, l'interpellé-je. À propos de ce que tu as dit plus tôt...

— Je sais, m'interrompt-il, visiblement aussi gêné que moi. Je ne peux pas réprimer mes sentiments en un claquement de doigts, mais rassure-toi, je ne me dresserai pas entre toi et Kyle.

— Je ne sais vraiment pas quoi dire...

— Alors ne dis rien. En fait, ce serait plutôt à moi de m'excuser.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'as pas à te sentir coupable, tenté-je de le raisonner.

Que pourrais-je lui reprocher, outre son écart de conduite sur le Reiko Mihashi ? De m'avoir témoigné de la tendresse, de l'intérêt, ou d'oublier la valeur de sa propre vie pour sauver la mienne ? Erwan ne me visait-il pas de son trident empoisonné avant que Loan ne s'interpose pour m'en épargner ?

— Notre premier baiser, tu t'en souviens ? me demande-t-il soudain.

Prise au dépourvu, je ne lui rends pour toute réponse qu'un hochement timide de tête.

— Tu ne m'as pas repoussé, reprend-il. Mais tu n'as pas pris d'initiatives non plus, alors qu'avec Kyle... Je vous ai vu parler et caresser le prozèus ensemble avant de vous embrasser. Tu t'es jetée sur lui avec avidité, le

laissant poser ses mains sur toi sans la moindre hésitation. Mes soupçons se sont confirmés ce jour-là, déclenchant en moi un besoin pressant de t'éloigner de lui. Je voulais te garder à mes côtés, peu importe le prix à payer.

— Je ne pensais pas que tu assisterais à ça, m'excusé-je, honteuse.

Alors que la température grimpe, je parviens enfin à assimiler une information en particulier – pas des plus capitales, j'avoue. Froncement de sourcils. Réflexe : je me mordille la lèvre inférieure, comme toujours lorsque quelque chose me chiffonne.

— Comment pouvais-tu déjà avoir des soupçons à ce moment-là ? demandé-je avec étonnement. Ce n'est pas vrai ! Ne me dis pas que je... Suis-je aussi peu discrète ?

— Rassure-toi, tu n'es pas celle qui m'a mis la puce à l'oreille, m'avoue Loan en souriant.

— Kyle ?

— Hum...

Alors là, les bras m'en tombent ! Impossible.

— Serais-tu voyant ? demandé-je en ne plaisantant qu'à moitié. À chaque fois qu'il ouvrait la bouche, c'était pour me voler dans les plumes. Un peu particulier comme technique de drague, tu ne trouves pas ?

Loan se retient de rire. J'aperçois néanmoins les commissures de ses lèvres qui s'étirent. Ma naïveté le fait fondre. D'une tape sur la tête, il m'indique qu'il me reste beaucoup de choses à apprendre, à commencer par capter les signes évidents qui m'ont échappés. Entre autres, les regards prolongés que Kyle laissait couler sur moi. Il précise :

— Mon frère te surveillait constamment, éloignant les éventuels dangers auxquels tu pouvais te retrouver exposée. Tracer un itinéraire à travers la forêt d'Alémia a été un vrai casse-tête. Nous avons pris du retard parce qu'il refusait catégoriquement d'emprunter des chemins sur lesquels tu risquais



d'être blessée. Évidemment, il prétextait que sa blessure au thorax amenuisait ses capacités, mais je ne suis pas née de la dernière pluie !

— Sérieux ?

— Tu pensais qu'on faisait des détours pour profiter du paysage ?

En mode gobe-mouche, j'écoute abasourdie la version de Loan qui continue sur sa lancée :

— Il prétendait qu'il ne te tolérait qu'en raison de ta valeur marchande. En sachant que tu n'avais pas tué ton père, nous pouvions selon lui nous servir de la fille d'un patriarche pour désamorcer les tensions entre l'Enclave et les Clans Unifiés de Malone. Je savais néanmoins que derrière l'acidité des mots qu'il te réservait, il tenait vraiment à toi. T'appeler Maya n'avait rien d'anodin, tu sais.

— Tu voulais que Kyle comprenne tes sentiments pour moi, dis-je posément.

— Qu'il comprenne et ne s'en mêle pas.

Loan baisse la tête, honteux de son égoïsme.

— Il se sacrifiait toujours, avoue-t-il, mal à l'aise. Tu vas me trouver horrible, mais je pensais que l'histoire se répéterait, que nous pourrions nous marier et profiter de la vie que nous n'avions pas pu avoir Maya et moi, quitte à blesser mon frère. Au final, on dirait que toutes les femmes que j'aime finissent par m'abandonner.

Que répondre ? Que je nie ou confirme ne ferait que retourner le couteau dans la plaie. Aucun mot ne saurait panser un cœur transpercé de part en part, telle une plaie béante suintant par tous les pores. Ma réaction : prendre cet homme dans mes bras, et le serrer contre moi de toutes mes forces. Moi aussi, je t'aime. Pas comme tu l'espérais certes, mais assez pour me maudire de t'avoir blessé. À ce moment-là, je me dis que la situation pourrait être pire. Je pourrais être seule. Si le chapitre doit impérativement se clore aujourd'hui, alors qu'attendons-nous ? Mes doigts entrelacent ceux de Loan. Viens, Camarde à la faux, je t'attends !

## Chapitre 28

À l'extérieur, nous entendons un raclement au sol, comme si quelqu'un essayait de dégager l'entrée. Bref échange visuel. D'un commun accord, nous prenons position. Loan se poste du côté droit de l'encadrement de la porte tandis que je me place derrière lui, un énorme morceau de gravat à la main en guise de gourdin. Si Jade décide de ramener sa fraise pour contrôler le travail de Quatre, comptez sur nous pour la faire chanter ! Autour de la serrure, une auréole rougeâtre commence à se former, de plus en plus vive. De cette dernière émane alors une vague de chaleur, dansante, intense. Elle s'élève, répandant dans la pièce une odeur de bois brûlé qui nous picote le nez. La collerette incandescente devient plus nette. Elle gagne en intensité jusqu'à ce qu'il ne reste de la serrure qu'un orifice au contour carbonisé de la taille de mon poing.

Coup de bélier. Le panneau cède et percute le mur avec force sous le grincement des gonds violentés. Loan a tout juste le temps de lancer son bras dont je perçois les muscles saillants à travers le fin tissu de sa chemise, que notre visiteur pare l'attaque, neutralisant la menace d'une poigne de fer. D'une propreté irréprochable, son gant blanc semble briller sur la manche incrustée d'impuretés qu'il emprisonne. Outre un attirail impressionnant, la jeune femme vêtue de pourpre arbore un béret avec élégance : celui des coordinatrices. Par quel miracle cet agent des forces de l'ordre se retrouve-t-il dans un laboratoire secret plusieurs mètres sous terre ? Sidérée par cette apparition providentielle, j'ouvre des yeux ronds comme des soucoupes avec une folle envie de me pincer les joues pour vérifier que je ne rêve pas.

— Dépêchez-vous de sortir, nous n'avons plus beaucoup de temps avant que la bombe n'explose, nous ordonne la coordinatrice en réajustant la sangle de sa mitrailleuse.

Alors que Loan s'apprête à suivre notre sauveuse sans l'ombre d'une

hésitation, j'intercepte son poignet.

— Attends ! Nous ne pouvons pas le laisser ici, dis-je en désignant l'homoncule inconscient.

Une brève hésitation plus tard, il cède à mon caprice, charge Quatre sur son épaule, s'empare de ma main, et emboîte le pas à la coordinatrice qui nous reconduit dans la pièce principale. Débarrassés de leurs liens, nos compagnons commencent déjà à remonter les escaliers métalliques, Ayden en tête de file, suivi du professeur Kim et de son second. Au bas des marches, Jude et Hannibal jouent des coudes pour se tenir au plus près de leur belle dont l'exaspération disparaît aussitôt qu'elle nous voit accourir vers eux.

— Dieu merci vous allez bien ! s'exclame-t-elle avec soulagement.

— Où est Kyle ? demandé-je, anxieuse.

— Ne t'inquiète pas, les secours ont simplement refusé de le laisser descendre de nouveau, ils le gardent en observation à cause de sa blessure à la tempe. Les coordinatrices m'ont bien avoué qu'il avait râlé, comme d'habitude, mais elles veillent au grain et s'occupent de tout.

Par « tout », j'imagine qu'elle englobe la traîtresse, notre chère Kendra et ses larbins à trois koublars. Elle s'attarde un bref instant sur la main de Loan qui recouvre toujours la mienne avant de tiquer sur le paquet qu'il charrie. Elle nous lance alors un regard médusé que ponctue une grimace de dégoût.

— Vous n'êtes pas sérieux !

— Ne le condamne pas si vite, la supplié-je. Je ne peux pas l'expliquer, mais je me sens comme connectée à lui. Quatre ne pouvait pas se défendre, et encore moins refuser d'obéir aux ordres. Il ne mérite pas que nous le laissions périr dans cet endroit sordide.

— Si tu le dis...

Vive le manque d'enthousiasme, pensé-je pendant que Tokki se faufile en douce entre mes jambes. Il réclame mes caresses entre deux étirements. Je

lâche la main de Loan, m'accroupis et cède à l'envie de serrer mon guérisseur personnel entre mes bras grands ouverts.

— Content d'avoir quitté cette cage minuscule ? me moqué-je, gratouillant ses oreilles en pointe pour son plus grand plaisir.

L'intéressé acquiesce d'un mouvement de tête, laissant sa queue fouetter l'air environnant. Libre de se mouvoir sans contrainte, il en profite pour exécuter quelques cabrioles et ainsi exprimer la joie qu'il éprouve de me savoir saine et sauve. Je savais que je pouvais compter sur lui pour me témoigner sa gratitude, mais je ne m'attendais pas à ce que les deux onyx me happent avec autant de force et d'intensité. Un flux d'énergie me traverse de part en part, m'inondant d'un sentiment de plénitude. Le flottement précède un vertige à vous filer la nausée, une chute libre d'une intensité sans pareille, tandis que les yeux de Tokki demeurent ancrés dans les miens. D'un noir profond, ces sphères dans lesquelles se meurt la lumière me sondent, me dévoilent leur splendeur, et alors que je ne pense plus à rien, je me retrouve de l'autre côté du miroir. Je me vois à travers les souvenirs de Tokki. Les images défilent, se succèdent en remontant le temps jusqu'à ce jour, près de la rivière, lorsque j'ai tendu la main vers ce petit animal à la patte blessée. De cette manière aussi étrange qu'irréelle, je prends subitement conscience de son amour inconditionnel, du piédestal sur lequel il m'érige en tant que mère, protectrice et amie. Les émotions me submergent et m'arrachent des larmes qu'une énorme patte s'empresse d'essuyer, ajoutant au bien-être de me savoir chérie la douceur des coussinets rebondis sur mes joues.

— C'est à vous ! braille une coordinatrice à l'attention de Mel et de ses deux prétendants.

Sa voix rompt la magie. Retour à la réalité, au décor un peu glauque qui nous entoure, à la dépouille de Maximilien Forbes et au trio qui gravit les marches sans perdre de temps. Le laboratoire sens dessus dessous regorge forcément de précieuses informations qui nous ont échappées sur notre Histoire. Pas celle que les Nordiens nous forçaient à ingurgiter, mais la vraie. Celle qui symbolise notre rédemption au terme de décennies vaines et meurtrières. Qu'advient-il de l'espoir que représente l'équilibreur de flux ? Je me laisse hypnotiser par la courbe lumineuse reflétée par les surfaces arrondies des deux capsules en verre.

— Ne pouvons-nous pas désamorcer la bombe ? demandé-je soudain auprès de la coordinatrice la plus proche.

— Impossible. Une fois le détonateur enclenché, nous ne pouvons plus stopper le processus. Et quand bien même nous aurions un démineur digne de ce nom sous le coude, nous n'avons plus assez de temps.

— Il y a tellement de choses dans ce laboratoire qui mériteraient d'être sauvées !

Ma voix se brise. Tokki se frotte contre ma cuisse.

— Nous sommes en vie, c'est le plus important, chuchote Loan en glissant sa main dans mes cheveux. Je te promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour rétablir la justice et permettre à ton peuple de vivre à nos côtés, à l'Enclave.

— Je sais que je peux compter sur toi, mais tout ça me paraît tellement...

— Irréaliste ? enchaîne-t-il. Ce sera dur, je ne dis pas le contraire. Pourtant, nous y parviendrons.

J'opine du chef, presque convaincue.

— Trêve de bavardage les tourtereaux, nous coupe une brune aux traits peu féminins. Il va falloir vous magner le popotin si vous ne voulez pas finir grillés à point.

Les coordinatrices et leur brusquerie habituelle ! Ça ne m'avait pas franchement manqué, remarqué-je avant de me presser vers les escaliers en colimaçon. Tokki bondit sans hésitation, il grimpe, évolue aisément entre les montants verticaux malgré sa corpulence. Je le précède, Loan m'imites en prenant soin de replacer correctement Quatre sur son épaule afin que ce dernier ne glisse pas en chemin. Les marches grincent sous nos pieds, elles gémissent et se tordent, fatiguées de toutes ces foulées dont elles ne supportent guère plus la pression. Parvenus au sommet, nous perçons les ténèbres denses du couloir à tâtons en slalomant entre les blocs de pierre écrasés au sol. À quelques mètres, un halo bleu pâle, inerte. Une sorte de

puits regorgeant de lumière. Alors que ma boule de poils plonge en son sein, elle se transforme en un point noir et disparaît aussitôt de mon champ de vision. J'accélère l'allure et emprunte à mon tour cette bouche béante qui me recrache dans le tunnel.

Sur les parois composées de voussoirs en béton, nos ombres ondulent, se meuvent dans une chorégraphie rapide et saccadée. Nous courons, aussi vite que nos jambes et la charge que supporte Loan nous le permettent.

— Ne m'attend pas ! dit-il en me voyant adapter mon pas au sien.

— Même pas en rêve, répliqué-je, hors d'haleine.

— Plus têtue, tu meurs !

Si je ne soufflais pas comme une asthmatique en panne de Ventoline, je répliquerais, mais là, j'aimerais autant ne pas cracher mes poumons. Les litres d'air sont précieux, autant ne pas les gâcher inutilement. Une trentaine de mètres nous séparent encore de l'extérieur. Loan grimace en épongeant de sa manche les gouttes de sueur qui roulent sur son front, entre les mèches brunes désordonnées. Je devine les tensions musculaires envahir la région supérieure de son dos tandis que ses trapèzes se contractent sous l'effort. La nuque raide, il tente quelques mouvements de la tête pour apaiser la sensation de picotements. La fatigue guette et à ce rythme, je doute que nous puissions trouver la force d'extraire l'homoncule de la fosse. Alors que je prends de l'avance sans m'en apercevoir, un juron s'élève. Vient ensuite un gargouillis étrange, à mi-chemin entre protestation et gémissement. Stop, je m'arrête net et me retourne pour constater que Loan vient de trébucher. Tandis qu'il se relève en passant un doigt sur son arcade sourcilière ouverte, il s'empresse de se remettre debout. Toujours dans le cirage, Quatre demeure inerte tel un poids mort dénué de toute réaction.

— Laisse-moi t'aider ! Prenons-le par les épaules, suggéré-je.

— Halte ! tonne une voix grave.

Les deux coordinatrices qui nous précédaient saisissent rapidement l'homoncule avant de nous intimer de courir en direction de la sortie aussi

vite que possible. Mes protestations me valent un avertissement.

— Ne discutez pas les ordres, mademoiselle, me rabroue l'une d'entre elles en me fusillant du regard. Déguerpissez avant que je ne vous colle trois jours de cellule pour vous apprendre à obéir.

Malgré son air froid et autoritaire, je perçois chez cette femme une inquiétude empreinte de bienveillance, et quoi qu'elle puisse prétendre pour dissimuler des émotions à fleur de peau, je comprends qu'elle se préoccupe davantage de mon sort que du sien, faisant de ma sécurité une priorité. J'opine du chef, reconnaissante, avant de reprendre ma course en compagnie de Loan dont le sang ne cesse de dégouliner jusqu'à la délimitation brune que forment ses longs cils disposés en rangs serrés.

Nous synchronisons notre allure pour regagner l'air libre au coude-à-coude, galvanisés par cet élan de combativité. Une bourrasque glaciale soulève mes cheveux tandis qu'une masse humide nous enveloppe, imprégnant nos vêtements de fines particules de bruine. Autour de nous, tout est blanc, et plus le sol s'éloigne, plus le brouillard me semble dense. Solidement harnachée au treuil de sauvetage manuel dont dispose l'équipe d'intervention, ma boule de poils se laisse hisser sans la moindre protestation. C'est bien mon grand, pensé-je avec fierté en suivant brièvement du regard sa lente progression vers le sommet. Pressée par la menace d'une explosion imminente, je me concentre sur l'essentiel : rester en vie.

Mes rangers couinent sur la dalle de béton trempée tandis que je me dirige vers l'échelle accolée à la paroi de la fosse. En galant homme, Loan me laisse le soin de passer la première.

— Interdiction de reluquer mes fesses ! plaisanté-je alors que mon pied se pose sur le premier échelon.

L'intéressé esquisse un sourire en coin en me promettant d'essayer. Grande inspiration, je m'engage. Un mouvement après l'autre, sans brusquerie, je grimpe en tenant fermement les barreaux dont le métal froid me glace les os. Frigorifiée, les articulations qui s'ankylosent davantage à chaque seconde, je continue d'avancer sans me précipiter. Ne pas ralentir, garder la cadence, m'exhorté-je intérieurement pour me focaliser sur un point fixe : l'écho de

ma conscience.

— Tiens bon Éris, me crie Loan en contrebass. Nous y sommes presque !

Ses encouragements me rappellent ceux de Jade alors que nous déambulions dans la carrière à la recherche de survivants. Là où tout a débuté, et où tout finira, en commençant par l'amitié que je vouais aveuglément à cette traîtresse nordienne. Pour l'heure, je m'avoue bien incapable de la haïr. Malgré tout ce qu'elle a fait pour me porter préjudice – et m'éliminer –, je ne la déteste pas. Le temps viendra. Je dois simplement attendre que la douleur s'estompe et qu'en partant, elle entraîne dans son sillage le peu de compassion qu'il me reste pour celle que je chérissais comme un membre à part entière de ma famille.

Alors que ma vue se trouble, je secoue énergiquement la tête pour chasser mes idées noires. Tout en essayant de ne pas me laisser emporter par le trop-plein d'émotions qui m'assaillent, je relève la tête. La crête de la fosse m'apparaît de façon nette, à une dizaine de paliers seulement. L'adrénaline aidant, je fuse tel un chimpanzé dans son milieu naturel, puis saisis la main qui se tend soudain vers moi. Un simple contact et mon cœur s'envole, apaisé par la chaleur émanant de celui que je reconnaîtrai les yeux bandés. Kyle me hisse à la force de ses bras en un éclair. La seconde suivante, ses lèvres recouvrent les miennes et je retrouve le plaisir de sa bouche sucrée qui m'étourdit. J'aimerais me blottir contre lui, mais déjà il s'écarte de moi, les yeux rivés vers son jumeau dont la tête vient seulement de percer le voile brumeux s'étendant à nos pieds.

Franche accolade. Les deux frères s'étreignent avec force et soulagement réciproque.

— Ne restons pas là, dit Kyle en glissant une main au creux de mes reins.

— Deux coordinatrices sont toujours en bas avec Quatre, intervient-je, préoccupée.

— Ne t'en fais pas pour eux, regarde !

Suivant la direction de son index, j'aperçois des corps fantomatiques



suspendus au-dessus du gouffre. Ils flottent et se balancent légèrement au gré du vent tandis que le filin s'enroule autour du tambour de l'appareil de levage pour les remonter. Tournant à plein régime, nous n'attendons pas longtemps avant que d'autres coordinatrices ne viennent à leur rencontre.

Soudain, le sol tremble tandis que des vibrations remontent le long de mes jambes. Mes genoux s'entrechoquent.

— On se tire ! hurle Kyle.

Nous nous élançons, tapant un sprint en direction des véhicules stationnés plus loin. Un grondement assourdissant résonne dans la fosse. Poussée par le souffle de l'explosion, une colonne de poudre blanche progresse à la verticale pour venir assombrir le ciel momentanément. Les poussières retombent. Le cratère émet un craquement avant de commencer à s'élargir vers sa périphérie. Sous l'effet de l'effondrement des galeries minières qui serpentent dans la roche, il gagne du terrain, nous forçant à accélérer la cadence avant que le sol ne se dérobe sous nos foulées. Alors que le vide se trouve à deux doigts de nous avaler, j'entends Loan qui s'époumone pour couvrir le bruit :

— Sautez de l'autre côté de la démarcation !

Un simple tracé en peinture jaune délimitant la zone minière. Au-delà de cette ligne, les fondations sont considérées comme stables, sans risque. Du moins, en théorie. Dans un dernier élan, nous nous jetons en avant. Agiles, les deux frères roulent avec élégance et maîtrise. Pour ma part, j'essaye seulement d'éviter une luxation de l'épaule au moment de la réception. Si je ne possède pas leur exceptionnelle agilité, je peux m'estimer heureuse de limiter les dégâts. Je me relève, tapotant mes vêtements pour les débarrasser des grains de sable nichés au creux des plis. Miracle, je ne dénombre que quelques lésions superficielles au niveau des mains et des avant-bras.

Rire nerveux, mes jambes flageolent. Simple réponse physiologique à la peur, pas de quoi en faire un drame, pourtant Loan et Kyle m'entraînent plus loin en me soutenant fermement de chaque côté sous les aisselles. Mes pieds touchent à peine terre. Je dois dire que sans eux, je serais sûrement en train de ramper jusqu'à la jeep. Inutile de mentir, ces dernières minutes constituaient les plus stressantes de toute mon existence ! Hormis peut-être celles passées

en tête-à-tête avec Quatre avant que le dispositif de contrôle mental ne disjoncte.

— Buvez un peu d'eau, mademoiselle, me conseille une coordinatrice en me tendant une gourde.

Je porte le goulot à mes lèvres et engloutis un demi-litre d'un trait, sans respirer.

— Merci ! dis-je enfin, après une longue inspiration.

— Qu'allez-vous faire d'eux ? s'enquiert Loan en désignant Jade et toute la clique.

La coordinatrice regarde les prisonniers, désarmés, et menottés les uns aux autres. Ils grimpent dans un fourgon pour s'y entasser jusqu'à leur transfert dans une cellule provisoire. L'air mauvais, elle répond :

— Le Conseil tranchera. Lui seul peut décider du sort de ces individus.

— Au fait, intervient-je. Comment avez-vous su que nous étions ici ?

Alors que Mélusine nous gratifie de sa présence, elle détourne les yeux, gênée par le regard entendu de Loan.

— Désolée, dit-elle dans un soupir. Je ne pouvais pas te laisser foncer tête baissée sans réagir. Je ne voulais pas contredire tes ordres ou...

— Tu as bien fait, la coupe l'intéressé. Mais... quand les as-tu contactés, et comment es-tu parvenue à les convaincre de nous aider ?

— Après notre échange dans le bureau de père, je suis allée voir Hannibal afin qu'il envoie un messenger jusqu'au clan Malone-Edeüs, mais je ne suis pas certaine que ce soit ma lettre qui ait poussé les Maloniens à nous venir en aide aujourd'hui.

La coordinatrice reprend la parole :

— Nous sommes vraiment désolées, Éris, d'avoir émis un mandat

d'arrestation contre vous. Croyez bien que nous ne l'avons pas fait de bon cœur. Nous vous connaissons depuis toute petite, assez pour savoir à quel point vous teniez à votre père, mais le choix ne nous appartenait pas. Puisque les preuves vous désignaient comme la principale suspecte, nous ne pouvions pas vous laisser errer dans la nature.

— Ce n'est rien, je n'ai rien fait pour prouver mon innocence non plus, avoué-je, penaude.

— Après votre fuite, reprend-elle, nous avons mis Jade sous étroite surveillance au cas où elle chercherait à vous recontacter. La pauvre fille se pensait intouchable, au-delà de tout soupçon, au point que n'avons eu aucun mal à intercepter ses communications avec les Coalitions du Nord, et notamment, ses échanges avec Kendra. C'est de cette manière que nous avons appris pour votre embarquement sur le Reiko Mihashi et envoyé Riley vous intercepter.

Je tique, et franchement, j'ai presque peur de comprendre.

— Attendez, vous voulez dire que la présence de Riley sur le croiseur était de votre fait ? Pour être honnête, à ce moment-là nous pensions que Kendra travaillait pour lui.

— Vous aurez tout le temps de lever les malentendus une fois rentrée chez vous, parmi le peuple malonien. Maintenant pressons, le Conseil des Douze nous attend.

## Chapitre 29

Retour au bercail, là où tout me semble différent, étranger. J'essaye de m'imprégner de l'atmosphère, des odeurs, de répéter mentalement le nom des enseignes dans lesquelles j'avais coutume de me réapprovisionner. Malgré mes efforts, je me sens lointaine à cet environnement dont je ne reconnais plus les traits. Pressées de clore le dossier concernant l'empoisonnement du patriarche Djézael et les récentes découvertes quant à la trahison de l'une des nôtres, les coordinatrices ne nous laissent aucun temps mort, pas même une courte halte pour nous permettre de retirer la crasse infiltrée sous nos vêtements. Fourbue, et pas spécialement présentable, je les laisse nous entraîner au cœur de la ville, jusqu'au bas des escaliers du tribunal. L'ombre de l'imposante bâtisse m'engloutit, m'avale tout entière dans sa couronne de ténèbres. Je frissonne, tant de froid que d'appréhension. Kyle prend ma main, la presse dans la mienne afin de me signifier que tout ira pour le mieux. Simple formalité.

Le souffle court, je commence à gravir les étroites marches une à une, tandis qu'une bille de plomb grossit à l'intérieur de ma poitrine et me coupe les jambes. Nous franchissons ensemble les lourdes portes menant à la salle d'audience, suivis de près par Loan et Mélusine. Nos pas résonnent dans cette immense pièce d'ordinaire surpeuplée. Les rangées de sièges vides se succèdent à mesure que nous avançons. J'envie nos compagnons dont la présence ne semblait pas requise. Leurs dépositions sous le bras, l'une des coordinatrices passe en tête de file et vient se stopper face au Conseil des Douze, l'institution judiciaire suprême des Maloniens. Elle s'incline et leur remet les documents tandis que nous prenons place sur le banc prévu à cet effet.

J'ai beau me dire que cet entretien informel ne sert qu'à régler les derniers détails en recueillant notre version des faits, je me sens insignifiante, vulnérable face aux représentants respectifs des douze Clans Unifiés de

Malone. Ils examinent les éléments retenus à charge contre Jade, sa trahison, ses manigances pour me faire assassiner moyennant l'appui de mercenaires. Sous leurs yeux défilent des chiffres, les montants exorbitants perçus par Kendra et ses hommes, les retranscriptions des communications interceptées. Alors qu'ils passent au crible la chronologie des faits, le délégué du clan Malone-Khépri qui connaissait bien mon père, m'adresse un geste de la main amical, discrètement afin de ne pas perturber la concentration de ses pairs. Riley, nommé patriarche par intérim à la mort de Djézael, prend son rôle au sérieux, ne m'adressant qu'un bref sourire qui pourtant me rassure, m'indique qu'il ne garde aucune rancune à mon égard.

Vient ensuite le temps de parole, le mien, puis celui alloué aux Crawlers qui tâchent de retracer les événements de ces derniers jours dans les moindres détails, sans anachronisme, ni jugement de valeur. Je connais déjà la chanson. Incapable de rester concentrée plus de cinq minutes d'affilée, je laisse mon esprit s'évader par-delà la haute coupole recouverte d'une fresque à l'huile, vers l'au-delà, sur la ouate clairsemée de flocons anthracites. Il s'éloigne, plonge dans l'océan tranquille étendu sur le fil de l'horizon et là, il se noie telle une goutte d'encre noire diluée dans l'azur. En réalité, je m'é gare dans les drapés de ce ciel imaginaire qui m'offre l'échappatoire à laquelle j'aspire. Je voudrais fuir hors de cette salle d'audience pour retrouver le calme de mon appartement, quand bien même toutes les charges qui pesaient contre moi ne tiennent plus.

Après une brève délibération, les sentences tombent telle une averse de grêle. Personnellement, je préférerais esquiver ce moment déplaisant, j'aimerais seulement tourner la page, ne plus avoir à penser à Jade, condamnée à perpétuité. Sans visite ni distraction quelconque, de quoi lui laisser le temps de méditer, pour peu qu'elle se montre apte à se remettre en cause. Agissant pour le compte d'un tiers, Kendra écope d'un séjour carcéral de vingt années, jusqu'à l'an huit cent trois du nouveau calendrier. Date à laquelle son cas pourra être réexaminé dans l'éventualité d'une conduite exemplaire. Erwan plonge pour une peine de sept ans dans le seul pénitencier pour hommes construit en zone neutre, au fin fond de la cambrousse. Quant aux bandits qu'ils employaient pour exécuter leurs basses besognes, nous les reconduirons à la frontière. Retour à l'envoyeur. Les Coalitions du Nord doivent comprendre que nous ne voulons pas d'eux sur notre territoire.

L'agitation se fait ressentir dans les rangs. La vérité concernant les agissements des Nordiens se veut agaçante, outrageante, ne manquant pas d'attiser l'ire des patriarches abusés.

— Nous avons laissé entrer le loup dans la bergerie, à nous de l'en déloger au plus vite ! s'exclame l'un d'eux, ivre de colère. Nous avons le devoir de mener une enquête approfondie sur chaque citoyen des Clans Unifiés de Malone !

Protestations. Indignation profonde. Les plus altruistes se refusent à bafouer les droits de l'homme. Certes, nos soi-disant gardiens de la paix, ainsi que toutes les taupes disséminées dans nos foyers, doivent payer pour la bassesse de leurs actes, mais les chasses aux sorcières n'ont pas la cote. Riley en appelle à la sagesse de ses homologues, tente de tempérer les ardeurs des plus virulents afin d'éviter de répéter les erreurs du passé.

— La haine engendre plus de haine encore, dit-il sur un ton solennel. À nous de nous montrer plus intelligents que les tyrans, de percevoir l'espoir là où nul ne l'attendait. Rétablissons d'abord la vérité, que nous puissions vivre en tant qu'Hommes libres et lavés d'un péché que nous endossons depuis de nombreuses générations. Avant de partir au front, ne devrions-nous pas renouer avec les Crawlers ?

— Riley a raison, approuve Qiang, délégué du clan Malone-Lei. Les échanges avec l'Enclave demeurent à ce jour suspendus. Il serait préjudiciable pour la population de prolonger l'embargo. La situation actuelle ne nous permet pas de nous lancer à corps perdu dans une bataille de longue haleine contre l'ennemi. La rancune ne remplit pas le ventre, seulement les âmes qu'elle ne manque pas de corrompre.

Loan opine du chef. Il lance un regard entendu à Mélusine, visiblement ravi que son frère se sente prêt à endosser ses responsabilités, et se lève en signe de respect pour s'adresser à l'ensemble des patriarches.

— En tant que futur héritier, je serais ravi de discuter avec vous de la démarche à suivre pour rétablir rapidement les échanges. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, et si ma sœur est d'accord, j'aimerais que cette dernière prenne part à cet entretien.

— Bien entendu, approuve le sénior, qui à tout casser, doit frôler la trentaine d'années.

— Mel ? s'enquiert Loan.

— Volontiers.

Au terme de ce qui m'a paru durer des siècles, le représentant du clan Malone-Shein prend la parole pour clore l'entretien.

— Je pense que nous avons suffisamment ennuyé ces jeunes gens. Si personne ne s'y oppose, je pense que nous devrions les laisser se reposer à présent.

Approbation générale. Les membres du Conseil des Douze quittent leur place respective un à un, ne manquant pas de nous saluer en prenant congé. Mon pouls s'accélère légèrement lorsque vient le tour de Riley de converger vers nous d'un pas lent. Il se plante devant moi, sans trop savoir comment réagir. D'un mouvement de tête, il salue Kyle, puis avance une main avec hésitation dans ma direction avant de se raviser, convaincu qu'une poignée franche ne ferait qu'accroître le malaise.

— Je suis content que tu n'aies rien, dit-il avec sincérité.

Les mots me manquent, comme bien souvent avec lui. Parce que tourner autour du pot me semble inutile, je soulage ma conscience sans attendre et lui présente mes excuses.

— Désolée de ne pas avoir eu foi en toi. Tu sais, sur le croiseur, je...

— Je comprends. Il n'est pas toujours aisé de savoir en qui placer sa confiance. J'ai moi-même cru que les Crawlers te retenaient contre ton gré.

Coup d'œil discret en direction de Kyle. Ses yeux trahissent la déception qu'il doit ressentir de me savoir avec un autre. Un homme de l'Enclave, de surcroît. Grand, brun, taillé dans le roc, en somme, tout ce que le Malonien ne sera jamais, malgré la prise d'anabolisants et un nombre incalculable d'heures à suer sur les agrès d'une salle de sport. Mes doigts entremêlés à

ceux de mon amant se crispent. Malgré la gêne, je refuse de lâcher la seule ancre me permettant de ne pas partir à la dérive. Je m’y accroche avec force, sans faiblir.

— Au fait, félicitations pour le poste. Mon père t’appréciait beaucoup, il aurait été heureux de te voir siéger au Conseil.

Un imperceptible rire s’échappe de sa gorge.

— Rien n’est encore définitif.

— Simple question de temps, répliqué-je avec conviction. Les Maloniens ne trouveront pas meilleur candidat que toi.

— Que comptes-tu faire maintenant ?

— Dans l’immédiat, une douche ne serait pas de trop.

— Effectivement... Pourquoi crois-tu que je me tienne si loin de toi ? me charrie-t-il pour détendre l’atmosphère. Tu devrais rendre visite à Djézael, nous venons de terminer la préparation de sa dernière demeure. Bien, sur ce, je vais devoir vous laisser. Le travail m’attend.

Alors qu’il se dirige vers la sortie, je l’interpelle et profite qu’il se retourne pour accrocher son regard en lui lançant :

— Merci pour tout, Riley.

L’intéressé lève le bras en guise d’au revoir, une expression de sérénité sur le visage. Kyle et moi quittons la salle d’audience en laissant Mélusine et Loan s’occuper de la politique. Je dévale presque les escaliers, impatiente de retrouver mes repères, le bâtiment de brique rouge dans lequel se trouve mon appartement. J’imagine déjà le capharnaüm sans nom après le passage de la tornade pourpre. Connaissant le zèle qui caractérise si bien nos coordinatrices, ces dernières ont dû fouiller chaque recoin, chaque centimètre carré de mon cocon, ne laissant rien au hasard. Nous battons le pavé sous les regards interrogatifs des quelques quidams déambulant dans les rues, interdits face à la constitution impressionnante du Crawler, partagés entre fascination



et suspicion.

En poussant la porte à la serrure fracturée, je découvre sans surprise l'état déplorable de mon nid douillet, sens dessus dessous.

— On ne peut pas dire que tu sois une fée du logis, me tanne Kyle en pénétrant à l'intérieur.

Pour toute réponse, je lui envoie mon coude dans les côtes. Je le laisse seul le temps de prendre ma douche et d'enfiler l'habit de deuil traditionnel du clan Malone-Edeüs. Le blanc souligne davantage mon teint, presque diaphane, et le bleu azurin de mes yeux. Dans le miroir de ma salle de bain, je ne vois que tristesse. Papa, pensé-je à deux doigts de fondre en larmes. Je retiens l'amertume. Fin prête – présentable du moins –, je réajuste mon long manteau sombre à capuche. Kyle se faufile en douce derrière moi, et alors que je me retourne pour lui faire face, je le sais inquiet de me voir ainsi livide.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— J'aime autant y aller seule si ça ne te fait rien.

— Reviens-moi vite, me murmure-t-il en posant un baiser sur ma joue.

La porte claque dans mon dos lorsque je quitte mon refuge pour m'engouffrer dans les ruelles, empruntant des chemins de traverse pour accéder rapidement à la Maison de l'Aube, une institution funéraire attachée à la conservation des corps des patriarches et autres personnalités incontournables du clan Malone-Edeüs. Contrairement aux individus lambda, ces derniers bénéficient de rituels d'embaumement particuliers afin de préserver l'intégrité de leurs enveloppes charnelles, et permettre à ceux qui le souhaitent de venir se recueillir dans leur dernière demeure. Alors que certains se contentent d'une place dans les antichambres aveugles du bâtiment, mon père profite des rayons de soleil transperçant la haute verrière le long de laquelle serpente le lierre grimpant, et du roucoulement des tourterelles oisives qui se promènent le long des poutrelles suspendues.

Je longe une importante suite de caissons pressurisés translucides pour

atteindre celui de Djézael, patriarche aimé et regretté de tous. Il arbore sa veste de costume bordeaux sous laquelle j'aperçois le blanc de sa chemise, à hauteur de l'encolure. Les yeux clos, il dort du sommeil des justes sans qu'aucun bruit ne vienne perturber son repos. Au terme d'une longue et douloureuse existence, le voilà baigné de calme et de sérénité. Jamais je n'avais vu mon père aussi détendu, détaché de toute obligation intrinsèque à sa fonction et du supplice qu'il endurait chaque jour avec la force d'un lion. Fierté, amour et tristesse m'arrachent ces quelques larmes qui viennent mourir au creux des corolles de Narcisses. Tout autour de la sépulture s'étend un parterre de cyclamens aux coloris multiples. Ses fleurs préférées. Mon seul regret ? Que maman ne puisse pas reposer à ses côtés, la Maison de l'Aube étant réservée aux hommes, jugés précieux, car de plus en plus rares.

Je rassemble mes pensées, ces mots que je n'ai pas eu le temps de lui dire. Entre autres, combien je l'aimais. Il le savait, néanmoins je voudrais revenir en arrière et le lui chuchoter, encore et encore, jusqu'à ce que mon cœur ne se sente plus coupable pour son inutile pudeur. Les minutes s'écoulent. Je voudrais rester dans ce berceau où la vie et la mort se côtoient en parfaite osmose, mais un nouveau futur m'attend auprès de Kyle. Il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

— Je dois y aller, papa, annoncé-je le souffle court.

Alors que je me retourne pour prendre congé, je me rends soudain compte que deux autres personnes se tenaient derrière moi, à quelques pas. A priori, elles patientaient, soucieuses de ne pas interrompre ce précieux moment de retrouvailles. Des bras me happent, frêles, mais toniques et généreux.

— Que faites-vous ici ? demandé-je, étonnée.

— Riley m'a dit que tu viendrais alors, me voilà. Si tu savais comme je suis désolée pour ton père !

— Vous m'avez manqué, Esther, avoué-je en enfouissant mon visage dans son cou.

Je hume son parfum. Reconnaissable entre tous, il laissait flotter dans la chambre d'hôpital de mon père une note suave de fleurs de cerisiers. Lui

aussi appréciait sa fragrance. Je le sais, car à plusieurs reprises, je l'ai surpris à fermer les yeux en emplissant ses poumons, un sourire béat jusqu'aux oreilles. S'il n'avait pas tant insisté pour que ma mère reste sa dernière épouse, Esther aurait pu devenir cette mère de substitution, pleine de tendres attentions. Me retenir de noyer mon rimmel tient du miracle, pourtant je me montre digne. Une vraie guerrière ! L'infirmière recule et me fixe un instant de son œil averti.

— Tu as changé, finit-elle par conclure. Et je ne parle pas seulement de tes cheveux.

Cette remarque me rappelle le temps qu'Esther passait à démêler ma chevelure vertigineuse en attendant que mon père se réveille après les traitements chimio thérapeutiques – usants et totalement inutiles – prodigués par Junon. Je me recoiffe, tâtant ma nuque par automatisme, là où les mèches s'arrêtent abruptement. Vu la longueur, je note mentalement de prévoir une longue écharpe en laine cet hiver pour limiter les courants d'air. Malgré la nostalgie qui se resserre comme un étau autour de ma gorge, je parviens à répondre posément :

— J'ai grandi. Et je ne parle pas de ma taille.

Esther rit sous cape tandis que ses yeux se plissent, laissant courir de longs sillons aux coins extérieurs de ses paupières.

Monsieur Carrel, qui jusqu'alors se contentait de rester en retrait, s'avance à son tour. Une brève accolade plus tard, il me tend un cube aux faces multicolores que je fais pivoter entre mes mains. Le rubik's cube ? m'étonné-je alors que je pensais ne plus jamais revoir ce casse-tête.

— C'est...

— Ce n'est pas grand-chose, me coupe-t-il. Je te voyais lorgner dessus à chaque fois que tu passais devant ma boutique. Tu seras sûrement plus douée que moi avec ce bidule.

Il hausse les épaules, mais derrière cet air détaché et ce modeste présent, Jarl Carrel trahit ses sentiments, cette amitié sincère qu'il me porte depuis

longtemps. Mal à l'aise, il rougit lorsque je le remercie en l'embrassant sur la joue, et enfouit ses larges mains calleuses dans les poches de son pantalon. Esther affiche une moue, à la fois réprobatrice et amusée. Finalement, je n'ai pas tant changé. Je reste l'élément perturbateur que houspillait la vieille Junon mécontente dans les couloirs du grand hôpital. À la différence près que je ne laisserai plus personne remettre en cause celle que je déciderai de devenir dans un futur proche. Mon père sera fier de moi, j'en fais le serment.

## Chapitre 30

Le jour déclinant, je m'empresse de retrouver Kyle à l'appartement. À peine dix secondes plus tard, me voilà derrière l'îlot central de la cuisine, prête à vider le minibar. Oui, à dix-sept heures, et alors ? N'auriez-vous pas besoin d'un remontant à ma place ? Le Gin Tonic emplît mon verre à ras bord. Cul sec.

— Tu m'en sers un ? me demande Kyle tout en frictionnant ses cheveux encore humides.

— La même chose que moi ?

Haussement d'épaules.

— Du moment que c'est alcoolisé...

Avachis sur le canapé, nous trinquons à la trêve entre l'Enclave et les Clans Unifiés de Malone, à la fin de la suspension des échanges, à la vérité, et à la liberté. Nous ne nous laisserons plus gouverner par les Coalitions du Nord, par ces despotes fourbes et calculateurs ne cherchant qu'à nous briser par tous les moyens. La fin de leur règne approche, soyez-en certains.

— Éris, chuchote Kyle, d'une voix presque inaudible.

Son visage trahit une expression que je range d'emblée dans la case « mauvais présage ».

— Avant de m'annoncer une nouvelle qui ne va pas me plaire, attends au moins que je finisse mon deuxième verre.

La moue qu'il me retourne me conforte dans l'idée que je ne suis pas au bout de mes peines, mais piquée par le plus vieux défaut du monde, j'ouvre la

boîte de Pandore :

— Vas-y, crache le morceau.

Kyle m'attire à lui, et alors que je m'assoie sur lui à califourchon, nous nous faisons face, le bleu acier de mes yeux transperçant le vert chatoyant des siens. Ses mains descendent jusqu'à mes reins. Possessives, elles me prodiguent leurs caresses brûlantes qui dévorent petit à petit le Grand Hiver. Je sais la maladie en régression, chassée par le magnétisme de mon amant qui inonde la moindre parcelle de mon corps jadis endolori. La douleur se tait, je l'oublie tandis que la souplesse me revient progressivement après une longue période d'ankylose et de souffrances refoulées. Pour tout vous dire, je me sens revivre sans commune mesure, et si le boulet de canon qui me dévisage ne se décide pas à détourner mon attention de ses lèvres charnues, comptez sur moi pour lui trouver une autre activité plus distrayante qu'une discussion purement platonique. D'ailleurs, je m'étonne de la retenue dont je fais preuve face à cette chemise qui ne demande qu'à voler à l'autre bout de la pièce pour dévoiler les pectoraux que j'effleure du bout des doigts. L'odeur de mon homme envahit mes narines. Un parfum charnel, suave, envoûtant. Évidemment, avec ma discrétion légendaire, j'écope d'un tacle bien mérité.

— Toujours aussi gourmande à ce que je vois... Je ne te demanderai que cinq minutes, et ensuite, tu pourras faire de moi tout ce qu'il te plaira.

Franchement, il croit vraiment que ce genre de promesse va me rendre plus attentive ? Faisant fi de sa remarque qui ne fait qu'accroître mon envie de lui, je reprends un semblant de sérieux et l'écoute avec un minimum d'assiduité.

— Pendant ton absence, le professeur Kim, son second et Ayden sont passés ici, commence-t-il en cherchant ses mots, nous avons reparlé de tout ce qui s'est passé depuis la séparation de Mercure en deux entités indépendantes d'énergies contraires jusqu'à aujourd'hui, de l'existence des incendiaires et des Maloniens qui, comme toi, souffrent du Grand Hiver.

— Vous avez eu le temps de parler de tout ça ? Je ne suis pas partie si longtemps.

— Tu plaisantes ? J'ai failli lancer un avis de recherche, me taquine-t-il. Tu te

rappelles les symboles inscrits sur les capsules retrouvées au laboratoire ?

J'acquiesce, tout ouïe.

— Il se pourrait que la théorie du yin et du yang ne soit pas aussi farfelue que le pensait le professeur au départ. En prenant cette hypothèse comme point de départ, nous espérons pouvoir éradiquer les fléaux qui nous condamnent à une mort certaine. Nous allons demander à tous les alchimistes de l'Enclave de réfléchir au moyen de reconstruire un équilibreur de flux identique à celui de Maximilien. Du moins, qui fonctionnerait de la même façon. Ils étaient déjà en train de dessiner et d'imaginer des plans, tous les trois, le cul sur la moquette, avant que tu n'arrives.

— Ils pensent que c'est faisable ? Que nous pourrions soigner ton peuple et le mien de la dégénérescence qui nous frappe ?

Kyle approuve d'un simple hochement de la tête. Sa main droite remonte jusqu'à mon visage. Elle suit lentement les contours de ma mâchoire avant de se perdre dans la masse de mes cheveux. Son regard me semble vague, ailleurs. Si nous pouvons reconstruire les fameuses capsules élaborées par Maximilien Forbes alors, d'où vient le problème ? Ai-je raté un épisode ?

— Il y a un mais, c'est ça ? demandé-je, interdite.

— La seule façon de permettre à la machine de fonctionner, poursuit Kyle, est d'utiliser de puissants catalyseurs complémentaires. Autrement dit, des résonants. Lorsque nous sommes ensemble, nous émettons une sorte d'onde de choc qui modifie la matière environnante, mais avant de pouvoir développer et maîtriser ce don commun, nous devons apprendre à l'appriivoiser. Or, le seul établissement qui nous permettrait d'acquérir cette expérience est la Mandragore.

— L'école de Mel ?

— Exact. En d'autres termes, il nous faudrait retourner à l'Enclave le temps de notre apprentissage. Deux ans grand maximum si nous nous montrons réceptifs. Voire moins, mais je ne peux rien te promettre.

— Et... c'est ça, ta mauvaise nouvelle ? m'exclamé-je, réellement étonnée.

— Tu es prête à laisser cet endroit derrière toi ? Je ne te forcerai jamais à partir d'ici si tu ne te sens pas prête à quitter...

— À quitter quoi ? le coupé-je tout de go. Mon père est mort, et pour ce qui est de ma meilleure amie, c'est tout comme. La seule personne qui m'importe vraiment maintenant, c'est toi ! Et tu peux toujours rêver pour que je te laisse filer où que ce soit sans moi.

Mes paroles me valent un baiser dont la fougue incomparable m'électrise. Je me cambre déjà de plaisir en sachant que son temps de parole arrive à échéance, mais il poursuit :

— Puisque de très nombreuses personnes sont touchées de dégénérescences, nous allons donc devoir recruter d'autres résonants.

Je me fige, dubitative. Qu'entend-il par recruter ? Mon expression trahit probablement mes doutes, car Kyle se presse d'éclaircir ce point pour le moins déroutant.

— Dans les jours à venir, je pensais que l'Enclave et les Clans Unifiés de Malone pourraient faire circuler des bulletins d'informations un peu partout pour avertir les populations, mettre en lumière les manigances fomentées par les Coalitions du Nord. Une fois que tout le monde connaîtra les vrais coupables dans l'assassinat de la princesse d'émeraude, nous organiserons un rassemblement sur la base du volontariat. Crawlers et Maloniens seront conviés en zone neutre pour participer à une sorte de test sélectif. Ils n'auront rien à faire si ce n'est échanger entre eux, et pendant qu'ils feront connaissance, nos meilleurs alchimistes se chargeront de repérer les éventuelles anomalies dans le champ magnétique.

— Tu crois vraiment que ça va marcher ? Qu'il suffit de rassembler quelques individus appartenant à nos deux peuples pour former des binômes ? demandé-je, septique.

— Ayden semblait sûr de lui. D'après les carnets qu'il a récupérés dans le laboratoire juste avant l'explosion, les résonants subissent une forme



d'attraction mutuelle qui les poussent à se rassembler naturellement. Un peu comme toi et moi. Si je m'évertuais à te repousser en dépit de ce que je ressentais pour toi, je ne pouvais rien faire contre les sentiments que je tentais de refouler. Je ne pouvais pas m'empêcher de t'aimer et de te regarder à chaque fois que tu avais le dos tourné. Malgré tous mes mensonges dont le but était de te faire croire que je te trouvais insipide, tu es de loin la plus belle femme qu'il m'ait été donné de contempler.

Alors que ses mains glissent sur moi comme autant de promesses inavouables, il s'empare à nouveau de mes lèvres avant de s'éloigner pour établir un contact visuel qui m'incendie instantanément. Je ne tiens plus. Tant pis pour les détails de son plan génial et de l'avenir qui nous attend, je n'aspire à rien d'autre que de profiter de l'instant présent entre ses bras.

— Les cinq minutes sont écoulées, tranché-je afin de mettre fin à mon supplice.

Les boutons cèdent lorsque je tire sur les pans de sa chemise pour la lui arracher sans aucune forme de procès. Pour toute réponse, Kyle me plaque contre lui et me susurre dans le creux de l'oreille qu'il mordille au passage :

— Tu es vraiment intenable !

Sur ce, ses mains se resserrent sur mes cuisses avant d'agripper fermement mes fesses pour me porter jusqu'à la chambre. Nous nous effondrons sur le lit. Sa chaleur m'inonde tel un flot qui ruissèle en continue sur ma peau, chassant au loin ce froid qui depuis des années me paralyse. Mes bras enroulés autour de son cou ne lâchent pas prise, tandis qu'il m'allonge sur le lit défait. Les couvertures volent, mes vêtements suivent un à un jusqu'au shorty échancré qui termine au-dessus de la pile. Entièrement nue face à lui, offerte à l'intensité de son regard qui balaye avec minutie les moindres recoins de mon anatomie, je lui offre mon corps sans limite ni pudeur. Je m'abandonne à lui, à cet homme qui me rend forte et me regarde comme le bien le plus précieux du monde. Ses caresses sensuelles redessinent les pourtours de ma gorge, le rond parfait de mes seins dont la pointe frémit sous ses caresses. Ses mains glissent sur mon ventre jusqu'à mes hanches tandis que sa bouche laisse sur ma peau la trace de son passage. Des filaments scintillants qui courent le long de mon épiderme, brillant telle une myriade de

rivières d'or liquide. Un réseau dense se forme, s'étend de part et d'autre vers mes extrémités.

Je rétablis l'équilibre en déshabillant Kyle qui ne rechigne pas à me faciliter la tâche. Il déroule le préservatif autour de son sexe long et épais tout en me dévorant du regard pour me signifier combien il lui tarde de me posséder. Nos respirations deviennent plus profondes et nos souffles se mêlent, tandis que nos corps se pressent l'un contre l'autre. Je me retrouve emprisonnée, écartant davantage les jambes pour l'accueillir dans la moiteur de mon intimité. La pénétration se veut sauvage, presque brutale, et alors que je plante mes ongles dans son dos, je le supplie de me prendre plus fort, de s'enfoncer plus profondément. Il m'explore, m'excite, me désoriente en amplifiant chacun de mes sens. Son odeur et le goût de sa langue sur la mienne m'entraînent au bord du gouffre, en équilibre entre le monde tangible et l'au-delà. Les yeux clos, je ressens toute la puissance de sa verge qui glisse en moi, ses va-et-vient impérieux, rapides, comme autant de coups secs exacerbant mon plaisir. Osmose parfaite. Les coups de boutoir s'intensifient encore, ils accélèrent, ne me laissant aucun répit.

Incapable de reprendre ma respiration, je halète. Le Gin Tonic aidant, ma tête tourne. Un sentiment de flottement me happe, mais Kyle ne me laisse pas partir à la dérive. Il roule sur le dos en m'entraînant avec lui pour me maintenir au-dessus de lui. Prenant appui sur son torse, je me redresse, me cambre tandis que mon bassin bascule d'avant en arrière. Mes mamelons tombent sous le joug de son jeu expert et sensuel.

— Tu es magnifique, me glisse-t-il de sa voix rauque.

Un simple murmure qui suffit à atteindre mon âme en flammes. Je brûle de désir, insatiable, avide. Il scande mon nom, me supplie de me fondre en lui, que nous ne formions plus qu'un. Je redouble d'efforts, le chevauche avec ardeur jusqu'à ce que je sente ses muscles se contracter. Sa prise se referme sur mes fesses, accompagnant mes mouvements pour maintenir la cadence. Il se crispe, laisse échapper un râle profond de sa gorge, et alors que mon souffle court le long de son torse en laissant dans son sillage quelques cristaux de glace, il s'abandonne au plaisir qui l'envahit. À cet instant, son sexe se durcit davantage, m'incitant à laisser libre cours aux pulsions extatiques qui m'animent. Il ne s'agit plus d'amour, mais d'un besoin vital

irrépressible qui s'impose à moi, comme la nécessité d'une renaissance.

Mon corps ondule tel un serpent dément. Je bascule la tête en arrière, en transe. Mon clitoris ne résiste pas longtemps à mes propres attouchements, à la pulpe fraîche de mon doigt qui exécute des mouvements circulaires, contrastant ainsi avec la chaleur extrême qui résulte de l'union de nos deux corps. Lorsque le point de non-retour menace de me faire imploser, une onde de choc déferle à l'intérieur de moi. Balayant tout sur son passage.

À la fois vidée et repue, je bascule en avant dans les bras de mon amant dont l'étreinte se resserre aussitôt. J'écrase une perle de sueur qui roule dans le cou de Kyle et me demande ce qu'aurait été ma vie sans lui. Les derniers jours me reviennent, s'imposent à moi avec une précision chirurgicale. J'ouvre mentalement la porte du bureau de Frédérique Defender, visualise le fauteuil voltaire aux volutes multicolores, le discours du monarque et des projets qu'il me réservait alors qu'il ignorait que mon cœur appartenait déjà à un autre que Loan. L'idée d'un mariage avec ce dernier me paraît tellement risible à présent que j'échoue à vouloir retenir mon rire et empêcher les soubresauts de mes épaules.

— Je peux savoir ce que tu trouves d'aussi hilarant pour me secouer comme un prunier ?

— Arrête ton char ! m'insurgé-je. Je ne bouge pas tant que ça !

— Tu plaisantes, j'espère !

Je me détache de lui, singeant la fille outrée par de tels propos, et me lance dans une guerre d'oreillers que je sais pertinemment perdue d'avance. La joute ne dure pas. Je capitule rapidement, ravie de me savoir sans défense entre ses mains expertes. Évidemment, avec un apollon pareil, vous pensez bien que je remets le couvert sans attendre. Et comme dit le dicton, jamais deux sans trois, pas vrai ? Une longue joute de luxure vient à bout de nos réserves. Deux heures de pur bonheur passent comme s'il ne s'agissait là que de quelques minutes hors du temps. En immersion dans notre bulle, nous nous abandonnons l'un contre l'autre, épuisés, mais heureux. Je cale ma tête dans le creux de son cou, prête à fermer les paupières pour apprécier le calme et la sérénité de cet instant, mais soudain, un détail m'interpelle. Mon regard

se pose sur son flan et je me rends compte que quelque chose manque.

— Tu as vu ça ? dis-je, abasourdie. La cicatrice a complètement disparu !

Pour appuyer mes dires, je parcours de mon index un carré de peau intacte, là où hier encore serpentait une lézarde violacée.

— Régénération cellulaire accélérée, réplique Kyle. Ayden m'a expliqué en quoi ce mécanisme permettait aux résonants de vivre plus longtemps que les autres. Je t'avoue que je n'ai pas tout saisi à son charabia, mais grosso modo, nous pourrions retarder le vieillissement de nos cellules et activer le renouvellement des tissus lésés.

— La grande classe ! sifflé-je, admirative face à mes propres dons encore en sommeil. Avec un peu de chance, on pourra connaître l'an neuf...

Un boucan de tous les diables qui provient du sous-sol me réduit au silence tandis que la fin de ma phrase meurt dans l'œuf.

— Habille-toi, me lance Kyle en sautant du lit.

Comme si j'allais descendre dans mon labo à poil sans savoir ce qui m'attend, pensé-je en levant les yeux au ciel. Faites que ce ne soit pas un intrus ! Je me revêts dare-dare, non sans lorgner le joli petit cul qui se dandine juste sous mes yeux, puis emboîte le pas à Kyle. Il déboule dans le salon vêtu de son pantalon d'uniforme – et rien d'autre –, ouvre la trappe et dévale les escaliers qui mènent au sous-sol avec agilité avant de stopper net. Un juron s'élève.

— Putain de merde !

Très, très grossier, je vous l'accorde. Néanmoins, je comprends sa réaction et me demande comment je vais pouvoir lui expliquer le pourquoi du comment un vent d'apocalypse s'est invité chez moi.

— Avant que tu ne dises quoi que ce soit, dis-je, brièvement essoufflée par ma course dans l'escalier, j'avais l'intention de t'en parler. J'allais le faire, promis ! Mais une chose en entraînant une autre...

— Les détails attendront, chérie. Si nous ne les arrêtons pas maintenant, Tokki et Quatre vont s'entretuer !

Chérie ? C'est nouveau ça, noté-je mentalement. D'ailleurs, je sens comme une pointe d'ironie, un soupçon de « ce n'est pas parce qu'on couche ensemble que je ne peux pas te botter le train ». Je souris en me remémorant toutes ces fois où Kyle prenait plaisir à me clouer le bec, à nos chamailleries, et à tout ce qui malgré son caractère de cochon, ne faisait que me pousser vers lui.

Alors qu'il s'apprête à foncer dans le tas, j'attrape vivement son bras et le dissuade d'intervenir.

— Attends ! Regarde-les, ils ne font que jouer, mais si tu t'en mêles, ils pourraient te blesser par inadvertance.

Interdit, Kyle me dévisage, puis reporte son attention sur les deux garnements qui se cherchent l'un et l'autre en mettant une pagaille monstre dans mon laboratoire. Le sol ressemble à celui d'une décharge publique. Boîtes de pétri éventrées, gélatine, tubes à essai, bloc-notes et autres accessoires, rien ne manque pour parfaire cette vision chaotique. Pour couronner le tout, la tornade bleu nuit qui nous passe sous le nez s'écrase contre mon bureau tel un tank indestructible et dévastateur. Le bois cède sous sa force brute en émettant un craquement sec.

— Tokki ! hurlé-je, sévère.

L'intéressé se fige, oreilles dressées pour mieux capter ma voix, qui en grimant d'une octave, ne présage rien de bon. En tout cas, pas pour lui. Il se tourne lentement dans ma direction et me regarde de ses yeux de merlan frit en attendant sûrement que je me ramollisse et passe l'éponge. Niet, pas cette fois. À l'intonation que je prends, il sait que la partie est terminée, et son nouveau compagnon aussi. Mains sur les hanches, je gratifie ma boule de poils d'un énième rappel à l'ordre pour mauvaise conduite.

— Combien de fois t'ai-je demandé de ne pas courir en bas ?

D'humeur encline à m'asticoter, l'intéressé pousse le vice à l'extrême, il feint

un bâillement avant de tourner la tête. Il m'ignore, ni plus ni moins.

— Ne t'a-t-il jamais écoutée ? me glisse aussitôt Kyle à l'oreille.

Je fusille ce dernier du regard, mais l'insolent ricane tandis que je m'évertue à inculquer certains concepts de base à une chimère et un homoncule imperméables à mes recommandations. J'abdique néanmoins lorsque Quatre s'agenouille devant moi en frottant sa tête contre mon genou en signe de reddition. Il réclame un élan d'affection de ma part. Comment pourrais-je le lui refuser après tout ce qu'il a traversé ? Les mauvais traitements qu'il subissait jour après jour entre les griffes de Kendra et de ses hommes persistent, laissant sur son corps décharné de longues balafres boursoufflées. Cette simple vision m'accable d'une douleur à laquelle se mêle la haine viscérale que je réserve aux Nordiens, et à tous ceux qui se fourvoient encore en travaillant pour eux.

Quatre réclame un peu d'amour, alors soit, qu'il en soit ainsi. Je pose une main sur sa tête en écartant une mèche de cheveux qui retombe négligemment sur son visage et entreprend de le câliner avec affection. Tokki se met soudain à pleurer. Jaloux, il cherche à évincer son rival et le pousse sans ménagement d'un coup de patte.

— ça suffit, je ne veux pas de ça entre vous ! grondé-je. Il y a assez de place pour que vous n'ayez pas à vous battre. Allez, approchez !

Dociles, Tokki et Quatre obtempèrent sous le regard amusé de Kyle. Mon amant sourit avec cet air espiègle qui le caractérise. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que la conclusion lui revient, à mon grand désarroi.

— Eh ben, dit-il avec nonchalance. Je sens que je ne suis pas au bout de mes peines avec vous trois...

## Trois ans plus tard

Retrouver la demeure familiale me paraissait impensable il y a quelques mois alors que nous venions tout juste de nous établir, Éris et moi, sur les rives de Loch. Le patriarche du clan Malone-Lei requérait la présence de résonants pour traiter plusieurs patients atteints du Grand Hiver. Ce mal continue de frapper les Maloniens au hasard, de même que les Crawlers craignent toujours de devenir des incendiaires malgré les progrès thérapeutiques récents. Nous dénombrons aujourd'hui plus d'une trentaine de couples – des résonants – diplômés de la très prestigieuse Mandragore. Ces binômes parcourent les terres en vue de porter secours à ceux qui ont besoin d'eux. Nous tentons jour après jour de rétablir cet Âge d'Or où les bienfaits de l'alchimie dépassaient l'entendement, qu'importe le temps qu'il faudra pour y parvenir.

Les usines de l'Enclave quant à elles tournent à plein régime pour perfectionner les équilibreurs de flux portatifs actuels, les rendre plus légers, et tenter ainsi de faire reculer le taux de mortalité jusque dans les contrées les moins accessibles. Nous notons une régression significative du mal, mais le chemin est long, semé d'embûches. Bien que nous tâchons d'apprendre à vivre les uns avec les autres afin d'harmoniser nos énergies contraires, la réticence constitue un frein non négligeable à l'évolution des mœurs. La rancune demeure tenace, et concernant le traité de paix conclu entre nos deux nations, nous savions pertinemment qu'il n'effacerait pas les aprioris du jour au lendemain.

Un travail titanesque nous attend. Pourtant, nous y voilà. Éris et moi-même abandonnons momentanément notre mission de sauvetage à grande échelle pour un retour au bercail, légitime et mérité. Après huit heures passées sur les rails de l'Ouroboros Express qui rallie les Clans Unifiés de Malone à l'Enclave depuis son inauguration l'an dernier, nous traversons la cour gravillonnée de la propriété, puis le grand salon pour accéder directement à

mon ancienne chambre, Tokki sur mes talons.

Le fauve prend possession des lieux à l'instant même où je pousse la porte.

— Vas-y, fais comme chez toi...

Les oreilles de l'intéressé se dressent tandis qu'il se retourne pour me regarder de ses prunelles insondables, l'air de dire « je vais me gêner ! ». Et comme si la présence de cet indomptable garnement ne suffisait pas, son demi-frère ne semble pas plus raisonnable. Loin de moi l'idée de critiquer ma splendide compagne, mais parfois, le laxisme dont elle fait preuve à leur égard me dépite, surtout en ce qui concerne le petit dernier. Se sent-elle encore coupable de l'avoir laissé aux mains de chirurgiens maloniens afin de neutraliser définitivement le contrôleur mental ? Qu'elle se rassure, Quatre ne lui en tient pas rigueur. Il ne garde en lui aucune rancune quelconque, ou alors, il cache bien son jeu, car il ne se passe pas un jour sans qu'il ne réclame son câlin. Vous devez trouver étrange le fait que nous n'ayons pas changé son prénom avec quelque chose de plus... humain. Le truc, c'est que nous avons essayé, mais l'intéressé refuse catégoriquement de faire une croix sur son identité passée. Il garde en lui de profondes fêlures, les stigmates des tourments endurés des années auparavant, et remercie d'autant plus la Providence de lui accorder cette nouvelle existence.

— Qu'est-ce qu'on dit ? demande Éris en brandissant sous son nez un énorme morceau de brownie au caramel.

— Mer...ci, beau...coup.

Son élocution laisse encore à désirer, mais Quatre s'améliore en permanence, affichant une volonté de s'adapter hors du commun. Je le vois parfois hésiter à aller au contact de la foule pour se sociabiliser, et je comprends ses craintes. Tout le monde ne se montre pas forcément bienveillant. D'apparence pour le moins inquiétante avec ses iris rouges et ses dents en pointe, il effraie les passants, parents et enfants, déclenchant parfois des crises de larmes et de panique. En revanche, les tortues et les oiseaux l'adorent ! Allez comprendre... Quoi qu'il en soit, un petit conseil : n'emmenez jamais une chimère et un homoncule au zoo. Certaines espèces ne sont pas faites pour cohabiter.



— Je vais passer dire bonjour à mon père, dis-je en déposant la valise au pied du lit. Tu n’auras qu’à prendre ta douche la première.

Sur ce, je laisse ma splendide bien-aimée aux cheveux d’argent à regret, puis emprunte l’unique couloir menant au bureau d’étude. Alors que la porte de la chambre de Mélusine claque discrètement, j’aperçois Jude et Hannibal, débraillés et heureux. Compréhensible. Connaissant ma sœur, elle regorge d’idées pour les distraire en prenant avec eux un peu de bon temps. Pour sa défense, elle ne chôme pas. Fraîchement diplômée de la Mandragore elle aussi, ses interventions auprès de la population se multiplient tandis que les demandes d’implantations de pierres pour franchir le portail explosent.

Au moment où Loan a succédé à notre père, la prophétie s’est accomplie. En quelque sorte. Le mur ceignant l’Enclave demeure, mais nous offrons aujourd’hui aux Maloniens qui le souhaitent la possibilité de traverser la frontière à leur guise, de passer d’un côté comme de l’autre sans aucune restriction. Une simple greffe indolore pratiquée par nos alchimistes, et hop, vous voilà muni d’un pass à durée illimitée. Pas évident pour Mel de concilier sa nouvelle fonction d’alchimiste d’état avec son rôle de conseillère auprès de Loan. Pourtant, j’ai l’intime conviction qu’elle y parvient avec brio.

— Salut Kyle, me lance le plus jeune de ses amants en glissant maladroitement sa chemise dans la ceinture de son pantalon.

Hésitant, le gamin n’ose pas croiser mon regard. À croire que je m’apprête à lui mettre une rouste pour avoir fait grimper Mel aux rideaux. Jude quant à lui ne se démonte pas. Il sait que d’une, je ne juge pas, et que de deux, je n’irai jamais à l’encontre d’un homme – même deux – qui prend soin de ma sœur.

— Content de te savoir parmi nous, dit-il en me gratifiant d’une tape amicale dans le dos. On se voit plus tard à la réception ?

Ce n’est pas vraiment une question, mais je réponds malgré tout :

— Sans faute ! Gardez-moi une bière au frais.

Sur ces bonnes paroles, je poursuis mon chemin jusqu’à destination, non sans

saluer au passage notre majordome, plus élégant que jamais. Je toque à la porte du bureau en attendant que mon père m'invite à entrer. En pénétrant dans la pièce, je le vois, assis dans son large fauteuil. Il m'attendait. À vrai dire, j'imagine qu'il trépigne d'impatience de me serrer contre lui. Pas manqué. N'y tenant plus, il se lève d'un bond et m'étreint avec force avant de m'enjoindre à prendre place sur le fauteuil voltaire.

— Je commençais à croire que tu ne viendrais plus, fiston ! Je sais que nos peuples ont besoin de toi, mais tu sais, ton vieux père n'est pas éternel. Il aimerait bien être encore de ce monde pour regarder grandir ses petits-enfants.

— Père !

— Oh, ça va, je peux bien te charrier un peu. Enfin... toujours est-il que ton frère sera marié avant toi.

— Qui l'eût cru, hein ?

— Que les Maloniennes deviennent sa nouvelle passion, ou qu'il en choisisse une pour lui passer la bague au doigt ?

— Un peu des deux, avoué-je, non mécontent de voir que mon père aime toujours autant taquiner ses fils. Comment va ta jambe ?

Froncement de sourcils. Il lève les yeux au ciel et soupire en me demandant :

— Mélusine ?

J'acquiesce, il revient à la charge.

— Elle t'a donné... les détails ?

Au large sourire qui se profile sur mon visage, il obtient sa réponse.

— La sournoise ! rouspète-t-il avec tendresse. C'est elle qui m'a poussé à tenter de nouvelles expériences. Je ne pouvais pas me douter que participer aux cours de rock n'était plus de mon âge !

— ça en valait la peine au moins ?

— Oh que oui ! Je ne me suis pas amusé autant depuis... Tu n'as qu'à voir, je ne m'en souviens même plus. Je retrouve une seconde jeunesse en me dandinant comme un coq sur le dancefloor !

Alors qu'il commence à se trémousser sur son siège, je freine ses ardeurs avant qu'il ne me traumatise.

— OK, j'ai saisi ! Épargne-moi les détails s'il te plaît.

Il se racle la gorge, visiblement gêné d'adopter un comportement aussi infantile en ma présence. Pour autant, je me réjouis de le savoir heureux, motivé par autre chose que le bien-être de son peuple. Il peut enfin penser à lui, faire ce que bon lui semble sans se montrer constamment aux aguets de peur de manquer à la bienséance qu'exigeait sa fonction.

— Enfin bref, tout ça pour dire que si j'avais su, j'aurais cédé ma place à Loan depuis longtemps. Il occupe la fonction à la perfection ! L'Enclave se porte à merveille. Elle prospère, notre peuple se réjouit de ses épousailles, et moi, je m'épanouis dans ma vie de retraité. Quant à Riley, il ne tarit pas d'éloges à son égard. C'est quelqu'un de bien, et pas seulement parce qu'il tient notre nouveau monarque en haute estime.

— Le clan Malone-Edeüs a eu raison de le nommer à la succession, concédé-je. Il ne se contente pas de défendre les valeurs de Djézael, il les met en pratique tout en essayant de faire évoluer les mentalités.

— Sur ce point, j'ai entendu dire qu'il aurait autorisé une femme à entrer dans la Maison de l'Aube, jusque-là réservée aux hommes.

— Je vois que tu es bien renseigné. Éris a demandé une dérogation pour que sa mère soit placée dans la verrière. Elle a bien insisté sur le fait que sans nous, les Coalitions du Nord nous manipuleraient toujours. Isabelle figure donc depuis peu sur le registre de l'Aube, et quoi qu'il puisse se passer par la suite, personne n'y changera rien. Est-ce que Riley se joint à nous pour la cérémonie ?

— Malheureusement non, il a été appelé d'urgence à la mine de sel suite à l'effondrement d'une galerie. Encore un coup de ces maudits Nordiens, à croire que nous n'allons jamais pouvoir nous en débarrasser ! Les techniciens affectés sur place ne déplorent aucun décès pour l'instant, mais deux ouvriers présentent de graves blessures. Riley nous tiendra informé dès qu'il aura le retour des médecins. En attendant, réjouissons-nous ! s'exclame-t-il en débouchant un grand cru. Dans quelques heures, ton frère deviendra l'heureux époux d'une charmante Malonienne.

Je lève mon verre tandis qu'il se teinte sous la robe pâle du vin qu'il renferme.

— Au plus chanceux des hommes !

— À la plus folle de toutes les femmes ! renchérit mon père, aux anges.

Alors que je trinque au mariage de mon frère, je ne peux m'empêcher de penser qu'une nouvelle ère a déjà commencé. Je ne vivrai peut-être pas assez longtemps pour le voir, mais j'espère que le monde d'aujourd'hui redeviendra tel qu'il était autrefois, que nous ne formions plus qu'un seul peuple, uni par des valeurs partagées.



De retour à la chambre, Éris manque à l'appel. Quitte à passer pour un mec possessif incapable de tenir plus d'une heure loin de la femme qu'il aime, je prends ma douche en quatrième vitesse avant de partir à sa recherche, fouillant le moindre recoin de la résidence. Je passe au crible chambres, cuisines et jardins. En désespoir de cause, mes pas me conduisent en direction de la bibliothèque. Je m'engage dans la pièce principale et bifurque dans les allées transverses pour finir entre les rayonnages de manuels techniques. Sous la lettre M, je vois pointer des essais sur la mécanique des fluides et la morphopsychologie. Seul point commun : la promesse d'une destruction massive de neurones et un mal de crâne carabiné. Si Éris cherche à enrichir ses connaissances dans un domaine en particulier, je me porte volontaire pour réviser avec elle les bases de l'anatomie.

À vrai dire, alors que mon regard finit par se poser sur celle qui m'obsède, je me mets à sourire bêtement face au galbe parfait de ses jambes et à la cambrure que forme sa colonne, de sa nuque jusqu'à ses reins. J'ai probablement l'air idiot à demeurer planté là, sans bouger, avec une expression béate fixée sur la trogne, mais jamais je ne me laisserais de contempler Éris. Belle à en crever, elle m'ensorcelle chaque jour un peu plus sans que je ne puisse contrôler cette irrésistible envie de l'emprisonner dans l'étau de mes bras. Je m'attarde sur les boucles d'argent qui caressent ses épaules nues et la fluidité presque irréelle de ses gestes. Me tenir si près sans pouvoir la toucher me dévaste. N'y tenant plus, je réduis la distance qui nous sépare à néant pour l'attirer contre moi, l'étreindre et m'emparer de ses lèvres qui s'entrouvrent au contact des miennes.

— Sorcière, murmuré-je, le cœur battant.

Son sourire espiègle me désarçonne. À moins que ce ne soit le bleu pailleté de ses iris dans lesquels je me noie, allez savoir.



# Remerciements

Parce qu'un manuscrit pourrait ne rester qu'un fichier Word échoué dans un ordinateur, je tiens à remercier les éditions Bookmark pour leur confiance ainsi que pour cette aventure enrichissante. Un grand – énorme – merci à Audrey, ma correctrice, sans qui la trame de fond manquerait encore de cohérence à l'heure actuelle. Je saurai garder en mémoire ses conseils fort avisés et sa détermination à me rendre chèvre pour la bonne cause... Je ne manquerai pas non plus de saluer les différents intervenants qui travaillent « dans l'ombre » afin de mener à bien ces fabuleux projets, notamment Blandine, ma coordinatrice pour la collection Reines-Beaux. Merci à mes proches, famille et amis qui me soutiennent, m'encouragent et comprennent ce besoin de solitude, propice à l'écriture. Enfin, il y a vous, lectrices et lecteurs de tous horizons, qui portez les espoirs des petites plumes à bout de bras, au quotidien. Merci pour votre accueil, vos avis, et vos interactions via les réseaux sociaux sur lesquels il me tarde de vous retrouver.

Bien à vous,

Christelle